L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

VII.

FLORENCE, LE MOYEN AGE, LE XV[e] SIÈCLE ET LA RENAISSANCE (1).

8 avril 1864. La ville.

Une ville complète par elle-même, ayant ses arts et ses bâtimens, animée et non trop peuplée, capitale et non trop grande, belle et gaie, voilà la première idée sur Florence. — Les pieds avancent sans qu'on y songe sur les grandes dalles, dont toutes les rues sont pavées. Du palais Strozzi à la place Santa-Trinità, la foule bourdonne, incessamment renouvelée. En cent endroits, on voit reparaître les signes de la vie intelligente et agréable : des cafés presque brillans, des boutiques d'estampes, des magasins d'albâtre, de pierre dure, de mosaïques, des librairies, un riche cabinet littéraire, une dizaine de théâtres. Sans doute l'ancienne cité du xv[e] siècle subsiste toujours et fait le corps de la ville, mais elle n'est pas moisie comme à Sienne, reléguée dans un coin comme à Pise, salie comme à Rome, enveloppée dans les toiles d'araignée du moyen âge, ou recouverte par la vie moderne comme par une incrustation parasite. Le passé s'y raccorde avec le présent; la vanité élégante de la monarchie y a continué l'invention élégante de la république; le gouvernement paternel des grands-ducs allemands y a continué le pompeux gouvernement des grands-ducs italiens. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, Florence

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] décembre 1865.

était une petite oasis en Italie; on l'appelait *gli felicissimi stati*. On y bâtissait comme autrefois, on y donnait des fêtes, on causait; l'esprit de société n'avait point péri comme ailleurs sous la rude main d'un despote ou dans l'inertie décente du rigorisme ecclésiastique. Le Florentin, comme jadis l'Athénien sous les césars, était resté critique et bel esprit, fier de son bon goût, de ses sonnets, de ses académies, de sa langue, qui faisait loi en Italie, de ses jugemens incontestés en matière de littérature et de beaux-arts. Il y a des races si fines qu'elles ne peuvent déchoir tout à fait; l'esprit leur est inné, on peut les gâter, mais non les détruire; on en fera des dilettanti ou des sophistes, mais non des muets ou des sots. Même c'est alors qu'apparaît leur fond intime; on découvre que chez elles, comme chez les Grecs du Bas-Empire, l'intelligence primait le caractère, puisqu'elle a duré après qu'il s'est dissous. Déjà sous les premiers Médicis les plus vifs plaisirs sont ceux de l'esprit, et la tournure de l'esprit est toute gaie et fine. Le sérieux diminue; comme les Athéniens au temps de Démosthènes, les Florentins songent à s'amuser, et comme Démosthènes leurs chefs les gourmandent. « Votre vie, dit Savonarole, se passe toute au lit, dans les commérages, sur les promenades, dans les orgies et la débauche. » Et Bruto l'historien ajoute qu'ils mettent « la politesse dans la médisance et le bavardage, la sociabilité dans les complaisances coupables; » il leur reproche de faire « tout languissamment, avec mollesse et sans ordre, de prendre la paresse et la lâcheté pour règle de leur vie. » Voilà de gros mots: les moralistes parlent toujours ainsi, haussant la voix pour qu'on les entende; mais il est clair que vers le milieu du XVe siècle les sens intelligens, cultivés, experts en matière d'agrément, d'arrangement et d'émotions, sont souverains à Florence. On s'en aperçoit dans les arts. La renaissance n'a rien ici d'austère ni de tragique. Seuls les vieux palais, bâtis de blocs énormes, hérissent leurs bossages rugueux, leurs fenêtres grillées, leurs encoignures noirâtres, comme un signe de la dangereuse vie féodale et des assauts qu'ils ont soutenus. Partout ailleurs perce le goût de la beauté élégante et heureuse. De la base au sommet, les grands édifices sont revêtus de marbre. Des *loggie*, ouvertes au soleil et à l'air, se posent sur des colonnes corinthiennes. On voit que l'architecture s'est tout de suite dégagée du gothique, qu'elle y a pris seulement une pointe d'originalité et de fantaisie, que sa pente naturelle l'a portée dès les premiers pas vers les formes sveltes et simples de l'antiquité païenne. On marche et on aperçoit un chevet d'église peuplé de statues expressives et intelligentes, un solide mur où la jolie arcade italienne s'incruste et se développe en bordure, une file de colonnes minces dont les têtes s'épanouissent pour porter le

toit d'un promenoir, tout au bout d'une rue un pan de colline verte ou quelque cime bleuâtre. Je viens de passer une heure dans la place de l'*Annunziata*, assis sur un escalier. En face est une église et de chaque côté de l'église un couvent, tous les trois avec un péristyle de fines colonnes, demi-ioniennes, demi-corinthiennes, qui s'achèvent en arcades. Au-dessus d'elles, les toits bruns de vieilles tuiles tranchent le bleu pur du ciel, et au bout d'une rue allongée dans l'ombre chaude les yeux s'arrêtent sur un dos rond de montagne. Dans cet encadrement si naturel et si noble est un marché : des échoppes abritées d'un linge blanc recouvrent des rouleaux de toiles; quantité de femmes en châles violets, en chapeaux de paille, vont, viennent, achètent et parlent; presque point de mendians ni de déguenillés; les yeux ne sont point attristés par le spectacle de la sauvagerie brute ou de la misère; les gens ont l'air à leur aise et sont actifs sans être affairés. Du milieu de cette foule bariolée et de ces boutiques en plein vent s'élève une statue équestre, et près d'elle une fontaine verse son eau dans une vasque de bronze. Ce sont là des contrastes pareils à ceux de Rome; mais ils s'accordent au lieu de se heurter. La beauté est aussi originale, mais elle tourne vers l'agrément et l'harmonie, non vers la disproportion et l'énormité.

On redescend; un beau fleuve aux eaux claires, taché çà et là par des bancs de gravier blanc, coule le long d'un quai superbe. Des maisons qui semblent des palais, modernes et pourtant monumentales, lui font une bordure. Dans le lointain, on aperçoit des arbres qui verdissent, un doux et joli paysage pareil à ceux des climats tempérés, plus loin des sommets arrondis, des coteaux, — plus loin encore un amphithéâtre de rocs sévères. Florence est dans une vasque de montagnes comme une figurine d'art au centre d'une grande aiguière, et sa dentelure s'argente avec des teintes d'acier sous les reflets du soir. On suit la rivière et on arrive aux Cassines. Le vert naissant, la teinte délicate des peupliers lointains ondule avec une douceur charmante sur le bleu des montagnes. Une haute futaie, des haies épaisses et toujours vertes défendent le promeneur contre le vent du nord. Il est si doux, aux approches du printemps, de se sentir pénétré par la première tiédeur du soleil! L'azur du ciel luit magnifiquement entre les branches bourgeonnantes des hêtres, sur la verdure pâle des chênes verts, sur les aiguilles bleuâtres des pins. Partout entre les troncs gris où la séve s'éveille sont des bouquets d'arbustes qui n'ont point subi le sommeil d'hiver, et la jeunesse des pousses nouvelles va s'unir à leur jeunesse vivace pour remplir les allées de couleurs et de senteurs. Des lauriers fins comme dans un tableau profilent sur la rive leurs têtes sérieuses, et l'Arno, tranquillement épandu, développe

dans la rougeur du couchant ses nappes pourprées, reluisantes.

On sort de la ville et l'on monte sur quelque éminence pour embrasser d'un regard la cité et sa vallée, toute la coupe arrondie autour d'elle : rien de plus riant; le bien-être et le bonheur s'y marquent de toutes parts. Des milliers de maisons de campagne la parsèment de leurs points blancs; on les voit monter de coteau en coteau jusqu'au bord des cimes. Sur toutes les pentes, les têtes des oliviers moutonnent comme un troupeau sobre et utile; la terre est soutenue par des murs et forme des terrasses; la main intelligente de l'homme a tourné tout vers le profit et en même temps vers la beauté. Le sol ainsi disposé prend une forme architecturale, les jardins se groupent en étages parmi des balustres, des statues et des bassins. Point de grands bois, aucun luxe de végétation abondante : ce sont les yeux du nord qui ont besoin pour se repaître de la mollesse et de la fraîcheur universelle de la vie végétale; l'ordonnance des pierres suffit aux Italiens, et la montagne, qui est voisine, leur fournit à souhait les plus belles dalles, blanches ou bleuâtres, d'un ton fin et sobre. Ils les disposent noblement en lignes symétriques; la maison, sous sa devanture de marbre, luit dans l'air libre, accompagnée de quelques grands arbres toujours verts. On y est bien pour se reposer l'hiver au soleil, l'été à l'ombre, oisif et laissant ses yeux errer sur la campagne.

On aperçoit de loin une porte, un campanile, quelque église. San-Miniato, sur une colline, développe sa façade de marbres bigarrés. C'est une des plus vieilles églises de Florence, elle est du XI[e] siècle. On entre, et l'on trouve une basilique presque latine, des chapiteaux presque grecs, des fûts polis et sveltes qui portent des arcades rondes. La crypte est pareille; rien de lugubre ni d'écrasé, toujours des colonnes élancées d'où s'élancent des courbes harmonieuses; l'architecture florentine dès son premier jour retrouve ou reprend l'antique tradition des formes solides et légères. Les vieux historiens appellent Florence « la noble cité, la fille de Rome. » Il semble que la tristesse du moyen âge n'ait fait que glisser sur elle; c'est une païenne élégante qui, sitôt qu'elle a pensé, s'est déclarée, d'abord timidement, puis ouvertement, élégante et païenne.

Visites, soirées aux théâtres.

Il y a huit ou dix théâtres, ce qui indique un goût vif pour le plaisir. Ils sont commodes, aérés; une grande allée tourne autour du parterre et de l'orchestre, les spectateurs ne s'étouffent point comme à Paris; plusieurs salles sont jolies, bien décorées, simples: le goût semble naturel en ce pays. Quant au reste, c'est autre chose; les places sont à si bas prix que les directeurs ont peine à se tirer

d'affaire, et par exemple pour les décors, les figurans, toute la partie mécanique, ils s'arrangent comme ils peuvent à l'Opéra; les figurantes ont 250 ou 300 francs pour la saison, qui dure deux mois et demi; elles se fournissent de bas et de chaussures, on leur donne le reste; la plupart sont des grisettes. Au reste, figurans et figurantes sont difficiles à manœuvrer; on les met à l'amende pour un retard ou pour toute autre raison, ils vous plantent là; leur emploi au théâtre n'est qu'un surcroît de gain, ils vivent d'ailleurs; tel ouvrier maçon, le soir mousquetaire ou druide, arrive à la répétition avec son pantalon de travail encore blanchi au genou. Il faut une grande capitale et une grande dépense d'argent pour huiler les rouages d'un théâtre moderne : ceux-ci grincent parfois et se détraquent, on s'en aperçoit aux représentations. Pareillement il faut une centralisation et une vie nationale complète pour fournir des idées théâtrales; on traduit ici nos pièces. Je viens d'écouter l'opéra de *Faust*, la *prima donna* est une Française. Au théâtre Nicolini, on joue *Montjoie* d'Octave Feuillet, et pour le rendre plus intelligible on l'intitule *Montjoie o l'Egoïsta*. Un autre jour c'est *la Gelosia*, *Othello* arrangé en mélodrame bourgeois; impossible de rester, je suis parti au troisième acte. — Il se produit quelques romans, *Uno Prode d'Italia*, *Pasquale Paoli*, grandes machines historiques à la façon de Walter Scott, écrites en style déclamatoire avec force allusions au temps présent. Un savant de mes amis reconnaît qu'en ce moment la littérature est médiocre en Italie; la politique prend pour elle toute la séve de l'arbre, les autres branches avortent. En fait d'histoire, rien que des monographies. Les écrivains ressemblent à des provinciaux maintenus par l'éloignement à trente ans en arrière de la capitale; il faudra beaucoup de temps pour que le style net, précis, attaché aux faits, exempt de phrases, s'acclimate ici. Ils n'ont pas même de langue arrêtée; les Italiens nés hors de la Toscane sont obligés d'y venir, comme Alfieri, pour corriger leur dialecte. En outre Italiens et Toscans, tous sont tenus d'éviter les tours français, si contraires au génie de leur langue, de les désapprendre à grand'peine, de s'en purger la mémoire. Or c'est la France qui, depuis cent cinquante ans, fournit des livres et des idées à l'Italie; jugez de la difficulté! Là-dessus, beaucoup d'écrivains tombent dans le pédantisme et la superstition classiques : ils se nourrissent des bons auteurs du XVIe siècle, remontent plus haut, en puristes, jusqu'au XIVe; mais comment exprimer les idées modernes dans la langue de Froissard, ou même dans celle d'Amyot? Les voilà contraints de plaquer sur leur style antique une quantité de mots contemporains; ces disparates les désolent, et ils ne marchent que les entraves aux pieds, empêtrés par le souvenir des tours autorisés et du vocabulaire correct. Un

écrivain me disait que cette obligation lui mettait l'esprit à la torture. Ceci est encore un effet du passé; on aperçoit tout de suite les causes de cet avortement, qui sont d'un côté l'interruption de la tradition littéraire à partir du XVII[e] siècle par la décadence universelle des esprits et des études, et de l'autre côté le manque de capitale et de centralisation, nécessaires pour étouffer les dialectes. Toute l'histoire de l'Italie dérive d'un fait : elle n'a pu devenir une monarchie tempérée, intelligente, au XVI[e] siècle, en même temps que ses voisines.

En revanche, la politique est en pleine fleur; on dirait d'un champ longtemps desséché qui a reverdi sous une pluie subite. On ne voit que caricatures politiques sur Victor-Emmanuel, l'empereur Napoléon, le pape. Elles sont grossières d'intention et d'exécution : le pape est un squelette, un danseur de corde; la mort joue à la boule pour abattre les cardinaux et pour l'abattre. Point d'esprit ni de finesse; il ne s'agit pour les Italiens que de rendre l'idée bien sensible et de faire une forte impression. De même leurs journaux, presque tous à un sou, crient fort et haut plutôt que juste. Je les compare à des gens qui, après beaucoup de temps, dégagés d'entraves étroites, gesticulent vigoureusement et donnent des coups de poing dans l'air pour détirer leurs membres. Quelques-uns cependant, *la Pace*, la *Gazette de Milan*, raisonnent serré, sentent les nuances, se défendent d'être pour de Maistre ou pour Voltaire, louent Paolo, Sarpi, Gioberti, Rosmini, tâchent de renouer la tradition italienne. Des gens si spirituels et si bien doués finiront par trouver le ton proportionné et la ligne moyenne. En attendant, ils sont très fiers de leur presse libre et se moquent de la nôtre. A vrai dire, sur ce chapitre nous faisons triste figure à l'étranger; quand on a lu dans un café le *Times*, le *Galignani's*, la *Kœlnische* ou l'*Allgemeine Zeitung*, et qu'on retombe sur un journal français, l'amour-propre souffre. Un petit morceau politique vulgaire ou prudent, un article littéraire vague ou trop complaisant, des correspondances rares et toujours arrangées, très peu de renseignemens précis et de discussions solides, beaucoup de phrases, dont plusieurs bien écrites, voilà le fond, qui est pauvre, non-seulement parce que le gouvernement intervient, mais encore et surtout parce que les lecteurs instruits, capables d'attention sérieuse, sont trop peu nombreux. Le public ne demande pas qu'on le munisse de faits et de preuves, il veut qu'on l'amuse ou qu'on lui ressasse bien clairement une idée toute faite. Tout au plus quelques esprits cultivés, une coterie parisienne qui a de petites succursales en province devine çà et là une allusion, une ironie, une malice; elle rit, la voilà satisfaite. Si la politique manque dans nos journaux, c'est que l'aptitude et l'instruction politique manquent dans notre pays. Ici on prétend que

naturellement les Italiens ont l'instinct et le talent des affaires publiques ; en tout cas, ils en ont la passion.

Plusieurs personnes très bien placées pour voir me répètent que si la France monte encore dix ans la garde sur les Alpes pour empêcher l'Autriche de descendre, le parti libéral aura doublé; les écoles, les journaux, l'armée, tous les accroissemens de la prospérité et de l'intelligence contribuent à l'augmenter. Les jalousies provinciales ou municipales ne font aucun obstacle. Dans les premiers temps, on a vu en Toscane quelques dissentimens, quelques résistances : ce pays était le plus heureux, le mieux gouverné de l'Italie, on hésitait avant de se soumettre à Turin et de courir les aventures; mais le marquis Gino Capponi, l'homme le plus respecté du parti toscan, s'est lui-même prononcé pour l'union. Nul autre moyen de subsister dans l'Europe moderne; d'ailleurs tous les grands Italiens, depuis Machiavel et Dante, ont écrit dans ce sens : il faut pouvoir résister à l'Autriche. Aujourd'hui tout se rejoint et se fond; on voit déjà paraître dans l'armée une sorte de langue commune qui est un compromis entre les divers dialectes.

Deux traits séparent cette révolution de la nôtre. En premier lieu, les Italiens ne sont point niveleurs ni socialistes. Le noble est familier, bonhomme avec le paysan, il parle avec amitié aux gens du peuple; ceux-ci sont bien loin d'être hostiles à leur noblesse, ils sont plutôt fiers de la posséder. Toute la propriété est affermée en métayage, et le partage des fruits établit une sorte de camaraderie entre le maître et le fermier. Souvent ce fermier est sur le *podere* depuis deux cents ans, de père en fils; par suite, il est conservateur, rebelle aux innovations, inaccessible aux théories; la culture est encore la même que sous les Médicis, fort avancée pour ce temps-là, fort arriérée pour celui-ci. Le propriétaire vient en octobre pour surveiller sa récolte, puis s'en retourne : non pas qu'il soit *gentleman farmer*, il a un *fattore* et souvent possède sept ou huit villas dont il habite une; mais s'il n'a pas d'autorité morale ou politique sur ses paysans comme en Angleterre, il vit en bons termes avec eux. Il n'est pas dédaigneux, délicat, insolent, citadin comme nos anciens nobles; il aime l'économie; jadis il vendait son vin lui-même. A cet effet, chaque grand palais avait un guichet par lequel les chalands introduisaient leur bouteille vide et retiraient, moyennant argent, leur bouteille pleine; la vanité supprimée laisse à la bonté humaine un plus large champ. Le maître profite et laisse profiter. Point de tiraillemens; les mailles du réseau social sont lâches, mais ne cassent pas. Voilà pourquoi le pays a pu se gouverner tout seul en 1859. A cet égard, les Italiens sont plus heureux que nous; c'est un grand point, quand on construit un gouver-

nement et une nation, de ne point sentir sous ses pieds les instincts et les théories communistes.

En second lieu, ils ne sont point voltairiens. Le commis voyageur philosophe et lecteur de Béranger n'est pas chez eux un caractère fréquent ou populaire. Les violences du journal le *Diritto* sont désapprouvées. Ils sont trop imaginatifs, trop poètes, et outre cela doués d'un trop grand bon sens, trop pénétrés des nécessités sociales, trop éloignés de notre logique abstraite, pour vouloir supprimer la religion, comme nous l'avons fait en 92. Ils sont élevés à voir des processions, des tableaux de sainteté, des églises pompeuses ou nobles; leur catholicisme fait partie des habitudes de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur imagination, de leur goût; ils en ont besoin comme ils ont besoin de leur beau climat. Jamais un Italien ne sacrifiera tout cela, comme fait un Français, à un raisonnement de la cervelle raisonnante; sa façon de concevoir les choses est tout autre, bien moins absolue, bien plus complexe, bien moins propre aux démolitions brusques, bien mieux accommodée au train courant du monde. Voilà encore une assise solide; ils bâtissent sur une religion et sur une société intactes, et ne sont point obligés, comme nos politiques, de se prémunir contre les grands effondremens.

D'autres circonstances ou traits de caractère sont moins favorables. L'énergie manque en Toscane encore plus qu'ailleurs. En 1859, le pays a fourni douze mille hommes contre les Autrichiens, encore y en avait-il six mille de l'armée précédente, — en tout six mille volontaires, — et beaucoup sont revenus. On compte quelques héros, des gens comme M. Montanelli, qui cherchaient les balles; mais quant à la masse, la discipline les incommode, la dureté de la vie militaire les étonne, ils ne trouvaient pas leur café au lait le matin. A Florence, les mœurs depuis trois cents ans sont épicuriennes; on ne s'inquiète ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de personne; on aime à causer et à flâner, on est spirituel et égoïste. Dès qu'on a quelque petit revenu, on se drape dans son manteau et on va bavarder au café. — D'autre part, la domination des habitudes et de l'imagination empêche les opinions religieuses de devenir nettes. Ils ne voient pas clair dans cette question catholique. Nul ne se fait au préalable son symbole arrêté et personnel comme en France au XVIIIe siècle ou en Allemagne au temps de Luther; le raisonnement et la conscience ne parlent pas assez haut. Ils disent vaguement que le catholicisme doit s'accommoder aux besoins modernes; mais ils ne précisent pas les concessions qu'il doit faire ou qu'on doit lui faire, ils ne savent pas ce qu'ils peuvent exiger ou abandonner. On a eu le tort grave en 1859 de ne pas instituer le mariage civil

et de ne pas revenir aux lois léopoldines. Le pape, à force d'instances, les avait entamées ou transformées; il n'avait pu souffrir à côté de lui un état vraiment laïque. Or en face d'un adversaire pareil il faut décider à part soi et d'avance ce qu'on cédera, s'il le faut, et ce qu'on prendra, coûte que coûte, car ses empiétemens imperceptibles sont tenaces comme ceux du lierre, et l'irrésolution est toujours vaincue par l'obstination. Ajoutez qu'une portion notable du clergé, la plupart des prélats sont pour lui; l'un d'eux, le cardinal de Pise, a la raideur du moyen âge, et il est *papabile*. En somme, les Italiens sont dans une impasse. Ils voudraient rester bons catholiques, avoir chez eux la capitale du monde chrétien, et cependant réduire le pape au rôle de grand lama, sans s'apercevoir qu'une fois dépouillé il est à jamais hostile; autant vaudrait « marier le grand Turc à la république de Venise. » Ce sont là leurs deux points faibles, l'insuffisance de l'esprit militaire et l'irrésolution de l'esprit religieux. Il faut laisser faire au temps, à la nécessité, qui peut-être affermira l'un et précisera l'autre.

La Piazza, le Dôme, le Baptistère.

Dans une ville comme celle-ci, les premiers jours on va devant soi, sans système. Comment dans ce pêle-mêle d'œuvres et de siècles dégager tout de suite une idée nette? Il faut feuilleter avant de lire.

Ce qu'on visite d'abord, c'est la Piazza della Signoria; là, comme à Sienne, était le centre de la vie républicaine; là, comme à Sienne, l'ancien hôtel de ville, le Palais-Vieux, est une bâtisse du moyen âge, énorme carré de pierre, percé de rares fenêtres en trèfles, muni d'un grand rebord de créneaux surplombans, flanqué d'une haute tour pareille, vraie citadelle domestique, bonne pour le combat et pour la montre, se défendant de près, s'annonçant de loin, bref une armure fermée surmontée d'un cimier visible. Impossible de le voir sans penser aux guerres intestines que décrit Dino Compagni. — Ce fut un rude temps en Italie que le moyen âge; nous n'avions que la guerre des châteaux, ils ont eu celle des rues. Pendant trente-trois ans de suite, au XIIIe siècle, les Buondelmonti d'un côté avec quarante-deux familles, les Uberti de l'autre côté avec vingt-deux familles, se sont battus sans relâche. On barricadait les rues avec des chevaux de frise, les maisons étaient fortifiées; les nobles faisaient venir de la campagne leurs paysans armés. A la fin, trente-six palais des vaincus furent rasés, et si l'hôtel de ville est irrégulier, c'est que par un acharnement de vengeance on obligea l'architecte à laisser vides les emplacemens maudits qui avaient porté les maisons détruites. — Que dirions-nous aujourd'hui si une bataille comme celle de juin durait non pas trois jours, mais trente ans dans nos rues, si des transportations irrévo-

cables mettaient hors de la nation un quart de la population, si ce peuple d'exilés, joint aux étrangers, rôdait autour de nos frontières, attendant l'occasion d'un complot ou d'une surprise pour forcer nos murailles et proscrire à son tour ses persécuteurs, si des haines et des combats nouveaux venaient entre-choquer les vainqueurs après la victoire, si la cité, déjà mutilée, était forcée de se mutiler sans cesse, si les tumultes brusques de la populace devaient compliquer les guerres intestines des nobles, si chaque mois une insurrection faisait fermer les boutiques, si chaque soir un homme sortant de sa maison pouvait craindre un ennemi embusqué au premier coin? « Beaucoup de citoyens, dit Dino Compagni, étant un jour sur la place de Frescobaldi pour ensevelir une femme morte, et l'usage du pays en de telles réunions étant que les citoyens fussent assis en bas sur des nattes de jonc et les cavaliers et les docteurs en haut sur des bancs, comme les Donati et les Cerchi étaient en bas les uns en face des autres, un d'eux, pour arranger son manteau ou pour toute autre chose, se leva droit. Les adversaires, soupçonnant quelque chose, se levèrent aussi et mirent la main à l'épée. Les autres firent semblablement, et ils en vinrent aux mains. » Un pareil trait montre avec quel excès les âmes étaient tendues; les lames fourbies et toutes prêtes sautaient d'elles-mêmes hors du fourreau. Au sortir de table, échauffés par le vin et la parole, les mains leur démangeaient. « Une compagnie de jeunes gens qui chevauchaient ensemble, s'étant retrouvés à souper un soir aux calendes de mai, devinrent tellement outrageux qu'ils songèrent à se rencontrer avec la brigade des Cerchi et à user contre eux des mains et des armes. En ce soir, qui est le renouvellement du printemps, les femmes s'assemblent pour la danse et les bals dans leurs voisinages (1). Les jeunes gens des Cerchi se rencontrèrent donc avec la brigade des Donati, qui les assaillirent à main armée. Et dans cet assaut Ricoverino des Cerchi eut le nez coupé par un homme aux gages des Donati, lequel, dit-on, fut Piero Spini;... mais les Cerchi ne révélèrent jamais qui c'était, comptant tirer ainsi une *plus grande vengeance.* » Ce mot, presque effacé de notre esprit, est la clé de l'histoire italienne; les *vendette* à la façon corse sont à demeure et en permanence, de parti à parti, de famille à famille, de génération à génération, d'individu à individu. « Un jeune homme de mérite, fils de messire Cavalcante Cavalcanti, noble cavalier, appelé Guido, courtois et hardi, mais hautain, solitaire et attaché à l'étude, ennemi de messire Corso, avait résolu plusieurs fois de le rencontrer. Messire Corso le craignait fort, parce qu'il le connaissait comme étant de grand courage, et chercha à l'assassi-

(1) Voyez le premier acte de *Roméo et Juliette* dans Shakspeare, qui a deviné et peint ces mœurs avec une exactitude admirable.

ner, Guido allant en pèlerinage à Saint-Jacques, ce qui ne réussit pas... Ce pourquoi Guido, revenu à Florence, excita beaucoup de jeunes gens contre lui, lesquels lui promirent aide. Et un jour, étant à cheval avec quelques hommes de la maison des Cerchi, ayant un dard à la main, il éperonna son cheval contre messire Corso, croyant être suivi des siens, et, le dépassant, lui lança son dard, mais sans l'atteindre. Il y avait là avec messire Corso Simon, son fils, brave et hardi jeune homme, et Cecchino dei Bardi, ainsi que beaucoup d'autres avec des épées, qui coururent après lui; mais, ne l'atteignant pas, ils lui jetèrent des pierres, on lui en jeta aussi des fenêtres, en sorte qu'il fut blessé à la main. » Pour trouver aujourd'hui des mœurs pareilles, il faudrait visiter les *placers* de San-Francisco; là, sur la première provocation, en public, dans un bal, dans un café, le revolver parle; il tient lieu de police, et supprime les formalités du duel. La loi de Lynch, fréquemment pratiquée, est seule capable de pacifier de tels tempéramens; on l'appliquait parfois à Florence, mais trop peu et d'une façon décousue : c'est pourquoi l'habitude de l'appel à soi-même, des coups de main subits, de l'assassinat honorable et honoré, y a persisté jusqu'à la fin et au-delà du moyen âge. En revanche cette habitude, en maintenant l'âme tendue et occupée de sentimens tragiques et forts, la rendait d'autant plus sensible aux arts dont la beauté et la sérénité faisaient contraste. Il fallait cette profonde couche féodale si labourée et si déchirée pour fournir des alimens et une prise aux racines vivaces de la renaissance.

Le petit livre où sont toutes ces histoires est de Dino Compagni, un contemporain de Dante; il est grand comme la main, coûte deux francs, et on peut l'emporter avec soi dans sa poche. Entre deux monumens, dans un café, sous une *loggia*, on en lit quelques morceaux, une rixe, une délibération, une sédition, et les pierres muettes deviennent parlantes...

On veut voir les commencemens de cette première renaissance, et du Palais-Vieux on s'en va au Dôme. L'un et l'autre sont le double cœur de Florence, tel qu'il a battu au moyen âge, l'un pour la politique, l'autre pour la religion, tous les deux si bien unis qu'ils n'en faisaient qu'un seul. Rien de plus noble que le décret public rendu en 1294 pour construire la cathédrale de la nation : « attendu qu'il est de la souveraine prudence d'un peuple de grande origine de procéder en ses affaires de telle façon que par ses œuvres extérieures se reconnaisse non moins la sagesse que la magnanimité de sa conduite, il est ordonné à Arnolfo, maître architecte de notre commune, de faire les modèles ou dessins pour la rénovation de Santa Maria Reparata avec la plus haute et la plus prodigue magnificence, afin que l'industrie et la puissance des hommes n'inven-

tent ni ne puissent jamais entreprendre quoi que ce soit de plus vaste et de plus beau, selon ce que les citoyens les plus sages ont dit et conseillé en séance publique et en comité secret, à savoir qu'on ne doit pas mettre la main aux ouvrages de la commune, si l'on n'a pas le projet de les faire correspondre à la grande âme que composent les âmes de tous les citoyens unis dans une même volonté. » Dans cette ample phrase respirent l'orgueil grandiose et le patriotisme passionné des républiques anciennes. Athènes sous Périclès, Rome sous le premier Scipion n'avaient pas des sentimens plus fiers. A chaque pas, ici comme ailleurs, dans les textes et les monumens, on retrouve en Italie les traces, le renouvellement, l'esprit de l'antiquité classique.

Voyons donc ce célèbre Dôme; la difficulté est de le voir. Il est sur un sol plat, et pour que l'œil pût embrasser sa masse, il faudrait abattre trois cents maisons. En ceci apparaît le défaut des grandes constructions du moyen âge; même aujourd'hui, après tant d'éclaircies pratiquées par les démolisseurs modernes, la plupart des cathédrales ne sont visibles que sur le papier. Le spectateur en saisit un fragment, un pan, une façade; mais l'ensemble lui échappe, l'œuvre de l'homme n'est plus proportionnée aux organes de l'homme. Il n'en était point de même dans l'antiquité; les temples étaient petits ou médiocres, presque toujours placés sur une éminence; de vingt endroits on pouvait en saisir la forme générale et le profil complet. A partir du christianisme, les conceptions de l'homme ont outre-passé ses forces, et l'ambition de l'esprit n'a plus tenu compte des limitations du corps. L'équilibre s'est rompu dans la machine humaine; avec l'oubli de la mesure, le goût de la bizarrerie s'est établi. Sans raison, sans symétrie, on a posé des campaniles ou des clochers, comme un pieu isolé, en avant ou à côté des cathédrales; il y en a un à côté du Dôme, et il faut que cette altération de l'harmonie humaine fût bien forte, puisque ici même, parmi tant de traditions latines et d'aptitudes classiques, elle se fait sentir.

Pour le reste, sauf les arcades ogivales, le monument n'est pas gothique, il est byzantin ou plutôt original : c'est une créature d'une forme nouvelle et mixte comme la civilisation nouvelle et mélangée dont elle est l'enfant. On y sent la force et l'invention avec une pointe d'étrangeté et de fantaisie. Des murs pleins d'une grandeur énorme se développent ou se renflent sans que les rares fenêtres viennent en évider la masse ou affaiblir la solidité. Point d'arcs-boutans; ils se soutiennent par eux-mêmes. Des panneaux de marbre tour à tour jaunes et noirs les revêtent d'une marqueterie luisante, et des courbes d'arches engagées dans leurs massifs apparaissent comme une robuste ossature sous une peau. La croix

latine que figure l'édifice se contracte à la tête, et le chevet, les transepts, se pelotonnent en bourrelets, en rondeurs, en petits dômes au dos de l'église, pour accompagner le grand dôme qui monte au-dessus du chœur. Ce dôme, ouvrage de Brunelleschi, plus neuf et plus fruste que celui de Saint-Pierre, porte en l'air à une hauteur étonnante sa forme allongée, ses huit pans, sa lanterne pointue; mais comment rendre avec des paroles la physionomie d'une église? Elle en a une cependant : toutes les portions, apparaissant ensemble, se combinent en un seul accord et un seul effet. Regarde des plans, de vieilles estampes, tu sentiras la bizarre et saisissante harmonie de ces grands murs romains plaqués de bigarrures orientales, de ces ogives gothiques arrangées en coupoles byzantines, de ces colonnettes italiennes faisant cercle au-dessus d'une bordure de caissons grecs, de cet assemblage de toutes les formes, pointues, renflées, carrées, oblongues, circulaires, octogonales. L'antiquité grecque et latine, l'orient byzantin et sarrasin, le moyen âge germanique et italien, tout le passé ébréché, amalgamé, transformé, semble avoir bouilli de nouveau dans la fournaise humaine, pour se couler en nouvelles formes, sous la main de nouveaux génies, Giotto, Arnolfo, Brunelleschi et Dante.

Ici l'œuvre est inachevée, et la réussite n'est pas complète. La façade n'a pas été construite, on n'en voit qu'un grand mur nu, écorché, comme une emplâtre de lépreux. Point de jour à l'intérieur; une ligne de petites baies rondes, quelques fenêtres jettent à peine un jour gris dans l'immensité de l'édifice : il est nu, et le ton argileux dont il est peint attriste l'œil de sa monotonie blafarde. Une *Piétà* de Michel-Ange, quelques statues semblent des ombres; les bas-reliefs ne sont qu'un fouillis vague. L'architecte, incertain entre le goût du moyen âge et le goût de l'antiquité, n'a trouvé entre la lumière colorée et la lumière claire que la lumière morte.

Plus on regarde les œuvres de l'architecture, plus on les trouve propres à exprimer dans ses traits les plus généraux l'esprit d'une époque. Voici sur le flanc du Dôme le campanile de Giotto, debout, isolé, comme le Saint-Michel de Bordeaux ou la tour Saint-Jacques de Paris : en effet, l'homme du moyen âge aime à bâtir en hauteur, il vise vers le ciel, ses monumens s'effilent en cimes aiguës; si celui-ci eût été achevé, un clocher de trente pieds eût surmonté la tour, qui en a deux cent cinquante. Jusqu'ici, l'architecte d'outre-monts et l'architecte italien suivent le même instinct et contentent le même penchant; mais tandis que l'homme du nord, franchement gothique, brode sa tour de nervures délicates, de fleurons compliqués, d'une dentelle de pierre infiniment multipliée et entre-croisée, l'homme du midi, à demi latin par ses tendances et ses

réminiscences, dresse un pilier carré, fort et plein, dans lequel l'ornement ménagé n'efface point la structure générale, qui est non un frêle bijou sculpté, mais un solide monument durable, que son revêtement de marbres rouges, noirs et blancs, entoure d'un luxe royal, qui, par ses saines et vivantes statues, par ses bas-reliefs encadrés de médaillons, rappelle les frises et les frontons d'un temple antique. Dans ces médaillons, Giotto a dessiné les principaux momens de la civilisation humaine, les traditions de la Grèce près de celles de la Judée, Adam, Tubalcaïn, Noé, Dédale, Hercule et Antée, le labourage inventé, le cheval dompté, les arts et les sciences découverts; l'esprit laïque et philosophique vit librement chez lui côte à côte avec l'esprit théologique et religieux. Ne voit-on pas déjà dans cette renaissance du XIVe siècle la renaissance du XVIe? Pour passer de l'une à l'autre, il suffira que le premier esprit prenne l'ascendant sur le second; au bout de cent ans, dans ces statues de Donatello, dans ce *Chauve* si expressif, dans le profond sentiment de la vie réelle et naturelle qui éclate chez les orfèvres et chez les sculpteurs, ses contemporains, on verra la preuve que la transformation commencée sous Giotto est déjà faite.

On ne peut faire un pas sans rencontrer un signe de cette persistance ou de cette précocité de l'esprit latin et classique. En face du Dôme est le Baptistère, qui d'abord servait d'église, sorte de temple octogone et surmonté d'une coupole, bâti certainement sur le modèle du Panthéon de Rome, ouvert jadis au sommet comme le Panthéon de Rome, et qui, au témoignage d'un évêque contemporain, déjà au VIIIe siècle élevait dans l'air les pompeuses rondeurs de ses formes impériales. Voilà donc aux temps les plus barbares du moyen âge une continuation, une rénovation, tout au moins une imitation de l'architecture romaine. On entre et l'on aperçoit une décoration qui n'a rien de gothique, un pourtour de colonnes corinthiennes en marbres précieux, au-dessus d'elles un cercle de colonnes plus petites surmontées d'arcades plus hautes, sur la voûte une légion de saints et d'anges qui peuplent tout l'espace, qui se pressent sur quatre rangs autour d'un grand Christ byzantin, maigre, éteint et triste. Ce sont là aux trois étages superposés les trois déformations graduelles de l'art antique; mais, déformé ou intact, c'est toujours l'art antique. Ce trait est capital pour toute l'histoire de l'Italie : elle n'est point devenue germanique. Au Xe siècle, le Romain avili subsistait distinct et intact en face du barbare orgueilleux, et l'évêque Luitprand écrivait: « Nous autres Lombards, de même que les Saxons, les Francs, les Lorrains, les Bavarois, les Souabes et les Bourguignons, nous méprisons si fort le nom romain que, dans notre colère, nous ne savons pas offenser nos ennemis par une plus forte injure qu'en les

appelant des Romains, car nous comprenons par ce nom seul tout ce qu'il y a d'ignoble, de timide, d'avare, de luxurieux, de mensonger, tous les vices enfin. » Au XIIe siècle, les Allemands de Frédéric Barberousse, comptant trouver dans les Lombards des hommes de la même race qu'eux, s'étonnaient de les voir tellement latinisés, « ayant quitté l'âpreté de la sauvagerie barbare et pris dans les influences de l'air et du sol quelque chose de la finesse et de la douceur romaines, ayant gardé l'élégance de la langue et l'urbanité des mœurs antiques, imitant jusque dans la constitution de leurs cités et dans le gouvernement de leurs affaires publiques l'habileté des anciens Romains (1). » Jusqu'au XIIIe siècle, ils continuent à parler latin; saint Antoine de Padoue prêche en latin; le peuple, qui jargonne l'italien naissant, entend toujours la langue littéraire comme un paysan du Berri ou de la Bourgogne que son patois campagnard n'empêche pas de comprendre le prône correct de son curé. Les deux grandes inventions féodales, l'architecture gothique et les poèmes chevaleresques, n'entrent chez eux que tardivement et par importation. Dante dit que jusqu'en 1313 aucun Italien n'avait écrit de poème chevaleresque; on traduisait ceux de France ou on les lisait en provençal. Les seuls monumens vraiment gothiques de l'Italie, Assise et le dôme de Milan, sont bâtis par des étrangers. Au fond et sous des altérations extérieures ou temporaires, la structure latine du pays demeure complète, et au XVIe siècle l'enveloppe chrétienne et féodale tombera d'elle-même pour laisser reparaître le paganisme sensuel et noble qui n'avait jamais été détruit.

On n'eut pas besoin d'attendre jusque-là. La sculpture, qui une première fois, sous Nicolas de Pise, avait devancé la peinture, la devança encore une fois au XVe siècle, et l'on peut voir sur les portes mêmes du Baptistère avec quelle perfection subite et quel éclat. Trois hommes alors apparaissent ensemble, Brunelleschi, l'architecte du Dôme, Donatello, qui décora le campanile de ses statues, Ghiberti, qui fit les deux portes (2), tous les trois amis et rivaux, tous les trois ayant commencé par l'orfévrerie et l'observation du corps vivant, tous les trois passionnés pour l'antique, Brunelleschi dessinant et mesurant les monumens romains, Donatello copiant à Rome les bas-reliefs et les statues, Ghiberti faisant venir de Grèce des torses, des vases, des têtes qu'il restaurait, qu'il imitait et qu'il adorait. « Il n'est pas possible, disait-il en parlant d'une statue antique, d'en exprimer la perfection avec des mots... Elle a des suavités infinies que l'œil seul ne comprend pas; la main

(1) Otho de Freysingen.
(2) Le premier né en 1377, le second en 1380, le troisième en 1381.

seule les découvre par le toucher. » Et il rappelait avec douleur les grandes persécutions par lesquelles, sous Constantin, « toutes les statues et les peintures qui respiraient tant de noblesse et de parfaite dignité furent renversées et mises en pièces, outre les châtimens sévères dont on menaça quiconque en ferait de nouvelles, ce qui amena l'extinction de l'art et des doctrines qui s'y rattachent. » Quand on sent aussi vivement la perfection classique, on n'est pas loin d'y atteindre soi-même. Vers 1400, à l'âge de vingt-trois ans, après un concours d'où Brunelleschi se retira en lui décernant le prix, il obtient de fabriquer les deux portes, et l'on voit renaître sous sa main la pure beauté grecque, non pas seulement l'imitation énergique du corps réel comme l'entend Donatello, mais le goût de la forme idéale et accomplie. Il y a dans ses bas-reliefs vingt figures de femmes qui, par la noblesse de leur taille et de leur tête, par la simplicité et le développement tranquille de leur attitude, semblent des chefs-d'œuvre athéniens. Elles ne sont point trop allongées comme chez les successeurs de Michel-Ange, ni trop fortes comme les trois Grâces de Raphaël. Son Ève, qui vient de naître et qui, penchée, lève ses grands yeux calmes vers le Créateur, est une nymphe primitive, vierge et naïve, en qui sommeillent et s'éveillent tout à la fois les instincts équilibrés. La même dignité et la même harmonie agencent les groupes et disposent les scènes. Des processions se déploient et tournent comme autour d'un vase; des personnages, des foules s'opposent et se relient comme dans un chœur antique; les formes symétriques de l'architecture ancienne ordonnent autour des colonnades les figures mâles et graves, les draperies tombantes, les attitudes variées, choisies et modérées de la belle tragédie qui s'accomplit sous leurs portiques. Tel jeune guerrier semble un Alcibiade; devant lui marche un consulaire romain; de florissantes jeunes femmes, d'une fraîcheur et d'une force incomparables, se tournent à demi, regardant, étendant un bras, l'une semblable à une Junon, l'autre pareille à une amazone, toutes saisies dans un de ces momens rares où la noblesse de la vie corporelle atteint sans effort ni réflexion sa plénitude et son achèvement. Quand la passion soulève les muscles et plisse les visages, c'est sans les déformer ni les grimer. Le sculpteur florentin, comme jadis le poète grec, ne lui permet point d'aller jusqu'au bout de sa course; il la soumet à la mesure et subordonne l'expression à la beauté. Il ne veut pas que le spectateur soit troublé par l'étalage de la violence crue, ni emporté par la vivacité frémissante du geste impétueux saisi au vol. Pour lui, l'art est une harmonie qui purifie l'émotion pour assainir l'âme. Aucun homme, sauf Raphaël, n'a mieux retrouvé ce moment unique de l'invention naturelle et choisie où l'œuvre d'art sans intention devient une œuvre de morale. *L'École*

d'Athènes, les loges du Vatican semblent de la même école que les portes du Baptistère, et, pour achever la ressemblance, Ghiberti manie le bronze comme ferait un peintre; par l'abondance des personnages, par l'intérêt des scènes, par la grandeur des paysages, par l'emploi de la perspective, par la variété et la dégradation des plans successifs qui se reculent et qui s'enfoncent, ses sculptures sont presque des tableaux.— Mais le vent du nord souffle entre les masses de pierres, comme dans un défilé de montagnes, et lorsqu'on a manié une demi-heure sa lorgnette sous la bise, on quitte Ghiberti lui-même pour une mauvaise tasse de café dans une mauvaise auberge.

12 avril. Les premiers peintres.

Voici cinq ou six journées que je passe à l'Académie des beaux-arts, aux *Uffizi*, à Saint-Marc, à Santa-Croce, à Santa-Maria-Novella, à l'église del Carmine, Vasari à la main. On y peut compter tous les pas de la peinture, et il faut les compter; sinon, dans cet âge à demi barbare, la peinture n'intéresse guère.

De quels bas-fonds n'est-elle pas sortie! A l'académie, une sainte Marie-Madeleine, faite par un Byzantin, a des pieds informes, des mains en bois, des oreilles saillantes, la figure et la pose d'une momie; ses cheveux, qui tombent jusqu'aux pieds, lui font une robe velue : au premier regard, on dirait un ours. Aux Uffizi, le plus ancien tableau, une madone de Rico de Candie, semble une figure de massepain. Ce sont des peintres en bâtimens, copistes à la toise, et dont la niaiserie est grotesque.

D'un ouvrier à un artiste, la distance est infinie, comme celle de la nuit au jour; mais entre la nuit et le jour on voit poindre la pâleur de l'aube, et, si terne que soit cette aube, c'est déjà le jour. Pareillement, si raide que soit Cimabue, il appartient déjà au nouveau monde, car il invente et exprime : sa Madone, à l'académie, encore un peu morte, ne manque pas d'une certaine bonté grave; deux anges au bas ont une attitude de grâce et de mansuétude triste. Des quatre vieillards qui sont au pied, deux n'ont pas de cou; mais on leur trouve un certain fonds de sérieux et de grandeur; l'un d'eux semble attentif et étonné. Une expression même effacée, n'est-ce pas alors une chose miraculeuse, comme la première phrase balbutiée et confuse d'un muet qui tout d'un coup recouvrerait la parole? On comprend que la madone de Santa-Maria-Novella, dont les mains sont si maigres et qui nous semble si morne, ait excité « l'émerveillement de tous, au point qu'on mena le roi Charles d'Anjou dans l'atelier, que toutes les femmes et tous les hommes de Florence accoururent en très grande fête, avec la plus grande

affluence de monde, et que le tableau fut porté de la maison de Cimabue à l'église en grande pompe, avec trompettes et en procession solennelle. » De quelque côté qu'on étudie son œuvre, on trouve qu'il a touché à toutes les innovations futures. Il fit, dit Vasari, un saint François d'après nature, chose nouvelle et contraire aux procédés des Grecs, ses maîtres, qui ne peignaient que par tradition. Revenir au corps vivant, découvrir que pour imiter la figure humaine il faut regarder la figure humaine, quoi de plus simple? Et pourtant tout l'art tient là en raccourci. On s'en aperçoit aux Uffizi dans un petit tableau qui représente sainte Catherine dans sa chaudière. Les muscles du torse sont indiqués, les seins sont déjà dessinés; trois femmes en longues robes vertes sont posées noblement. Tu te rappelles la Madone sévère du Louvre et la grandeur, le fier mouvement des anges qui l'entourent. « Il était, dit un commentateur de Dante, noble plus qu'on ne pourrait le dire, et avec cela si arrogant et si dédaigneux, que si on lui montrait ou s'il découvrait quelque défaut dans un de ses ouvrages, il l'abandonnait à l'instant, si cher qu'en fût le prix. » On trouve quelque trace de cette élévation d'âme dans l'attitude hautaine et calme de plusieurs de ses figures. Une âme ayant sa vie propre, un caractère personnel et distinct qui se laisse entrevoir même dans un brouillard vague, quelle nouveauté! Et c'est là tout l'art avec son principe, sa dignité, sa récompense : manifester et perpétuer une personne, qui est l'artiste, et dans cette personne ce qui est essentiel. A tout degré et dans tout domaine, son affaire est de dire aux hommes : « Voici ce qui était en moi et ce que j'étais; à vous de regarder, de mesurer et d'emprunter ce que bon vous semble. »

Le second pas, celui qu'a fait Giotto, est beaucoup plus grand et, proportion gardée, égal à celui qui sépare Raphaël du Pérugin ou Vinci de Verocchio. A côté de lui, Margheritone, continuant la tradition, faisait de parti pris des figures laides et parfois hideuses; Giotto a découvert le beau par la vive invention spontanée d'un génie complet, heureux et même gai, à l'italienne. Quoique né dans un siècle mystique, il n'est point mystique, et s'il fut l'ami de Dante, il ne lui ressemblait pas. Avant tout, c'est un esprit abondant, varié, aisément et richement créateur; à Florence, Assise, Padoue, Rome, Ferrare, Rimini, Avignon, ce sont des chapelles et des églises entières qu'il a peintes. « Il travailla à tant d'ouvrages que, si on le racontait, on n'y croirait pas. » Ces féconds et faciles génies sont enclins à la joie et disposés à bien prendre la vie. « Il fut très ingénieux, dit Vasari, et très agréable dans ses entretiens, et très habile à dire des mots plaisans, desquels la mémoire est encore vivante dans cette ville. » Ceux qu'on rapporte sont salés et rudes; l'esprit d'alors était conforme aux mœurs, qui

étaient celles des paysans. Même plusieurs sont médiocrement religieux; quand il explique pourquoi dans les tableaux saint Joseph a l'air mélancolique, on le prendrait pour un contemporain de Pulci. C'est l'esprit laïque qu'on découvre en lui, sensé et même positif, satirique, ennemi de l'ascétisme et de l'hypocrisie. Lui qui a peint le *Mariage de saint François et de la Pauvreté* raille et gourmande à voix haute la superbe et la rapacité des moines. « Pour la pauvreté qui semble voulue et choisie, dit-il dans son petit poème, — on peut voir par claire expérience — qu'on l'observe ou non, selon ce qu'on a dans la poche. — Et si on l'observe, ce n'est pas pour la rendre louable, — car il ne se rencontre en elle ni discernement d'esprit, — ni connaissance, courtoisie ou vertu. — Certainement ce me semble une grande honte — que d'appeler vertu ce qui étouffe le bien, — et c'est très mal fait — de préférer une chose bestiale aux vertus, — lesquelles donnent le salut à tout sage entendement, — et qui sont telles que plus on vaut, plus on s'y délecte. » — Voilà la vertu laïque, la dignité morale, la culture supérieure de l'esprit ouvertement préférées au rigorisme monacal et aux mortifications chrétiennes. En effet, Giotto est déjà un penseur parmi d'autres penseurs, près de Guido Cavalcanti et de son père, qu'on disait épicuriens et armés de raisonnemens contre l'existence de Dieu, près de Cecco d'Ascoli et de plusieurs autres. « Giotto, disaient ses amis, est un grand maître dans l'art de peindre : il est plus encore, il est maître des sept arts libéraux. » Aussi bien on n'a qu'à regarder les figures de son campanile pour voir qu'il est tout imbu de philosophie, qu'il s'est fait une idée de la civilisation universelle et humaine, qu'à ses yeux le christianisme n'y entre que pour une part, que la Chaldée, la Grèce et Rome en revendiquent la moitié, que les inventeurs des arts utiles et beaux y tiennent le premier rang, qu'il conçoit la vie, le bonheur et le progrès de l'homme à la façon des larges et libres esprits de la renaissance et de l'âge moderne, qu'à son gré l'ample et complète expansion des facultés naturelles est le but auquel il faut subordonner le reste. Comme il a pensé, il agit. « Il fut très studieux, dit Vasari, et allait toujours réfléchissant à des choses nouvelles et s'inquiétant de la nature, en sorte qu'il mérita d'être appelé disciple de la nature et non d'autrui... Il peignit divers paysages pleins d'arbres et de rochers, ce qui fut chose nouvelle en son temps. » Il a fait bien davantage, et, quoique ses principales œuvres soient à Padoue et à Assise, on peut mesurer ici, par les petits tableaux des Uffizi, de l'Académie, de Santa-Croce, la grandeur de la révolution qu'il accomplit dans son art. Il semble qu'il ait tout découvert, l'idéal et la nature, la noblesse des figures et la vive expression des sentimens. Dans sa *Nativité* à l'Académie, le geste du pâtre

agenouillé qui, pénétré d'un respect tendre, n'ose approcher davantage est pris sur le vif. *Jésus devant saint Thomas incrédule* lève le bras de l'air le plus affectueux et le plus triste. Dans *la Cène*, Judas, qui s'en va penaud, est un mauvais drôle rabougri, un Juif avare. Et d'autre part, entre ses mains, les têtes, les attitudes, les draperies s'épurent, s'ordonnent, s'embellissent, se rapprochent de la largeur et de la dignité antiques. *Jésus disputant contre les docteurs* semble un adolescent grec. Dans la *Visitation*, la Vierge a une beauté, une pureté, un recueillement que Raphaël exprimera mieux, mais ne sentira pas davantage. Une figure de roi mage, par la douceur de son regard et de ses contours, est presque un visage de femme. On en citerait vingt autres; c'est un monde qu'il révèle à ses contemporains, le monde réel et le monde supérieur, et l'on comprend leur étonnement, leur admiration, leur plaisir. Pour la première fois, ils apercevaient ce qu'est l'homme et ce qu'il doit être. Ils n'étaient point choqués comme nous le sommes par les imperfections ou les impuissances que le contraste d'œuvres plus complètes nous signale et ne leur avait point signalées. Ils ne remarquaient point l'insuffisance de l'anatomie, des bras et des jambes raides, les attitudes violentes mal exprimées, les apôtres maladroitement renversés dans la *Transfiguration*, les nuques rentassées des *Docteurs dans le temple*, le manque de relief et cet inachèvement de la vie qui présente aux yeux non un corps, mais l'indication d'un corps. On ne sent les défauts de l'imagerie qu'au contact de la peinture, et Raphaël au temps de Giotto n'eût été, comme Giotto, qu'un imagier...

En somme, quand on entre dans l'esprit des contemporains, ce qu'on y découvre, c'est le désir de voir représentés non des *êtres*, mais des *idées* (1). Le mysticisme du cloître et la philosophie des écoles ont peuplé leurs têtes de formules abstraites et de sentimens exaltés : qu'on leur indique la vérité sacrée et sublime, cela leur suffit; la forme physique ne les intéresse qu'à demi, ils ne la poursuivent pas curieusement et passionnément pour elle-même; ils ne lui demandent qu'un symbole et une suggestion. Peu leur importe qu'un poignet soit cassé et qu'une nuque soit mal emmanchée; ils sont contemporains de Dante et contemplent à genoux ce couronnement de la Vierge noir comme une silhouette sur le rayonnement mystique des auréoles et des fonds d'or; ils y sentent l'imitation d'une vision céleste et la figure sensible d'un de ces rêves intenses dont le poète a rempli son paradis. Ce que, comme Dante, ils souhaitent voir, ce n'est pas une poitrine de gladiateur ou une vivante anatomie d'athlète : c'est l'église avec ses épreuves, ses

(1) Analogie de cet état d'esprit et de celui des Allemands modernes, ce qui explique l'admiration des critiques allemands pour ces peintures.

promesses et ses triomphes; c'est la vérité avec le groupe de ses sciences et le cortége de ses inventeurs, c'est l'histoire et l'encyclopédie scolastique, c'est ce grand édifice symétrique de doctrines et de preuves sous lequel saint Thomas vient d'abriter toutes les âmes actives et tous les esprits pensans. Des intelligences sublimées par la théologie et le rêve ne peuvent désirer ni produire une autre œuvre. Dans la peinture comme dans la poésie, elles y sont poussées; elles y sont réduites dans la peinture comme dans la poésie, et l'on n'a qu'à regarder le cloître de Santa-Maria-Novella pour y retrouver les limitations et les exigences de cette préoccupation et de ce besoin. Taddeo Gaddi y a représenté la philosophie, quatorze femmes, qui sont les sept sciences profanes et les sept sciences sacrées, toutes rangées sur une seule ligne, chacune assise dans une chaire gothique richement ornementée, chacune ayant à ses pieds le grand homme qui lui a servi d'interprète; au-dessus d'elles, dans une chaire plus délicate encore et plus ornée, saint Thomas, le roi de toute science, foulant aux pieds les trois grands hérétiques, Arius, Sabellius, Averrhoès, pendant qu'à ses côtés les prophètes de l'ancienne loi et les apôtres de la nouvelle siègent gravement dans leurs insignes, et que dans l'espace arrondi sur leurs têtes des anges et des vertus symétriquement posés apportent des livres, des fleurs et des flammes. Sujet, ordonnance, architecture, personnages, la fresque entière ressemble au portail sculpté d'une cathédrale. — Toute pareille et encore plus symbolique est la fresque de Simone Memmi, qui, en regard, représente l'église. Il s'agit de figurer là toute l'institution chrétienne, et l'allégorie y est poussée jusqu'au calembour. Sur le flanc de Santa-Maria-di-Fiore, qui est l'église, le pape, entouré de cardinaux et de dignitaires, voit à ses pieds la communauté des fidèles, petit troupeau de brebis couchées que défend la fidèle milice dominicaine (*Domini canes*); les chiens du Seigneur étranglent des loups hérétiques. D'autres, prédicateurs, exhortent et convertissent. La procession tourne, et l'œil remontant aperçoit les vaines joies du monde, les danses frivoles, puis le repentir et la pénitence; — plus loin, la porte céleste, gardée par saint Pierre, où passent les âmes rachetées, devenues petites et innocentes comme des enfans; — puis le chœur pressé des bienheureux qui se continue dans le ciel par les anges, la Vierge, l'Agneau, entouré de quatre animaux symboliques, et le Père, au sommet du cintre, ralliant et attirant à lui la foule triomphante ou militante échelonnée depuis la terre jusqu'au ciel. — Les deux peintures sont en face l'une de l'autre et font une sorte d'abrégé de la théologie dominicaine, mais elles ne sont pas autre chose; la théologie n'est pas la peinture, pas plus qu'un emblème n'est un corps.

12 avril. — Le XVe siècle.

Ce qu'il y eut de peintres de cette école et de ce talent est surprenant; on en a compté une centaine, Angiolo Gaddi, Giovanni de Melano, Jacopo de Casentino, Buffalmaco, Pietro Laurati, et tous ceux que j'ai vus à Sienne; les Uffizi et l'Académie en ont des spécimens: point d'ombres portées, point de gradations d'une teinte à l'autre, point de relief, la perspective et l'anatomie insuffisantes, voilà ce qui leur est commun à tous. De 1300 à 1400, aucun progrès sensible; même au dire de Sacchetti le conteur, Taddeo Gaddi, l'un des meilleurs entre ces peintres, jugeait que l'art avait baissé et allait baissant tous les jours. Du moins la noble recherche des formes idéales s'amoindrissait pour faire place à l'imitation intéressante de la vie réelle, et de Giotto à Orcagna, comme de Dante à Boccace, l'esprit tombait du ciel à la terre. Et justement, grâce à cette chute, un autre art se préparait. « Considérant le temps présent, dit Sacchetti, et la condition de la vie humaine, qui est souvent visitée de maladies pestilentielles et de morts imprévues, et voyant quelles grandes destructions, quelles grandes guerres civiles et étrangères s'y acclimatent, et pensant combien de peuples et de familles sont tombés ainsi dans la pauvreté et le malheur, et avec quelle sueur amère il faut qu'ils supportent la misère dont leur vie est traversée, et encore en représentant combien les gens sont curieux de choses nouvelles, principalement de ces sortes de lectures qui sont faciles à comprendre, et particulièrement quand elles donnent du réconfort, en sorte qu'un peu de rire se mêle à tant de douleurs,... moi, Franco Sacchetti, Florentin, je me suis proposé d'écrire ces contes. » Tel est en effet le vaste changement qui s'accomplit alors dans l'esprit public; les terribles haines municipales ont fait tant de mal que l'antique énergie républicaine s'est détendue. Après tant de ravages, on aspire au repos. De la sobriété et du sérieux antique, on passe à la recherche du luxe et au goût du plaisir. La classe guerrière des grands nobles a été chassée, et la classe énergique des petits artisans écrasée. Des bourgeois vont régner, et régner tranquillement. Comme les Médicis leurs chefs, ils fabriquent, commercent, font la banque, et gagnent de l'argent pour le dépenser en gens d'esprit. Les soucis de la guerre ne les étreignent plus comme autrefois d'une prise âpre et tragique; ils la font par les mains payées du condottiere, et ceux-ci, commerçans avisés, la réduisent à des cavalcades; quand ils se tuent, c'est par mégarde; l'on cite des batailles où il reste trois soldats, quelquefois un seul sur le carreau. La diplomatie remplace la force, et l'esprit s'ouvre à mesure que le caractère faiblit. Par cet adoucissement de la guerre et par cet établissement de principats ou de tyrannies locales, il semble que l'I-

talie, comme les grandes monarchies de l'Europe, vienne d'atteindre son équilibre. La paix est à demi fondée, et les arts utiles poussent de toutes parts sur les mœurs adoucies, comme une bonne moisson sur un terrain nivelé et défriché. Le paysan n'est point serf de la glèbe, il est métayer; il nomme ses magistrats municipaux, il a des armes, une caisse communale; il habite des bourgades fermées dont les maisons bâties de pierre et de ciment sont vastes, commodes et souvent élégantes. Près de Florence, il a construit des murs, — près de Lucques, des terrasses en gazon, pour étager ses cultures. La Lombardie a ses irrigations et ses assolemens; des districts entiers, aujourd'hui déserts autour de Livourne et de Rome, sont encore peuplés et féconds. Au-dessus du peuple bourgeois, le noble travaille; puisque les chefs de Florence sont des banquiers héréditaires, il est sûr que le commerce ne fait point déroger. Il y a des carrières de marbre exploitées à Carrare et des fonderies de métaux allumées dans les maremmes. On trouve dans les villes des manufactures de soie, de glaces, de papier, de livres, de lin, de laine, de chanvre; l'Italie produit à elle seule autant que toute l'Europe et lui fournit tout son luxe. Ainsi entendus, le commerce et l'industrie ne sont pas des œuvres serviles, propres à rétrécir l'esprit ou à l'abaisser. Un grand négociant est un général pacifique dont l'esprit s'étend au contact des choses et des hommes. Comme un chef militaire, il fait des expéditions, des découvertes, des entreprises. En 1421, douze jeunes gens des premières familles partent pour Alexandrie afin de traiter avec le Soudan et fonder des comptoirs. Comme un chef d'état, il mène des négociations, intervient dans la politique, calcule la solidité des gouvernements et les intérêts des peuples. Les Médicis ont seize maisons de banque en Europe, relient par leurs affaires la Moscovie à l'Espagne, l'Écosse à la Syrie, possèdent des mines d'alun dans toute l'Italie, paient au pape pour une d'entre elles cent mille florins par an, représentent à sa cour toutes les puissances de l'Europe, deviennent les conseillers et les modérateurs de l'Italie. Dans un état limité comme Florence et dans un pays dépourvu d'armée nationale comme l'Italie, une pareille influence devient un ascendant par elle-même et par elle seule; le gouvernement de toutes les fortunes privées conduit au maniement de la fortune publique, et sans coup de main ni violence un particulier se trouve directeur de l'état.

Comment va-t-il user de sa puissance? Comme en userait un Rothschild aujourd'hui, et c'est ici qu'éclate la conformité précoce de cette civilisation du XVe siècle avec la nôtre. Considérez aujourd'hui la classe aisée et intelligente de l'Europe. De quelle façon prend-elle et souhaite-t-elle arranger la vie? Non pas à la façon militaire et héroïque des cités antiques et des tribus germaines,

non pas à la façon mystique et triste des premiers chrétiens, des fidèles du moyen âge ou des protestans de la renaissance, non pas à la façon brutale, désordonnée ou engourdie des races demi-sauvages ou des grands états orientaux. Nous ne voulons être ni des héros, ni des ascètes, ni des opprimés, ni des abrutis. Nous nous sentons humains et cultivés, un peu épicuriens, un peu *dilettanti*. Nous regardons comme le but suprême des efforts et des progrès humains un état dans lequel la guerre étrangère ou civile deviendrait de plus en plus rare, où l'ordre serait maintenu sans tiraillement ni contrainte, où le bien-être toujours croissant se répandrait à larges flots sur chacun et sur tous, où la pensée de l'homme s'appliquerait incessamment à améliorer sa condition et à multiplier ses connaissances, où enfin, au milieu de la sécurité civile, du développement industriel, de l'apaisement définitif et de la douceur universelle, on verrait fleurir comme dans une température ménagée et tiède la grande curiosité, les inventions de l'esprit compréhensif et tolérant, l'intelligence délicate et supérieure de toutes les choses humaines et naturelles, la philosophie, le génie et la critique des lettres, des sciences et des arts. Telle est l'idée que ces Florentins, élevés comme nous au contact de l'industrie pacifique et cosmopolite, commencent à se faire comme nous du bonheur et de la culture humaine, car ils ne sont point de simples voluptueux, des païens vulgaires : c'est tout l'homme qu'ils développent dans l'homme, l'esprit aussi bien que les sens, et l'esprit au-dessus des sens. Cosme a fondé une académie philosophique, et Laurent renouvelle les banquets platoniciens. Laudino, son ami, compose des dialogues (1) dont les personnages, retirés pour prendre le frais au couvent des camaldules, disputent pendant plusieurs journées pour décider laquelle des deux vies est supérieure, l'active ou la contemplative. Pierre, fils de Laurent, institue une discussion sur la véritable amitié dans Santa-Maria del Fiore et propose en prix au vainqueur une couronne d'argent. On voit par les récits de Politien et de Pic de la Mirandole que les princes du commerce et de l'état se plaisaient alors aux spéculations raffinées et supérieures, aux idées larges et hautes, aux grandes courses de l'esprit, élancé dans sa liberté et dans sa joie vers les lointains et sur les sommets. Y a-t-il un plus grand plaisir que de converser ainsi dans une salle ornée de bustes précieux, devant les manuscrits retrouvés de la sagesse antique, en langage choisi et orné, sans étiquette ni souci des rangs, avec une curiosité conciliante et généreuse? C'est la fête de l'intelligence; elle est complète dans le palais de Laurent, et la préoccupation des réformes sociales, l'âpreté de la polémique reli-

(1) *Disputationes camaldulenses*, 1468.

gieuse, ne viennent point, comme plus tard dans notre XVIIIe siècle, en troubler la poétique harmonie. Au lieu d'attaquer le christianisme, ils l'interprètent; leur tolérance est celle des contemporains de Goethe, et Marsile Ficin semble un Schleiermacher. Élevé par Cosme, il explique à Laurent « qu'entre la philosophie et la religion règne la plus étroite parenté, que, le cœur et l'entendement étant selon le mot de Platon les deux ailes par lesquelles l'homme remonte vers sa patrie céleste, le prêtre y arrive par le cœur et le philosophe par l'entendement, — que toute religion renferme en soi quelque chose de bon, que ceux-là seuls honorent Dieu véritablement qui lui rendent un hommage incessant par leurs actions, leur bonté, leur véracité, leur charité, leurs efforts pour atteindre la clarté de l'intelligence. » Pareillement il pose avec Platon que « les sphères célestes sont mues par des âmes qui tournent perpétuellement, se cherchant elles-mêmes, » et il développe une astronomie païenne au-dessous d'un ciel chrétien. Enfin il fait rentrer la génération du Verbe dans cette loi universelle par laquelle « chaque vie engendre sa semence en elle-même avant de se manifester au dehors, » et, reliant la philosophie, la foi et les sciences, il en compose un édifice harmonieux où la sagesse laïque et le dogme révélé se complètent et s'épurent l'un par l'autre, non-seulement pour fournir un enclos et des images à la foule grossière, mais encore pour ouvrir un promenoir aérien et des perspectives indéfinies à l'élite des esprits pensans.

De ce trait principal, les autres suivent. Ce qu'ils recherchent, ce n'est pas le plaisir simple, c'est la beauté dans le bonheur, j'entends l'épanouissement des instincts nobles aussi bien que des instincts naturels. Ces banquiers-magistrats sont libéraux autant qu'habiles. En trente-sept ans, les ancêtres de Laurent ont dépensé en œuvres de charité ou d'utilité publique six cent soixante mille florins. Laurent lui-même est un citoyen à la façon antique, presque un Périclès, capable d'aller se remettre aux mains d'un ennemi, le roi de Naples, pour détourner par les séductions de sa personne et de son éloquence une guerre qui menace son pays. Sa fortune est une sorte de trésor public, et son palais un second hôtel de ville. Il accueille les savans, les aide de sa bourse, les fait entrer dans son amitié, correspond avec eux, fournit aux frais des éditions, achète des manuscrits, des statues, des médailles, patronne les jeunes artistes qui donnent des espérances, leur ouvre ses jardins, ses collections, sa maison, sa table, avec cette familiarité affectueuse et cette ouverture de cœur sincère et simple qui met le protégé debout à côté du protecteur, comme un homme devant un homme, et non comme un petit vis-à-vis d'un grand. Le voilà enfin ce personnage régnant en qui tous les contemporains reconnaissent l'homme accompli du siè-

cle, non plus le Farinata ou l'Alighieri de l'ancienne Florence, l'âme toute militante, raidie ou exaltée jusqu'à l'extrémité de sa force, mais le génie équilibré, tempéré, cultivé, qui, par l'aimable ascendant de sa sereine et bienveillante intelligence, assemble en une gerbe toutes les beautés et tous les talens. C'est un plaisir que de les voir fleurir autour de lui; d'une main ils restaurent, de l'autre ils produisent. Déjà depuis Pétrarque on s'est mis à rechercher les manuscrits grecs et latins, et maintenant on va les déterrer dans les couvens d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et de France. On les déchiffre, on les répare avec l'aide des savans de Constantinople. Une décade de Tite-Live, un traité de Cicéron est un précieux cadeau que sollicitent les princes; tel lettré a passé dix années en des voyages de circumnavigation dans les bibliothèques lointaines pour retrouver un livre perdu de Tacite; on compte comme autant de titres de gloire immortelle les seize auteurs que le Pogge a retirés de l'oubli. Un roi de Naples, un duc de Milan prennent pour premiers conseillers des humanistes, et voilà qu'au contact de cette antiquité reconquise la rouille scolastique tombe de toutes parts. Le beau style latin refleurit presque aussi pur qu'au temps d'Auguste. Quand de pénibles hexamètres et des épîtres lourdement prétentieuses de Pétrarque on passe aux élégans distiques de Politien ou à la prose éloquente de Valla, on se sent pénétré d'un plaisir presque physique. Les fruits avortés et moisis du moyen âge, tous aigris par l'hiver féodal ou rancis par l'air étouffé du cloître, se trouvent tout d'un coup savoureux et mûrs. Les doigts et l'oreille scandent involontairement la marche aisée des dactyles poétiques et l'ample déroulement des périodes oratoires. Le style est redevenu noble en même temps qu'il est redevenu clair, et la santé, la joie, la sérénité, répandues dans la vie antique, rentrent dans l'intelligence humaine avec les proportions harmonieuses du langage et les grâces mesurées de la diction. De la langue savante, elles passent à la langue vulgaire, et l'italien renaît à côté du latin. Dans ce nouveau printemps, Laurent de Médicis est le premier poète, et c'est chez lui qu'apparaît d'abord non-seulement le nouveau style, mais encore le nouvel esprit. Si dans ses sonnets il imite Pétrarque et continue les soupirs de l'ancien amour chevaleresque, il peint dans ses pastorales, dans ses satires, dans ses vers de société, la vie philosophique et raffinée, les beautés gracieuses de la campagne ornée, les délicats plaisirs des yeux et de l'intelligence, tout ce qu'il aime, tout ce qu'autour de lui l'on aime, et ses vers, par leur développement aisé, riche et simple, témoignent d'une main sûre, d'un siècle adulte et d'un art complet. Au-dessus de cette riche harmonie s'élève une note joyeuse, qui est celle du temps et indique la pente fatale sur laquelle on va glisser : il amuse la foule, et compose pour

elle le plan et les vers des triomphes du carnaval. « Que la jeunesse est belle! disent les chanteurs dans son *Triomphe de Bacchus et d'Ariane.* — Elle s'enfuit pourtant. — Que celui qui veut être heureux le soit tout de suite! — Il n'y a pas de certitude pour demain. » Ici percent, avec le paganisme restauré, l'allégresse épicurienne, la volonté de jouir quand même et tout de suite, et cet instinct du plaisir que la sérieuse philosophie et la gravité politique avaient jusqu'alors tempéré et contenu. Avec Pulci, Berni, Bibiena, l'Arioste, Bandello, l'Arétin et tant d'autres, on verra bientôt arriver la débauche voluptueuse, le scepticisme déclaré, plus tard le dévergondage cynique. Ces heureuses et délicates civilisations qui s'établirent sur le culte de l'esprit et du plaisir, la Grèce du IVe siècle, la Provence du XIIe, l'Italie du XVIe, n'étaient pas durables. L'homme y manquait de frein. Après un vif élan d'invention et de génie, il s'échappait vers la licence et l'égoïsme : l'artiste et le penseur dégénérés faisaient place au dilettante et au sophiste; mais dans ce court éclat sa beauté était charmante, et les âges suivans, moins brillans dans leur dehors, quoique mieux assis sur leurs fondations, ne peuvent s'empêcher de regarder avec sympathie l'harmonieuse structure dont leurs efforts ne sauraient reproduire l'élégance, et que sa finesse condamnait à la fragilité.

C'est dans ce monde redevenu païen que renaît la peinture, et les goûts nouveaux qu'elle doit satisfaire indiquent d'avance la voie où elle va marcher : il s'agit pour elle de décorer les maisons de négocians riches qui aiment l'antiquité et veulent vivre allégrement. Avec la direction, le point de départ est tout trouvé : c'est l'orfévrerie qui le donne. Par les petites dimensions de ses œuvres, l'orfévre est le fournisseur naturel du luxe privé; il cisèle les armes et la vaisselle, les piliers de lit, le revêtement des cheminées, les incrustations des buffets. Tous les bijoux sortent de sa main, et comme avec le bronze ou l'argent il manie le bois, le marbre, le stuc, les pierres fines, il n'y a rien dans l'embellissement de la vie domestique qui ne provoque son talent ou ne développe son art. Ajoutez que, par sa maturité précoce, cet art a devancé tous les autres. Nicolas de Pise, au milieu du XIIIe siècle, sculpte déjà des figurines qui, par la gravité et la beauté, par la noblesse de l'expression et la solidité de la structure, rappellent la virile antiquité et annoncent la virile renaissance. Par un privilége unique, la sculpture a trouvé dès son premier pas ses modèles accomplis dans les reliques de la Grèce ou de Rome en même temps que ses instrumens complets dans le fourneau du fondeur et dans le maillet du maçon, pendant que la peinture, mal guidée et mal munie, attendait que le lent progrès des siècles eût dégagé des visions troubles du moyen âge la parfaite forme corporelle, que la renaissance de la géométrie

eût enseigné la perspective, que l'éducation de l'œil et les tâtonnemens de la pratique eussent introduit l'usage de l'huile et la dégradation du coloris. C'est pourquoi dans le nouveau stade qui s'ouvre la sœur aînée dépasse et instruit la sœur cadette. Vers 1400, Ghiberti, Donatello, Jacopo della Quercia, sont adultes, et les œuvres qu'ils mettent au jour pendant les vingt années suivantes sont si vivantes ou si pures, si expressives ou si grandes, que l'art ne s'élèvera pas au-delà. Tous sont orfévres et sortent d'une boutique : leur maître Brunelleschi a lui-même commencé par là; c'est dans cette boutique que se forme la génération des nouveaux peintres. Paolo Uccello y a travaillé sous Ghiberti; Mazzolino y a gagné la réputation d'habile polisseur, excellent pour figurer les plis des vêtemens. Pollaiolo, élève du beau-père de Ghiberti, puis de Ghiberti lui-même, a fait dans les portes du Baptistère une caille à laquelle « il ne manque que le vol. » Dello, Verocchio, Ghirlandaio, Botticelli, Francia, plus tard Andrea del Sarto et tous ces sculpteurs qui débutent par l'orfévrerie, je veux dire Luca della Robbia, Cellini, Bandinelli, combien en nommerais-je? Ceux qui n'ont point limé le bronze ont néanmoins subi l'ascendant des faiseurs de bronze; Masaccio est l'ami de Donatello et a étudié sous Brunelleschi; Léonard de Vinci, dans l'atelier de Verocchio, a modelé, puis drapé de linges mouillés des figurines de terre glaise pour les dessiner et en imiter le relief. Par cette pratique et cette éducation, les mains, palpant la forme, ont contracté le sentiment de la substance solide; elles l'importent dans la peinture. Désormais le peintre sent qu'une image plate n'est pas un corps. Il faut que la figure ait un dedans comme un dehors, que derrière l'apparence extérieure et la couleur superficielle le spectateur sente une profondeur et une plénitude, des chairs et des os, des seconds plans et des lointains, l'assiette ferme et les distances vraies, les proportions exactes des choses. Il tire ses lignes, calcule sa perspective, déshabille les corps, les soulève, les dissèque, et, muni enfin de tous les procédés grâce auxquels la superficie colorée peut donner à l'œil la sensation de la substance vivante, il pose l'art sur sa base définitive, l'imitation exacte et complète de la nature telle qu'on la voit et telle qu'elle est.

C'est que la nature, telle qu'on la voit et telle qu'elle est, intéresse désormais les hommes. Détachés du monde céleste et ramenés au monde naturel, ils veulent contempler non plus des idées ou des symboles, mais des êtres et des personnes. Pour eux, les choses réelles ne sont plus un simple signe à travers lequel s'élance la pensée mystique; elles ont un prix et une beauté propres, et le regard arrêté sur elles ne songe plus à les quitter pour se porter au-delà. Ainsi relevées et ennoblies, elles méritent d'être représentées sans lacunes; leurs proportions et leurs formes, les moindres détails

de leur aspect et de leur situation prennent une importance, et l'infidélité pittoresque de l'artiste serait maintenant aussi choquante que l'eût été jadis l'infidélité théologique du chrétien. Dans cette imitation de l'apparence sensible, le premier point est la connaissance des dimensions que le recul donne aux objets; leur grandeur varie pour l'œil avec la distance, et la vérité de l'ensemble est le fond indispensable sur lequel viendra se déployer la vérité du détail. Paolo Uccello, instruit par le mathématicien Manetti, donne les règles de la perspective, et passe sa vie en fanatique à développer les suites de son invention. On se réjouit et on s'étonne de comprendre par lui pour la première fois le dehors véritable des choses, de voir fuir un fossé, une allée, les sillons d'un champ labouré, de mesurer l'éloignement qui sépare deux personnages, de sentir le raccourci d'un homme couché les pieds en avant, d'apercevoir les changemens innombrables et rigoureusement définis que la moindre variation de distance imprime aux formes et aux dimensions d'une figure. Cependant Uccello va plus loin et peuple cette nature dont il a rétabli les proportions. Il s'est pris d'affection pour toutes les créatures vivantes, et les voilà qui par lui rentrent dans le cercle des sympathies humaines : chiens, chats, taureaux, serpens, lions « qui veulent mordre et pleins de fierté, » cerfs et biches « exprimant la vélocité et la crainte, » oiseaux avec leurs plumes, poissons avec leurs écailles, tous avec leur figure, avec leur naturel propre, jadis inaperçus ou dédaignés, maintenant retrouvés et ranimés; on les démêle encore dans ses fresques effacées de Santa-Maria-Novella, et le goût public le suit dans le chemin qu'il a frayé. Il peint chez les Médicis des histoires d'animaux, chez les Peruzzi les figures des quatre élémens, chacun avec un animal approprié, une taupe, un poisson, une salamandre, un caméléon. Désormais chacun veut contempler chez soi les vives images du monde humain et naturel. Sur les corniches intérieures des appartemens, sur les boiseries des lits, sur les grands coffres où se conservent les vêtemens, on fait peindre « des fables prises dans Ovide et les autres poètes, ou des histoires racontées par les historiens grecs et latins, semblablement des joutes, des chasses, des nouvelles d'amour,... des fêtes, des spectacles d'alors et autres choses semblables, selon ce qui plaît à chacun. » Il y en avait chez Laurent de Médicis « et aussi dans les plus nobles maisons de Florence. » Dello avait peint ainsi pour Jean de Médicis la garniture d'une chambre entière, et Donatello avait fait les stucs dorés des encadremens. Les anatomistes vont venir et répandre dans les maisons, à côté des calmes nudités antiques, les nudités musculeuses et agitées de l'art nouveau, toutes ces effigies sensuelles ou hardies que poursuivra le rigorisme de Savonarole. Quelle distance entre ces mœurs et celles des contempo-

rains de Dante, et comme on voit commencer à la fois le paganisme mondain dans la vie et le paganisme pittoresque dans l'art!

A présent quelle idée vont-ils se faire de l'homme, et quel est le type corporel qui, répété de toutes parts, va maintenant couvrir les murs? Il en est un qui va régner plus d'un demi-siècle, et, jusqu'à la venue de Léonard, de Raphaël et de Michel-Ange, relier les talens les plus divers en un seul faisceau. C'est le personnage réel, la figure florentine et contemporaine, le corps déshabillé tel que le fournit le modèle vivant, l'homme exactement reproduit par l'imitation littérale, et non transformé par la conception idéale. Quand pour la première fois on découvre la vie réelle, et que, pénétrant dans sa structure, on comprend le mécanisme admirable de ses parties, cette contemplation suffit, on ne désire rien au-delà. Il y a tant de choses dans un corps et dans une tête! Chaque irrégularité, — tel allongement du col, tel rétrécissement du nez, tel pli étrange de la lèvre, — fait partie de l'individu; on le mutilerait, si on la réformait: ce ne serait plus lui, ce serait un autre; l'attache par laquelle cette irrégularité tient au reste est si forte qu'on ne peut la retrancher sans détruire l'ensemble. La personne est une, et rien ne peut l'exprimer que le *portrait*. C'est pourquoi ce sont des portraits que les fresques du temps alignent et ordonnent dans les églises, non-seulement des portraits du visage, mais encore des portraits du corps. L'orfèvre anatomiste, Pollaiolo ou Verocchio, place sur sa table un sujet nu, l'écorche, note dans sa mémoire les saillies des os, les renflemens des muscles, l'entrelacement des tendons, puis, avec des noirs et des clairs, il transporte ce modelé sur la toile, comme il l'eût transporté sur le bronze avec des bosselures et des creux. Si vous lui disiez que cette clavicule est trop saillante, que cette peau sillonnée de muscles ressemble à un paquet de cordages, que ces masques de gladiateurs ou de centaures ont la laideur repoussante des physionomies populacières convulsées et grimées par la rixe ou l'orgie, il ne vous comprendrait pas. Il vous montrerait un ouvrier, un passant, en premier lieu son sujet, surtout son écorché; il dirait ou sentirait qu'embellir la vie, c'est falsifier la vie. Ce sont justement ces plissures des visages, ces angles secs des muscles entre-croisés et soulevés qui l'intéressent, son pouce de modeleur et de ciseleur s'y enfonce et s'y heurte en imagination: ils enferment la force active amassée qui va se tendre pour se débander en chocs; on ne peut trop les montrer; à ses yeux, ils sont tout l'homme. Luca Signorelli, ayant perdu un fils bien-aimé, fit dépouiller le corps et en dessina minutieusement tous les muscles pour en mieux garder la mémoire. Nanni Grosso, mourant à l'hôpital, refusa un crucifix qu'on lui offrait, et s'en fit apporter un de Donatello, disant que sinon « il mourrait désespéré, tant lui déplai-

saient les ouvrages mal faits de son art. » La forme anatomique s'est tellement imprimée dans leur esprit que l'être humain dans lequel ils ne la sentent pas leur paraît vide et sans substance. Une omoplate, un muscle suffit pour les transporter de plaisir. « Sache, dit plus tard Cellini, que les cinq fausses côtes forment autour du nombril, quand le torse se penche en avant ou en arrière, une foule de reliefs et de creux qui sont parmi les principales beautés du corps humain... Tu auras du plaisir à dessiner les vertèbres, car elles sont magnifiques... Tu dessineras alors l'os qui est placé entre les deux hanches, il est très beau, et s'appelle croupion ou sacrum... Le point important dans l'art du dessin est de bien faire un homme et une femme nus. » On s'en aperçoit à leurs œuvres. Dans le *Saint Sébastien* de Pollaiolo, l'intérêt porte non plus sur le martyr, mais sur les bourreaux. Pour l'artiste comme pour eux, il s'agit avant tout de bien larder le patient. A cet effet, six hommes penchés en avant ou cambrés en arrière, tous à deux pas du but pour ne pas le manquer, bandent ou tirent leurs arbalètes, la bouche demi-ouverte par excès d'attention, le sourcil froncé pour accompagner le coup, les jambes écartées et étayées pour assurer la main : le peintre n'a songé qu'à étaler des corps et des attitudes. De même, à San-Giminiano, son frère Piero a mis dans un *Couronnement de la Vierge* quatre saints amaigris et tannés dont tout le souci est de faire ressortir leurs veines, leurs tendons et leurs muscles. Pareillement encore Verocchio, dans son *Baptême du Christ* à l'Académie, étale un Christ vieux, sec, ridé, un saint Jean anguleux, un ange triste et boudeur, qui font contraste avec la grâce du bel adolescent à demi incliné que son jeune élève Léonard de Vinci a placé dans un coin comme le signe et l'aurore de la peinture parfaite. Non-seulement l'anatomiste, l'amateur du réel, le mouleur en plâtre du corps nu, mais encore l'orfévre et le praticien en bronze ou en marbre, percent dans toutes ces figures. Dès qu'on les imagine coulées en métal, on les trouve belles. Les draperies, durement tortillées et cassées, seraient à leur place dans une figurine d'ornement. Le mouvement, qui est trop raide, serait assez vif, et l'attitude, qui est trop marquée, serait convenable dans une statue. Un petit *Hercule* de Pollaiolo aux Uffizi, les muscles tous tendus et enflés depuis les pieds jusqu'au front pour faire craquer Antée, qu'il serre et qu'il étouffe, serait un chef-d'œuvre, s'il était en bronze. On ne remarquerait pas ses coudes et ses genoux pointus, la sécheresse de ses contours, sa couleur terne; on ne sentirait que la vitalité de sa charpente ployée et la furieuse énergie de son effort. Dans cette enceinte étroite et sous la main de la sculpture sa maîtresse, la peinture marche encore entravée ou raidie, et une seule fois on la voit prendre son essor.

C'est par les mains d'un jeune homme né avec le siècle, mort à vingt-six ans, Masaccio, qu'elle fit ce grand pas, et l'on vient encore, dans la chapelle Brancacci, contempler l'inventeur isolé dont l'exemple précoce ne fut point suivi. Non-seulement il mourut trop jeune, mais encore il fut médiocrement apprécié de son vivant, « à ce point, dit Vasari, qu'on ne mit aucune inscription sur sa tombe. » Pour être chef d'école et mener le goût public, il faut être non-seulement un grand artiste, mais encore un habile politique et un homme du monde, et il sut si peu se faire valoir qu'il n'eut aucune commande des Médicis. « Il vécut toujours très concentré, dit Vasari, négligeant tout le reste, en homme qui, ayant attaché toute son âme et toute sa volonté aux seules choses de l'art, s'occupait peu de lui et encore moins des autres,... ne voulant jamais penser en aucune façon aux choses et soins du monde, pas même à son vêtement,... ne demandant d'argent à ses débiteurs que lorsque son besoin était extrême. » Avec de telles mœurs, on arrive au talent, mais non à l'autorité, et l'on fait des chefs-d'œuvre sans obtenir de prôneurs. Un des premiers, il avait étudié le nu comme les raccourcis, observé soigneusement la perspective, rompu sa main aux difficultés, tout pénétré par le sentiment du réel, « comprenant que la peinture n'est que la reproduction au vif des choses de la nature au moyen des couleurs et du dessin, travaillant continuellement à faire les figures les plus vivantes possible à l'imitation de la vérité. » Outre ces dons, qui lui étaient communs avec ses contemporains, il en avait un autre qui lui était propre et le menait plus haut. On voit de lui aux Uffizi un vieillard en bonnet et en robe grise, tête ridée, un peu moqueuse; c'est un portrait, mais non pas un portrait ordinaire; il copie le réel, mais il le copie *en grand*. Voilà l'idée ou plutôt l'ébauche d'idée qu'on emporte avec soi de cette chapelle Brancacci qu'il a couverte de ses peintures; elles ne sont pas toutes de lui. Masolino a commencé, Filippino a achevé; mais les portions peintes par Masaccio sont aisées à reconnaître, et soit que les trois artistes se tiennent par des conformités secrètes, soit que le dernier ait suivi les cartons du second, l'œuvre dans ses différentes dates n'indique que les divers stades d'un même esprit. Ce qu'on remarque d'abord, c'est qu'ils partent du réel, je veux dire de l'individu vivant, tel que les yeux le voient. Le jeune homme baptisé que Masaccio montre nu, sortant de l'eau et grelottant, les bras croisés, est un baigneur contemporain qui s'est trempé dans l'Arno par une journée un peu froide. De même son Adam et son Ève chassés du paradis sont des Florentins qu'il a déshabillés, l'homme avec des cuisses minces et de grosses épaules de forgeron, la femme avec un col court et une lourde taille, tous deux avec des jambes

assez laides, artisans ou bourgeois qui n'ont point pratiqué comme les Grecs la vie nue, et dont la gymnastique n'a point proportionné et réformé les corps. Ainsi encore le petit ressuscité de Lippi agenouillé devant l'apôtre a la maigreur osseuse et les membres grêles d'un enfant moderne. Enfin presque toutes les têtes sont des portraits : deux hommes encapuchonnés, à gauche de saint Pierre, sont des moines qui sortent de leur couvent. On sait les noms des contemporains qui ont prêté leurs visages : Bartolo di Angiolino Angioli, Granacci, Soderini, Pulci, Pollaiolo, Botticelli, Lippi lui-même, en sorte que cette peinture semble avoir pris tout son être dans la vie environnante, comme le plâtre plaqué sur un visage emporte le modelé de la forme à laquelle on l'a soumis.

D'où vient donc que ces personnages vivent d'une vie supérieure? Comment se fait-il que l'exacte imitation du réel n'en soit point l'imitation servile? Et comment de personnages ordinaires Masaccio a-t-il tiré des personnages nobles? C'est que dans la multitude des choses observables il en a dégagé quelques-unes plus importantes que les autres, et qu'il leur a subordonné le reste. C'est qu'il a distingué dans les élémens du corps et de la tête des *valeurs* différentes, et qu'il a effacé ou diminué les moindres pour augmenter ou faire ressortir les plus grandes. C'est qu'ayant devant lui un homme et une femme nus quand il a fait cette Ève et cet Adam, ce jeune homme baptisé et le reste, il ne s'est point attaché aux innombrables et infinies nuances de toute cette couleur et de toute cette forme. C'est que tel ventre flasque, tel pied gâté par la chaussure, telle minutieuse saillie d'un cartilage ou d'un os ne lui ont pas semblé l'essentiel de l'homme. En effet, l'essentiel est ailleurs; il est dans la solidité de la charpente osseuse, dans l'emmanchement des muscles et des tendons, dans le mouvement présent et possible des membres équilibrés, dans le frissonnement universel de la peau sur la chair qui se contracte, dans l'élancement et la détente générale de l'animal agissant. Le modèle nu ou l'écorché ne lui a servi que d'indication; il s'en est mis le détail dans la mémoire, non pour le répéter comme un manuel, mais pour en comprendre les dépendances et les attaches, et pour en faire sentir l'agencement et la vitalité. Il en est de même pour le visage que pour le corps. Ce qui différencie des têtes contemporaines, ce qui distingue un marchand d'un marchand, un moine d'un moine, ce qu'il y a d'accidentel en chacun, la déformation ou la grimace spéciale que lui imprime l'habitude de veiller tard ou de trop dîner, quelle attention puis-je y donner? Ce qui m'importe et ce qui importe, c'est sa grande passion dominante, c'est sa tendance et son caractère d'esprit principal, surtout ce qu'il y a en lui d'énergique,

de tranché, de propre à l'action ou à la pensée, au calcul ou à la résistance. Ce sont les grandes lignes de sa structure physique comme de sa structure morale que je veux voir. Le reste est secondaire dans la vie comme dans la peinture, et voilà pourquoi cette peinture, quoique assise sur le réel, atteint l'idéal. Elle copie des individus, mais dans ce qu'ils ont de général; elle laisse aux têtes leur originalité et aux corps leurs imperfections, mais elle fait saillir dans les têtes le caractère et dans les corps la vie. Elle sort du style méticuleux et plat pour entrer dans le style large et simple. Parfois même emportée par son mouvement, elle y entre tout entière. Plusieurs personnages, par leur grandeur sévère, par la gravité de leur visage, par la forte assiette de leur menton, semblent des consulaires antiques. Saint Pierre guérissant les malades avec son ombre marche avec une force royale, comme un Romain habitué à conduire les peuples; Jésus-Christ payant le tribut a la noblesse calme d'une tête de Raphaël, et rien n'est plus beau que ces grandes ordonnances de quarante personnages tous simplement drapés, tous sérieux et sévères, tous d'attitudes variées, tous rangés autour de l'enfant nu et de saint Paul, qui le relève, entre deux massifs d'architecture et devant un mur orné, — assemblée silencieuse encadrée sur les deux flancs par deux groupes distincts, l'un de survenans, l'autre d'hommes agenouillés, qui se correspondent et par leur harmonie nuancée ajoutent un plus riche accord à cette ample harmonie.

Par malheur, ils ne se sont point maintenus sur cette hauteur qu'ils avaient atteinte. Les artistes sont encore trop enfoncés dans la découverte nouvelle et dans l'observation minutieuse du réel pour porter leurs regards plus haut. Leur main n'est pas libre. En tout art, il faut s'arrêter longtemps sur le vrai pour arriver au beau. Les yeux collés sur l'objet commencent par circonstancier les détails avec un excès de précision et d'abondance; c'est plus tard, quand l'inventaire est fini, que l'esprit, maître de ses richesses, s'élève au-dessus d'elles pour y prendre ou y négliger ce qui lui convient. Le principal maître de cette époque est Fra Filippo Lippi, exact et curieux imitateur de la vie réelle, poussant si loin le fini de ses ouvrages que, selon un contemporain, un peintre ordinaire travaillerait pendant cinq ans jour et nuit sans arriver à faire tel de ses tableaux. Il choisissait pour ses figures des têtes rondes et courtes, des personnages un peu ramassés, des vierges qui sont de bonnes fillettes bornées et nullement sublimes, des anges qui ressemblent à des écoliers ou à des enfans de chœur bien bâtis, bien nourris, un peu obstinés et vulgaires, mais en même temps il poursuivait le relief, affermissant le contour, faisant fuir et saillir les menus détails d'un vêtement, d'un mur, d'une auréole avec

cette vigueur et cette justesse de dessin qui donnent à l'œil la sensation de la chose corporelle définitivement assise et complète; — du reste, approprié par ses mœurs comme par son talent à l'esprit du temps, très populaire, très admiré, fougueux et joyeux vivant, favori des Médicis, protégé par eux dans ses frasques, ayant enlevé une religieuse, quoique moine, sautant par la fenêtre pour aller retrouver ses maîtresses, « extraordinairement dépensier dans les choses d'amour, y vaquant sans cesse sans s'arrêter jusqu'à sa mort, » ce dont ses protecteurs « rient, » disant qu'il faut pardonner aux génies rares, « parce que ce sont des essences célestes, et non des bêtes de somme. » Voilà déjà et d'avance le véritable artiste de la renaissance, passionné pour la nature et rebelle à la loi, sujet enthousiaste dans le royaume du beau et citoyen insubordonné dans la société civile, à qui son art tient lieu de patrie, et qui a son talent pour vertu.

A tout prendre, quoique cette imitation dans laquelle se complaisent les peintres florentins soit trop littérale, elle a une grâce particulière. Il faut aller à Santa-Maria-Novella pour en sentir le charme. Là Ghirlandaio, le maître de Michel-Ange, a couvert le chœur de ses fresques. Elles sont mal éclairées, maladroitement empilées les unes sur les autres, mais vers midi on peut les voir. C'est l'histoire de saint Jean-Baptiste et de la Vierge, et les figures sont de demi-grandeur. Par éducation aussi bien que par instinct, le peintre est, comme ses contemporains, un copiste. De sa boutique d'orfévre il dessinait les passans, et on admirait la ressemblance de ses figures. A son gré, « toute la peinture était dans le dessin. » L'homme pour les artistes de cette époque n'est encore qu'une forme; mais celui-ci avait un sentiment si juste de cette forme et de toute forme, que, copiant à Rome les arcs de triomphe et les amphithéâtres, il les dessinait à l'œil aussi sûrement qu'avec un compas. Ainsi préparé, on comprend qu'il ait mis des portraits frappans et parlans dans ses fresques; il y en a vingt et un qui représentent des hommes dont on sait les noms, Cristoforo Landini, Ficin, Politien, l'évêque d'Arezzo, d'autres de femmes, celui de la belle Ginevra de' Benci, tous appartenant aux familles qui avaient le patronage de la chapelle. Les figures sont un peu bourgeoises; plusieurs sèches, au nez pointu, sont trop proches du réel; la grandeur manque, le peintre reste sur la terre, ou ne vole qu'avec précaution à la surface : ce n'est point le coup d'aile de Masaccio. Et pourtant il fait des groupes et des architectures, il dispose les personnages dans des sanctuaires arrondis, il les habille d'un costume demi-florentin, demi-grec, qui allie ou oppose en contrastes heureux, en harmonies gracieuses, l'antique et le moderne; par-dessus tout cela, il est sincère et il est simple. Moment charmant, délicate aurore qui est la jeu-

nesse de l'âme, où l'homme pour la première fois découvre la poésie des choses réelles! En ce moment-là, il ne trace pas une ligne qui n'exprime un sentiment personnel; ce qu'il raconte, il l'a éprouvé; il n'y a point encore de type accepté qui enferme dans une beauté convenue les naissantes aspirations de son cœur; plus il est timide, plus il est véridique, et les formes un peu sèches sur lesquelles il appuie sont les discrètes confidences d'une âme neuve qui n'ose ni s'échapper ni se retenir. On passerait ici une journée à contempler les figures de femmes; elles sont la fleur de la cité au xve siècle, et les voilà telles qu'elles ont vécu, chacune avec son expression originale et la charmante irrégularité de la vie, toutes avec ces traits florentins si intelligens et si vifs, demi-modernes et demi-féodales. Dans la *Nativité de la Vierge*, la jeune fille en jupe de soie qui vient faire visite est la demoiselle de bonne condition, sage et simple; dans la *Nativité de saint Jean*, une autre debout est une duchesse du moyen âge; près d'elle, la servante qui apporte des fruits, en robe de statue, a l'élan, l'allégresse, la force d'une nymphe antique, en sorte que les deux âges et les deux beautés se rejoignent et s'unissent dans la naïveté du même sentiment vrai. Un sourire jeune effleure leurs lèvres, et sous la demi-immobilité, sous le reste de raideur que la peinture incomplète leur laisse encore, on devine la passion latente d'une âme intacte et d'un corps sain. La curiosité et le raffinement des âges ultérieurs ne les ont pas atteintes. Leur pensée sommeille; elles marchent ou regardent droit devant elles avec la froideur et la gravité de l'honnêteté virginale; l'éducation aura beau faire, ses élégances agitées n'égaleront jamais la divine gaucherie de leur sérieux.

Voilà pourquoi j'aime tant les peintures de cet âge, il n'en est point que j'aie regardées davantage à Florence. Elles sont souvent maladroites, toujours ternes, le mouvement et la couleur y manquent; mais c'est la renaissance dans son aube, aube grisâtre, un peu froide, comme on en voit au printemps lorsque sur un ciel de cristal pâle s'éveille le rose naissant des nuages, et que, semblable à une flèche de flamme, le premier rayon du soleil glisse sur la crête des sillons. Elle se prolonge, même lorsque sur l'horizon se sont levés les grands génies; au milieu de la campagne éclairée, on démêle une sorte de vallée où durent encore les formes inanimées de l'ancien style. Roselli, Piero di Cosimo, Credi, Botticelli, n'en veulent pas sortir; ils gardent les lignes sèches, le coloris éteint, les figures irrégulières ou disgracieuses, la scrupuleuse imitation du réel; c'est d'un autre côté qu'ils se développent, — Botticelli surtout par l'expression du sentiment profond et intime, par la tendresse et l'humilité, par la rêverie maladive et intense de ses vierges pensives, par les frêles et maigres formes, par la

délicatesse frémissante de ses Vénus nues, par la beauté contournée et souffrante de ses créatures précoces et nerveuses, tout âme et tout esprit, qui promettent l'infini, mais ne sont pas sûres de vivre. Il y a dans tous les maîtres de ce temps, Mantegna, Pinturicchio, Francia, Signorelli, le Pérugin, un mérite semblable; chacun d'eux invente par lui-même; chacun se fait sa route, et marche dans sa voie par son propre essor. Que sa course soit limitée et que parfois il trébuche, peu importe, tous ses pas sont à lui, et son élan lui vient de lui, non d'autrui. Plus tard, les peintres feront mieux, mais ils seront moins originaux; ils avanceront plus vite, mais en troupe; ils iront plus loin, mais sous la main des grands maîtres. A mes yeux, la pensée disciplinée ne vaut pas la pensée libre; ce que j'aperçois à travers une œuvre d'art comme à travers toute œuvre, c'est l'état de l'âme qui l'a produite. A inventer son but, même sans l'atteindre, on vit plus hautement et plus virilement qu'à l'atteindre sans l'inventer. Dorénavant les talens seront étouffés par les génies, et les artistes seront moindres quand l'art sera plus grand.

13 avril. — Fra Angelico.

Comme ils s'agitent et se travaillent dans ce xve siècle! Au milieu de cet atelier tumultueux et païen subsiste un couvent tranquille où pieusement, doucement, rêve un mystique des anciens jours, Fra Angelico de Fiesole.

Le couvent est demeuré presque intact; deux cours carrées y développent leurs files de colonnettes surmontées d'arcades et leurs petits toits de vieilles tuiles. Dans une salle est une sorte de mémorial ou d'arbre généalogique portant les noms des principaux moines morts en odeur de sainteté. Parmi ces noms est celui de Savonarole, et il est mentionné qu'il périt par une accusation injuste. On montre deux cellules qu'il habita. Avant lui, Fra Angelico vécut dans le monastère, et des peintures de sa main décorent la salle du chapitre, les corridors et les murs gris des cellules.

Il était demeuré étranger au monde et continuait, au milieu des sensualités et des curiosités nouvelles, la vie innocente et toute ravie en Dieu que les *Fioretti* décrivent. Il vivait dans l'obéissance et la simplicité primitives, et l'on conte de lui « qu'un matin, le pape Nicolas V voulant le faire déjeuner, il se fit conscience de manger de la viande sans la permission de son prieur, ne pensant pas à l'autorité supérieure du pape. » Il refusait les dignités de son ordre et ne vaquait qu'à l'oraison ou à la pénitence. « Quand on lui demandait quelque ouvrage, il répondait avec une bonté d'âme singulière qu'on allât parler au prieur, et que, si le prieur voulait bien, lui ne manquerait pas. » Jamais il ne voulut peindre que des

saints, et l'on rapporte « qu'il ne prenait point ses pinceaux sans se mettre en oraison et ne faisait pas un Christ en croix sans avoir les yeux baignés de larmes. Il avait pour coutume de ne jamais retoucher ou refondre aucune de ses peintures, mais de les laisser comme elles étaient venues la première fois, croyant qu'elles étaient telles par la volonté de Dieu. » On comprend qu'un tel homme n'ait point étudié l'anatomie ni le modelé contemporain. Son art est primitif comme sa vie. Il a commencé par des missels et continué sur les murailles, et les ors, les vermillons, la vive écarlate, les verts éclatans, les enluminures du moyen âge s'étalent dans ses toiles comme sur les vieux parchemins. Parfois il en met jusque sur les toits; sa piété enfantine veut parer et faire reluire à l'excès son saint et son idole. Quand il sort des petites figures et dresse en pied une grande scène de vingt personnages (1), il fléchit; ses personnages ne sont pas des corps. Leur expression touchante et recueillie ne suffit pas à les animer; ils restent hiératiques et raides; il n'a compris que leur âme. Ce qu'il sait peindre et ce qu'il a répété partout, ce sont des visions, les visions d'une âme innocente et bienheureuse. « Donne-moi (2), très doux et très tendre Jésus, de me reposer en toi au-delà et au-dessus de toute créature, de tout salut, de toute beauté et de toute gloire..., au-dessus de tous les dons et présens que tu peux donner et répandre, au-delà de toute joie et de toute allégresse que l'âme peut recevoir et sentir... Voici mon Dieu et tout. Que veux-je de plus ou que puis-je désirer de plus heureux? Mon Dieu et tout. Cela suffit à qui comprend, et le répéter souvent est doux à qui aime. Toi présent, tout est délicieux; toi absent, toute chose est déplaisante. Tu fais mon cœur tranquille, tu y fais une grande paix et une joie de fête. » Une pareille adoration ne va pas sans des images intérieures; les yeux fermés, on les voit, on les suit longuement et sans effort ainsi qu'en songe. Comme une mère qui, sitôt qu'elle rentre dans la solitude, voit flotter devant sa mémoire le visage de son fils bien-aimé, comme un poète chaste qui dans le silence de la nuit imagine et revoit les yeux baissés de son amie, ainsi le cœur involontairement appelle et contemple le cortége des figures divines. Rien ne le trouble dans cette contemplation pacifique. Autour de lui, les actions sont réglées et les objets sont ternes; tous les jours les heures uniformes ramènent devant lui les mêmes murailles blanches, les mêmes reflets bruns des boiseries, les mêmes plis tombans des capuchons et des robes, le même bruissement des pas qui vont au réfectoire ou à la chapelle. Les sensations délicates, indistinctes,

(1) Le Christ et dix-sept saints, au couvent de Saint-Marc.

(2) *Imitation*, III, 26.

s'éveillent vaguement dans cette monotonie, et le rêve tendre, comme une rose abritée contre les brutalités de la vie, s'épanouit loin de la grande route où se heurtent les pas humains. Alors se déploie devant le regard la magnificence du jour éternel, et désormais tout l'effort du peintre s'emploie à l'exprimer. Des escaliers de jaspe et d'améthyste étagent leurs dalles luisantes jusqu'au trône où siégent les personnages célestes. Des auréoles d'or luisent sur leurs têtes; leurs robes rouges, azurées, vertes, frangées d'or, cerclées d'or, rayées d'or, scintillent comme des gloires. L'or rampe en filets sur les baldaquins, s'amoncelle en broderies sur les chapes, étoile les tuniques, fleuronne les diadèmes, et les topazes, les rubis, les diamans constellent de leurs flammes l'orfévrerie des couronnes (1). Tout est lumière; c'est l'épanchement de l'illumination mystique; par cette prodigalité de l'or et de l'azur, une seule teinte domine, celle du soleil et du ciel. Ce n'est point là le jour ordinaire, il est trop éclatant, il éteint les couleurs les plus vives, il enveloppe les corps de toutes parts, il les efface et les réduit à n'être plus que des ombres. En effet, ce sont des âmes; la pesante matière a été transfigurée, son relief n'est plus sensible, sa substance s'est évaporée; il ne reste d'elle qu'une forme éthérée qui nage dans la splendeur et dans l'azur. — D'autres fois, les bienheureux approchent du paradis (2) parmi de riches gazons parsemés de fleurs rouges et blanches, sous de beaux arbres fleuris; les anges les conduisent, et fraternellement, la main dans la main, ils forment une ronde; le poids de la chair ne les opprime plus; la tête étoilée de rayons, ils glissent dans l'air jusqu'à la porte flamboyante d'où jaillit une gerbe d'or; tout en haut, le Christ, dans une triple rose d'anges serrés comme des fleurs, leur sourit sous son auréole. Ce sont les délices et les rayonnemens qu'a racontés Dante.

Les personnages sont dignes du lieu. Quoique belle et idéale, la figure du Christ, même dans les triomphes célestes, est pâle, pensive, légèrement creusée; c'est l'ami éternel, le consolateur un peu triste de l'*Imitation*, le poétique et miséricordieux Seigneur que rêve le cœur douloureusement tendre : ce n'est pas le corps trop bien portant des peintres de la renaissance. Ses longs cheveux bouclés, sa barbe blonde encadrent doucement son visage; parfois il sourit faiblement, et sa gravité ne va jamais sans une bonté affectueuse. Au jour du jugement, il ne maudit point; seulement du côté des damnés sa main se baisse, et c'est vers la droite,

(1) *Couronnement de la Vierge*, musée du Louvre. *Douze anges autour de l'enfant Jésus*, Uffizi.

(2) *Jugement Dernier*, Académie des Beaux-Arts à Florence.

vers les bienheureux, vers ceux qu'il aime, que se tourne tout son regard. Près de lui, à genoux, les yeux baissés (1), la Vierge semble une jeune fille qui vient de recevoir l'hostie. Souvent sa tête est trop grosse, comme il arrive aux illuminées; ses épaules sont étroites, ses mains trop petites; la vie spirituelle, intérieure, trop développée, a réduit l'autre, et le long manteau d'azur broché d'or qui l'enveloppe tout entière ne laisse pas soupçonner qu'elle ait un corps. On n'imagine pas, avant de l'avoir vue, une modestie si immaculée, une candeur si virginale; auprès d'elle, les vierges de Raphaël ne sont que de belles paysannes fortes et simples. Et les autres personnages sont pareils. Toutes leurs expressions se rapportent à deux sentimens, l'innocence de l'âme paisible conservée dans le cloître, et le ravissement de l'âme heureuse qui voit Dieu. Les saints sont des portraits, mais épurés, embellis; la transfiguration céleste dégage dans le corps comme dans l'âme la portion idéale recouverte et altérée par la grossièreté de la vie terrestre. Pas une ride sur les visages les plus vieux : ils refleurissent sous l'attouchement de la jeunesse éternelle. Pas une trace de macération sur les corps : ils sont entrés dans la félicité pure. Leurs traits sont tranquilles, on sent qu'ils demeurent immobiles, suspendus dans l'extase. Quelques-uns, les disciples, semblent des enfans de chœur, des novices du monastère, pleins de vénération, timides. Quand ils voient le petit Jésus, ils laissent échapper un mouvement d'allégresse enfantine, puis, craignant d'avoir mal fait, ils hésitent et se retiennent. Il n'est point d'émotions violentes ou emportées dans ce monde, toutes sont demi-voilées, arrêtées en chemin par la paix ou l'obéissance du cloître. — Mais les plus charmantes figures sont celles des anges. On les voit s'agenouiller en files silencieuses autour des trônes ou se serrer en guirlandes dans l'azur. Les plus jeunes sont d'aimables enfans candides; ils n'ont jamais eu soupçon du mal, ils ne pensent pas beaucoup. Chaque tête dans son cercle d'or sourit, est heureuse; elle sourira toujours, et c'est là toute sa vie. D'autres, aux ailes flamboyantes comme des oiseaux de paradis, jouent des instrumens ou chantent, et leur visage rayonne. L'un d'eux, levant sa trompette pour la porter à ses lèvres, s'arrête comme surpris par une vision resplendissante. Celui-ci, une viole sur l'épaule, semble rêver au son délicieux de son propre instrument. Deux autres, les mains jointes, contemplent et adorent. L'un, très jeune, avec une ronde figure de jeune fille, se penche comme pour écouter avant de heurter ses cymbales. A l'harmonie des sons s'ajoute l'harmonie des couleurs. Les teintes ne

(1) *Couronnement de la Vierge*, Saint-Marc.

vont point s'accroissant, s'alternant, se fondant, comme dans les peintures ordinaires. Chaque vêtement est d'une seule teinte, un rouge auprès d'un bleu, un vert vif auprès d'un violet pâle, une broderie d'or sur une amarante foncée, comme les sons simples et soutenus d'une mélodie angélique. Le peintre en jouit; il ne trouve jamais pour ses saints des couleurs assez pures et des ornemens assez précieux. Il oublie que ses figures sont des images, il leur rend les soins minutieux d'un fidèle et d'un adorateur, il brode leurs robes comme des vêtemens réels, il fait serpenter sur leurs manteaux des guillochures aussi fines qu'un ouvrage d'orfévrerie, il peint sur leurs chapes de petits tableaux complets, il s'applique à dérouler délicatement leurs beaux cheveux pâles, à étager leurs boucles, à faire tomber régulièrement les plis des tuniques, à arrondir purement sur leurs têtes la tonsure monacale, et il entre dans le ciel à leur suite pour les aimer et les servir. En effet, il est lui-même la dernière des fleurs mystiques. Ce monde qui l'entourait et qu'il ne connaissait pas achevait de s'engager dans la voie contraire et, après un court accès d'enthousiasme, allait brûler son successeur, un dominicain comme lui, le dernier chrétien, Savonarole.

Uffizi, 14 avril.

Qu'est-ce qu'on peut dire d'une galerie où il y a treize cents tableaux? Les impressions qu'on emporte de ces grands magasins sont trop diverses et trop nombreuses pour être transmises par l'écriture. Les Uffizi sont un dépôt universel, une sorte de Louvre : peintures de tous les temps et de toutes les écoles, bronzes, statues, sculptures, terres cuites antiques et modernes, cabinet de gemmes, musée étrusque, portraits des peintres par eux-mêmes, vingt-huit mille dessins originaux, quatre mille camées et ivoires, quatre-vingt mille médailles. On y va comme dans une bibliothèque; c'est un abrégé et un spécimen de tout. On va aussi ailleurs, au Palais-Vieux, au palais Corsini, au palais Pitti. Les notes s'amoncellent, mais je ne trouve rien à dégager de cette masse. Il me semble bien que j'ai complété, corrigé, nuancé quelques idées antérieures, mais on n'écrit pas des corrections, des complémens, des nuances.

Ce qu'il y a de plus simple, c'est de laisser là l'étude et de se promener pour son plaisir. On monte le grand escalier de marbre, on passe devant le célèbre sanglier antique, on entre dans le long corridor en fer à cheval peuplé de bustes et tapissé de peintures. Vers dix heures du matin, les visiteurs sont rares; les gardiens silencieux se tiennent dans les coins; il semble que véritablement on

est chez soi. Tout cela est à vous, et quelle propriété commode! Des conservateurs et des majordomes sont là pour tenir tout en ordre, bien épousseté et bien intact; on n'a pas même besoin de leur rien demander, les choses vont d'elles-mêmes, sans accroc ni heurt, sans qu'on s'en inquiète; c'est le monde idéal tel que nous devrions l'avoir. Le jour est beau, les vitres luisantes jettent un reflet sur quelques blanches statues lointaines, sur un torse rosé de femme qui sort vivant des noirceurs de l'ombre. A perte de vue, des empereurs et des dieux de marbre développent leurs files jusqu'aux fenêtres d'où l'on voit l'Arno remuer les petites crêtes, les nielles argentées de ses flots et de ses remous. On entre dans le détachement et la douceur de la vie abstraite; la volonté se détend, le tumulte intérieur s'apaise; on se sent devenir moine, moine moderne. Là comme autrefois dans les cloîtres, l'être intime, délicat, étouffé par les nécessités de l'action, se dégage insensiblement pour entrer en commerce avec les figures affranchies des nécessités de la vie. Il est si doux de ne plus être! il est si naturel de ne pas être! Et c'est un royaume si paisible que celui des formes humaines retirées du conflit humain! La pure pensée qui les suit a conscience que son illusion est passagère: elle participe à leur sérénité incorporelle, et le rêve, promené tour à tour sur leurs voluptés et sur leurs violences, lui rapporte la plénitude sans la satiété.

Sur la gauche des corridors s'ouvrent des cabinets précieux, la salle de Niobé, celle des portraits, celle des bronzes modernes, chacune avec son groupe distinct de trésors. On sent qu'on est maître d'entrer, que les grands hommes vous attendent. On choisit, on revoit la *Tribune;* cinq statues antiques y font cercle : un esclave aiguisant son couteau, deux lutteurs enlacés dont tous les muscles se tendent et s'enflent, un charmant Apollon de seize ans dont le corps uni a toute la souplesse de la plus fraîche adolescence, un admirable faune qui se sent de son espèce animale, joyeux sans arrière-pensée et dansant de tout son cœur, enfin la *Vénus de Médicis,* une fine jeune fille avec une petite tête délicate, non point une déesse comme sa sœur de Milo, mais une mortelle parfaite, œuvre de quelque Praxitèle amoureux des hétaïres, sachant encore être nue, exempte de cette mignardise un peu fade, de cette coquetterie pudibonde que lui prêtent les copies et que ses bras restaurés, ses mains effilées par Bernin semblent lui imposer. Elle est peut-être la copie de cette Vénus de Cnide de laquelle Lucien conte une si étrange histoire, et l'on pense devant elle aux baisers des jeunes gens qui collaient leurs lèvres sur son marbre, aux cris de Chariclès qui, en la voyant, appelait Mars le plus heureux des dieux. Autour des statues, sur les huit pans de la salle, s'étagent les chefs-d'œuvre des premiers

peintres : *la Vierge au chardonneret* de Raphaël, candide et pure comme un ange et dont l'âme est un bouton non encore éclos, son *Saint Jean* nu, beau corps de quatorze ans, florissant et sain, en qui revit le plus pur paganisme, surtout une superbe tête de femme couronnée, radieuse comme le plein midi d'un jour d'été, au regard droit et ferme, avec cette forte carnation méridionale que les émotions n'altèrent pas, où le sang ne vient pas affluer par saccades, que la passion ne fait qu'enflammer d'un ton plus chaud, sorte de muse romaine en qui la volonté est encore plus grande que l'intelligence, et dont l'énergie vivace transpire dans le repos comme dans l'action (1). Dans un coin, un gros chevalier de Van Dyck, tout en noir avec une large fraise, semble aussi grandement et glorieusement d'aplomb dans sa vie que dans ses membres, d'abord par l'habitude d'une ample nourriture, ensuite par la possession incontestée de l'autorité et du commandement. On fait trois pas, et l'on est devant la *Vierge en Égypte* du Corrége, charmante figure vive et fière, toute pénétrée d'une lumière intérieure, en qui la pureté, la finesse, la douceur et la sauvagerie d'une jeune fille s'assemblent pour verser la grâce la plus touchante et darder l'attrait le plus piquant. Une *Sibylle* de Guerchin, sous sa coiffure savante et dans ses draperies arrangées, est la plus spirituelle et la plus raffinée des poétesses sentimentales.

J'en passe vingt autres, il faut réserver son dernier regard pour les deux *Vénus* de Titien. L'une, en face de la porte, est couchée sur un manteau de velours rouge, — ample et vigoureux torse aussi large qu'une bacchante de Rubens, mais plus ferme, figure énergique et vulgaire, simple courtisane bornée et forte. Elle est étendue sur le dos et caresse un petit amour nu comme elle avec le sérieux vide et l'immobilité d'âme d'un animal au repos qui attend. — L'autre, qu'on appelle la *Vénus au petit chien*, est une maîtresse de patricien, couchée sur un lit, parée et prête. On reconnaît un palais du temps, l'alcôve arrangée, les couleurs opposées savamment et magnifiquement pour le plaisir de l'œil. Dans le fond, les servantes rangent les habits; on aperçoit par une fenêtre un pan bleuâtre de campagne : le maître va venir. Aujourd'hui nous savourons le plaisir en cachette comme une friandise volée; ils l'étalaient, le servaient sur des plats d'or et se mettaient à table. C'est que le plaisir alors n'était point vil ou bestial. Cette femme, un bouquet à la main dans cette grande salle à colonnes, n'a pas le fade sourire, l'air malicieux ou effronté d'une drôlesse qui va faire

(1) On l'appelle la *Fornarina;* ce n'est point la *Fornarina*, et il n'est pas certain qu'elle soit de Raphaël.

une mauvaise action. Le calme du soir entre dans le palais par les nobles ouvertures architecturales. Sous le vert effacé des rideaux, sur un linge blanc, le corps, faiblement rougi par le sourd mouvement de la vie, développe l'harmonie de sa forme onduleuse. La tête est petite, paisible; l'âme ne s'élève point au-dessus des instincts corporels, c'est pour cela qu'elle y peut vaquer sans honte, et de toutes parts la poésie des arts, du luxe et de la sécurité vient les embellir et les orner. C'est une courtisane, mais c'est une dame : en ce temps-là, la première qualité n'effaçait point l'autre; l'une était un titre aussi bien que l'autre, et probablement pour les façons, le cœur et l'esprit, la dame et la courtisane se valaient. La célèbre Imperia eut son tombeau dans l'église San-Gregorio à Rome avec cette inscription : « Imperia, courtisane romaine, digne d'un si grand nom, donna aux hommes l'exemple d'une beauté accomplie, vécut vingt-six ans douze jours et mourut en 1511, le 25 août. » Deux siècles plus tard, le président de Brosses à Venise, s'étant fait indiquer certaine adresse, trouva une dame aux manières si nobles, au port si majestueux, au langage si digne, qu'il balbutia, s'excusa; il s'en allait tout penaud de sa méprise, lorsqu'elle sourit et le fit asseoir.

Quand des salles italiennes on passe aux salles flamandes, on est tout dérouté : ce sont des peintures faites pour des marchands qui sont contens de se reposer dans leur intérieur, de bien dîner, de compter leurs économies; dans ce pays pluvieux et plein de boue, on est tenu de s'habiller, la femme encore plus que l'homme. L'esprit se sent étriqué quand il rentre dans cette petite vie bourgeoise et intime : c'est l'impression de Corinne lorsque de la libre Italie elle va dans l'aigre et triste Écosse. — Pourtant il y a tel tableau, un grand paysage de Rembrandt, qui égale ou surpasse tout, un ciel noirâtre fondant en averses parmi des corbeaux qui crient, — au-dessous une campagne infinie, désolée comme un cimetière, — sur la droite, un entassement de roches désertes, d'une teinte si douloureuse et si lugubre que l'effet va jusqu'au sublime. De même un andante de Beethoven après un opéra italien.

14 avril, Uffizi.

Visite aux antiques et aux sculptures de la renaissance.

On reconnaît à l'instant la parenté des deux âges. Tous les deux sont également païens, c'est-à-dire occupés uniquement de la vie corporelle et présente. Néanmoins ils sont séparés par deux différences notables : l'antiquité est plus calme, et lorsqu'on arrive aux meilleurs temps de la sculpture grecque, ce calme est extraordinaire; c'est celui de la vie animale, presque végétative : l'homme

se laisse vivre et ne souhaite rien au-delà. Même au premier aspect, nous lui trouvons l'air éteint, du moins terne et presque triste, par contraste avec la fièvre habituelle et la profonde élaboration des têtes modernes.

D'autre part, le sculpteur de la renaissance imite plus curieusement le réel et cherche davantage l'expression. Voyez les statues de Verocchio, de Francavilla, de Bandinelli, de Cellini, surtout celles de Donatello. Son *Saint Jean-Baptiste*, desséché par le jeûne, est un squelette. Son *David*, si élégant, si bien posé, a les coudes pointus et les bras d'une maigreur extrême; le caractère personnel, l'émotion passionnée, la situation particulière, la volonté ou l'originalité intense font saillie dans leurs œuvres comme dans un portrait. Ils sentent la vie mieux que l'harmonie.

C'est pourquoi, dans la sculpture du moins, les seuls maîtres qui donnent le sentiment du beau parfaitement pur sont les Grecs. Après eux, il n'y a que déviation; nul autre art n'a su mettre l'âme du spectateur dans un si juste équilibre. On s'en aperçoit lorsqu'on a erré une heure dans la longue galerie; l'esprit se trouve tout d'un coup reposé, il semble qu'il ait repris son assiette. On a passé rapidement devant les têtes d'impératrices, presque toutes gâtées par leur coiffure ambitieuse et surchargée, on a jeté un regard sur les bustes d'empereurs curieux pour un historien, et qui résument chacun un caractère et un règne; mais on s'arrête devant les statues d'athlète, devant le *Discobole*, la petite *Bacchante*, surtout devant les dieux, *Mercure*, *Vénus*, les deux *Apollons*. Les muscles sont effacés, le tronc se prolonge sans creux ni saillie dans les bras et dans les cuisses; point d'effort; quel mot singulier dans notre monde où l'on ne voit qu'effort! C'est que depuis les Grecs l'homme, en se développant, s'est *déjeté*; il s'est déjeté tout d'un côté par la prédominance de la vie cérébrale. Aujourd'hui il veut trop, il vise trop haut, il a trop à faire. Alors, quand un adolescent s'était exercé au gymnase, quand il avait appris quelques hymnes et savait lire Homère, quand il avait écouté les orateurs dans l'agora et les philosophes sous un portique, son éducation était faite; l'homme était achevé et entrait complet dans la vie. Un jeune Anglais riche, de bonne famille, de sang tranquille, qui a beaucoup ramé, boxé et couru à cheval, qui a les idées droites et saines et vit volontiers à la campagne, est de nos jours la moins imparfaite imitation du jeune Athénien; il a parfois le même visage uni et le même regard tranquille. Encore n'est-ce pas pour longtemps. Il est obligé d'engloutir trop de connaissances, et des connaissances trop positives : langues, géographie, économie politique, vers grecs à Eton, mathématiques à Cambridge, chiffres et documens dans les journaux, en

outre la Bible et la morale. C'est que notre civilisation nous accable; l'homme fléchit sous le poids de son œuvre incessamment accrue; le faix de ses inventions et de ses idées, qu'il portait aisément à la première heure, n'est plus proportionné à ses forces. Il est contraint de se cantonner dans une petite province, de devenir spécial. Un développement exclut les autres; il faut qu'il soit ouvrier ou homme de cabinet, politique ou savant, industriel ou père de famille, qu'il s'enferme en un seul rôle et se retranche le reste; il serait insuffisant s'il n'était pas mutilé. C'est pourquoi il a perdu de son calme, et l'art est déchu de son harmonie. Le sculpteur ne parle plus à une cité religieuse, il parle à un amas de curieux isolés; il cesse d'être pour sa part citoyen et prêtre, il n'est plus qu'homme et artiste. Il insiste sur le détail anatomique qui frappera les connaisseurs et sur l'expression saillante que comprendront les ignorans. Il est une sorte d'orfévre supérieur qui veut conquérir et garder l'attention. Il fait une simple œuvre d'art et non pas une œuvre d'art nationale. Le spectateur le paie en louanges, et il paie le spectateur en plaisir. Comparez le *Mercure* de Jean Boulogne et le jeune athlète grec qui est près de là. Le premier, élancé sur la pointe du pied, est un tour de force qui fera honneur à l'artiste et un spectacle attrayant qui occupera les yeux des visiteurs. Au contraire le petit Athénien qui ne dit rien, qui ne fait rien, qui se contente de vivre, est une effigie de la cité, un monument de ses victoires olympiques, un exemple pour les adolescens de ses gymnases; il sert à l'éducation, comme une statue de Dieu à la religion. Ni l'un ni l'autre n'ont besoin d'être intéressans, il leur suffit d'être parfaits et calmes; ils sont non pas une fourniture de luxe, mais un instrument de la vie publique; ils sont une commémoration, non un meuble. On les respecte, et on profite par eux; on ne fait pas d'eux un sujet de distraction et une matière de critique. De même encore le *David* en marbre de Donatello, si fièrement campé, drapé d'une façon si originale, d'un sérieux si hautain, n'est pas un héros ou un saint de la légende, c'est un pur objet d'imagination; l'artiste fait du païen ou du chrétien selon la commande, et tout son souci est de plaire à des gens de goût. Considérez enfin Michel-Ange lui-même, son *Adonis mort* la tête penchée sur son bras reployé, *Bacchus* qui soulève sa coupe et ouvre la bouche à demi comme pour porter une santé, deux admirables corps si naturels et presque antiques! Chez lui pourtant, comme chez les contemporains, le mouvement, l'intérêt prédominent. Il ne se contente pas plus qu'eux de représenter la vie simple, reposée en elle-même. Par cette grande transformation de la vie humaine désarticulée et scindée en ses divers organes, le modèle idéal, les sentimens du public et l'esprit de l'artiste

ont changé de fond en comble, et désormais ce que l'art nouveau figure, c'est la personne individuelle, la particularité frappante, la passion abandonnée, les variétés du mouvement, au lieu du type abstrait, de la forme générale, de l'harmonie et du repos.

C'est dans l'église de San-Lorenzo, toute remplie des œuvres de Donatello, de Verocchio, de Michel-Ange, qu'il faut aller pour suivre cette idée. L'église est de Brunelleschi, et la chapelle de Michel-Ange; l'une est une sorte de temple à plafond plat soutenu de colonnes corinthiennes, l'autre un carré surmonté d'une coupole, la première trop classique, la seconde trop froide. On hésite avant d'écrire ces deux mots; pourtant il faut tout dire, même en présence de si grands noms. Mais les deux chaires de Donatello, les bas-reliefs de bronze qui recouvrent le marbre, tant de figurines naturelles et passionnées, surtout la frise de petits anges nus qui jouent et courent sur le rebord, et le charmant balcon au-dessous de l'orgue, si délicatement ouvragé qu'il semble en ivoire, avec ses niches, ses coquilles, ses colonnettes, ses animaux, ses feuillages : quel goût et quelle grâce! et quels ornemanistes que ces sculpteurs de la renaissance! Là-dessus on entre dans la chapelle des Médicis, et l'on regarde les figures colossales que Michel-Ange a mises sur leurs tombes. Il n'y a rien d'égal dans la statuaire moderne, et les plus nobles figures antiques ne sont pas supérieures; elles sont autres, c'est tout ce qu'on peut dire. Phidias a fait des dieux heureux, Michel-Ange des héros souffrans; mais des héros souffrans valent des dieux heureux : c'est la même magnanimité exposée aux misères du monde ou affranchie des misères du monde, et la mer est aussi grande dans la tempête que dans le calme.

Tout le monde en a vu le dessin ou les copies, mais à moins d'être venu ici personne n'a vu l'âme. Il faut avoir senti, presque par le contact, la masse colossale et surhumaine de ces grands corps allongés dont tous les muscles parlent, la nudité désespérée de ces vierges dont on ne voit que la fierté, la douleur et la race, sans que l'esprit puisse laisser approcher de lui-même un autre sentiment que la crainte et la compassion. Elles sont d'un autre sang que le nôtre : une Diane déchue, captive aux mains des barbares de la Tauride, aurait cette taille et ce visage. Une d'elles, demi-couchée, s'éveille et semble secouer un mauvais rêve. La tête est affaissée, le sourcil froncé, les yeux se sont creusés, les joues se sont amaigries. Qu'il a fallu de misères pour qu'un corps pareil ait senti les atteintes de la vie! Son indestructible beauté n'a point fléchi, et pourtant la souffrance intérieure commence à y imprimer sa morsure. La superbe séve animale, la vivace énergie des membres et du tronc sont entières, mais l'âme défaille; elle se soulève

péniblement sur un bras et revoit avec regret la lumière. Qu'il est triste de rouvrir les yeux et de sentir qu'on va porter une fois encore le faix d'une journée humaine!

A côté d'elle, un homme assis se tourne à demi d'un air sombre, comme un vaincu irrité et qui attend. Quel sera l'effort et le craquement lorsque cette masse de muscles qui sillonnent le torse s'enflera et se tendra pour étreindre un ennemi! Sur l'autre tombeau, un captif inachevé, la tête à peine dégrossie dans sa gaine de pierre, les bras raidis, le corps tordu, soulève toute son épaule avec un geste formidable. Je vois là toutes les figures de Dante, Ugolin rongeant le crâne de son ennemi, les damnés qui sortent à demi de leur sépulcre de braise; mais ceux-ci ne sont point des maudits, ce sont des âmes magnanimes blessées qui s'indignent justement contre la servitude.

Une grande femme étendue dort; auprès d'elle est un hibou, posé contre son pied. C'est le sommeil de l'accablement, l'engourdissement morne de la créature surmenée qui s'est affaissée et demeure inerte. On l'appelle la Nuit, et Michel-Ange écrivit sur le socle : « Dormir m'est doux, et encore plus d'être de pierre, — tant que dure la misère et la honte. — Ne pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie. — Ainsi ne m'éveille pas! ah! parle à voix basse. » Il n'avait pas besoin de ces vers pour faire comprendre le sentiment qui avait conduit sa main; les statues seules parlent assez haut. Sa Florence venait d'être vaincue; en vain il l'avait fortifiée et défendue: après un siége d'un an, le pape Clément l'avait prise. Le dernier gouvernement libre était détruit. Des mercenaires allaient dans les maisons tuant les meilleurs citoyens. Quatre cent soixante émigrés étaient condamnés à mort par contumace ou lisaient dans toute l'Italie la proclamation qui mettait leur tête à prix. On avait fouillé le logis de Michel-Ange pour le saisir et l'emmener; sans un ami qui l'avait caché, il aurait péri. Il avait passé de longs jours enfermé dans cet asile, sentant la mort qui prenait les plus nobles vies et qui tournait autour de la sienne. Si ensuite le pape l'avait épargné, c'était par intérêt de famille et pour qu'il achevât la chapelle des Médicis. Il s'y enferma, il y travailla avec furie, il essaya d'y oublier, dans la contention de l'esprit et la fatigue des mains, la ruine de la liberté vaincue, l'agonie de la patrie foulée, la défaite de la justice écrasée, le tumulte de ses ressentimens comprimés, de son désespoir impuissant, de ses humiliations dévorées, et c'est la révolte indomptable de son âme raidie contre l'oppression et la servitude qu'il a mise ici dans ses vierges et dans ses héros.

Au-dessous d'eux, le silencieux Laurent, sous son casque de guerrier, tragique et muet, la main posée sur sa lèvre, va se lever.

Un roi a cette attitude quand, assis au milieu de son armée, il ordonne quelque grande justice, une destruction de ville. Frédéric Barberousse devait être ainsi quand il fit passer la charrue sur Milan. Près de la porte, une admirable Vierge inachevée tient son fils sur sa cuisse ; son long corps drapé est d'une noblesse étonnante ; elle se penche, et son flanc creusé fait une courbure étrange que suivent les plis de la robe ; le visage svelte exprime une bonté triste. Comme ses sœurs couchées, elle est d'une race plus souffrante et plus haute que la race humaine; ce sont tous des êtres disproportionnés aux choses, tempétueux et froissés pour tout le courant de leur vie, et qui de loin en loin rencontrent un mouvement de rêverie sublime ou calme.

Entre sa tranquille *Pietà* de Saint-Pierre à Rome et cette Vierge si grandiose, d'une âme si mélancolique et si fine, quelle distance ! Joignez-y le *Moïse* et les voûtes de la Sixtine : comme l'homme a grandi et souffer ! comme il a formé et dégagé sa conception originale de la vie ! Voilà l'art moderne tout personnel et manifestant un individu qui est l'artiste, par opposition à l'art antique tout impersonnel et manifestant une chose générale qui est la cité. La même différence se rencontre entre Homère et Dante, entre Sophocle et Shakspeare ; de plus en plus l'art devient une confidence, celle d'une âme individuelle, qui s'exprime et se rend visible tout entière à l'assemblée dispersée, indéfinie des autres âmes. Ainsi fit Beethoven, le plus moderne et le plus grand des grands musiciens modernes. — La conséquence est que pour un artiste la première condition est d'être une personne; sinon, il n'a rien à dire. Un Italien me disait à Sienne : « Autrefois ils peignaient avec les passions qu'ils avaient; aujourd'hui ils peignent avec les passions qu'ils croient avoir. C'est pourquoi, après avoir fait des hommes, ils font des fantômes d'hommes. »

15 avril, le palais Pitti.

Je doute qu'il y ait un palais plus monumental en Europe; je n'en ai pas vu qui laisse une impression si grandiose et si simple. Il est sur une éminence, ce qui lui laisse toute sa taille, et il se profile dans l'air bleu par trois étages distincts, qui vont se superposant, comme trois blocs réguliers assis l'un sur l'autre, les plus étroits sur les plus larges. Aux deux flancs, deux terrasses s'avancent en travers, ajoutant leurs masses à cette masse; mais ce qui véritablement est unique et porte à l'extrême le grandiose sévère de l'édifice, c'est l'énormité des matériaux dont il est construit. Ce ne sont point des pierres, ce sont des quartiers de roche et presque des pans de montagnes. Quelques blocs surtout, dans le soutène-

ment des terrasses, sont longs comme cinq hommes. A peine dégrossis, rugueux, noirâtres, ils gardent leur barbarie originelle. Tel serait un mont arraché de sa base, dépecé en assises et empilé sur un nouvel emplacement par des mains cyclopéennes. Nul ornement dans la façade; seule, une longue balustrade court au sommet, découpant l'azur immobile. De colossales arcades rondes soutiennent les fenêtres, et chacune de leurs vertèbres fait saillie avec ses irrégularités primitives comme l'ossature d'un vieux géant.

Au dedans, une cour carrée, semblable à celle du palais Farnèse, s'encadre entre quatre massifs d'architecture aussi austères et aussi grands que les dehors. L'ornement là aussi manque, et manque de parti-pris : pour toute décoration, un revêtement de colonnes doriennes, sur celles-ci des colonnes ioniennes, sur elles des colonnes corinthiennes; mais ces piles de blocs ronds, entassés les uns sur les autres ou alternés de blocs carrés, égalent par la force de leurs masses et par l'âpreté de leurs angles la rudesse et l'énergie du reste. La pierre seule règne ici; l'œil ne cherche rien par-delà la variété de ses reliefs et la fermeté de son assiette. Il semble qu'elle subsiste par elle-même et se suffit à elle-même, que l'art et la volonté de l'homme ne sont point intervenus, que la fantaisie n'a point de place. Au rez-de-chaussée, les piliers doriens trapus, résistans, portent des arcades qui font promenoir, et chaque courbe hérissant ses bossages semble l'emmanchement d'une échine antédiluvienne. Une teinte brune, pareille à celle des pics lézardés par les siècles, assombrit des pieds au sommet la monstrueuse structure et couvre jusqu'au dallage rayé, rude, qui revêt le sol autour de cet amoncellement de pierres.

Un commerçant florentin a élevé cette masse au XVe siècle et s'y est ruiné. Brunelleschi a fait le plan, et, par une chance heureuse, ses successeurs, qui ont achevé l'édifice, n'en ont point amolli le caractère. Si quelque chose peut donner une idée de la grandeur, de la sévérité, de l'audace d'esprit léguées par le moyen âge aux citoyens libres de la renaissance, c'est une pareille demeure construite par un particulier pour lui-même et le contraste de la magnificence intérieure avec la simplicité du dehors. Les Médicis, devenus princes absolus, l'ont achetée au XVIe siècle et l'ont décorée en princes. Cinq cents tableaux la remplissent, tous choisis entre les meilleurs, et plusieurs parmi les chefs-d'œuvre. Ils ne forment point un musée disposé par écoles ou par siècles, comme dans nos grandes collections modernes, pour servir à l'étude ou à l'histoire et fournir des documens à une démocratie qui reconnaît la science comme son guide et l'instruction comme son soutien. Ils ornent les salons d'un palais royal où le prince reçoit ses courtisans et étale son luxe par

des fêtes. L'âge des inventeurs a été remplacé par l'âge des connaisseurs, et la pompe des habits dorés, le sérieux de l'étiquette espagnole, la galanterie du sigisbéisme nouveau, la diplomatie des conversations officielles, la licence et le raffinement des mœurs monarchiques vont se déployer devant les nobles formes et les chairs vivantes des peintures, devant les arabesques d'or des murailles, devant le somptueux étalage des meubles précieux par lesquels le prince fait figure et tient son rang. Pierre de Cortone, Fedi, Marini, les derniers peintres de la décadence couvrent les plafonds d'allégories en l'honneur de la famille régnante. Ici Minerve enlève Cosme Ier à Vénus et le conduit à Hercule, modèle des grands travaux et des exploits héroïques; en effet, il a mis à mort ou proscrit les plus grands citoyens de Florence, et c'est lui qui disait d'une cité indocile : « J'aime mieux la dépeupler que de la perdre. » Ailleurs la Gloire et la Vertu le conduisent vers Apollon, patron des lettres et des arts; en effet, il a pensionné les faiseurs de sonnets et meublé de beaux appartemens. Plus loin, Jupiter et tout l'Olympe se mettent en mouvement pour le recevoir dans les parvis célestes; en effet, il a empoisonné sa fille, fait tuer l'amant de sa fille, tué son fils, qui avait tué son frère; sa seconde fille a été poignardée par son mari, la mère en meurt; à la génération suivante, ces opérations recommencent; on s'assassine et on s'empoisonne héréditairement dans cette famille. Mais les tables de malachite et de pierre dure sont si belles! Les cabinets d'ivoire, les meubles de mosaïque, les coupes à anses de dragons sont si bien choisies! Quelle cour goûte mieux les œuvres d'art et entend mieux les fêtes? Quoi de plus brillant et de plus ingénieux que les représentations mythologiques par lesquelles on y célèbre le mariage de François de Médicis avec la fameuse Bianca Capello, de Cosme de Médicis avec Marie-Madeleine d'Autriche? Quel meilleur asile pour les académiciens qui épurent la langue et rédigent des dédicaces, pour les poètes qui arrondissent des complimens et aiguisent des *concetti?* La politesse obséquieuse y fleurit avec ses emphases, le purisme littéraire avec ses scrupules, le dilettantisme dédaigneux avec ses raffinemens, la sensualité contente avec son indifférence, et le « très illustre, très accompli, très parfait » gentilhomme, devenu le cicerone de l'Europe, explique avec un sourire complaisant aux *barbares* venus du nord (1) « la vertu » de ses peintres et la « bravoure » de ses sculpteurs.

Il y en a trop. Cinq ou six tableaux de Raphaël se détachent : l'un est cette madone que le grand-duc emportait avec lui dans ses voya-

(1) *Voyage* de Milton en Italie.

ges; elle est debout, en robe rouge avec un long voile vert, et la simplicité des couleurs ajoute à la simplicité de l'attitude. Un petit voile blanc diaphane avance, par-dessus les fins cheveux blonds, jusqu'au bord de son front. Les yeux sont baissés, le teint est d'une blancheur extrême; un coloris léger, comme celui de la rose des buissons, s'est posé sur ses joues; sa bouche toute petite est fermée, elle a le calme et la candeur d'une vierge allemande. Raphaël est encore à l'école du Pérugin. — Une autre peinture, la *Madone à la chaise*, fait contraste. C'est une belle sultane, Circassienne ou Grecque; sur sa tête est une sorte de turban, et des étoffes orientales rayées de vives couleurs, bordées de franges d'or, tombent autour d'elle; elle se courbe sur son enfant avec un beau geste d'animal sauvage, et ses yeux clairs, sans pensée, regardent librement en face. Raphaël est devenu païen et ne songe plus qu'à la beauté de la vie corporelle et à l'embellissement de la forme humaine. — On s'en aperçoit dans sa *Vision d'Ézéchiel*, petit tableau haut d'un pied, mais du plus grand caractère. Le Jévohah qui apparaît dans un tourbillon est un Jupiter à poitrine nue, aux bras bien musclés, à l'attitude royale, et les anges autour de lui ont de petits corps si bien portans qu'ils en sont gras. Rien ne subsiste ici de la fureur et du délire des voyans israélites; les anges sont rians, le groupe est harmonieux, la couleur saine et belle; l'apparition qui chez le prophète fait claquer les dents et frissonner la chair n'aboutit chez le peintre qu'à élever ou à fortifier l'âme. Ce qu'on retrouve partout chez lui, c'est la perfection dans la mesure. Tous les personnages chrétiens ou païens sont en équilibre et en paix avec eux-mêmes et avec le monde. Ils ont l'air de vivre dans l'azur comme il y a vécu lui-même, admiré dès l'abord, aimé de tous, exempt de traverses, amoureux sans folie, travaillant sans fièvre, et dans cette sérénité continue occupé à trouver un bras arrondi, une cuisse reployée pour un enfant, une oreille petite, un enroulement de cheveux pour une femme, cherchant, épurant, découvrant et souriant comme un homme qui écoute une musique intérieure. A cause de cela, il ne remue que faiblement les âmes qui manquent de calme. Voilà pourquoi les peintres raffinés ou passionnés, ceux qui manient leur art avec quelque grand parti-pris, d'après un instinct spécial et dominateur, leur plaisent davantage. A ce titre, les portraits me frappent plus que tout le reste, parce qu'ils font saillir la particularité de la personne individuelle. L'un d'eux, par Léonard de Vinci, s'appelle la *Religieuse*. Un voile blanc semblable à une guimpe est posé sur sa tête; la poitrine nue jusqu'au milieu du sein se gonfle avec une froideur superbe au-dessus d'une robe de velours noir. Le visage est sans couleur, sauf les fortes et étranges lèvres

rouges, et la physionomie tout entière est au repos avec une expression inquiétante. Ce n'est pas là une créature abstraite sortie du cerveau d'un peintre; c'est une femme réelle qui a vécu, une sœur de la Monna aussi compliquée, aussi pleine de contrastes intérieurs, aussi indéchiffrable que l'autre. Est-ce une nonne, une princesse ou une courtisane? Peut-être les trois à la fois, comme cette Virginie de Leyva dont on vient de déterrer l'histoire. Avec la pâleur mate du cloître, elle a la splendide nudité du monde, et l'incarnat des lèvres sur l'immobile figure blanche semble une fleur de pourpre éclose sur un sépulcre. Il y a une âme, une âme inconnue et dangereuse, qui dort ou veille sous cette poitrine de marbre.

Dans ce domaine, les plus grands maîtres sont les Vénitiens, Titien au premier rang. Les portraits de Raphaël (il y en a cinq ici) me disent moins de choses; il donne simplement, sobrement, largement l'essentiel du type, mais non, comme l'autre, la profonde expression morale, la physionomie mouvante, l'originalité personnelle absolument infinie, tout le dedans de l'homme. On compte ici huit ou dix portraits de Titien, André Vesale l'anatomiste, l'Arétin, Luigi Cornaro, le cardinal Hippolyte de Médicis en costume de magnat hongrois, tous vivans avec un regard étrange, inquiétant, inquiété, quoique immobile, — Philippe II d'Espagne, debout en costume d'apparat, culottes bouffantes, bas montant jusqu'au milieu de la cuisse, être blafard, à sang froid, à mâchoire saillante, qui semble avorté, disproportionné, inachevé, figé de naissance et par l'étiquette, mais surtout un patricien de Venise dont on ne sait pas le nom, l'un des plus grands chefs-d'œuvre que je connaisse. C'est un homme de trente-cinq ans, tout en noir, blême, au regard fixe. Le visage est un peu amaigri, les yeux sont d'un bleu pâle; une mince moustache rejoint la barbe rare. Il est de grande race et d'un haut rang, mais il a moins joui de la vie qu'un manœuvre; les délations, les anxiétés, le sentiment du danger, l'ont creusé et miné par une usure incessante et sourde. Tête énergique, fatiguée et songeuse, qui connaît les résolutions soudaines aux noirs tournans de la vie! Elle luit dans son entourage de tons sombres comme une lampe qui vacille dans un air funèbre.

Parfois la vérité est si vive que le portrait, sans que le peintre y songe, atteint le plus haut comique. Tel est celui que Véronèse a fait de sa femme. Elle a quarante-huit ans, l'air d'une douairière de cour, un double menton et une coiffure de caniche; avec sa robe de velours noir qui se décollète en carré dans un encadrement de dentelles, elle représente, elle a tous ses atours : ample personne, bien conservée, bien étalée, majestueuse et de bonne humeur, et dont la chair rouge, le contentement parfait, l'arrondissement uni-

versel rappellent vaguement les belles dindes prêtes pour la broche.

On ne peut pas quitter ces Vénitiens, le bleu profond de leurs paysages, les nudités lumineuses dans une ombre chaude, les rondeurs des épaules enveloppées dans un air palpable, la pulpe frémissante des chairs épanouies comme des fleurs de serre, les plis chatoyans des étoffes lustrées, les fières tournures des vieillards allongés dans leurs simarres, la voluptueuse élégance des visages de femmes, la force de regard, de structure et d'étreinte avec laquelle les corps tordus ou dressés étalent l'opulence de leur séve et la vitalité de leur sang. Un Giorgione représente une nymphe poursuivie par un satyre; avec quels mots peut-on rendre la jouissance de l'œil et la puissance du ton? Tout est noyé dans l'ombre, mais l'ardente figure immobile, la belle épaule, le sein en jaillissent comme une vision. Il faut voir la chair vivante émergeant de la noirceur profonde et la splendeur intense des tons pourprés qui vont se dégradant ou s'avivant depuis la noirceur de la nuit jusqu'à la flamme du plein jour; en face, une *Cléopâtre* du Guide, gris de perle sur fond d'ardoise claire, n'est qu'un fade fantôme, l'ombre déteinte d'une demoiselle sentimentale.— De même encore une femme qu'on nomme la maîtresse de Titien, en robe bleue brochée d'or, avec des crevés de velours violacé. Ses tresses d'un blond clair luisent parmi de petits cheveux follets crêpelés; ses mains adorables, d'une finesse et d'un ton de chair exquise, sont au repos parce que sa toilette est faite; sa petite tête de très jeune fille gaie, contente dans ses grands atours, s'anime imperceptiblement par un demi-sourire de malice. Elle ressemble à la *Vénus au petit chien;* si c'est la même, habillée ici, déshabillée là-bas, on conçoit le peintre, le patricien, l'écrivain qui s'enterrait tout entier dans une pareille félicité; cœur et sens, tout était pris; dans une telle femme, selon les attitudes et la toilette, il y avait cinquante femmes. En effet, on ne lui demandait point d'âme; on lui demandait seulement de la joie, de la beauté, de la parure : voyez dans les lettres de l'Arétin son ménage et les autres intérieurs de Venise.

J'ai eu tort de me laisser entraîner par mon goût; j'aurais dû ne parler que des peintres de Florence. Il y en a deux, André del Sarto, Fra Bartolomeo, que nous ne connaissons presque point chez nous, et qui ont atteint le faîte de leur art par l'élévation de leurs types, par la beauté de leurs ordonnances, par la simplicité de leurs procédés, par l'harmonie de leurs draperies, par le calme de leurs expressions. Il y a seize grands tableaux du premier au palais Pitti, d'autres au palais Corsini et aux Uffizi, et des fresques encore plus belles au portique des Servites. Il y a cinq grands tableaux de Fra Bartolomeo au palais Pitti, surtout un *Saint Marc*

colossal, moins fier et moins emporté, mais aussi grave et aussi grand que les *Prophètes* de Michel-Ange, d'autres aux Uffizi, enfin un admirable *Saint Vincent* à l'Académie. Ce moine est le plus religieux des peintres qui ont été complétement maîtres de la forme; nul n'a si bien accompli l'alliance de la pureté chrétienne et de la beauté païenne. Le même homme dessinait ses madones nues avant de les peindre, afin de placer un corps véritable et parfait sous les draperies tombantes (1), et s'était fait dominicain, après la mort de Savonarole, afin d'obtenir le salut : assemblage étrange d'actions qui semblent se contredire et qui indiquent un moment unique dans l'histoire, celui où le paganisme nouveau et le christianisme ancien, se rencontrant sans se combattre et s'unissant sans se détruire, permettent à l'art d'adorer la beauté sensible et de relever la vie corporelle, mais à la condition qu'il n'en aimera que la noblesse et n'en représentera que la gravité. Avec leur coloris modéré, atténué et toujours sobre, avec leur goût dominant pour le pur dessin, avec la mesure, l'équilibre et la finesse exquise de leurs facultés et de leurs instincts, les Florentins se sont montrés plus propres que les autres à remplir cette tâche. Comme jadis l'art grec dans Athènes, l'art italien a trouvé son centre dans Florence. Comme jadis en Grèce, les autres villes étaient insuffisantes ou excentriques. Comme jadis en Grèce, les autres développemens sont restés locaux ou temporaires. Comme jadis Athènes, Florence les a guidés ou ralliés autour d'elle; comme jadis Athènes, elle a gardé sa primauté jusque dans la décadence. Par Bronzino, Pontormo, les Allori, Cigoli, Dolci, Pietro de Cortone, par sa langue et ses académies, par Galilée et Filicaja, par ses savans et ses poètes, plus tard enfin par la tolérance de ses maîtres et la vivacité de son réveil, elle est demeurée en Italie la capitale de l'esprit.

H. TAINE.

(1) Dessins originaux aux Uffizi.

PROUDHON

ET

SES ŒUVRES COMPLÈTES[1]

I.

Victor Hugo disait à Bruxelles : — Il faut que Proudhon ait dans sa poche de la peau de crapaud séché. Il frappe l'ennemi, il frappe l'ami, l'ami de préférence à l'ennemi, et à chaque coup qu'il porte à la démocratie, la démocratie frotte sa blessure et répond : Bien touché! — Victor Hugo avait raison et il avait tort, sans vouloir le contredire. Proudhon portait bien en effet un sort sur sa poitrine, mais ce n'était que son tempérament, plus tempérament chez lui que chez personne. On est ce qu'on est; Proudhon n'est pas plus l'homme d'une opinion que d'une autre; il est Proudhon, et encore ne l'est-il pas toujours. Pour le juger sainement, on doit le juger en dehors de toute idée reçue, le prendre comme il est, pour ce qu'il est, pour un esprit déclassé et un aventurier de la parole. Il n'appartient pas plus à un parti qu'à lui-même, il appartient au coup de foudre de naissance qui fait de Pascal un génie à part, et qui en fait aussi un cas de pathologie.

On peut l'accuser d'erreur, non de défection; il marchait toujours seul, systématiquement seul, à côté de toute route battue. C'est à ce point de vue qu'il faut l'apprécier; mais pour l'apprécier il faut le comprendre, formalité difficile à remplir, car sa doctrine échappe à l'intelligence. Cerveau grisé de sa propre pensée, il avait l'illumination et plus encore la fumée de l'ivresse. Lorsqu'il mit la phi-

(1) *OEuvres complètes*, Librairie internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven et comp.

losophie en réquisition pour appuyer un système économique de sens dessus dessous, il tira d'Allemagne une dialectique obligeante qui consiste à dire le pour et le contre, le blanc et le noir comme également vrais, comme également faux, à la condition de mettre en temps et lieu les deux frères ennemis d'accord par l'intervention d'une troisième personne, tenue en réserve pour cet acte de charité.

Cette méthode porte le nom d'antinomie. Thèse, antithèse, oui et non, tout ce qu'on voudra, — on peut choisir en sûreté de conscience, on choisit toujours bien, on choisit toujours mal. Il n'y a que la synthèse pour tirer le lecteur d'embarras; mais, après avoir promis la synthèse toute sa vie, Proudhon finit par avouer qu'elle a pris la volée dans l'espace. Voilà pour la méthode; quant à la forme, il parle toutes les langues, la langue de tout le monde et la langue de l'oracle. Quand il raconte ou quand il discute, il a un style, c'est un écrivain; mais sitôt qu'il argumente, et il argumente plus souvent qu'il ne raisonne, alors il brouille, alors il embrouille la discussion, il la charge, il la surcharge d'une triple scolastique, triplement impénétrable, à démonter la transcendance du docteur le plus transcendant de Tubingue.

Il avait en outre l'infirmité de surfaire sa pensée, habitude de producteur probablement; ce qui prouve en passant qu'on ne doit médire d'aucun producteur : il ne fait que défendre d'avance sa marchandise. « La propriété, c'est le *vol;* Dieu, c'est le *mal;* la femme, c'est la *débauche;* le gouvernement, c'est l'*anarchie.* » Simple mise à prix, le lecteur peut en rabattre; l'auteur vaut mieux que son premier mot; si on le prenait à la lettre, on y mettrait de la cruauté. « Ma violence, dit-il lui-même, n'est qu'une tactique. » Tel contre l'idée, tel contre l'homme de l'idée, il manque volontiers de respect à son semblable. Là encore sa parole exige un rabais. Quand il dit d'un philosophe : C'est un charlatan, le lecteur doit faire le décompte et entendre : c'est un adversaire. Quand Proudhon écrit : C'est un idiot, le lecteur doit encore opérer une réduction et traduire : c'est un contradicteur. Proudhon comptait d'avance sur une diminution de prix, et il enflait le mémoire. Cette précaution prise pour lui-même contre lui-même, faisons l'inventaire de son talent.

II.

Il y a trente ans, le fils d'un tonnelier arrivait à Paris, le sac sur le dos, avec une bourse d'académie; c'était un jeune homme blond, au front large, à l'œil dérangé, le tout porté sur un corps de forte carrure. Il marchait de ce pas pesant du paysan qui semble tenir au sol et traîner le sabot. Il avait mis la main là au sortir du collége, il y avait senti quelque chose, et il venait tenter la chance

au grand rendez-vous de l'inconnu. Il espérait y gagner ce grain de phosphore qu'on appelle du talent. La révolution de juillet, en changeant une dynastie à vue, semblait donner une prime à l'esprit de changement. Le saint-simonisme annonçait, de concert avec le fouriérisme, un revirement de la société et mettait la propriété elle-même en question. Plus de riche, plus de pauvre! disait-on. Il n'y avait qu'à déposséder tout le monde pour rendre tout le monde propriétaire. On faisait de la France une caserne industrielle classée par ordre de mérite, et on envoyait indistinctement l'un et l'autre sexe à la gamelle.

Proudhon trouvait, en entrant à Paris, un milieu préparé à souhait pour sa nature d'esprit; le voilà lauréat pensionné qui regarde et qui écoute, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend ne fait que charger encore plus d'électricité cette âme orageuse de plébéien à la recherche de son numéro. Paris, ce chef-d'œuvre du contraste, offre à chaque pas, pour parler la langue du sujet, l'antinomie de la richesse et de la misère. Une pouliche de prix emporte à fond de train au bois de Boulogne une Cléopâtre de vaudeville, et en passant elle éclabousse une balayeuse de rue, la mère peut-être de cette reine de la coulisse. Et ailleurs, au pied de l'hôtel flamboyant où un millionnaire impromptu d'un coup de bourse donne une soirée dansante à tous les diamans de la Chaussée-d'Antin, le chiffonnier, ce ver luisant du pavé, ramasse sournoisement sa vie dans l'ordure.

Ce contraste entra comme un dard dans l'esprit de Proudhon. La campagne a sa misère sans doute, mais elle a aussi son églogue en action que la nature charitable jette comme un manteau de poésie sur le déshérité de la glèbe; elle a le soleil, elle a le printemps, elle a le festival du travail en plein air, de la fenaison et de la vendange. A côté de la gerbe ou de la grappe, on a le droit de moins souffrir; mais à Paris, dans cet enfer de boue, sous un plafond de brouillard, la misère brille dans tout son *déguenillé*, sans l'indemnité du paysage. Proudhon, fraîchement débarqué de son village, l'imagination encore pleine de la terre en fête de son adolescence, dut rugir de ce contre-sens, et jura d'en avoir le dédit. De ce jour, il a mieux que l'intuition, il a la fierté de sa destinée; au lieu de jeter son temps au vent de feu de la jeunesse, il pratique courageusement la vertu de l'étude; il comprend de bonne heure la science au pain sec et la puissance du talent qui n'a pas besoin de dîner. Qui contracte un appétit de trop donne un otage à la fortune: il aliène d'avance sa liberté; il sollicitera plus tard, ou il intriguera.

Mais la vie à Paris, lorsqu'on vient y jouer le tout pour le tout et qu'on n'a pas la première mise au jeu, sait-on bien ce qu'elle promet d'humiliation à l'amour-propre? C'est à vouloir rentrer au

ventre de sa mère, comme cet autre désemparé de biblique mémoire : on y laisse un lambeau de soi-même, quand on n'y périt pas tout entier. A l'heure où l'étoile mourante du gaz ne jette plus sur le pont vide qu'une lueur pâle, le passant de la dernière heure voit tout à coup une ombre humaine apparaître et disparaître : un bruit dans l'eau, puis un remous, et puis rien, si ce n'est le deuil ignoré d'une mère au fond d'un village. Voilà où mène l'ambition à outrance; il faut qu'elle arrive ou qu'elle meure, et, lors même qu'elle arrive, elle garde sur le cœur l'injure de l'attente. Mais Proudhon, caractère âpre poussé sur le granit du Jura, ne cédait pas à la mollesse voluptueuse de la mélancolie; il y avait en lui ce vieux levain de Jacques Bonhomme qui, selon l'heure et le lieu, sait toujours faire sa jacquerie. Le présent est maigre pour lui; la trentaine approche, elle fuit déjà; le jour tombe après le jour, et ne laisse en partant sur la tête du surnuméraire de la renommée que la même espérance et la même déception. Proudhon n'en travaille pas avec moins d'acharnement; il prépare son équipement en silence. Le voilà maintenant armé; il va entrer en campagne.

Mais que faire au milieu du troupeau serré des candidatures? Suivre la foule qui coule homme par homme, et marquer le pas à chaque temps d'arrêt? La tête grisonne à ce métier; il vaut mieux brusquer la partie. Proudhon sort des rangs, le pistolet au poing. — Place! me voici! — Et il tire ce coup à poudre dont il a été parlé. A partir de ce moment, il relève son front jusqu'alors penché sur l'œuvre d'autrui, et il lance à la classe favorisée son cri de guerre : « la propriété, c'est le vol!... » Qui donc a-t-elle volé? Voilà une terre vierge qui ne porte que de la broussaille; nul n'y vit ou n'en vit; c'est une non-valeur pour tout le monde, excepté pour le blaireau. Triptolème met le feu au maquis, et sur la cendre encore chaude de la ronce il passe la charrue. A qui a-t-il nui? Au blaireau peut-être; mais il a rendu service du moins à quelqu'un, ne fût-ce qu'à Triptolème.

La culture de sa terre lui donne plus que sa provision, autrement il ne saurait pas compter : il n'aurait pas prévu l'année de disette. Que fera-t-il de son excédant de moisson? Il le cède au voisin pour une part équivalente de travail, et chacun y gagnera en vertu de la loi de l'échange. Cependant le voisin préfère l'état de propriétaire à l'état de salarié; qui l'empêche de satisfaire son désir? Il n'a qu'à défricher à son tour la lande disponible le long de la propriété de Triptolème; Triptolème lui prêtera volontiers sa charrue moyennant redevance pour l'usure, et il lui repassera son expérience acquise par-dessus le marché. Si un premier champ apporte au premier groupe agriculteur un supplément d'existence, un second champ ne peut qu'ajouter une facilité de plus à la recherche com-

mune du pain quotidien. La bruyère inculte elle-même profite du voisinage de la terre cultivée, et acquiert, rien que par cette mitoyenneté, une valeur d'attente. En un mot, la propriété enrichit l'espace ambiant, comme la lampe éclaire autour d'elle l'atmosphère. Proudhon n'avait pas eu le temps de faire cette réflexion; il souffrait de sa pauvreté, il voyait dans la propriété une ennemie personnelle, et il la traitait crûment de voleuse : plus de tien ni de mien à la façon du code civil, — égalité absolue de condition. A égale A, dit-il; donc A ministre doit toucher la même rétribution que A portefaix. Proudhon même conseillait au roi Louis-Philippe de faire de ses fils des apprentis et de ses filles des vachères; à ce prix, il lui promettait la durée de sa dynastie.

Qu'est-ce pourtant que la richesse à côté de la renommée? L'une n'est qu'une injustice, l'autre est une insolence. En fait de génie, Proudhon est un *partageux*, il met la gloire au pillage; pas un homme de notre temps ne lèvera la tête au-dessus de la foule que Proudhon ne l'immole d'un mot ou ne le rabaisse. Qui es-tu? Grand homme! A mort l'aristocrate! Et Proudhon le traîne sous le niveau. Il établit autour de lui une sorte de terrorisme, il décapite la pensée, il démolit le panthéon, il abat, il nivelle. Il faut qu'il ne reste plus autour de lui qu'une société plate comme l'Arabie, et sur cette plaine nue un seul homme qui tourne le dos au soleil, et qui regarde amoureusement son ombre grandir devant lui à mesure que la nuit égalitaire, puisqu'elle éteint tout également, descend en silence sur une mer de poussière.

Qu'on ne crie pas à l'exagération. « Il n'y a pas de supériorité réelle, dit Proudhon dans sa lettre à Blanqui; le plus beau génie n'est qu'un enfant sublime. » Est-ce tout? Non. « Le talent, dit-il ailleurs, est l'attribut d'une âme disgraciée, » quelque chose comme un monstre dans la nature. Enfin il affirme que la « gloire est une offense directe à la dignité d'autrui. » Il préfère ouvertement un roulier à Lamennais, parce qu'un roulier a plus d'énergie de volonté. « Ce qui fait mon mérite, disait un hercule de la foire, ce n'est pas ma force, c'est mon caractère. »

L'intempérance de langage n'exclut pas chez Proudhon la prudence de conduite. Chaque fois qu'il médite un coup de plume contre le code, il cherche à mettre sa personne à couvert. Il venait de pousser la théorie de la propriété voleuse jusqu'à sa dernière conséquence dans une lettre adressée à Victor Considérant; il demandait qu'on en finît au plus vite avec le grimoire du sol tracé par le cadastre à la superficie du territoire; mais cette fois l'air frémit, Proudhon sent l'orage. Il écrit aussitôt une lettre au comte Duchâtel, et il lui offre, selon sa propre expression, « de passer au gouvernement avec armes et bagages, » à la condition

toutefois que le ministre voulût bien l'aider à débarrasser le pays de la propriété. « Il faut que le gouvernement m'accepte, écrivait-il à un ami; j'aurai l'avantage d'être tout à la fois le réformiste le plus avancé de l'époque et le protégé du pouvoir. » M. Duchâtel avait encore la faiblesse de tenir à la propriété; il trouva la mise à prix de Proudhon trop élevée, et la transaction en resta là faute d'une seconde signature. On comprend maintenant la colère de Proudhon contre la doctrine économique de l'offre et de la demande.

Le parquet de Besançon poursuit la lettre à Considérant pour attaque au droit de chacun sur sa motte de terre ou sur son écu. On avait eu la bonté d'inscrire ce délit dans la législation de septembre, comme si la propriété pouvait courir aucun danger du fait d'une parole; autant vaudrait mettre le soleil sous la protection d'un décret. Le décret n'aurait d'autre résultat que de pousser à la négation de la lumière. Une expropriation universelle, une loi agraire? Mais qu'on veuille réfléchir. On retire la propriété au propriétaire actuel : c'est bientôt dit; mais à qui la donner? Au cultivateur? A merveille! Et si un autre cultivateur en disponibilité vient dire au possesseur de la culture : Ote-toi de là que je m'y mette? — Tu te trompes, répond le premier, je laboure la place. — Tu te trompes toi-même, réplique le second; je vais la labourer à mon tour. La propriété, ainsi transférée d'une main à l'autre, ne serait donc qu'une fausse monnaie du sol. Malheur à la main qui aurait la maladresse de l'accepter! Une révolution aurait créé son titre, une autre révolution pourrait le détruire.

Proudhon présenta lui-même sa défense dans la langue la plus métaphysique de son répertoire. Le jury bisontin comprit que Proudhon ne se comprenait pas lui-même, que personne par conséquent ne pouvait le comprendre, et il acquitta l'accusé. Il eut raison, et d'autant plus raison que Proudhon brûlait d'une haine purement platonique pour le pouvoir. Il ne demandait pas mieux que de l'aimer pour peu qu'on le payât de retour. Il sollicita de son préfet une place de buraliste à Besançon, tant il tenait médiocrement au mérite de victime. La persécution affrontée pour une conviction troublait sa conscience comme une variété du charlatanisme. « Il y a un homme que je déteste à l'égal du bourreau, disait-il, c'est le martyr! » Lamennais avait mérité la prison, à ce qu'il paraît, pour une brochure. Il pouvait obtenir sa grâce; il aima mieux entrer à Sainte-Pélagie. « Je reconnais bien là le faux stoïcisme du républicain, écrit Proudhon; Galilée à genoux devant le tribunal de l'inquisition et reniant l'hérésie du mouvement de la terre pour recouvrer sa liberté me paraît cent fois plus grand que Lamennais. » Et à quelques pages de là, pour bien marquer sa pensée, il ajoute : « Je respecte les mannequins, je salue les épouvantails. Je

suis en monarchie, je crierai *vive le roi!* plutôt que de me faire tuer. »

Il y a dans cette phrase autre chose que de la prudence corrigée par l'ironie; il y a comme un goût de terroir, comme un fonds de paysan franc-comtois ou bas-normand, peu importe. Le paysan ressemble partout au paysan, il peut contrevenir à l'ordonnance, il ôte toujours son chapeau à l'autorité. Il lui arrive parfois de chasser en terre réservée; mais sitôt qu'il entrevoit à l'horizon un uniforme, il coule son fusil sous le buisson, et il va serrer la main du gendarme.

Proudhon avait débuté par le pamphlet, c'était là son tour d'esprit. Il manie bien l'invective et il raisonne serré; mais le pamphlet sentait le fagot. Proudhon voulut faire un livre; le livre passe pour un personnage, et à ce titre il jouit d'une certaine immunité. L'auteur perdit au format; un volume exige un plan et une symétrie. Or Proudhon n'avait qu'un talent de détail, au hasard de l'inspiration; il savait mieux écrire un article qu'un chapitre, et un chapitre qu'un ouvrage. Il publia pour son coup d'essai *la Création de l'ordre dans l'humanité*. Il y traitait de la théologie, de l'ontologie, de la garde nationale, de la méthode, de la royauté, de la logique, de la bureaucratie, de l'élection, du cens électoral, de l'école primaire, de la version latine, *de omni re scibili* en un mot, avec tout l'attirail d'une amulette de sa façon, pour arriver à la découverte de la vérité. C'est la *loi sérielle*. Qu'est-ce que la *loi sérielle?* L'auteur a l'honnêteté d'en reporter l'honneur à Fourier; mais si Fourier a trouvé le moteur, il n'en a pas trouvé le mécanisme. Le mérite du mécanisme appartient tout entier à Proudhon. Il a imaginé le premier une machine à raisonner; Pascal avait bien inventé dans le temps une machine à compter, et le Thibet une machine à prier. Le Thibétain tourne une manivelle, et il a satisfait à Bouddha. Mais jusqu'à présent personne n'avait imaginé une machine à penser. Que dans l'ordre mathématique, où l'esprit humain procède sur lui-même en quelque sorte, il arrive toujours à un résultat certain, il n'y a pas besoin d'être mathématicien pour l'admettre. Ainsi un astronome soupçonne sur la foi d'une hypothèse une planète dissimulée dans l'espace; il pourra sans doute, à l'aide d'une équation du quatorzième degré, aller de chiffre en chiffre donner de la tête contre une étoile, par la raison toute simple que la mathématique ne peut pas errer comme mathématique, et que la planète, prise au piége de l'algèbre, ne saurait échapper à sa destinée; mais appliquer ce que Proudhon appelle la loi sérielle, c'est-à-dire la loi mathématique, à la science sociale, fabriquer la vérité à la mécanique comme on fabrique la mousseline, c'est confondre l'algèbre et la vie et mettre une horloge à la place du cerveau.

Une fois à la tête d'une méthode, Proudhon voulut en faire l'essai; mais en route il échange la série de Fourier pour l'antinomie de Hegel, ou plutôt il amalgame l'une avec l'autre, et il écrit son livre des *Contradictions économiques*, son livre dans toute la force du terme, car c'est là qu'il a mis le plus du sien, au-delà même du sien, quelque chose du possédé ou du convulsionnaire. Nulle part il n'a eu plus d'attaques de nerfs de style; mais nul ordre, aucun plan : le chapitre sur l'impôt cède la place au chapitre sur Dieu, ce qui ne doit pas étonner de la part de Proudhon. Une Providence qui fait payer la vie plus cher au pauvre qu'au riche ne peut être qu'une doublure de la gabelle.

Dieu, c'est le mal! et pourquoi non, puisque la propriété, c'est le vol? N'est-ce pas toujours le même système, thèse, antithèse, toute la sagesse humaine en deux mots? Il fait jour quand il fait nuit! vive la concurrence, à bas la concurrence! vive la propriété, à mort la propriété! Vous ne comprenez pas, lisez Hegel. Il y a une valeur sans doute en économie politique; mais ce n'est que l'offre et la demande qui la déterminent à l'amiable. Qu'est-ce donc alors? Vous ne le devinez pas, vous n'entendez rien à la dialectique; c'est la synthèse, à genoux devant elle! Voilà la déesse *ex machina!* Mais où réside-t-elle? Dans la valeur constituée. Qu'est-ce que la valeur constituée? Proudhon ne le sait pas encore, il le saura sûrement un jour, quand sur le coup de minuit il aura une apparition de la déesse. Ce livre néanmoins n'est pas du premier venu : on ne saurait le lire avec indifférence; il attire et il repousse; il a je ne sais quoi de fort et de brutal, comme une violence à la raison et une tentative sur sa pudeur. Quand on passe le soir auprès du Sahara, on entend quelquefois un bruit effroyable : c'est un lion qui bat une lionne pour lui témoigner sa tendresse; mais on ne traite pas ainsi l'âme humaine, on ne l'épouse que de son aveu.

Néanmoins Proudhon croyait avoir fait une révolution dans le monde économique, et il n'avait fait en réalité qu'un esclandre. Le public avait dressé la tête une minute et il avait passé : on savait vaguement qu'il existait quelque part quelqu'un du nom de Proudhon; mais que voulait-il? Qu'on ne payât plus de terme, ni de fermage. L'idée pouvait paraître ingénieuse au locataire ou au fermier; le soleil n'en continuait pas moins de mûrir la moisson sans croire entrer pour cela dans le complot d'un vol à l'humanité. On vendait, on achetait, on empruntait, on payait l'intérêt comme auparavant, et le petit groupe qui avait lu le livre de Proudhon d'un bout à l'autre y voyait simplement un esprit hors de lui-même qui sait frapper la phrase et qui a besoin de vieillir. Proudhon tomba dans cet état crépusculaire qui n'est ni l'obscurité ni la renommée, qui est simplement, au dire de la marquise de Sévigné, « l'entre

chien et loup du talent. » Il a beau prêter l'oreille à l'écho, l'écho ne lui renvoie que le nom de Victor Hugo et le nom de George Sand; ces gens-là le paieront!... Il faut vivre cependant; la pitance d'abord, la philosophie ensuite! Proudhon n'avait pu être prophète, il se fit commis : il vaut mieux après tout travailler à la façon américaine, au risque de devenir président, que de traîner une vocation besoigneuse d'antichambre en antichambre; mais aussi plus d'une fois le messie ajourné dut montrer le poing au ciel et le prendre à témoin.

La révolution de février éclata dans l'intervalle. Toute révolution, a-t-on dit, sort d'une idée et l'apporte avec elle; quelle idée apportait l'improvisation de février? Ce n'était pas la république, la république n'était qu'une reprise. C'était le socialisme. Le socialisme avait cheminé à la sape dans le peuple, et il entrait à l'Hôtel-de-Ville à la tête du peuple vainqueur. Ce jour-là, une bannière passait sur la place de Grève avec cette inscription : « droit au travail! » Que signifiait cette devise? Elle dormait auparavant sous la couverture des livres, et maintenant elle éclatait sur un drapeau. La veille, ce n'était qu'un mot; le lendemain, c'était un parti. Le socialisme représente une vérité et une erreur, une vérité de cœur, une erreur de système. Une vérité de cœur n'en est pas moins vraie, bien que Proudhon la traite de mysticisme. Or le cœur dit de toute éternité qu'il faut aimer le peuple, qu'il faut l'aimer parce qu'il souffre et en raison de ce qu'il souffre, qu'il faut le racheter de sa double misère du corps et de l'esprit, qu'il faut l'élever en bien-être et en savoir, car le monde ne saurait être un certificat du manichéisme, le paradis d'un côté, l'enfer de l'autre; car si la politique a une action sur l'homme, ce n'est pas pour rendre l'homme heureux plus heureux, c'est bien pour faire le malheureux moins misérable. Donc impôt, traité de commerce, organisation du crédit, instruction primaire, instruction professionnelle, la politique doit ajuster la législation à ce point de vue, vrai comme le sermon sur la montagne; mais à côté de ce *desideratum* évangélique le socialisme plaçait son moyen de guérison. Ce n'était pas le même à coup sûr d'une école à l'autre; l'une recommandait l'Icarie, l'autre la triade, l'autre la phalange, l'autre le babouvisme; aucune n'avait la même recette. C'est à ce moment que Proudhon entre en scène avec un à-propos que février pouvait seul lui donner. Il fallait à ce génie de l'hyperbole un auditoire exalté par une révolution. Ouvre qui veut un parloir, fonde qui veut un journal; plus de cautionnement, plus de timbre, liberté plénière; la France a la parole du haut en bas, l'insurrection a versé l'atelier dans la rue; Paris ne forme qu'un club en plein vent; la borne, la muraille, la pierre partout placardée de rouge ou de blanc pérore au regard.

On peut tout dire, on dit tout, le dernier mot reste à qui parle le plus fort et à qui met une surenchère à l'enchère du voisin. Proudhon avait autant et plus que personne le talent de forcer la note pour couvrir la voix de la cohue; il fonde un journal, *le Représentant du Peuple*, et il catéchise la foule, non en simple mortel, mais en envoyé de Dieu, ce même Dieu que dans une apostrophe byronienne il avait mis à la retraite. « Ma destinée, dit-il, est toute de providence; le fabricateur des mondes m'a jeté sur ce globe au jour marqué par les destinées pour annoncer aux hommes cette grande nouvelle : *consummatum est!* c'en est fait de la propriété. Comme l'airain sonore et la cymbale retentissante, je n'ai pas mon libre arbitre, aucune part à ma vocation! »

Proudhon n'est encore qu'un monde fabriqué, il sera bientôt fabricateur à son tour. En attendant son apothéose par lui-même, il rédige un journal. Il y avait dans le temps à Venise un parti que l'on appelait le *parti barnabote*. Le barnabote n'était autre chose qu'un cadet de famille; il n'avait pas son nom inscrit au livre d'or, et par conséquent il n'avait pas entrée dans l'état. Trop noble pour prendre la profession de gondolier, trop peu noble, en sa qualité de puîné, pour monter au pouvoir, qu'en résulta-t-il? Qu'il conspirait sans cesse contre la république et qu'il la mettait sans cesse en danger. Aussi la république répondit à cette sédition en permanence par deux mesures de salut public : le pont des soupirs et le carnaval; elle condamna la jeunesse mécontente à mourir ou à danser. Toute nation, à toute époque, a son barnabote, cadet de la société, sinon de la famille. En France par exemple, par le fait du progrès de l'industrie et de la loi de succession, une partie de la classe ouvrière émerge du prolétariat à une certaine instruction, et d'un autre côté par suite de l'égalité de partage une portion de la bourgeoisie retombe à un état de fortune inférieur à son éducation. Pour l'Angleterre ou pour l'Amérique du Nord, le barnabote ne fait pas question, il trouve son débouché naturel dans la colonisation ou dans l'hospitalité indéfinie du travail : la liberté, d'un commun accord avec sa sœur la richesse, se charge elle-même de le placer; mais en France il aime mieux compter sur une place de l'état. Or la place est prise, il faut attendre la vacance, et pour abréger le temps le barnabote aime mieux renouveler l'état, il a du moins la chance de refaire le partage.

Le parti barnabote forma l'auditoire de Proudhon. Avec une feuille à un sou et une parole à tout rompre, il eut bientôt gagné l'oreille du peuple et pris la tête de colonne; le peuple aime la crânerie au feu de la discussion comme au feu de la bataille. Lorsqu'il eut à parfaire la représentation de Paris, il envoya Proudhon à l'assem-

blée constituante. Le sol tremble : fonder ou perdre la république, voilà le dilemme. Lorsqu'on met la main à l'œuvre, on n'a pas le droit de se tromper; la question est une question de vie ou de mort. Que fera Proudhon? La France ne s'attendait pas à la révolution de février, mais elle se résignait volontiers à sa victoire. Troublée comme une jeune fille naïve, amoureuse sans le savoir, qui croit être encore jeune fille et qui est déjà mère, elle se défiait de son bonheur, et malgré sa bonne volonté à se montrer radieuse elle se sentait au fond du cœur une certaine inquiétude. Bien que la France ait toujours vécu en république, depuis 89, avec trois ou quatre présidens invariablement héréditaires, la république était un gros mot pour elle, non que le mot eût rien d'effrayant en lui-même : l'Amérique du Nord montre suffisamment la taille que peut prendre un peuple sous cette forme dernière de démocratie; mais la république avait laissé trace dans notre histoire, et sous son nom plus d'un esprit trembleur voyait la rue à la place de la loi et la guillotine mutuelle en permanence. On voulait vivre d'abord, et ensuite vivre en paix; il y avait donc nécessité pour quiconque datait de février à présenter la révolution comme une république de bonne humeur, toute à tous, sans distinction de classe ou de parti. Le gouvernement provisoire, il faut le dire à son honneur, comprit ainsi la question : il abolit la peine de mort en matière politique, et il supprima le serment.

Proudhon entendait la république autrement; au lieu de lui mettre le sourire sur la figure, il lui met un masque de Gorgone; il souffle le feu entre le peuple et la bourgeoisie, il représente le capital effarouché comme un nouveau pacte de famine et le prolétaire comme un mourant à bout de patience. Ainsi, à l'heure même où le suffrage venait confondre une classe avec l'autre dans l'étreinte fraternelle du droit commun, Proudhon déclarait qu'il y avait une classe inutile sur la terre et conseillait la lutte à outrance. On n'a que trop écouté ce conseil; la nation, déchirée en deux, laissa au milieu un vide terrible que la république régulière essaya vainement de remplir, et un jour Paris en feu montra au monde le spectacle contre nature d'un peuple souverain qui tirait contre sa propre souveraineté dans la personne de l'assemblée qu'il avait élue. Le sang de juin doit-il cependant retomber sur la mémoire de Proudhon? Il y aurait injustice à le dire, car il avait de l'éloignement pour la barricade; mais il y aurait aussi indulgence à le décharger de toute espèce de reproche. Quand on parle en temps de révolution, il faut prendre garde à sa parole, le peuple n'argumente pas. Si quelque tribun sociologue lui présente la thèse, il ne voit pas l'antithèse; si on vient lui dire : « Le capital affame le travail, » il répond avec sa candeur indignée : « Vivre en travaillant ou mourir

en combattant! » Et il marche la poitrine au vent sur les baïonnettes; il croit accomplir un devoir : il combat, il meurt. Et quand un nuage de poudre couvre la cité, quand le fusil porte la demande et le canon la réponse, que fait le boute-feu déconcerté de l'erreur populaire? Il écoute en gémissant « la sublime horreur de la canonnade. »

III.

Tout est fini, la république est frappée; peut-être réussirait-on encore à la sauver en rapprochant par un mot de cœur la classe victorieuse de la classe vaincue. Proudhon ne travaille au contraire qu'à élargir et à envenimer la blessure. Les bourres de fusil fument encore sur le pavé qu'il reprend la lutte en parole. « Voici le terme, écrit-il. Comment payer le terme? Il ne s'agit plus de sauver le prolétaire, on l'a jeté à la voirie.... Allez en deuil, le crêpe au bras, le drapeau noir flottant, les femmes en pleurs répétant en chœur la romance de misère : *Cinq sous!* allez au *National*, race désespérée, allez lui demander ce qu'il a fait de la république! » Le texte ici réclame un commentaire; Proudhon dit *le National*, mais *le National* n'est que le surnom de Cavaignac. Proudhon avait accusé le général d'un nouveau massacre de septembre. Le parquet saisit son journal; l'auteur va trouver le ministre de la justice, il demande la levée de la poursuite, et comme un service en attend un autre en bonne économie, il promet en échange de respecter la politique du général. « Mieux vaut Galilée à genoux qu'en prison, » avait-il dit; il conforme sa conduite à sa doctrine. M. Marie ne pouvait en conscience accepter le marché : un ministre de la justice ne saurait dessaisir la justice. Le lendemain Proudhon écrivait cet article sur le terme, qui n'était, à proprement parler, que la dernière cartouche de juin tirée en l'air pour effrayer le passant.

Cavaignac suspendit le journal de Proudhon du droit de l'état de siége; il eut tort assurément: il transformait un émeutier après coup en victime de l'arbitraire. Proudhon rebondit sous la poursuite, et quelque temps après il présente à l'assemblée une espèce de jubilé à la manière juive, une faillite universelle par sixième. Tout débiteur, quel qu'il soit, emprunteur, fermier, locataire, ne paiera plus que les deux tiers de l'annuité qu'il doit servir à son créancier; quant au tiers réservé, une moitié restera au débiteur pour entretenir son ménage, et l'autre moitié passera dans la caisse du fisc pour former le budget. La commission chargée de l'examen de la proposition choisit M. Thiers pour rapporteur; le rapport traita sans miséricorde la banqueroute universelle du sixième. Proudhon demande une remise à huitaine pour préparer sa ré-

ponse, et au jour dit il arrive à la chambre, portant son discours sous le bras : il réclame la parole.

L'assemblée fait silence; Proudhon monte lentement à la tribune, il balance sa tête à droite et à gauche, puis il entame d'une voix traînante, imprégnée d'un accent franc-comtois, la lecture du cahier qu'il a écrit à l'appui de sa proposition; il provoque au premier moment une attention de curiosité, et il a soin de l'entretenir en frottant de temps à autre l'épiderme de son auditoire, mais bientôt il tombe dans la dissertation. L'assemblée sommeille de fatigue, lorsque tout à coup elle part d'un éclat de rire; Proudhon venait de lancer je ne sais plus quel paradoxe. « Ne riez pas, répliqua-t-il; ce que je vous dis là vous tuera, » et il met d'un air tragique le doigt sur son manuscrit, puis il reprend avec le même flegme la psalmodie de sa lecture. Il semble que sa parole distille l'opium, mais à la fin d'une phrase inoffensive il lâche ce mot gros d'une tempête : « Ou la république emportera la propriété, ou la propriété emportera la république. » La chambre moutonne et murmure sourdement comme à l'heure de la marée; Proudhon attend le silence et passe à un autre feuillet, puis à un autre, et ainsi de suite au milieu de l'inattention générale. Enfin il jette ce défi : « Il n'existe plus ni droit ni loi, il n'existe que la force ou, si vous aimez mieux, la nécessité. » Cette fois l'assemblée perd patience, elle bouillonne, elle éclate en cris confus. Le président laisse tomber du haut de son bureau un rappel à l'ordre sur la tête de l'orateur; mais l'orateur ne l'écoute pas, il poursuit à outrance l'écoulement de son manuscrit, et il termine par cette menace : « Le capital ne reparaîtra plus; le socialisme a les yeux sur lui. » Après ce trait final, il descend de la tribune au milieu d'un tumulte inexprimable et traverse la salle d'un pas solennel pour regagner sa place au sommet de la dernière banquette; puis, à moitié renversé sur le dos, la tête inclinée sur l'épaule, il laisse fièrement passer à ses pieds le flux et le reflux d'ordres et de contre-ordres du jour qui tous néanmoins concluent à un blâme du discours. L'assemblée vota le blâme à l'unanimité moins deux voix. — Voilà un coup de tocsin qui a cassé la cloche, disait un montagnard en sortant de la séance. Il avait raison, moins raison pourtant que cet honnête représentant qui cria de son banc à Proudhon : « Vous croyez sauver la république, et vous la tuez. » Il la tuait en effet dans sa mesure d'influence; il fournit alors la matière première du spectre rouge.

Chaque jour cependant apporte son bruit et l'emporte en temps de révolution; le lendemain avait oublié le discours de Proudhon, mais le peuple n'oubliait pas son chômage : il attendait la manne dans le désert, Proudhon la lui avait promise et il devait opérer,

coûte que coûte, le miracle. Alors du haut du ciel de sa théorie il jette au peuple la banque d'échange, et pour abolir le numéraire il commence par demander cinq millions de numéraire; ce n'est plus cette fois le fils du tonnelier qui parle, c'est le Christ d'un monde nouveau, un quatrième personnage de la Trinité. « Je forme, dit-il, une entreprise qui n'eut jamais d'égale, qu'aucune n'égalera jamais. Je veux changer la base de la société, déplacer l'axe de la civilisation, faire que le monde, qui, sous l'impulsion de la volonté divine, a tourné jusqu'à ce jour d'occident en orient, mû désormais par la volonté de l'homme, tourne d'orient en occident. J'ai pris mon point d'appui sur le néant, et j'ai pour levier une idée; c'est avec cela que le travailleur divin créa l'univers. » On ne pouvait mettre plus poliment Dieu à la porte pour prendre sa place; mais quand on fait tant que d'escalader le ciel pour remplacer Dieu, ce n'est plus la peine, ce nous semble, de le prendre comme associé dans une maison de banque, pour mettre cette même banque sous sa garantie. Ce fut une étourderie de la part de Proudhon, d'autant plus qu'il y engage sa signature d'une façon un peu trop dithyrambique pour une question d'argent; mais enfin il avait, lui aussi, son terme à payer au socialisme, et voici de quelle façon il le paya. « Je fais serment, dit-il, devant Dieu » (il l'avait appelé Satan), « et devant les hommes » (il avait déclaré que sur cent hommes il y a quatre-vingt-dix-sept coquins), « sur l'Évangile » (il y croyait médiocrement), « sur la constitution » (il ne l'avait pas votée), « que je n'ai jamais professé d'autres principes de réforme sociale. Je déclare que dans ma pensée la plus intime les principes, avec les circonstances qui en découlent, sont tout le socialisme, et que hors de là il n'y a qu'utopie et chimère. » Il mettait ainsi les autres sectes socialistes hors de concours. Il disait en posant la main sur son cœur : *Ecco il vero...* « Ceci est mon testament de vie et de mort. A celui-là seul qui pourrait mentir en mourant, je permets d'en soupçonner la sincérité. Si je me suis trompé, la raison publique aura bientôt fait justice de mes théories, il ne me restera plus qu'à disparaître de l'arène révolutionnaire... »

Cet article de journal n'est, à vrai dire, qu'un appel de fonds sur le Thabor. Le messie comptait sur cinq millions et fit dix-sept mille francs de recette! L'enfant n'était pas né viable, il expira à point nommé dans la main de l'accoucheur. La terre ne changea pas d'axe, le monde ne tourna pas d'orient en occident, Proudhon ne déposa pas la plume, il ne disparut pas de l'arène révolutionnaire. Il ne tint pas plus son serment sur l'Évangile que sur la constitution; seulement il vengea sa déconvenue sur le président de la république, et le jury le condamna pour ce fait à deux ans de prison.

La police l'arrêta au moment où il prenait la fuite pour la Suisse; elle l'écroua à la Conciergerie. Sa responsabilité de banquier malheureux passe à l'abri d'une grille; mais voici qu'à travers les barreaux de sa prison il fait feu... Sur qui? Sur le pouvoir? Nullement, mais sur quiconque fait de l'opposition au pouvoir soit au nom de la montagne, soit au nom du socialisme, sur Ledru-Rollin, qu'il appelle « un blagueur, » sur Louis Blanc, qu'il nomme « une queue de vipère, » etc. Et pendant ce temps-là Proudhon, prisonnier sur parole, circulait dans Paris et retournait le soir coucher à la prison. Il y avait là une antithèse; où était la synthèse? Elle était dans une lettre au préfet de police Carlier : Proudhon y prenait l'engagement de ne plus écrire un mot contre la politique du président..., et donnant donnant il pouvait aller et venir. Que Proudhon ait écrit cette lettre, on le conçoit à la rigueur : Galilée à genoux est plus grand que Galilée en prison; mais qu'il ait cherché à glorifier cette abdication de soi-même, on ne peut l'expliquer que par sa nature d'esprit. « Je n'ai fait que sacrifier, disait-il, le plaisir d'écrire au plaisir de visiter mes amis... » Et quoi donc? Dieu tout à l'heure et moins qu'un homme à présent! Est-ce là le missionnaire d'une vérité, du moins à son avis? Ni si haut, ni si bas! C'est assez pour l'écrivain de rester debout. Quand on a le salut du monde sous son chapeau, écrire n'est pas un plaisir, c'est un devoir et le premier devoir. On a pris l'humanité à sa charge, on ne s'appartient plus, on lui appartient. On fait un bail à la vie et à la mort avec sa conviction; on n'a pas plus le droit de la mettre au mont de piété que de la vendre à forfait.

Il y avait pendant ce temps-là un homme de bon sens, un Franklin de l'économie politique, qui avait, comme l'autre, le mérite de jeter le sel de l'esprit français sur la sécheresse de la science. C'était Bastiat, cœur honnête dévoré uniquement de l'ambition de la vérité. Il demande à Proudhon la permission de combattre la gratuité du crédit dans son propre journal : Proudhon l'accorde généreusement, et il livre l'économiste à un disciple; mais bientôt le disciple ne suffit plus, il faut que le maître intervienne et il donne une répétition du dialogue de Gorgias; Proudhon ergote, Bastiat argumente; Proudhon injurie, Bastiat discute; Proudhon échappe, Bastiat le ramène; Proudhon fuit dans la métaphysique, Bastiat le serre de près, le prend corps à corps, et ne le lâche qu'après l'avoir réduit à l'absurde. Proudhon rompt brusquement la controverse... Quinze ans après, il en gardait encore le souvenir, et il accusait de mauvaise foi... son adversaire.

L'auteur de *la Mécanique de l'échange*, l'économiste Cernuschi, a repris depuis la question, et il l'a illuminée d'un éclair. On doit distinguer, dit-il, entre le capital présent et le capital futur. Durée

moindre, utilité moindre : l'intérêt vient combler la distance entre l'une et l'autre durée; mais suffit-il de montrer la justice de l'intérêt? n'y a-t-il pas encore à dénoncer le service qu'il rend à la société? Le capital représente le travail antérieur accumulé sur le sol d'un pays. Par conséquent il réduit le montant du travail à faire par la génération suivante de toute la somme du travail déjà fait par la génération passée. Moins de travail manuel à faire, il y a plus de loisir pour la pensée, c'est-à-dire pour l'âme même de la production, car toute production en ce monde n'est qu'une idée à la besogne. Donc le capital multiplie la pensée, et la pensée à son tour multiplie le capital. Il n'y a pas toutefois de meilleure recette pour capitaliser que d'épargner; mais qui épargnera jamais quand du fait de la gratuité du crédit on n'aura aucun intérêt à l'épargne? Pourquoi défricher une terre, si je ne peux l'affermer? Pourquoi bâtir une maison, si je ne peux la louer? Proudhon immole l'intérêt et croit maintenir la propriété; il repousse le communisme et en réalité il retourne au communisme par la traverse; il en avait peut-être la conscience le jour où il disait à Cabet : Montez dans la voiture et laissez-moi sur le siége, je connais la route mieux que vous et je vous mènerai plus sûrement à destination.

La crise approche, trêve au socialisme! La France a peur d'un spectre, le spectre rouge; il faut encore lui faire plus peur et lui montrer le spectre plus rouge, et Proudhon écrit les *Confessions d'un révolutionnaire*. Cette fois il a une verve continue, et il écrit son meilleur pamphlet; il y fouaille impitoyablement la réaction. C'est un coup de nerf de bœuf dans de la peau d'autruche, disait une femme d'esprit; mais il éprouvait le besoin de lancer un autre mot à effet, le mot d'anarchie. Plus de gouvernement d'aucune sorte, anarchie avec ou sans trait d'union; plus de code, rien que l'état de nature réglé par un contrat d'individu à individu. Et si une des deux parties viole la foi jurée? Eh bien alors la force! — Laquelle? irrégulière ou régulière? Proudhon ne le dit pas, bien qu'il ait formulé plus tard le droit de la force, le premier droit à coup sûr pour le lion qui mange le mouton. « Pour moi, dit Proudhon, je ne m'en cache pas, j'ai poussé à la désorganisation politique. » Dans quel intérêt? Il fallait le dire; tout but est avouable. Il ne le dit pas; il avait cependant promis de changer l'axe du monde et de donner au prolétaire double ration sous forme de gratuité du crédit. Le prolétaire jeûnait en attendant, et il avait la faiblesse de rappeler à Proudhon sa promesse. Proudhon avait oublié la banque d'échange, tombée en déconfiture quand Dieu lui-même commanditait l'entreprise! Il y avait là une raison suffisante pour manquer de mémoire. « A quoi bon, disait-il, perdre son temps aux bagatelles? Le monde n'a plus le temps d'attendre le résultat

de nos expériences. Il faut vaincre ou périr dans le champ clos de la révolution; vaincre, c'est-à-dire porter au pouvoir le principe démocratique et social. A quoi bon dès lors la banque du peuple? La Banque de France n'est-elle pas là?... » Elle était là en effet, mais pour faire à certain jour une avance au trésor; la propriété, prise d'une sueur froide, chercha un refuge dans la dictature. Qu'on dresse maintenant, si l'on veut, un monument au terroriste du capital; mais qu'on y mette cette épitaphe : « A Proudhon le capital reconnaissant! » et puis la date du 2 décembre au-dessous.

IV.

Proudhon avait un défaut : il ne pouvait pas parler, il ne savait que crier; mais une fois le cri défendu, et le mot à voix basse seul permis, que devient l'énergumène de février? Il rentre au coin de son feu et il philosophe avec son tison. Après tout, il faut vivre, la vie est courte, sauve qui peut! à quoi sert de bouder? Proudhon fait un nouveau livre sous la rubrique à double entente : *la Révolution prouvée par le coup d'état*. Naufragé de la veille, il monte sur son épave pour faire la leçon à la tempête. On ne gouverne pas comme on gagne le prix Monthyon, dit-il au gouvernement provisoire, et par la même occasion il chapitre la montagne pour avoir trop parlé. « La montagne n'avait qu'à se taire, dit-il encore, et qu'à se tenir prête à partager avec le président le fruit de la victoire. Ne valait-il pas mieux que Michel de Bourges fût ministre d'état et président du conseil le 4 décembre que d'aller à Bruxelles dans un exil sans gloire pleurer l'erreur de l'invisible souverain? » Fouché avait à coup sûr plus d'esprit que Michel de Bourges : il allait toujours au secours du vainqueur.

La nation avait à ce moment la fièvre de la hausse et de la baisse, chemins de fer sur chemins de fer, maisons de crédit, maisons de jeu de toute nature, et toujours l'action à prime; on spécule à outrance. Un homme sort endetté de sa maison et il y rentre millionnaire. Proudhon proteste en petit in-octavo contre cette épidémie d'agiotage; mais il aime l'ironie, il en fait même une déesse; il connaît Huber, l'homme du 15 mai, rentré en grâce auprès du pouvoir, et de concert avec lui il demande au gouvernement la mesure préventive..., sans doute du tourniquet? Non pas précisément, il demande la concession d'une ligne de chemin de fer; il ne l'obtient pas toutefois; son concurrent lui offre un pot-de-vin, Proudhon le refuse à son honneur. Il voit à cette époque M. de Persigny; une fois engagée, la conversation tombe naturellement sur l'un et l'autre empire. « Vous méconnaissez la tradition impériale, dit Proudhon au ministre : Napoléon faisait entrer au sénat

Volney, l'auteur des *Ruines*. Volney, monsieur le ministre, c'est mon maître. Voulez-vous me faire entrer au sénat? J'accepte. » Le ministre sourit, ajoute Proudhon, et me fit un signe d'adieu. Le ministre avait tort, il n'avait pas l'oreille fine; Proudhon sénateur! dira-t-on, mais le Luxembourg en aurait croulé. Et pourquoi donc? Ce n'est pas le passé du tribun qui lui eût fait obstacle, le passé n'était plus pour lui qu'une page tournée. « Je suis aussi dédaigneux du parti jacobin, disait-il, que du parti légitimiste, indifférent sur la forme politique et beaucoup plus soucieux de la besogne des dépositaires du pouvoir que de leur titre. » On comprend maintenant le sens profond caché sous le mot d'anarchie.

Proudhon avait un beau-père fleurdelisé dans l'âme, qui avait passé sa vie à conspirer pour le drapeau blanc; mauvais métier en tout pays, mais en France peut-être plus que partout ailleurs. Le conspirateur adresse une demande de secours au comte de Chambord; Proudhon ne savait pas conspirer, mais il savait écrire, et par dévouement à l'esprit de famille il consent à dresser les états de service de son beau-père. « En septembre 1815 et en mars 1816, dit-il, Piégard eut l'avantage de transmettre d'abord au roi, ensuite à son altesse royale le duc de Berri, des renseignemens utiles sur la présence à Paris de l'ex-reine Hortense et sur les menées des bonapartistes. » La plume, au souvenir de ce haut fait royaliste, serait tombée de la main de tout autre; mais Proudhon a une grâce d'état. La pauvreté lui fait une escorte d'honneur; il peut tout dire, elle écarte de lui jusqu'à l'ombre du soupçon. *Omnia sancta sanctis*, a-t-il osé écrire. Il ne faudrait pas abuser de la maxime.

Quand on écrit à un prince, on peut bien écrire pour un prince. Le prince Napoléon a la spécialité des expositions universelles; il aime à gagner les batailles de l'industrie, et, à vrai dire, de toutes les victoires ce sont encore celles-là qui méritent le mieux un *Te Deum*. Il invita Proudhon à mettre la main à la manœuvre: le socialiste en retrait d'emploi répondit à l'invitation par un mémoire, et le prince, généreux de sa nature, admira convenablement le travail de Proudhon. Si l'empire veut écouter Proudhon, Proudhon lui promet l'éternité; il oubliait, hélas! qu'un Proudhon, — même partiel, même admis à correction, représentait une faiblesse plutôt qu'une force pour le pouvoir. Et vaincu, toujours vaincu, plus vaincu qu'il ne voulait l'être, il cherche en vain le placement du génie protesté de la banque d'échange, lorsqu'un biographe imprudent le tire de son *a parte* et le rejette dans la mêlée. Proudhon répond à sa biographie par une autre biographie. Cette fois on prend en flagrant délit son système de composition, il commence une brochure de quelques pages, et il la fait en trois volumes : *la Justice dans la révolution et dans l'église*. Voltaire disait de Diderot : Il met

plus de pain au four qu'il n'en peut cuire. On en peut dire autant de cette fournée de Proudhon. L'auteur cherche à y prouver la supériorité de l'immanence sur la transcendance, c'est-à-dire de la justice sur l'église. Or qu'est-ce que la justice? Une faculté innée selon Proudhon, et une équation de la liberté. Comme équation, la justice est immuable; comme faculté, elle est mobile, ce qui prouve en passant qu'on peut remuer au repos; l'immobilité est le plus beau mouvement de la manœuvre, disait un capitaine à sa compagnie. Rousseau avait déjà signifié que la morale réside dans la conscience; il vaut mieux en effet mettre la garnison dans la place pour la défendre que la mettre dehors : Proudhon substitue le mot d'immanence au mot de conscience, et il prend ainsi un brevet de novateur.

Mais à quelle conséquence sociale conduit la justice comme il l'entend? Économiquement elle conduit à la balance, ou, si vous aimez mieux, à la commensuration de la valeur. Commensuration par qui et comment? Il ne le dit pas, du moins pour le moment. Sa théorie a toute la pudeur d'une jeune fille à son premier amour, elle craint de trahir son secret, elle ne le révèle que par son embarras; mais plus tard Proudhon confessera ingénument que par la commensuration de la valeur il entend la taxe sous une autre forme et une contrefaçon du maximum. Politiquement la justice conclut à l'égalité de l'homme,... à l'homme bien entendu; mais de l'homme à la femme que pense Proudhon? Il pense que la femme ne fait pas la moitié de l'être humain. Ce n'est que la bête à gésine et la laitière de l'homme, une créature purement passive, et il ajoute lascive. Cependant, si elle n'est que passive, elle ne fait pas l'attaque, elle ne peut que la subir; ce n'est plus la chèvre, comme on l'a dit, c'est le bouc qu'il faut accuser de débauche. Quand on fabrique du paradoxe, on devrait le mettre d'accord avec lui-même, ne fût-ce que pour l'honneur du métier.

Mais qu'importe la logique à Proudhon? Il ne la respecte pas plus que l'harmonie, il parle de tout à propos de tout, et le monde entier défile pêle-mêle dans son panorama. Veut-on voir le cardinal Mathieu? Le voici. Veut-on voir Homère? Le voilà. Après avoir ainsi promené le lecteur de hors-d'œuvre en hors-d'œuvre, l'auteur jette en passant le plan de la cité future couvée dans la solitude de son imagination. Quelle forme de gouvernement préfère-t-il? Aucune pour la minute. Il en faut une cependant. Serait-ce encore l'anarchie? Mais sur cent citoyens il y a quatre-vingt-dix-sept coquins, — il a fait lui-même l'addition, — comment accepter un pareil bagne sans garde-chiourme? Aussi Proudhon renonce-t-il au suffrage universel par mesure de prudence : la nation votera par catégories; il n'y aura d'électeur qu'un électeur collectif, et de crainte

d'erreur la collection elle-même votera sous l'œil d'une commission de surveillance. Qui surveillera cependant la commission de surveillance? car à moins qu'elle n'ait dans sa poche un brevet d'infaillibilité, elle pourrait bien commettre un abus de pouvoir. Presse libre d'ailleurs, totalement libre, sous la seule réserve de la même commission, cette fois de censure! Quant à l'église, Proudhon la fond dans l'état, l'état pape et empereur, l'évêque préfet de police. Voilà la lanterne magique,... où est la bougie?

Ce n'est pas que cette œuvre décousue, tirée en longueur, n'ait de temps en temps une page de lyrisme. La page est en général la gloire de Proudhon; quand une pensée lui porte à la tête, il a un coup de sang d'éloquence. Il y a, entre autres beautés de style, une tirade sur la mort qui donnerait envie de mourir. La police correctionnelle a cru devoir condamner cet ouvrage pour attaque à la religion; la catholique Belgique l'a réédité depuis, et il n'y a pas un Belge de plus ou de moins qui aille à confesse. L'auteur, frappé d'une peine énorme, passa la frontière et alla rejoindre à Bruxelles l'ombre « sans gloire » de Michel de Bourges. A dater de ce jour, sa verve décline; le soir vient déjà, l'ombre tombe sur sa route, et au crépuscule anticipé de son esprit il publie un jeu de mots en deux volumes : *le Droit de la force et la Force du droit*. Chaque faculté, dit-il, porte en elle son droit; or la force étant une faculté,... on tire d'avance la conclusion. Il n'y a rien à reprendre au syllogisme, sinon que la force n'est pas une faculté, qu'elle est une arme, que, ni bonne ni mauvaise en elle-même, son droit dépend uniquement de l'idée qui la met en action. Du droit de la force à l'éloge de la sainte-alliance il n'y a que l'épaisseur de la cause à l'effet. Proudhon applaudit à l'acte qui traita l'Europe comme une ville prise d'assaut et la mit à sac : à toi cette province, à moi l'Italie! Or au moment même où Proudhon répétait le mot du premier empire, que force signifie justice, la Pologne, écartelée de nouveau, râlait sur son lit de torture, la gorge ouverte et la tête pendante. Proudhon trempe son doigt dans la blessure, et avec le sang encore chaud de la victime il signe la quittance du bourreau.

Quelque temps après, il obtient sa grâce et il revient à Paris. La France allait renouveler le corps législatif pour la seconde fois. Que fera la démocratie? Jusqu'alors, elle s'était abstenue. La chambre, réduite à sa plus simple expression, n'avait qu'une publicité restreinte; une opposition entre quatre murs ne pouvait guère servir la liberté. Et cependant à cette époque Proudhon avait hautement blâmé la réserve de la démocratie. Il avait représenté l'*abstention soi-disant vertueuse* comme une lâcheté. « Nous avons trop d'intérêts engagés au corps législatif, disait-il, pour avoir le droit de nous tenir à l'écart. » Le général Cavaignac, élu à Paris, avait re-

fusé de lever la main pour le nouveau régime. Proudhon lui en fait un reproche comme d'une coquetterie de conscience. « Depuis la révolution, dit-il, on ne prête plus serment à un homme, on le prête au peuple et on le légitime par son opposition. » La démocratie n'en persiste pas moins dans une politique d'attente. Le décret de novembre dénoue la langue du corps législatif. La vaillante opposition des *cinq*, reprenant la liberté à son origine, fait de la discussion de l'adresse une véritable constituante d'une quinzaine. Sa parole porte; l'opinion retourne à la liberté. L'heure du scrutin approche; que dira le suffrage universel? On attend la réponse. Une portion de la démocratie, toujours noyée dans sa tristesse d'inconsolable Rachel, plonge de plus en plus dans l'abstention; mais le peuple veut faire quand même acte de présence : Proudhon change d'idée, il entend fermer l'entrée de la chambre à l'opposition; il prend gravement sa tête dans sa main, il imagine la bouffonnerie d'un vote qui vote et qui ne vote pas, il conseille au peuple de porter dans l'urne du papier et rien que du papier. Il déguise le suffrage universel en blanc, comme pour une partie de bal masqué. C'était l'abstention sous la forme d'une attrape.

Et le même homme qui avait engagé la démocratie à prêter serment, changeant aujourd'hui de parole comme de conduite, fulmine une brochure contre ce qu'il appelle la *démocratie assermentée;* il retourne sa thèse en sens inverse, il affirme avec la même intrépidité de conviction que la démocratie a prêté serment « non pas au peuple, mais à un homme, » et il insinue par la même occasion qu'elle pourrait bien avoir commis un parjure. Le peuple vote néanmoins; l'union de la classe bourgeoise et de la classe ouvrière donne la victoire, de ville en ville, au parti de la liberté. Proudhon en éprouve la même tristesse que le pouvoir, et sous le coup de sa défaite il écrit le libelle de *la capacité électorale des classes ouvrières,* — de la capacité, le mot dit tout. Il n'y a d'électeur capable que l'électeur qui vote comme Proudhon. Il remue la lie de 1848 à pleine main, il cherche encore à aigrir la classe ouvrière contre la classe bourgeoise; mais il parle au vent, le peuple ne l'écoute plus, il sait par expérience où l'a mené la guerre de classe à classe; il ne pense pas que la prospérité de Cayenne vaille la peine de recommencer la sinistre école de juin. Alors Proudhon écoule sa mauvaise humeur de tribun éconduit sur l'opposition du corps législatif, et il affirme et imprime que le gouvernement a toujours raison contre elle en toute occasion et sur toute question. « Monseigneur, vous avez menti, » disait De Maistre à Bossuet. — A quoi sert l'opposition? demande Proudhon ironiquement. — Eh! mon Dieu! elle sert à réparer le mal que vous avez fait à la liberté.

Mais voici que Proudhon lui-même, averti par l'heure sévère,

songe à faire son examen de conscience. A partir de l'année où il a tenu la plume pour la première fois, il a toujours excommunié la propriété. Il l'avait dans le temps assimilée à la bête du cirque et il avait annoncé sa mort prochaine. « *Ave, moritura,* lui avait-il crié, tu vas passer par mes mains, » et il avait affilé sur la pierre sa lame de gladiateur. Proudhon a eu le temps depuis lors de remettre la question à l'étude. Il la voit en vieillissant sous un autre aspect, et après amplè examen il réhabilite la propriété. — Pour ses bienfaits peut-être? Pas tout à fait encore. Il lui faut bien ménager l'amour-propre de ses premières critiques. Il justifie la propriété par ses abus, il la proclame sacrée précisément parce qu'elle est abusive. Son vice, voilà sa vertu! « La propriété, dit-il, constituée contre toute raison de droit, peut être considérée comme le triomphe de la liberté. C'est la liberté qui l'a faite, non pas comme il semble au premier abord contre le droit, mais par une intelligence bien supérieure du droit. » A la bonne heure! que ne le disait-il plus tôt?

Eh quoi! il lui a fallu vingt ans pour faire cette découverte que la propriété, abusive en elle-même, tirait sa légitimité de ses propres abus, et après l'avoir maudite, après l'avoir revomie avec je ne sais quelle horreur apocalyptique, il soupçonne tout à coup, comme par hasard, *in extremis,* qu'elle constitue un droit supérieur au droit, le droit même de la liberté, et après une erreur si prodigieuse, suivie d'un plus prodigieux *erratum,* l'adversaire repenti de la propriété trouve le moyen de chanter un *magnificat* à la gloire de son génie, et mieux encore le moyen de prouver qu'il n'a pas varié d'opinion. Et savez-vous comment? En opposant le principe à la fin, comme si le principe ne contenait pas la fin, du moins en principe. Oui, comme principe, la propriété restera illégitime; mais, comme fin, elle devient équitable. Il suffit qu'on la prenne par un bout ou par l'autre pour qu'on ait tour à tour la permission de la maudire ou de la bénir. Proudhon n'avait vu d'abord que le principe, et il avait dit: C'est le vol; aujourd'hui il voit la fin, et il lève le séquestre qu'il avait mis sur la propriété. Et maintenant que la fin lui apparaît et le contraint à proclamer la vérité qu'il avait niée, croit-il donc mettre sa responsabilité en règle par une simple pirouette? Nous pouvons tous nous tromper sans doute, mais c'est un devoir pour nous de faire amende honorable de notre erreur; la reconnaissance du tort commis est une forme de la dignité humaine et comme la rançon de la conscience.

V.

Il faut finir. Proudhon avait pris pour devise: *destruam et ædificabo.* Qu'a-t-il détruit? Rien. Qu'a-t-il édifié? Rien encore; l'écho lui-

même ne répond plus quand on lui redemande la banque d'échange. Proudhon aimait à tenir le miroir devant sa figure et à faire un compliment à son image. Proudhon en contemplation devant Proudhon trouve que Proudhon a beaucoup inventé; il a inventé la propriété c'est le vol, mais il a pris le mot à Brissot. Il a inventé la série, mais il l'a empruntée à Fourier; il a inventé la justice à la place de l'église, mais M. Michelet avait déjà émis cette idée dans une préface; il a inventé la raison collective, mais M. Cousin l'avait nommée la raison impersonnelle; il a inventé la femme ménagère, il veut qu'elle dise à son mari : monsieur, mais il reste au-dessous du Chinois qui brise le pied de sa femme pour la retenir à la maison; il a inventé la gratuité du crédit, mais l'église l'impose de tout temps sous peine de damnation; il a inventé la mutualité de la valeur constituée ou l'équivalence de la valeur : l'utilité vaut l'utilité, pour répéter sa formule; la fonction vaut la fonction, le service paie le service, la journée de travail balance la journée de travail. Et à l'appui de sa thèse, que le service paie le service, comme on peut le voir par son *mémoire* au prince Napoléon, il oblige le riche à donner la moitié de son revenu à son valet de chambre. A ce compte, on ne trouverait plus un fonctionnaire, tout le monde voudrait être valet. Proudhon n'a pas même le mérite de cette folie, un Anglais du nom de Bray en avait donné l'étrenne. « Mutualité de service, dit Bray, égalité de bénéfice. » — « Valeur égale échangée contre valeur égale, » n'est-ce pas là ce que Proudhon appelle en style cabalistique la commensuration de la valeur? L'Amérique n'invente pas, mais elle vérifie. Un Américain, Josiah Warrem, appliqua la doctrine de Bray au bord de l'Ohio, dans la colonie d'*Utopia*. Le bottier y échangeait avec le buraliste une heure de tire-pied contre une heure d'écritoire, service mutuel, bénéfice égal. Qu'en est-il résulté? Que la colonie a tenu parole à son nom de baptême, et qu'elle a fini comme finit toute espèce d'utopie.

Il faut bien avoir dans ce monde l'originalité du mot quand on n'a pas l'autre originalité; on n'est pas un penseur, on sera un virtuose : alors on donne le coup d'archet, on le donne même en sens inverse. Proudhon a le mérite de la contradiction : *quidquid dixeris, argumentabor*, et il argumente pour toute et contre toute doctrine. Un jour il crie : Vive la Pologne! L'heure passe; périsse la Pologne! Une autre fois, il dira : Que le prêtre n'approche pas de mon enfant, ou je tue le prêtre! puis il penchera la tête sur la poitrine, et il affirmera que Rome est aujourd'hui la seule garantie de morale. A un autre moment, il conseille à la démocratie de prêter serment pour entrer au corps législatif, puis il tourne sur le talon et il ajoute : N'entre pas, ou tu te parjures. Ailleurs il annonce une clé magique qui ouvre toute espèce de problème, il nomme cette clé la syn-

thèse, et lorsque le public attend à la porte, Proudhon montre sa main vide, et reconnaît d'un air embarrassé que « l'antinomie ne se résout pas par la synthèse, » autrement dit que la serrure est brouillée. Enfin il court sur le rempart, la tête au vent, en criant : La propriété est morte; Proudhon l'a tuée; puis il revient sur ses pas et il fait du code civil le dieu de la liberté. Une fois en verve de résipiscence, il demande le rétablissement du cens électoral pour corriger la France de la monomanie du suffrage universel. Quelqu'un prophétisait, il y a dix-sept ans, que les filles des conservateurs iraient planter des rosiers sur la tombe de Proudhon. Le temps a-t-il assez donné raison à sa prophétie?

Ce n'est pas qu'on ait le droit de blâmer la contradiction; la dernière opinion peut valoir mieux que la première. On ne doit condamner personne à l'impénitence finale; mais il y a justice à blâmer la mauvaise humeur : quand on émet une idée, on invite le public; on est maître de maison. On doit en faire galamment les honneurs; mais lorsqu'on reçoit l'invité à coups de poing, il prend la fuite ou il va chercher le sergent de ville. Il faut donc toujours respecter le public et plus encore l'écrivain, ce public du public. L'intelligence fait l'homme; le plus grand homme, c'est le plus grand penseur, et le plus grand penseur, c'est le plus grand écrivain, puisque la vérité n'est que la pensée exprimée. Un écrivain qui fait injure à un autre, non-seulement se la fait à lui-même, mais encore il nuit au progrès de l'intelligence, car enfin tout homme préposé au ministère de la parole cherche de bonne foi la vérité, et, lors même qu'il ne la trouve pas, il mérite encore la reconnaissance, car il appelle la réflexion sur son hypothèse, et sous ce rapport il contribue au développement de l'esprit. Proudhon n'a jamais voulu admettre cette assurance mutuelle de l'intelligence, il en a été puni par son isolement. Or qu'est-ce que l'isolement? Le néant du penseur. Il aura fait du bruit, voilà tout; il pouvait faire mieux à notre avis et tirer un autre parti de son talent.

Aimez-vous les uns les autres, disait Voltaire aux encyclopédistes, car si vous ne vous aimez pas, qui diable vous aimera? Proudhon n'aimait pas à aimer, il aimait plutôt à haïr ou du moins à blesser. Notre siècle aura eu peut-être sa part de génie; il a pensé quelquefois, agi à l'occasion, inventé souvent, sans vouloir faire tort à Proudhon, et pourtant en face de ce siècle inspiré Proudhon n'a jamais eu un oubli de lui-même, un mot de cœur pour quoi que ce soit, pour qui que ce soit, même dans son courant d'opinion. En vrai paysan qu'il est, ce qu'il déteste le plus, c'est son voisin. Un homme a rendu service à la cause commune, il aurait le droit de compter sur une marque de sympathie. Eh bien! non, frappe! Dieu

reconnaîtra les siens d'un autre côté. Il y a un poète européen emporté après un long supplice par une maladie nerveuse, et Proudhon, qui devait finir de la même maladie, a le courage de jeter sur ce martyr de l'infirmité humaine cette déplorable épitaphe : « Il a vécu et il est mort en catin digne de pourrir au charnier des filles repenties! » Que dit-il de Rousseau? Il l'appelle une tête fêlée, et il le met au-dessous de la Du Barry; ce n'est qu'une âme vile, un cœur sec, un vrai jongleur; le peuple fera bien de traîner son cadavre à Montfaucon. Voltaire lui-même ne trouve pas grâce devant Proudhon. « Il commence, dit-il, à nous sembler drôle, et si nous n'avions soin de le mesurer à la mesure du XVIII[e] siècle, qui est le pied de roi, il nous paraîtrait de taille assez médiocre. » Le métier de grand-prévôt de la pensée peut être un métier qui a son excuse; encore faut-il y apporter un sentiment de justice et prendre garde à trop presser l'éponge de fiel et de vinaigre.

La critique aurait mauvaise grâce aujourd'hui à soumettre Proudhon à la loi du talion. Il n'a pas eu sans doute le je ne sais quoi du cœur qui fait l'homme complet parce qu'il fait le pendant de la raison. Il a pu avoir le respect de l'amitié au besoin, et on pourrait citer de lui tel ou tel autre trait digne d'une sœur de charité; mais au fond bonté, sympathie, c'est-à-dire la fleur, la grâce même, l'existence, tout cela paraissait à ce fou du cœur une véritable folie. Il ne comprend pas plus la poésie de l'art qu'aucune autre poésie; il préfère Courbet à Raphaël, et cette fois, malgré son penchant à l'ironie, il parle avec sincérité. Et pourtant, en cherchant bien, on lui trouverait peut-être un mérite. On avait trop négligé le peuple sous Louis-Philippe; Proudhon s'est fait peuple pour venger cette indifférence. Il a parlé si fort qu'il a bien fallu l'entendre. Il a posé la question sociale avec violence à coup sûr, mais par sa violence même il l'a imposée à l'attention du public. Il ne l'a pas résolue sans doute, personne ne pouvait la résoudre. Il n'en aura pas moins servi à mettre la question du prolétaire à l'ordre du jour et obligé la France à réfléchir. Autrefois, du temps de la Bible, quand il arrivait malheur à la Judée, on voyait tout à coup passer sur la place publique un homme étrange, venu on ne sait d'où, qui ne savait pas lui-même où il allait. La tête au vent et la toilette en désordre, il tonnait contre ce qu'il appelait l'indifférence, et il annonçait la ruine d'Israël. Quand il parlait une langue pittoresque, la foule l'écoutait avec curiosité et rentrait en elle-même. Elle ne mourait pas sans doute de cette prophétie de malheur, mais elle avait appris à faire son examen de conscience.

EUGÈNE PELLETAN.

MME DE NAILHAC

UN SPHINX DE LA VIE MONDAINE.

I.

Un clair soleil brillait et invitait à la promenade tous les oisifs de Paris. Il y avait dans l'air, quoiqu'on fût au mois de janvier, comme un souffle léger du printemps. A la gaîté du ciel, au vif éclat de la lumière, on aurait pu se croire à Nice. Une grande foule passait sur le boulevard. Tout à coup, vers deux heures, une rafale de pluie et de neige se mit à fondre sur la ville. En un clin d'œil, le boulevard fut désert. L'asphalte, fouetté par l'ondée, luisait comme un miroir. Belles robes et frais chapeaux avaient disparu. En ce moment, une jeune femme surprise par la bourrasque venait de chercher un asile sous une porte cochère de la rue Taitbout; quelques larges gouttes d'eau, qu'elle n'avait pas eu le temps d'éviter malgré la rapidité de sa fuite, tachetaient son grand manteau de velours; elle soulevait du bout de sa main bien gantée le bas de sa robe, qui laissait voir deux pieds délicats finement chaussés. Les hachures de la pluie rayaient l'atmosphère assombrie, le ruisseau gonflé par l'averse se changeait en torrent et débordait sur le trottoir, de petites vagues menaçaient la porte cochère, où le vent s'engouffrait; le talon de la fugitive commençait à battre avec impatience le pavé mouillé par l'embrun. La pluie tombait toujours. Les voitures que Mme de Nailhac apercevait dans la rue passaient avec la rapidité de la foudre, aucune n'était vide. — Je ne puis cependant pas rester là jusqu'à demain! — se disait-elle. Tandis qu'elle regardait en l'air, un coupé s'arrêta subitement devant la porte après l'avoir un instant dépassée; un jeune homme de bonne mine en descendit, s'approcha de Mme de Nailhac, et la saluant : — Voulez-vous permettre à une personne qui a eu l'honneur de vous

rencontrer chez Mme de La Roque de vous offrir sa voiture? dit-il.

— Monsieur de Bois d'Arci, je vous remercie, répondit Mme de Nailhac, j'attendrai, et il en passera bien quelqu'une que je pourrai prendre.

— S'il en arrivait une qui fût libre, toutes les personnes qui vous entourent, madame, se rueraient sur le marchepied; ce serait un assaut. Vous êtes ici comme des naufragés dans une île déserte, je mets mon canot à votre disposition. La navigation achevée, vous me le renverrez.

Mme de Nailhac jeta un nouveau regard vers le ciel; elle n'aperçut que des nuées d'où la pluie tombait à flots. — Monsieur, dit-elle, je suis vaincue par le déluge; mais si j'accepte une place à bord de votre coupé, c'est à la condition que vous garderez l'autre.

— Madame, je ferai comme ce gentilhomme suédois que le roi Louis XIV engageait à monter le premier dans son carrosse; j'obéirai.

Mme de Nailhac prit le bras de M. de Bois d'Arci et franchit le trottoir d'un élan rapide. — Où faut-il donner ordre de vous conduire? dit M. de Bois d'Arci.

— Chez moi, répondit Mme de Nailhac.

— Rue d'Aguesseau 97, cria M. de Bois d'Arci au cocher.

— Ah! pensa Mme de Nailhac, il sait où je demeure.

Assis l'un près de l'autre, ils causèrent de différentes personnes avec lesquelles ils avaient des relations communes et particulièrement de Mme de La Roque, qui paraissait avoir quelque tristesse depuis un certain temps. La voiture allait comme le vent; en dix minutes, elle eut franchi la distance qui sépare la rue Taitbout de la rue d'Aguesseau et entra sous le vestibule d'un hôtel. M. de Bois d'Arci mit pied à terre et offrit la main à Mme de Nailhac. Elle venait de le remercier, lorsque, se retournant : — Monsieur, dit-elle, je suis toujours chez moi le mardi soir; s'il vous plaît d'y venir prendre une tasse de thé, je vous l'offrirai de bon cœur.

M. de Bois d'Arci s'inclina. — Madame, répliqua-t-il, je vous mettrais peut-être dans la nécessité de m'en offrir souvent, si je ne craignais de passer dans votre esprit pour un usurier... Autant que faire se pourra, j'userai sans abuser.

Seul dans sa voiture, à la place même que Mme de Nailhac occupait tout à l'heure, M. de Bois d'Arci n'en put distraire sa pensée pendant quelques minutes. — Elle est tout à fait charmante, se dit-il, c'est ce qu'on pourrait appeler une coquette ingénue... un sourire d'enfant et des yeux de femme.

Dans le même moment, le souvenir de M. de Bois d'Arci, de son humeur aimable, de sa conversation alerte et vive, se présentait à l'esprit de Mme de Nailhac. — Comment se fait-il, pensa-t-elle, qu'il n'ait pas eu le désir de se faire présenter chez moi?... Cela frise

l'impertinence. — En entrant chez elle, Mme de Nailhac jeta un coup d'œil sur un miroir. — Ce n'est cependant pas ma faute, ajouta-t-elle.

Il se trouva que le lendemain du jour où la pluie avait inondé brusquement Paris était précisément un mardi. M. de Bois d'Arci était aux Italiens. Il lui sembla qu'on chantait mal. — Si j'allais chez Mme de Nailhac? pensa-t-il. — Un quart d'heure après, il entrait dans l'hôtel de la rue d'Aguesseau. Mme de Nailhac, qui causait avec un ami d'enfance appelé M. de Bré, rougit en l'apercevant. — Voilà mon sauveur, dit-elle gaîment.

M. de Bré, qui connaissait M. de Bois d'Arci, lui serra la main. Il l'observa ainsi que Mme de Nailhac tandis qu'ils échangeaient quelques paroles. — Son sauveur! fit-il; il s'agit de savoir à présent lequel des deux perdra l'autre.

M. de Bré était de ces hommes qui prévoient les catastrophes de loin. Vers cette époque, en 186., Odette de Nailhac passait à bon droit pour l'une des plus charmantes maîtresses de maison du faubourg Saint-Honoré. Son hôtel était le rendez-vous d'une compagnie aimable et choisie. On tenait à honneur d'y être invité, et lorsqu'un hasard en avait ouvert les portes, celui qui les avait franchies une première fois y retournait, ramené au même lieu par une séduction dont il subissait l'influence sans bien se rendre compte des élémens qui la composaient. Mme de Nailhac avait alors vingt-huit ans à peu près, et les avouait sans en distraire un seul mois; elle était d'une taille moyenne; des amies assuraient même qu'elle était petite. Élégante et gracieuse sans effort, souple dans ses mouvemens, toujours bien assise dans son fauteuil et bien drapée dans sa robe aux longs plis, elle avait le don singulier de ne jamais porter que des étoffes et des bijoux dont la couleur et la forme seyaient à son visage. Elle ne suivait pas la mode, elle adoptait celle du jour en l'appropriant à sa personne, et en tirait des ressources que les plus habiles ne découvraient pas. On n'apercevait rien sur elle qui attirât le regard; tout l'y retenait. Elle était à la fois active et silencieuse, toujours occupée, mais sans bruit. Elle ne forçait pas l'attention à se tourner vers elle, mais elle avait une façon de tendre la main à ses amis qui les enchaînait à son côté. Très pâle, avec des yeux bruns doucement lumineux, les cheveux châtains, la bouche grande et d'un dessin correct, les dents magnifiques, l'oreille fine, rose et pareille à une coquille, le cou délicat et bien attaché, les épaules larges, effacées et telles que le ciseau d'un sculpteur les eût prises pour modèle, Mme de Nailhac joignait à tous ces avantages le don plus rare d'avoir un profil. Par là elle était sûre de vaincre ses rivales et de ne point passer inaperçue. Quand on lui faisait compliment des mille cadeaux

qu'elle avait reçus du ciel en partage, Odette laissait fuir le torrent, et, la dernière phrase achevée, sans prendre un air de modestie, hochant la tête : — C'est vrai, disait-elle, mais on avait oublié d'inviter une fée autour de mon berceau, et celle-là m'a donné des mains qui ne sont pas jolies.

On se récriait. Pas jolies! des mains si mignonnes et si doucement vêtues d'un épiderme frais et blanc! C'était un blasphème.

— Blasphème tant qu'il vous plaira, reprenait Mme de Nailhac; tous ces madrigaux n'empêchent pas qu'elles ne soient laides.

Si des avantages physiques on passait aux qualités morales, on découvrait chez Mme de Nailhac une égalité d'humeur qui étonnait à l'égal d'un phénomène, Paris étant la ville du monde où les nerfs se piquent le moins de solidité. Telle on l'avait vue au printemps, telle on la retrouvait en automne; la pluie ou le vent n'y pouvait rien. Jamais sur ses lèvres de mots piquans, jamais d'observations malignes. Elle ne se plaisait point aux confidences perfides qui sont en usage dans les entretiens du monde; les petites infortunes qui arrivaient à ses amies intimes ne la réjouissaient pas non plus. Elle avait l'esprit aimable, ouvert, bienveillant, avec une nuance de paresse qui n'était pas sans charme et qui n'excluait pas l'originalité; aucune prétention d'aucun genre, point de paradoxes, nul étalage de sentimens. Mme de Nailhac ne connaissait pas l'ennui. Ce n'était pas la moindre de ses singularités.

Odette s'était trouvée veuve à vingt-cinq ans, avec une fortune qui lui permettait de vivre à l'aise dans le monde le plus brillant de Paris. Elle n'avait point eu l'hypocrisie de pleurer ni beaucoup ni longtemps M. de Nailhac. Ceux qui avaient connu son mari en parlaient comme d'un homme atrabilaire qui soignait ses rhumatismes, chassait dans l'intervalle des accès et avait un grand goût pour l'agriculture. Contre l'habitude des gens qui s'en occupent, il avait des terres magnifiques et admirablement entretenues. Il y mettait sa vanité. Une pleurésie rapportée d'un marais où il poursuivait des bécassines l'enleva en trois jours. Mme de Nailhac, à laquelle il laissait tous ses biens, à la charge par elle de ne vendre ni fermes, ni châteaux, porta son deuil convenablement et passa de la laine à la soie, et du noir aux nuances les plus tendres, par ces gradations successives et savantes dont les Parisiennes ont le secret. M. de Nailhac avait vingt-cinq ans de plus que sa femme. Il l'avait rendue heureuse autant qu'il lui était permis de le faire. La reconnaissance d'Odette n'allait pas au-delà d'un souvenir qui déclinait lentement vers l'oubli.

Veuve, riche et sans enfans, Mme de Nailhac était une proie offerte à ces jeunes célibataires qui traversent les salons de Paris comme des brochets voraces les eaux confuses d'un étang; mais, quel que

fût leur appétit, aucun n'avait pu mordre sur son indépendance. L'esprit, le courage, la réputation, les séductions de la naissance et des positions les plus enviées, le charme d'un amour sincère, n'y pouvaient rien. Odette voyait le danger, s'y exposait sans crainte, sans forfanterie, et n'y succombait pas; sa porte restait ouverte à ceux des prétendans qu'elle avait évincés. On en voyait par groupes dans son salon les jours de grande réception. Elle leur faisait un accueil égal. Les plus épris ne revenaient pas; elle n'y pensait plus, et cela sans effort. Un temps ces personnes qui cherchent partout des choses mystérieuses avaient cru à un sentiment profond, secret, inaltérable, à quelque passion entourée de voiles pour un inconnu qui se tenait dans l'ombre. Ce grand calme, qui rappelait la froide immobilité des lacs ensevelis dans le silence des forêts vierges, semblait impossible dans une âme si jeune. Il fallut cependant se rendre à l'évidence. La vie de Mme de Nailhac avait la transparence du cristal; elle n'aimait pas.

Ceux qui la connaissaient le mieux ne la comprenaient point; peut-être ne la comprenaient-ils pas à cause de sa simplicité même, et parce qu'elle se présentait à eux sans détour. Les paysages les plus unis dans leurs plans successifs sont précisément ceux dont il est le plus difficile de circonscrire les lignes et d'arrêter les contours; point de relief, point de cadre pour en déterminer le caractère. On saisit l'aspect et le mouvement pittoresque d'une montagne dont le regard mesure la hauteur et sonde les abîmes; on ne précise pas la monotonie d'une plaine dont les ondulations fuient dans l'espace. Chaque jour, vers quatre heures, Odette rentrait chez elle; elle trouvait à sa place la tapisserie commencée, sur le guéridon le livre ouvert le matin, et auprès du piano ses cahiers de musique favoris. Il y en avait toujours une profusion. La pièce où se tenait Mme de Nailhac était assez grande, avec de hautes fenêtres ouvrant sur un jardin. Un rapide regard indiquait que la maîtresse du logis avait du goût. Assise au milieu de meubles bien choisis et d'objets d'art qui avaient une valeur réelle, ses doigts sur le clavier ou quelque volume à la main, Odette attendait les visites sans impatience. Si on ne venait pas, c'était bien; si la porte ne cessait pas de s'ouvrir et de se fermer, c'était bien encore. Le temps fuyait du même vol.

Parmi les personnes qui la voyaient le plus fréquemment, il en était deux ou trois, — l'une surtout, M. Jean de Bré, — qui avaient surpris par éclairs dans les yeux bruns de Mme de Nailhac des lueurs fauves d'une mélancolie pénétrante. Elle attachait alors dans l'espace des regards profonds, tout baignés d'une tristesse indéfinissable. Il lui arrivait à longs intervalles de s'oublier dans des rêveries. En ces momens fugitifs où M. de Bré l'avait observée, sa grâce

était alanguie, son charme plus attractif, en quelque sorte plus intime; un sentiment d'une intensité plus vive animait son visage: dans le sens idéal du mot, il respirait, il vivait. Un jour que Jean de Bré était resté dans son boudoir, immobile, pendant plus de cinq minutes, sans que les yeux de Mme de Nailhac quittassent une terre cuite de Clodion qu'elle ne voyait certainement pas, il appuya délicatement le doigt sur sa main. — Chère madame, dit-il, m'est avis qu'il ne faut pas que la chrysalide devienne papillon... Les papillons sont fort jolis, mais ils ne durent qu'un printemps. C'est trop modeste pour une jolie femme.

Odette rougit. — Est-ce à dire, répondit-elle, que j'ai quelque ressemblance avec les chenilles?

— Je le souhaiterais pour ces petites bêtes; mais, sans vouloir faire aucune impertinente comparaison, je crois que la prudence vous conseille de rester telle qu'on vous a toujours connue.

— Ne craignez rien, s'écria Mme de Nailhac; je n'ai point envie de changer, même pour être mieux.

La voix cependant n'était pas assurée; un soupir la faisait trembler.

Au moment précis où commence cette histoire, Mme de Nailhac était assise devant son piano. Elle en tirait des sons éclatans et doux, suaves et pénétrans. Un artiste eût reconnu la *Marche funèbre* de Chopin. Une symphonie de Beethoven, abandonnée vers le milieu, succéda bientôt à la *Marche funèbre,* une sonate de Mozart à la symphonie. Les mains d'Odette tombèrent sur ses genoux. — La vie cependant, murmura-t-elle, ne peut pas se composer éternellement de musique... Ce n'est pas plus un opéra qu'un oratorio.

Elle se leva, prit une aiguille, un écheveau de soie, et se mit à piquer délicatement un canevas très fin tendu sur un métier. Au bout de quelques minutes, l'aiguille d'Odette resta inoccupée sur les touffes de roses qui naissaient sous ses doigts. — Ce n'est pas une tapisserie non plus, reprit-elle en repoussant le métier.

Elle changea de place, s'empara d'un volume marqué d'un signet et l'ouvrit. Cette lueur fauve que M. de Bré avait remarquée s'alluma dans les yeux d'Odette, un soupir à demi contenu gonfla sa poitrine. Elle tourna la page lentement, puis ferma le volume et posa la tête dans sa main. — Qui sait? dit-elle d'une voix étouffée.

Quelqu'un entra. — Ah! fit-elle en se levant avec vivacité.

Son visage, illuminé par une flamme, se voila aussitôt. — C'est donc vous, mon ami? reprit-elle en tendant sa main languissamment à M. de Bré.

Jean sourit, et, portant cette main à ses lèvres : — On ne saurait dire plus nettement à un visiteur que ce n'est pas lui qu'on attendait, répondit-il; mais je suis dans mes jours d'opposition : je ne m'en irai pas, je vous en préviens.

— Lors même que je vous prierais de regagner la porte ?

— Quand même vous me feriez jeter par la fenêtre.

— Alors asseyez-vous et causons.

— Votre mansuétude ne me désarmera pas, répliqua Jean, qui s'installa dans un fauteuil.

Il tira sa montre, et souriant : — Cependant rassurez-vous, il n'est pas encore cinq heures... M. de Bois d'Arci, à moins qu'il ne soit mort, sera ici dans cinq minutes.

— Qui vous fait croire que je l'attends?

— Mille symptômes, et vraiment pour une Parisienne c'est trop de franchise. Vous plaît-il que je les analyse? Tenez, le visage que vous aviez tout à l'heure et que vous n'avez plus, le cri que vous avez poussé à mon entrée, votre façon paresseuse de me tendre la main, le regard que vous tournez vers la porte maladroitement,... que sais-je encore,... cent choses qui vous donnent cet air que devait avoir la femme de Barbe-Bleue quand elle criait : « Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Mais je suis bon; aussitôt que le timbre sonnera, je m'en irai.

— Vous n'en ferez rien; ce serait de la dernière impertinence!

— Que vous seriez furieuse si je vous prenais au mot! C'est alors que l'impertinence éclaterait dans tout son lustre.

Mme de Nailhac sourit, et reprenant son aiguille, piquée dans le canevas : — Avec vous, reprit-elle, on ne peut obtenir une parole sérieuse.

Tout à coup, achevant de broder un bouton de rose et sans regarder M. de Bré : — Franchement, que pensez-vous de M. de Bois d'Arci?

— De mon ami Gaston ? Si je vous en disais beaucoup de bien, le mieux que j'en pourrais dire ne serait jamais qu'un pâle reflet de votre opinion. Si je vous en disais un peu de mal, vous crieriez à la calomnie. Le plus simple est de vous raconter ce que je pense de vous.

— Je suis tout oreilles.

Jean prit une pincette, et tisonnant le feu : — Vous êtes sur la pente où le pied glisse, dit-il.

— Ah !

— Et vous allez voir comment, de déduction en déduction, j'arrive à cette prophétie, qui ne me donne aucun droit à la réputation d'Ézéchiel ou de Jérémie. La curiosité vous a mordue; vous n'êtes plus indifférente. Les partitions des meilleurs opéras et les symphonies des plus vieux maîtres ne suffisent point à remplir les heures oisives de votre solitude. Le supplément des tapisseries n'y peut rien. Inquiète ou du moins, si le mot vous paraît exagéré, agitée et curieuse, vous cherchez autour de vous. « Quand une femme cherche, Eblis arrive, » dit un proverbe persan. Eblis, c'est le diable.

Cette démonstration, qui répondait si bien aux lassitudes dont Mme de Nailhac était tourmentée tout à l'heure encore, fit passer une rougeur légère sur son front. M. de Bré, qui l'observait, sourit. — Vous venez de me répondre, dit-il.

— Vous me rappelez ce voyageur qui, voyant des lueurs dans la campagne, se mit à crier *au feu!* On accourut de toutes parts, et on découvrit des feux follets qui dansaient sur une prairie tranquille et froide. Cette prairie, c'est moi.

— J'y consens.

Il y eut un silence. M. de Bré badinait avec une canne légère qu'il tenait à la main. Il regardait un petit tableau placé en face de lui. — Ce paysage d'Orient est fort beau, reprit-il. Marilhat et Decamps ont eu seuls le secret de cette grande clarté blanche et de ces horizons lumineux. Cette toile n'a pas dix pouces de haut, et la pensée s'y perd dans des lointains dont les perspectives sont infinies.

— Oui, répondit Odette sans lever les yeux.

— Votre malheur, poursuivit Jean, est de ne pas aimer les choses qui vous plaisent. Je plains M. de Bois d'Arci.

L'aiguille que Mme de Nailhac faisait voltiger d'une main agile s'arrêta; penchant alors la tête au-dessus du métier : — Expliquez-moi cela, je vous prie, dit-elle.

— C'est fort simple. Vous lisez volontiers les premiers chapitres d'un roman; mais jamais vous ne tournez les derniers feuillets.

— Ah! fit Odette, qui enfonça l'aiguille dans le canevas, un roman déjà! Il me semble, ami Jean, que vous abusez de tous les priviléges, de ceux de l'amitié aussi bien que de ceux de l'imagination; mais, si je crois à l'une, vous savez que je ne crois guère à l'autre.

— *Amen!* murmura M. de Bré.

Un timbre retentit. M. de Bré se leva, et d'un air gai : — Voici le loup, je me sauve, reprit-il, quoique, à vrai dire, je pense que cette fois c'est la brebis qui croquera le loup.

Ce ne fut cependant pas M. de Bois d'Arci qu'il rencontra dans un premier salon; Mme de La Roque passa devant lui comme un trait et entra chez Mme de Nailhac; elle était fort pâle.

— Qu'est-ce donc? s'écria Mme de Nailhac.

— Ma chère Odette, je pars dans une heure; vous connaissez Mme de Chanvri, je crois?

— Certainement; c'est après vous ma meilleure amie.

— Donnez-moi bien vite une lettre d'introduction; je ne veux pas arriver chez elle comme une aventurière.

— Vous allez au château du Ménil?

— Ah! je voudrais y être déjà! On m'écrit que M. de Varanges est en grand danger. S'il meurt, je veux le voir, l'embrasser, recevoir son dernier soupir.

— Mais vous l'aimez donc, ma chère Jeanne?

— Si je l'aime!... Je m'en suis bien aperçue lorsque j'ai lu cette lettre fatale. Mon cœur a cessé de battre... Et j'ai pu le laisser partir! Était-il pâle, désespéré, quand il m'a quittée! Ah! j'en suis bien punie. S'il meurt, vous ne me reverrez plus.

Tout à coup, saisissant le bras de Mme de Nailhac : — Mais cette lettre, vite, il me la faut!

Odette s'assit devant un petit meuble, et trempant une plume dans l'encre : — Vous savez à quoi vous vous exposez en allant ainsi dans une maison où l'on ne vous attend pas et pour quelqu'un qui n'est pas de votre famille?

— Eh! que m'importe?... Je dirai tout à Mme de Chanvri. S'il meurt, je vous jure que c'en est fait de moi; s'il vit, j'espère bien qu'un jour je m'appellerai Mme de Varanges.

Odette écrivit. — Est-ce bien cela? dit-elle en tendant le papier tout ouvert à Mme de La Roque. La lettre contenait ces quatre lignes :

« Ma chère belle,

« Une amie qui tient dans mon cœur une place égale à celle que j'occupe dans le vôtre sollicite l'honneur de vous être présentée. Ce m'est un plaisir de me rendre à ce vœu. Mme de La Roque sera dans quelques heures au Ménil. Vous avez l'âme assez élevée pour comprendre le motif qui lui fait entreprendre ce voyage, assez d'esprit pour en excuser la folie. Elle est seule, tendez-lui la main; elle pleure, ouvrez-lui les bras. Du même coup vous acquérez des droits à son éternelle reconnaissance et des titres nouveaux à mon amitié. Vous savez que je ne crains pas de vous devoir beaucoup, déterminée que je suis à vous aimer toujours.

« ODETTE DE NAILHAC. »

— C'est fort bien, dit Jeanne, qui lut rapidement. A présent embrassez-moi vite... et adieu. A dix heures, priez pour lui, priez pour moi; je saurai s'il est vivant ou mort.

Elle sortit comme elle était entrée, en courant. Restée seule, Odette croisa les mains sur ses genoux, les yeux sur la porte qui venait de se refermer. — C'est donc vrai? cela existe! murmura-t-elle.

II.

M. de Bois d'Arci ne parut pas. Mme de Nailhac, contre son habitude, trouva le temps un peu long. — J'irai à l'Opéra ce soir, — se dit-elle. Après le dîner, elle donna brusquement l'ordre de dételer, et s'arrangea pour attendre minuit au coin du feu. Quelques livres,

parmi les plus nouveaux, étaient sous sa main, son piano tout ouvert non loin de là, sa tapisserie à côté. Il lui semblait que ce n'était pas trop de tous ces auxiliaires pour tuer deux ou trois heures. Vers neuf heures, on sonna, et M. de Bois d'Arci entra. — Enfin! s'écria-t-elle.

— Voilà un mot qui va me donner du bonheur pour un mois, dit Gaston.

— N'en soyez pas trop fier... Il y a des heures dans la vie d'une Parisienne où tout visiteur qui se présente est accueilli comme ce prince Charmant dont parle le bon Perrault. Je n'ai presque vu personne aujourd'hui, et je suis un peu lasse de causer avec moi-même. A présent je vous tiens et je vous garde. Qu'avez-vous fait? pourquoi n'êtes-vous pas venu tantôt?

— Je me suis occupé de vous.

— De moi?

— Oui, mais avant de m'expliquer, laissez-moi vous demander des nouvelles de Roger.

— Ah! ce pauvre Roger! vous y pensez encore? vous y croyez?

— Eh! qu'y faire? ce n'est pas moi qui le veux, c'est l'expérience. La vie de toute femme, a dit un philosophe, est un problème dont il faut dégager l'*x*. Selon les temps, cet *x* mystérieux s'appelle Alcibiade, Lovelace ou Saint-Preux, quand il ne porte pas bourgeoisement le nom de Philippe ou d'Émile. Il a été décidé un soir, entre nous, il y a de cela six semaines, que votre inconnu s'appellerait Roger. J'attends Roger, je cherche Roger.

— Cherchez, répliqua Odette d'une voix un peu sèche.

— Faut-il ajouter, madame, qu'un sentiment indéfinissable me fait espérer que jamais je ne le découvrirai? Eût-il toutes les grâces et toutes les séductions, eût-il l'enthousiasme de René uni à la constance de Werther, il me semble que jamais cet être idéal ne vous méritera. Je me sens des trésors de haine contre ce Roger. Et cependant j'ai la certitude douloureuse qu'un jour, — qui sait? demain peut-être, — il surgira devant vous, et que ce jour-là vous l'aimerez. Dieu ne vous a pas créée telle que vous êtes pour rester insensible éternellement. Il n'a pas mis dans vos yeux cette clarté pénétrante, dans toute votre personne ce charme sympathique, dans votre voix ces cordes musicales dont le cœur est ému après que l'oreille en est caressée, pour qu'un matin la flamme tout à coup ne vous envahisse pas.

Mme de Nailhac venait de poser ses deux coudes sur ses genoux, et dardant un regard vif sur M. de Bois d'Arci : — C'est fort joli, tout cela, fit-elle en l'interrompant; mais tout cela ne me dit pas ce que vous avez fait aujourd'hui, ni comment à mon insu vous vous êtes occupé de moi.

Un certain trouble se peignit sur le visage de Gaston. — C'est presque une confession que vous me demandez, dit-il.

— Je fais mieux, je l'exige.

— Eh bien! je connaissais chez un marchand de curiosités un tableau de l'école française dont j'avais grande envie. Bien des fois j'avais prié ce marchand de me le céder; malheureusement un caprice de sa femme s'y opposait. Elle a quelque part à la campagne une collection de portraits historiques, et elle destinait ma princesse, une princesse de Conti, s'il vous plaît, à parer son plus beau salon.

— Ah! c'est une princesse de Conti?

— Oui, madame. Enfin aujourd'hui, vers six heures, après mille démarches et des négociations diplomatiques dont je vous épargne le détail, j'ai eu ville gagnée, et à l'heure où je vous parle, mon trésor est chez moi suspendu à la plus belle place, où je ne me lasserai jamais de le contempler.

— Contemplez-le, monsieur, vous ne sauriez mieux faire pour un portrait dont l'acquisition vous a coûté tant de soins et probablement une grosse somme d'argent dont vous ne dites rien; mais moi, où suis-je?

— Eh! madame, la princesse de Conti, c'est votre image. On dirait que vous avez posé tout exprès pour Largillière. Tous ceux qui vous connaissent pousseraient un cri en voyant ce portrait; pour moi, qui vous ai analysée à toutes les heures du jour et qui vous ai vue dans la peine et dans la joie, il y manque peut-être quelque chose que seule vous avez, ce port de tête d'une grâce indicible, cette finesse de traits dont le burin d'un maître aimerait à reproduire l'exquise délicatesse sur l'agate ou le jaspe... Ce n'est pas vous,... et cependant c'est vous.

— Et je suis tranquillement, à ce qu'il paraît, accrochée à quelques pieds du sol dans votre appartement, entre une mandarine du Japon, j'imagine, et quelque pipe turque, fruits de vos lointains voyages?

— Ah! madame, vous êtes seule, si bien placée que du premier regard on vous voit. Il n'y a que vous dans cette pièce, moi seul j'y entre. Je l'ai choisie entre toutes. Ce n'est plus un salon, c'est un sanctuaire... J'y ai passé bien des heures aujourd'hui; combien de jours n'y passerai-je pas dans l'avenir!

— Savez-vous bien, mon cher monsieur de Bois d'Arci, que sans coquetterie aucune je puis croire que c'est une déclaration que vous me faites?

Gaston se leva tout tremblant. — Il peut se faire, dit-il, que dans une heure je vous aie vue pour la dernière fois; mais la vérité me défend de rien rétracter de ce que je vous ai dit. Oui, je

vous aime, et je vous aime du plus profond de mon âme. Cet amour ne m'a pas vaincu du premier coup comme la foudre renverse un arbre; il m'a pénétré lentement, jour à jour, heure à heure, comme une eau limpide s'infiltre dans la terre et va chercher dans des profondeurs invisibles les racines qu'elle doit féconder. Un soir, en vous disant adieu, j'ai pris votre main, et j'ai senti en la serrant que le charme avait opéré : je vous aimais. Depuis, je n'ai pas cessé d'être à vous dans le secret de mon cœur. Vous voir, vous chercher, vous attendre, vivre d'un mot, d'un regard, d'un sourire, s'entourer de chimères que l'on adore ou que l'on redoute plus que des réalités, s'émouvoir d'un son, s'enivrer d'une parole, s'attrister d'une absence, pleurer d'un oubli, vingt fois se repaître des mêmes choses, craindre tout, espérer je ne sais quoi, et par-dessus tout, au-delà de tout, dans l'éternité, ne voir que vous, ne désirer que vous, et m'étonner d'avoir pu croire que je vivais avant de vous avoir rencontrée, voilà mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre.

Un soupir gonfla la poitrine de M. de Bois d'Arci; la voix venait de lui manquer.

— Continuez, lui dit Odette.

— Ah! vous êtes cruelle! Je vous dis les choses comme je les sens, et vous me raillez!

— Non pas! Je vous parle même plus franchement que les femmes ne sont accoutumées à le faire. Me suis-je fâchée seulement? Bien au contraire; j'ai écouté jusqu'au bout, et sans vous interrompre, la confession que j'ai eu l'étourderie de vous demander. N'était-ce pas avouer qu'elle ne me déplaisait point?

— Dieu bon! s'écria Gaston.

Il allait continuer; Mme de Nailhac l'arrêta. — N'allez pas crier ville gagnée, comme vous me disiez tantôt à propos d'une princesse de Conti. Je ne le suis point encore, Dieu merci; il se peut même que je ne le sois jamais. En attendant, je veux bien ne pas vous cacher que de toutes les personnes, et le nombre en est grand, qui m'ont fait l'aveu de leurs sentimens, il n'en est point qui m'ait touchée autant que vous. Je vous crois sincère. Tout à l'heure, tandis que vous parliez, la pâleur du marbre sur le front, les lèvres tremblantes, la voix émue, il me semblait que je lisais un chapitre de roman. Quoi! me disais-je, il y a donc des hommes qui éprouvent de telles choses, en plein Paris, à l'heure même où le vaudeville éclate de rire, où le mélodrame pleure, où l'opéra chante? C'est un miracle! et je me gardais bien de vous arrêter. Cela me faisait l'effet d'une belle musique, et je ne me lassais pas d'en écouter les mélodies.

— Après un tel aveu, le plus sage serait peut-être de ne plus chanter de mélodies et de s'en aller.

Une larme que l'orgueil s'efforçait de retenir grossit entre les paupières de M. de Bois d'Arci. Odette lui prit la main. — Je n'en sais rien, poursuivit-elle d'un accent plus doux, il se peut que je ne sois pas faite pour le sentiment que vous savez exprimer avec tant de charme, et cependant je crois que les heureux sont ceux qui aiment. J'ajouterai que, si quelque jour Roger se trouve sur mon chemin, je vous en avertirai le premier.

— Le premier... ou le second, dit M. de Bois d'Arci avec un triste sourire.

— Non pas; j'ai dit le premier, et je le maintiens.

Mme de Nailhac tira le cordon d'une sonnette; un domestique entra apportant le thé. — A présent causons, ajouta-t-elle; s'il ne vous plaît pas de parler de la comédie nouvelle, vous me parlerez de vous. Vous êtes l'un des causeurs les plus aimables que j'aie rencontrés, vous ne pouvez rien dire que je n'y sois attentive, et jamais je ne vous dirai : C'est assez.

— Allons, c'est une porte ouverte à l'espérance!

— Ouverte, non; entr'ouverte, oui.

Au moment de se retirer, et depuis une heure la pendule avait sonné minuit, M. de Bois d'Arci leva sur Odette un regard souriant. — Maintenant que vous savez tout, j'ai comme un remords, dit-il. Ce portrait que j'ai chez moi, c'est presque un vol que je vous ai fait.

Odette regarda la pendule. — Il est très tard, répondit-elle; si Mme de Nailhac ne vous permettait pas de garder la princesse de Conti, vous ne vous en iriez pas... Bonsoir.

Gaston disparut sans répondre, mais le dernier regard qu'il jeta sur Odette la poursuivit jusque dans son sommeil. C'était comme un rayon de feu. — C'est bon d'être aimée; est-ce bon d'aimer? se disait-elle. Elle ferma les yeux et ne les ouvrit plus.

III.

M. de Bois d'Arci n'était plus tout à fait un jeune homme, mais il avait un amour de la vie qui lui tenait lieu de printemps. Il possédait une fortune honnête et en usait largement. Il occupait au ministère des affaires étrangères une position considérable. — Cela me permet de croire que je fais quelque chose, disait-il. Au fond, M. de Bois d'Arci travaillait beaucoup et travaillait bien. Il avait l'esprit sérieux sous une surface brillante, mais il fallait le bien connaître pour deviner cette profondeur. A l'encontre de bien des gens qui se parent de qualités qu'ils n'ont pas, M. de Bois d'Arci mettait un soin extrême à dissimuler celles dont il était pourvu. L'origine des peuples, les diverses phases de leur histoire

au point de vue diplomatique, leurs alliances, leurs ressources diverses, les rapports de leurs législations, étaient pour son esprit curieux des sujets d'étude continuels. Personne mieux que lui n'était au courant de certaines questions, et il aurait eu des occasions d'avancement rapide, si une certaine habitude d'analyse et de concentration ne l'avait retenu à Paris, où, disait-il, le choc des passions et des hommes produit des résultats psychologiques dont le relief et l'inattendu ne se rencontrent nulle part. Ce spectacle suffisait à son ambition. Fort amoureux de voyages aux environs de la vingtième année, Gaston avait eu ses heures de folie qu'il ne regrettait pas. Son seul chagrin peut-être était de n'en avoir pas compté davantage. Quelque bruit de ses succès et de ses aventures s'était répandu dans le monde; il n'en parlait jamais. Quand on le questionnait à ce sujet, il souriait. — Il en est de ces souvenirs comme de ces flacons d'essence que l'on a touchés, disait-il; si le parfum de l'essence reste aux doigts, on oublie la forme et la couleur du flacon. — Au physique, il avait la physionomie expressive et un sourire intelligent, la taille souple et le geste dégagé. Il était un peu chauve, mais cela ne messéyait pas à l'air de son visage.

A son réveil, lorsque, fraîche et reposée, Mme de Nailhac se souvint de l'entretien qu'elle avait eu la veille avec Gaston, un soupir de satisfaction entr'ouvrit sa bouche aux lèvres expressives. Un élément nouveau venait d'entrer dans sa vie : elle n'en avait peut-être pas un besoin extrême, mais il ne lui déplaisait pas d'en goûter les délicatesses et d'en connaître les émotions. Seulement ces émotions, les connaîtrait-elle? Ce langage enflammé, sincère, pénétrant, qui frappait son oreille, et dont son cœur avait été doucement bercé, saurait-elle jamais en balbutier les syllabes magiques? Un sourire d'incrédulité éclaira soudain son visage. — Et cependant, murmura-t-elle, je l'attends!

Cette attente, on le conçoit, ne fut pas trompée. A quatre heures, M. de Bois d'Arci sonnait à la porte; trois minutes après, il attaquait les premières mesures de cette cantilène que tant de bouches ont chantée, dont tant de larmes accompagnent les ivresses si vite évanouies, et qu'on regrette aussitôt qu'on n'en sait plus ni l'air ni les paroles. Odette l'écoutait, tandis que sa main paresseuse s'oubliait par intervalles sur le canevas. Des lueurs tendres passaient dans ses yeux; elle avait de petits mouvemens de tête approbateurs, des sourires caressans : on aurait dit un dilettante qui savoure l'exquise perfection d'un chant dont la mélodie lui semble originale. Comme on applaudit après un passage difficile habilement enlevé, Odette tendit à Gaston cette main qui n'était pas jolie, et qu'il trouvait la plus charmante du monde. — Oui, vous êtes sincère, vous m'aimez, je le sens, dit-elle : vous avez ce trouble et dans les yeux

cet enchantement dont parlent les poètes, et auquel j'ai tant de peine à croire; mais ce qui me plaît en vous surtout, c'est que vous oubliez de me demander ma main. Par là, vous sortez du vulgaire et du suranné.

— Mais si j'osais croire...

— Gardez-vous-en bien! Je n'ai qu'une pauvre petite illusion, à savoir que mes cent mille francs de rente, cent mille francs en terres, s'il vous plaît, ne sont pour rien dans votre amour; laissez-la-moi, la proposition d'un contrat gâterait tout.

— C'est entendu; je ne vous en parlerai jamais, et cependant...

— Voilà deux mots de trop, le reste était bien. Je dis un peu *qui sait?* à propos de tout. Qui sait? dirai-je encore; il se peut que moi, la première, je vous engage à passer chez mon notaire... Jusque-là laissons dormir la question du mariage.

— Je le jure! répondit gaîment M. de Bois d'Arci.

Il fut convenu tacitement que Gaston verrait Odette tous les jours. Ce qu'il éprouvait en la quittant, il ne le savait pas bien lui-même. L'espoir surnageait, mais la crainte était au fond avec un mélange d'amertume et de jalousie qui ne lui laissait plus une heure de liberté d'esprit. Il n'eût pas échangé, il est vrai, ces tourmens pour toutes les félicités d'un paradis où Odette ne se fût pas trouvée. Il y avait des jours où un mot l'emportait au ciel, des heures où elle avait une manière de le regarder qui le jetait dans des ravissemens. Le plus clair cependant était que sa vie se composait de bonheurs qu'un sage n'eût pas souhaités à son plus mortel ennemi. Il s'échappait quelquefois en des paroles d'une violence contenue où éclataient sourdement tous les ressentimens de son cœur. — Quoi! vous vous plaignez! lui dit-elle un soir; mais le plus heureux, c'est vous! N'avez-vous pas des agitations sans cesse renaissantes, l'émotion, mille surprises? Or tout cela, c'est la vie... Qu'ai-je, moi? Des promenades, des tapisseries, de la musique! Si mon cœur bat quelquefois, et je vous dois ce phénomène, il ne me fait rien connaître encore des choses dont le vôtre est plein. Arrangez-vous pour que ces tourmens contre lesquels vous vous révoltez, je les apprenne à mon tour; il me semble alors que vous n'aurez pas perdu votre temps.

Ces paradoxes arrachaient un sourire à M. de Bois d'Arci; mais il ne parvenait pas à croire qu'il fût le plus heureux des mortels. Chaque jour il pénétrait plus avant dans l'intimité d'Odette, il ne pénétrait pas dans les replis de son caractère. Il lui arrivait parfois de la presser de questions. — Eh! que vous dirai-je? répondait-elle avec une nuance d'impatience. Croyez-vous que je ne serais pas charmée de me connaître moi-même? mais quelle femme, quelle

Parisienne surtout, a vu jamais le fond de son âme? Nous sommes des fleurs nées dans une serre chaude, les fleurs d'une civilisation exquise et raffinée qui nous a fait éclore au milieu des fantaisies et des conventions d'un monde tout plein de délicatesses maladives et de sentimens tout à la fois irritables et languissans. Nous sommes sincères et menteuses à notre insu; l'heure, l'impression du moment, le vent qui souffle, il n'en faut pas davantage pour transformer en perfidie ce qui la veille encore était la vérité. Ah! savoir ce que l'on veut, être bien sûr que ce qu'on espère on le désire, voir clair dans ces ténèbres qu'on porte au dedans de soi, être bien convaincu que les battemens d'un cœur jusqu'alors muet ne sont pas l'effet puéril d'une irritation nerveuse, mais le magnifique élan d'un sentiment sincère et fort, ne pas craindre, ne pas hésiter, c'est mon vœu le plus ardent. Est-ce ma faute si un dieu jaloux m'enchaîne dans mon incertitude?

Un soir qu'elle avait parlé en ces termes, tout en vidant à petites gorgées une tasse de thé, Gaston se leva subitement comme un homme prêt à disparaître. — Ah! vous n'aimerez jamais, s'écria-t-il.

— En êtes-vous bien sûr? répliqua-t-elle.

Gaston eut comme un éblouissement, jamais flamme plus belle ne brilla dans un regard plus chargé de promesses.

Un élan le porta à ses pieds. Odette l'arrêta d'un geste vif. — Ah! vous êtes terrible! fit-il.

— Non pas! je suis vraie.

M. de Bois d'Arci reprit son attitude première avec cette liberté aisée que donne une longue habitude du monde. — Je n'ai point la prétention de tout comprendre, ajouta-t-il presque aussitôt, et j'ai devant moi une énigme vivante dont le mot échappe à mes recherches. Si je pouvais vous parler avec indifférence, je vous comparerais à ces inscriptions en caractères hiéroglyphiques qu'on découvre sur des monumens de porphyre et de granit, et dont le mystère antique défie la science. Ne sauriez-vous essayer de vous traduire pour un ami sincère?

— C'est un peu le récit de ma vie que vous demandez là; elle n'est point telle qu'on y trouve matière à de longs mémoires.

— Dites toujours.

— Eh bien! sachez donc que tout enfant je me trouvais l'unique héritière d'un riche industriel du Perche, qui avait tout à la fois un château, des forêts et une filature. Je n'ai jamais connu d'homme plus occupé. C'était sa coutume de prétendre que, lorsqu'on a le temps de faire quelque chose, on ne fait rien. A ce compte-là, il devait faire une terrible besogne. Il était toujours courant, écri-

vant, discutant. Je le voyais par éclairs. Quand il me rencontrait, il me donnait sur les joues une petite tape de ses doigts vigoureux. Il ne m'embrassait jamais autrement.

— Ah! diable!

— Et j'étais convaincue qu'aucun enfant du pays ne recevait d'autres caresses et de plus douces. Quand par aventure un voisin lui en faisait l'observation, mon père haussait les épaules. — Manque-t-elle de quelque chose? disait-il; elle a du linge plein ses armoires, des poupées plein les mains, et des professeurs de toute sorte plein la maison. Le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe! — Il y avait auprès de moi une tante, sœur de ma mère, qui tenait à la noblesse de la province par sa famille. Son mari, mort depuis longues années, avait eu sa place à la cour du feu roi Charles X. C'était une personne verte, acerbe, enracinée dans ses idées, et qui n'avait, à aucune époque de sa vie, entretenu commerce avec les illusions et la poésie. Je dois vous prévenir qu'elle enfermait dans ce cercle fatal toutes ces choses idéales auxquelles certains hommes, parmi lesquels vous êtes, attachent un si haut prix. Elle estimait qu'un air de danse et quelque ajustement nouveau étaient plus utiles. — Au moins cela se comprend-il, — disait-elle. La première fois que Mme d'Aureillan parut à la maison après la mort de son mari, elle me trouva tout en larmes. J'avais perdu dans la même journée un petit chien qui trottait toujours sur mes talons et une amie qui jouait avec moi à la poupée. L'un s'était égaré au fond des bois; l'autre avait été ramenée à son couvent. En apprenant la cause de mon chagrin, Mme d'Aureillan se mit à rire : — Si vous pleurez pour tout ce qui s'en va, dit-elle, vous y perdrez vos yeux... Un chien et une amie, tout cela se retrouve. — Je ne comprenais pas bien ce langage, mais il me rendit sérieuse sur-le-champ. Petit à petit et sous l'influence de cette parole qui avait la froideur métallique d'une lame de canif, je me déshabituai de pleurer; n'était-ce pas désapprendre de sentir?.. Quand un attendrissement subit me gagnait, ma tante avait une façon de me regarder en haussant légèrement les épaules qui me faisait rentrer en moi-même. Ce fut dès lors Mme d'Aureillan qui dirigea mon éducation.

— Elle seule?

— Elle seule. Malgré son humeur tranchante et ses répliques volontiers aiguisées, nous faisions bon ménage : personne qui fût plus accommodante dans le menu détail de la vie. En dehors de mes heures de leçons, j'allais partout et furetais partout, à la bibliothèque ainsi qu'au jardin. Un soir, elle me surprit lisant un volume de *la Nouvelle Héloïse*. — Mignonne, me dit-elle, tu aurais au bout

des doigts la fameuse lanterne de Diogène que tu chercherais vainement quelqu'un dans la province qui ressemblât à l'amant de Julie... On n'en fait plus. A présent lis toujours, si ça t'amuse. — Je jetai le volume. Je me souviens qu'une autre fois une amie de Mme d'Aureillan nous raconta qu'un jeune homme à qui l'on avait refusé la main d'une fille qu'il aimait s'était jeté dans la rivière. — On n'a point retrouvé son corps, ajouta-t-elle en pleurant. — Malgré les germes d'insensibilité déposés en moi, des larmes me vinrent aux yeux. Mme d'Aureillan partit aussitôt d'un fou rire. — C'est qu'il aura suivi le courant, toujours nageant, dit-elle; attendez seulement vingt-quatre heures, et il reparaîtra frais et dispos comme une anguille. — Le hasard voulut qu'elle eût prédit la vérité de point en point. — Chère petite, reprit-elle, les gens qui se tuent par amour finissent toujours par se marier et font souche d'enfans gros et gras. — Je jurai bien de tenir en bride dorénavant mon imagination et ma sensibilité.

— Et vous y avez réussi, à ce que je puis croire?

— Ce sont des choses qu'on ne sait bien que la veille du jour où l'on n'a plus rien à apprendre.

Arrivée à ce point de son récit, Mme de Nailhac ne cacha point à M. de Bois d'Arci que son père était venu à mourir presque subitement, alors qu'on pouvait supposer qu'il vivrait jusqu'à cent ans. De sa grande fortune, il ne restait que des parcelles, quelques terres, quelques rentes, quelques valeurs. Les affaires avaient dévoré ce que rapportaient les affaires. Mme d'Aureillan prit sa nièce à part, et lui tapant sur la joue en souvenir de son père: — Mignonne, ne te chagrine pas, je n'ai point d'enfans et j'ai du bien, — lui dit-elle. A l'expiration du deuil, les partis se présentèrent. L'un d'eux avait pour lui sa jeunesse et sa bonne mine. — Il me plaisait, ajouta Odette.

— Et vous l'appelez? répliqua M. de Bois d'Arci.

— Henri de Faux. Malheureusement M. de Faux m'aimait.

A ce mot, qui partit comme une balle, M. de Bois d'Arci soupira.

— Seriez-vous bien aise qu'il m'eût épousée? ajouta Odette.

— Non, certes.

— Alors soupirez moins et écoutez-moi jusqu'au bout. M. de Faux avait cette manie de prendre tout au sérieux. Un sourire, un regard, une fleur, une distraction, un mot, des vétilles auxquelles je ne prenais pas garde, étaient pour lui des affaires d'état. De là mille discussions sans cesse renouvelées et partout deux yeux enflammés attachés sur les miens. — Ma chère, me dit Mme d'Aureillan, c'est ainsi que sont faits les amoureux, point aimables, mais jaloux et tyranniques. Dans les grandes occasions, ils verseraient, disent-ils, leur sang goutte à goutte pour leur idole; mais, ces

grandes occasions ne se présentant jamais, ils en ont mille pour rendre journellement la vie insupportable aux personnes qu'ils adorent. — M. de Faux fit si bien qu'un matin j'épousai M. de Nailhac.

— Presque un vieillard! Ce mariage vous a-t-il rendue bien heureuse?

— Mon ambition n'allait point jusque-là. Avec M. de Nailhac, je n'ai pas souffert. J'attends pour savoir s'il y a autre chose que des négations dans la vie. Si vous parvenez à me démontrer que M. de Faux m'eût fait connaître un bonheur plus vif, je ne vous en voudrai pas. A présent vous savez tout.

— Et c'est absolument comme si je ne savais rien, dit M. de Bois d'Arci, qui se leva; mais j'ai commencé, je continuerai.

— Et je prierai pour vous, ajouta Mme de Nailhac.

IV.

Sur ces entrefaites, Mme de Nailhac reçut une lettre qui arrivait du château du Ménil. — Ah! cette pauvre Jeanne! fit-elle.

« Il vit, comprenez-vous? disait la lettre. Chaque jour je le vois, il me parle, je l'entends, il est sauvé; il me semble que je suis pour quelque chose dans le miracle qui nous l'a rendu. Qui dira ce que peuvent les élans d'une sympathie ardente toujours prête au sacrifice? Pourquoi une existence en péril ne serait-elle pas sauvée par une existence qui s'offre en holocauste? Quand je suis arrivée, la mort allait le prendre. Il m'a reconnue et m'a tendu la main; je suis restée debout et souriante. Mme de Chanvri m'a comprise avant que j'eusse parlé. Elle m'a embrassée. — Dieu est bon, il vivra! me dit-elle tout bas. J'ai senti que je l'aimerai toujours pour ce mot-là. Un matin j'ai vu dans les yeux de celui qui s'en allait une lumière qui n'y était pas la veille; je suis tombée à genoux. Il y a des sensations de bonheur qui vous écrasent; je sanglotais. La main de M. de Varanges qui pendait hors du lit a cherché la mienne et l'a rencontrée. — Rassurez-vous, m'a-t-il dit, je n'ai plus peur. — Cette lumière que j'avais vue briller, elle ne s'est plus effacée. De cette place où je vous écris, et c'est la première heure que je lui dérobe, je le vois... Il est assis au soleil, il lit, il respire un air tiède et sain qui le fortifie; quelquefois il tourne les yeux vers moi. Quand j'aurai fini, j'irai le prendre, nous ferons un tour ensemble; sa marche n'est pas encore aisée, je me plais dans les petits soins que sa faiblesse réclame. Il s'y soumet malgré son orgueil masculin. Quelquefois je lui fais la lecture; je comprends mieux ce qu'il entend. Son regard, quelques mots, guident ma pensée vers des hauteurs qu'elle n'avait pas atteintes. Nous causons; sa parole éclaire tout comme un rayon. Le soir, nous faisons

de la musique: là je reprends mes avantages; il me remercie par son attention. On vivrait ainsi des mois et des ans. Il est si bon, si sincère, si rempli de moi!.. »

Quand elle eut achevé cette lecture, Mme de Nailhac posa la lettre tout ouverte sur ses genoux. — Sa vie est pleine! murmura-t-elle avec un soupir. Sa pensée se concentra sur Jeanne. Dans la vie de Mme de La Roque aucun trouble, aucune indécision; elle l'avait remplie des meilleures choses, la bonté, la droiture, la franchise, le dévouement. On voyait dans son âme comme dans une eau limpide. Elle n'ouvrait pas son cœur ou sa maison à tout venant; mais, la chose faite, c'était pour toujours. On ne savait qu'on l'aimait que par le vide que faisait son absence et le chagrin qu'on en éprouvait. Elle assurait en riant que rien n'est plus facile que l'existence. — Il suffit de faire chaque jour ce qu'on doit faire chaque jour, disait-elle, et d'appliquer à toute chose le même soin et la même vigilance. — Je ne la vois jamais assez, reprit Mme de Nailhac les yeux sur la lettre de Jeanne.

M. de Bré entra. — Je vous prends encore en flagrant délit de rêverie, dit-il. Est-ce ce bout de papier qui en est cause?

— Peut-être, c'est de la poésie en prose, répondit Odette avec un sourire.

Jean haussa les épaules. — De telles lectures sont malsaines, répliqua-t-il; mais laissons cela : je viens faire œuvre d'écolier, c'est-à-dire vous donner un avertissement. Vous n'en ferez aucun cas, mais du moins ma conscience ne me reprochera rien.

— Qu'a-t-elle donc à s'agiter, mon ami? La mienne sommeille encore.

— J'ai grand'peur qu'elle ne renouvelle le miracle de la Belle au Bois dormant. Permettez que je sonne du cor à son oreille. Si Gaston de Bois d'Arci était un de ces fils de famille qui croquent leur légitime en mille sottises, je me garderais bien d'intervenir. La paille brûlée, on en secouerait la cendre; mais il vaut mieux que cela: c'est un cœur, c'est un cerveau. C'est pour cela, me direz-vous peut-être, qu'il me plaît de l'égratigner.

— Peut-être en effet.

— Cependant mon avis est qu'il vaudrait mieux faire les choses honnêtement. Si vous l'aimez, menez-le tout droit à la mairie de votre arrondissement; il vous y suivra à genoux. Si vous ne l'aimez pas, dites-le-lui bien gentiment, et l'on se mettra en campagne pour sauver ce qui reste de son esprit.

— Ami Jean, vous me rappelez ces caporaux instructeurs qui, d'une voix de stentor, crient à leurs recrues : Une, deux, portez armes! Croyez-vous qu'il en soit de mes sentimens comme de la charge en douze temps?

— Halte-là! je ne vous suivrai pas dans vos arguties. Si vous plaidez, c'est que vous êtes décidée à condamner la victime. Grand bien lui fasse; mais à sa place je prendrais la fuite.

— Bravement?

— Sans hésiter. Je connais trop vos ruses innocentes pour m'y fier. Entre vos mains, le cœur d'un homme est comme une boule de papier entre les griffes d'un chat. Le jeu fini, on en ramasse les lambeaux.

— Lambeaux tant qu'il vous plaira! Cela vit, palpite et sert encore!

Jean frappa du pied. — A qui le dites-vous? s'écria-t-il d'un air où la gaîté se mêlait à la colère. Je sens quelque chose-là qui me le répète, et cependant je suis comme un brick désemparé qu'un récent orage a poussé vers la côte; je ne navigue plus.

— Vous avez tort, dit Odette négligemment.

M. de Bré partit d'un joyeux éclat de rire, et usant de la liberté que lui donnaient ses anciennes relations : — Ah! chère petite amie, s'écria-t-il, vous me croyez donc bien jeune encore pour tendre à ma vieille liberté de ces jolis piéges auxquels les novices se laissent prendre! Je sais bien des comédiennes, et des meilleurs théâtres, qui vous envieraient cet aimable et provoquant *vous avez tort!* Hélas! vos dents ne mordront pas sur ma cuirasse, et la plus excellente preuve que je puisse vous en donner, c'est qu'elle a plus d'un défaut par où le fer peut passer. Je ne la mène plus aux batailles auxquelles votre espièglerie me convie. Vous me plaisez fort, vous me plaisez beaucoup par l'effet naturel de cette loi qui veut que les contraires s'attirent : même je vous aime un peu, quoique je vous connaisse encore davantage; mais si j'éprouvais jamais un commencement de trouble auprès de vous, ce jour-là n'aurait pas de lendemain.

— Vous disparaîtriez?

— Spontanément. Ma dernière aventure m'a rendu poltron. J'ai eu le cœur pris, fracassé, pulvérisé par les ongles roses d'une charmante personne qui vous ressemblait. J'ai donné ma démission. Donc gardez vos mièvreries pour les autres. La belle affaire quand je m'habillerais à la mode des amoureux illustres, Alceste ou Roméo! Vous y perdriez un ami sincère, et vous y gagneriez d'avoir un autre Gaston. Le premier, c'est déjà trop.

Odette réfléchit. Elle regarda du coin de l'œil M. de Bré. Il avait toujours été auprès d'elle, et toujours bon et franc, avec des allures vertes qui témoignaient de sa loyauté; c'était en quelque sorte le démon familier de la maison. C'était lui qu'on appelait dans les mauvais jours. Il n'avait guère que douze ou quinze ans de plus qu'elle, mais par l'habitude il en avait trente. Elle mit sa main

dans la sienne. — Soit, dit-elle, j'accepte votre démission... Vous resterez mon ami.

Elle soupira, et se renversant dans son fauteuil : — Mais cela me gêne, reprit-elle.

Malgré l'expérience qu'il avait de ce caractère bizarre, Jean fit un bond. — Tenez, s'écria-t-il, vous avez l'une des natures les plus originales qui se puissent rencontrer. Il ne me déplairait pas de l'étudier chez une femme laide; mais, ayant les traits qu'on vous voit, c'est une étude à laquelle je n'oserai pas me risquer. Entre votre imagination et votre cœur se livre une bataille éternelle. L'une crie : En avant! L'autre répond : J'ai sommeil! Vous me faites l'effet d'un jockey plein d'ardeur en selle sur un cheval paresseux. Il a beau jouer de l'éperon et faire siffler sa cravache; la bête indolente marche au pas. J'imagine que vous chercheriez vainement à vous expliquer, sans compter que vous appelleriez peut-être à votre aide une demi-douzaine de jolis petits mensonges. J'aime mieux vous prier de me dire en quoi mon indifférence vous gêne.

— Parce que j'aurais voulu savoir si, troublé par les mêmes émotions, vous tiendriez le même langage que M. de Bois d'Arci... Savez-vous qu'il m'a presque convaincue?

— Eh! que vous importe que je sois plus tendre ou moins passionné, si rien ne peut fondre la neige immaculée de votre cœur? Laissez croquer les amandes à qui sait les cueillir et les éplucher.

— Et voilà précisément ce qui me blesse. L'amour tient une place insupportable dans tous les livres et tous les entretiens. On peut sans humiliation ne pas savoir le turc, mais il n'est pas permis d'ignorer un sentiment dont tout le monde parle.

— O sphinx! murmura Jean. Il se souvint des petites filles qui ouvrent leurs poupées pour voir ce qu'il y a dedans. — Faute de poupées, on prend des hommes! — se dit-il. Il sourit. Mme de Nailhac brodait. Un rayon de soleil qui filtrait entre les rideaux tombait sur sa tête et l'entourait d'un nimbe d'or. Un peu de rougeur colorait son teint mat et velouté, sa bouche était entr'ouverte, comme si sa poitrine soulevée n'eût point eu assez de l'air qu'elle respirait. La jeunesse et la vie palpitaient sur son visage. — La chrysalide serait-elle décidément morte? pensa-t-il.

— Chère madame, reprit Jean, vous venez tout à l'heure de prononcer le nom de M. de Bois d'Arci. C'est celui d'un galant homme. Vous êtes en train avec vos badinages de lui faire perdre son avenir. On ne le voit presque plus au ministère, et ce qui est plus grave, c'est qu'il vient de refuser la main d'une jeune personne qui n'eût pas mieux aimé que de le rendre heureux.

— Ah! et belle à souhait, et spirituelle à l'avenant?

— Madame, cette héroïne de roman offerte par un notaire porte

un million dans sa corbeille; mais, je ne l'ignore pas, tous les sacrifices que l'on fait en des jours de folie sont grains de poussière et fétus de paille. Aucun n'arrive à la hauteur de vos prétentions.

— Ami Jean, avouez du moins que par ces folies mêmes vous les justifiez toutes.

M. de Bré, qui avait pris son chapeau, salua en souriant. — Ma belle amie, reprit-il, vous avez raison; en toutes choses, nous ne sommes que des imbéciles qui méritons le fouet.

— Ainsi soit-il, dit Odette.

V.

Cette nuit-là cependant Mme de Nailhac ne dormit point. Si par impossible ou sous le coup d'une défaillance Gaston avait dit oui, il était perdu pour elle. Cette pensée lui donna un léger frisson. Ce frisson l'étonna, il la charma presque. Naïvement elle appuya la main sur son cœur. — Serait-ce qu'il bat? pensa-t-elle. Au petit jour, elle ferma les yeux, et, troublée par sa propre fatigue, elle rêva que M. de Bois d'Arci voyageait dans un pays plein de ténèbres; un monstre apparaissait et l'enlevait. Elle poussa un grand cri et se réveilla les paupières trempées de larmes. Elle ne sortit pas de la journée, et se trouva le soir plus agitée encore que le matin. M. de Bois d'Arci n'était pas venu. Vers neuf heures, le timbre sonna. — C'est lui! se dit Odette. Elle sauta sur le tabouret de son piano, et une fantaisie brillante éclata sous ses doigts. Gaston parut. Elle lui fit un petit signe de tête et continua. Elle l'avait vu presque sans le regarder. — Certainement il y a quelque chose, pensa-t-elle.

Quand elle eut fini son grand morceau, mais pas avant, elle se leva, et s'approchant du feu : — Quand j'ai joué, j'ai toujours froid, dit Mme de Nailhac.

— Vous me rappelez ce qu'une amie intime a dit de vous : « Elle a mis toute son âme dans ses doigts. »

— Je le voudrais, répondit Odette.

Elle allongea ses pieds du côté de la cheminée, et tournant la tête à demi : — Est-ce là tout ce qu'on dit dans Paris?

— On dit encore qu'une compagnie d'explorateurs s'organise, avec l'appui du gouvernement français, pour visiter une partie inconnue de l'Afrique équatoriale, et le bruit court qu'un certain M. de Bois d'Arci que vous connaissez se joindrait à l'expédition.

— Ah! fit Mme de Nailhac, qui tressaillit.

Mais presque aussitôt se remettant : — Vous allez au Sénégal, en Abyssinie, chez les Touaregs? Et les périls, le désert, les animaux féroces?

— Oh! madame, il en est des périls comme des bons numéros à la loterie : ces choses-là ne sont faites que pour les prédestinés. S'il s'en trouve, tant mieux : ils m'aideront à combattre un souvenir devant lequel je fuis.

— Quel souvenir?

— Le vôtre. Si je vous aimais moins, je resterais près de vous. Si vous aviez accepté le don de ma vie, tout eût été facile et bon. Malheureusement je ne puis pas vous regarder sans souffrir du bonheur que je n'ai pas. Il ne m'est point permis de croire qu'un jour vous changerez... Je m'en vais.

Un sentiment d'angoisse serrait le cœur d'Odette : il l'irritait, et elle le combattait. — Je voudrais bien savoir ce qu'en penserait Mme d'Aureillan? se disait-elle. — Resterez-vous longtemps dans ces pays lointains où vous allez? reprit enfin Mme de Nailhac.

— Aussi longtemps que je le pourrai, jamais assez pour vous oublier.

— Voilà un air dont les paroles sont connues, poursuivit la jeune femme avec un sourire ironique.

— Je ne mens jamais; pourquoi d'ailleurs mentirais-je?.. Vous n'êtes pas de celles qu'on peut attendrir. Vous ne redoutez aucune surprise de vos nerfs : vous en êtes maîtresse comme de votre cœur. Une institutrice habile a pris soin de tout faucher en vous, la moindre fleur, le plus petit brin d'herbe;... la place est nette. Une fois loin d'ici, je serai loin de tout... Je ne vous écrirai pas, je craindrais d'élargir la plaie qui saigne en moi.

— Et si Roger vient, vous n'y pensez plus?

— Roger? Dieu vous le donne! dit Gaston, qui pâlit.

Il allait se lever; Odette changea de place, et se rapprochant du siége qu'il occupait : — Et cette fiancée qu'on vous avait proposée, ne la regretterez-vous pas? reprit-elle. C'était Mlle Du Treillis, je crois?

— Ah! on vous l'a nommée?

— Non, je l'ai deviné; comment? Je ne sais pas. Elle avait un million de dot, m'a-t-on dit?

— Oh! cela n'est rien.

— Eh! quelle fortune avez-vous donc?

Gaston s'était levé. Odette lui tendit la main. — Pardonnez-moi, reprit-elle. Ma méchanceté ne vient pas du cœur, je vous sais gré au contraire de la délicatesse que vous avez mise à ne rien me dire; mais, si maîtresse que je sois de mes nerfs, ils ont parfois des révoltes... J'ai eu la fièvre tout aujourd'hui. La musique a seule le pouvoir de me calmer. Voulez-vous me permettre de retourner à mon piano?... Seulement vous resterez.

— Je resterai.

Mme de Nailhac fit signe à Gaston de s'asseoir à côté d'elle. Bientôt après, elle jouait avec une fiévreuse animation les premières pages de l'ouverture de *Sémiramis*. Quelque chose de divin chantait avec le piano. Un sentiment d'ivresse douloureuse remplissait le cœur de Gaston. Les dernières notes de ce chant tragique venaient de s'envoler sous les mains frémissantes de Mme de Nailhac. Il se pencha, et, prenant un long ruban qui des cheveux d'Odette flottait sur ses épaules, il le porta à ses lèvres et l'y retint un instant. Odette, toute pâle, se leva, et passant devant lui : — Au revoir, Roger! dit-elle.

Gaston poussa un cri : elle avait disparu.

M. de Bois d'Arci ne partit pas. Pendant quelque temps, il vécut dans les nuées : cet idéal que tant d'êtres humains poursuivent à travers les angoisses de la vie, il l'avait trouvé, il s'appelait Odette. Il la voyait telle qu'elle était, avec les incertitudes de son cœur, les défaillances de son esprit, et il n'aurait pas voulu qu'elle fût autrement. C'est ainsi qu'il l'avait connue, c'est ainsi qu'il l'avait aimée. Il n'eût pas désiré que son idole perdît un rayon, perdît une ombre : parfaite et transfigurée, ce n'eût plus été Mme de Nailhac, celle qui remplissait son âme et la rajeunissait. Une lettre qu'il écrivit pendant cette première fièvre donnera une idée plus nette de ce qui se passait en lui.

« Tu as gagné le port, mon vieux camarade; tu as une femme, des enfans, la certitude dans l'avenir. Je n'ai aucun de ces biens, et cependant je ne changerais pas mes tempêtes contre ton repos. Il se peut que demain le désespoir m'anéantisse, j'aurai goûté le bonheur dans ce qu'il a de plus enivrant : j'aime, je ne m'appartiens plus...

« Depuis l'approche de la belle saison, elle habite une villa, à mi-côte, sur la lisière d'un bois, dans la vallée de Montmorency. D'une petite terrasse abritée par une vérandah, on voit des lointains vaporeux qui ne sont pas sans grâce et sans étendue; par une échappée entre deux bouquets d'arbres, le lac d'Enghien apparaît baigné de lumière ou voilé de brume; nous passons des heures sur cette terrasse. Pour être plus près d'elle, j'ai pris un gîte dans un chalet voisin. Je ne sonne jamais à sa porte sans un battement de cœur qui m'étouffe. Je cherche ses yeux, j'attends son sourire; chaque jour, je lui apporte un bouquet de violettes, et le mouvement de sa main quand elle le prend me donne l'exacte température de son âme. Ah! la sienne est pareille au ciel, un jour bleue, un jour grise. Le caractère est charmant, l'âme est confuse et mobile.

« Odette voit beaucoup de monde. C'est la maladie de certaines femmes de Paris, qui embarrassent leur existence d'une foule d'êtres inutiles ou importuns. On pourrait dire qu'au lieu de s'éco-

nomiser elles se gaspillent. Cette contagion l'a gagnée. Je souffre de la voir ainsi entourée, et toujours égale, sans impatience, sans irritation. J'ai peine à me défendre d'un mouvement de dépit. Il y a des jours où j'exprime plus vivement ce que je ressens; elle lève la tête, suspend le travail de son aiguille, me regarde, sourit. — Vous vous plaignez donc encore? me dit-elle doucement. Quand mes yeux rencontrent les siens, je ne me plains plus. Le sentiment de la réalité ne me revient que lorsque je suis loin d'elle. Alors je me souviens d'indifférences qui m'étonnent. Se peut-il, quand on aime, qu'on soit si calme et si tranquille, si absorbé par les mesquines préoccupations du monde?

« Quel sera le dernier chapitre de ce roman où ma vie s'est enfermée? Je ne le sais pas. Odette le sait-elle mieux? Je le crois encore moins; mais, quand je descends tout au fond de moi, je n'y trouve rien de semblable à ce qu'autrefois j'ai connu. C'est quelque chose de plus intense qui m'accable et m'effraie; j'en sens le redoutable empire, et s'il est vrai que toute créature humaine doit rencontrer celle en dehors de qui rien n'a été et ne peut plus être, qui résume toutes les félicités par son amour et vous plie à tous les désespoirs par son abandon, je pourrai dire, à l'heure où les formes s'effacent : Celle-là, je l'ai connue, elle s'appelait Odette. »

On se souvient que M. de Bois d'Arci apportait chaque jour à Mme de Nailhac un bouquet de violettes qui était entre eux comme le signe visible du souvenir. Un soir, après une première visite, il la trouva sous la vérandah, accoudée à une balustrade qui la séparait du jardin. Elle était dans l'ombre, la tête dans sa main, le regard perdu dans la nuit. Ces clartés laiteuses qui suivent en été la chute du jour donnaient aux choses des contours vagues qui en augmentaient les proportions et les revêtaient d'une grâce plus intime. Un vent indécis arrachait de furtifs murmures au feuillage; c'était comme une respiration mystérieuse dont les soupirs mouraient pour renaître encore. De pâles étoiles scintillaient dans les profondeurs du ciel. Odette tourna la tête à demi au bruit que fit Gaston en passant sous la vérandah; mais ses yeux restèrent froids, et sa main ne s'étendit pas vers lui. Le silence n'était troublé en ce moment que par le pétillement d'un jet d'eau dont les gouttes de cristal sonnaient dans un bassin. Le cœur un peu serré, Gaston s'assit auprès d'elle. — A quoi pensez-vous? lui dit-il.

— Je voudrais bien le savoir, répondit Odette.

M. de Bois d'Arci remarqua alors que Mme de Nailhac tenait à la main un bouquet de violettes dont elle mordillait en rêvant les fleurs embaumées. Du bout des lèvres, les yeux errant sur l'horizon, elle les tirait de leur écrin de feuilles vertes et les rejetait dans le vide. L'obscurité de l'endroit, que les lumières éparses dans

la maison n'atteignaient pas, ne permettait point à Gaston de reconnaître ce bouquet. Il fit un pas du côté de la fenêtre, pénétra dans le salon et aperçut, oublié sur le coin de la cheminée, entre un livre et une tapisserie, celui qu'il avait apporté à Odette le matin même. Un sentiment de douleur inexprimable l'envahit, et d'une main qui tremblait un peu il s'empara des violettes abandonnées. — Quel est donc ce bouquet que vous tenez à la main? dit-il quand il fut de nouveau sous la vérandah.

— Je ne sais pas, répondit Odette, j'ai pris le premier qui s'est trouvé sur mon chemin; on m'en a laissé plusieurs dans la journée... Ce sont des violettes de Parme, je crois.

— Ah! fit Gaston, qui jeta violemment dans l'espace les fleurs qu'il venait de reprendre, non, vous ne m'aimez pas!

Mme de Nailhac tressaillit, et, saisie par un de ces mouvemens de franchise subite auxquels les femmes cèdent quelquefois : — Eh bien! oui, s'écria-t-elle, je ne vous aime pas et je n'aime personne! Voilà bien des jours déjà que je lutte contre cette vérité poignante... Je ne voulais pas me l'avouer à moi-même; mais vous l'avez appelée, la voilà! Un jour, dans une heure de folie, je vous ai donné ce nom de Roger qui était pour vous et pour moi le symbole de la jeunesse, de l'amour, de la foi. Ah! si Roger est l'être qu'on aime de toutes les forces de son âme, en qui se résument toutes les espérances et tous les bonheurs, sans lequel la vie est déserte, il n'y a pas de Roger dans la mienne, il n'y en aura jamais!

Elle passa devant Gaston, pâle, décomposée, le regard éclatant, plus dur que l'acier. Il la prit dans ses bras et l'appuya sur son cœur frémissant. — Est-ce bien vrai? s'écria-t-il les yeux noyés de larmes.

Elle resta immobile et glacée sur sa poitrine, sans effort pour se dégager, sans voix pour lui répondre, les lèvres fermées, le regard fixe et froid, inerte et pareille au marbre d'une statue. — Adieu donc! reprit-il, et d'un élan rapide il disparut dans la nuit.

Les deux épaules adossées au mur, les bras pendans, elle écouta le bruit de sa marche dans les ténèbres. Bientôt elle n'entendit plus rien. Alors, passant sur son front sa main moite : — Adieu donc! murmura-t-elle.

La course effarée de Gaston le conduisit au chemin de fer; il s'y jeta et fut à Paris en un instant.

Ce lac, ces ombrages si chers, il ne voulait plus les voir. En arrivant sur le boulevard, il rencontra M. de Bré. Jean ouvrait la bouche; mais à l'aspect de ce visage où l'agonie d'une âme était visible il s'arrêta. — Ah! s'écria M. de Bois d'Arci, j'arrive de Montmorency, et...

— Pas un mot, plus un seul! dit Jean, qui l'interrompit; je n'ai

pas besoin de vos confidences pour comprendre ce qui s'est passé... Vous montez ce calvaire que tous les hommes ont connu. Maintenant, si vous étiez sage, vous n'y retourneriez plus; mais vous aimez, vous y serez demain.

— Moi, jamais! s'écria Gaston, qui s'éloigna.

— J'ai dit demain, c'est peut-être bien tard, murmura M. de Bré, qui sourit tristement.

VI.

Le lendemain, dans la matinée, deux hommes se rencontraient du côté de Montmorency, à quelques pas de la maison qu'habitait Mme de Nailbac. L'un revenait de chez Odette, l'autre s'y rendait. — Elle est partie cette nuit, dit Gaston à M. de Bré. Je voulais la voir, je voulais... Ah! misérable cœur! sais-je seulement ce que je voulais? Son oubli me punit de ma lâcheté!

— A présent qu'allez-vous faire?

Gaston arrêta sur M. de Bré deux yeux ardens et fiévreux. — Ce que je vais faire, dites-vous? Eh! que m'importe! Je l'ai perdue.

Il serra violemment la main de Jean et le quitta, marchant à grandes enjambées dans la direction du chalet qu'il avait loué tout auprès de Saint-Gratien. M. de Bré prit lentement le chemin de la station. — Il a le visage d'un mort, pensait-il, et, comme si ce dernier mot eût réveillé dans le silence de ses méditations une série d'idées nouvelles, il ralentit le pas, hésita, puis, changeant de route : — C'est impossible, mais qui sait? murmura-t-il.

Bientôt après il sonnait à la grille du cottage. — M. de Bois d'Arci? dit-il au domestique.

— Monsieur est chez lui, mais il m'a donné l'ordre de ne recevoir personne.

— Personne, oui; mais moi, c'est différent.

Jean écarta le domestique et passa. Arrivé en deux bonds à la chambre que Gaston occupait, il jeta bas la porte d'un coup de pied et entra. Gaston, debout, chargeait un pistolet; il le rejeta à la vue de M. de Bré. Jean s'empara de l'arme et la fit sauter par la fenêtre. — Toutes les folies seront donc éternelles! s'écria-t-il.

— Ah! pourquoi me sauver?... Le cœur est mort! s'écria Gaston.

Jean lui saisit la main. — Qu'est-ce que le cœur, et qu'en a-t-on besoin? dit-il. La vie, c'est le cerveau; vivez et n'aimez plus. Ah! vous vouliez mourir parce qu'une femme est partie?... Vous? un homme! Mais qu'est-ce donc que celle-ci que j'ai fait sauter sur mes genoux, quand elle était petite fille? Une femme qui n'est ni meilleure ni pire que les autres, une créature pétrie dans l'argile et semblable à toutes. Ah! s'il fallait mourir aussi souvent qu'on

est trahi par ces êtres fragiles, la vie n'aurait jamais de printemps!

Il fit quelques pas dans la chambre, tandis que Gaston restait debout devant lui, le front assombri, les lèvres serrées. — Quoi! reprit-il, vous avez parcouru dix contrées de l'Europe et de l'Asie, vous avez vu de près les hommes et les choses, et la partie vous semble perdue parce qu'il plaît à une petite Parisienne de s'en aller un matin? Vous aviez donc cette illusion de croire que l'éternité se trouvait dans le cœur des filles du caprice et de la curiosité? Que ces plaisanteries s'échangent un soir d'été, je le veux bien : l'âme aime à se repaître de mensonges; mais qu'on assoie sa vie sur de telles fumées, voilà ce qui me passe.

Il s'arrêta subitement en face de Gaston. — Et d'ailleurs de quoi vous plaignez-vous? Elle vous a aimé, elle ne vous aime plus. La belle affaire!

— Et quelle pire infortune pouvez-vous concevoir?

— Laquelle! s'écria Jean, dont le visage se décomposa. Je ne puis arrêter ma pensée sur l'heure terrible où l'affreuse vérité me fut révélée dans toute son horreur sans éprouver encore je ne sais quel déchirement... Il y a longtemps de cela, et il me semble que c'était hier!... Comme vous, j'aimais une femme non moins séduisante que Mme de Nailhac; comme vous, je marchais dans la joie et l'ivresse, et je croyais que mon bonheur ne passerait pas; mais un homme vint qui avait deux cent mille francs de rente, et je ne vis plus celle pour qui j'aurais donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Mais c'est horrible, ce que vous me racontez là!

— C'est horrible, parce que c'est vrai. Le cœur et la femme le suivirent. Le cœur, je ne sais pas; la femme, j'en suis sûr. Comprenez-vous maintenant qu'il peut y avoir une douleur pire que l'abandon? Quel cœur n'est pas mobile? quelle tendresse n'est pas périssable? Mais ne pouvoir même plus estimer ce qu'on a perdu et sentir au fond de son âme ramper et se débattre mille souvenirs empoisonnés pareils aux tronçons d'un serpent écrasé dans son nid, voilà ce qui brûle et corrode, voilà la plaie que rien ne guérit...

Jamais Gaston n'avait vu se dresser devant lui un visage marqué du sceau d'une plus incurable souffrance. M. de Bré semblait épuisé; mais tout à coup, employant le langage de la plus étroite amitié : — Tu m'as entendu, reprit-il; ce coup qui devait m'écraser m'a-t-il abattu?... J'ai lutté, j'ai vaincu, je vis... Seras-tu moins fort? Ne laisse pas croire à celle qui t'a fui qu'elle disparue, la terre est vide. Relève-toi, jure-moi que ces projets, accueillis dans un moment de délire, tu les repousses, et pour toujours. Jure-moi que l'énergie que je t'ai connue, tu l'emploieras à une œuvre meilleure. Mets ta main dans la mienne, et je te croirai...

— La voilà, dit Gaston.

Bientôt M. de Bois d'Arci partait pour l'extrême Orient, chargé d'une mission qui devait pour longtemps le tenir éloigné de l'Europe. Au moment de quitter la France, Gaston écrivit ces derniers mots à M. de Bré : « Un jour nous a liés d'un lien indissoluble. J'ai vu jusqu'au fond de ton cœur; le mien n'est plus avec moi. Je n'espère pas me ressaisir à la vie. Il a suffi d'une heure pour lui faire perdre son prestige. Je ne reverrai plus celle que j'ai tant aimée. Si je pouvais, même au prix d'un effort, recommencer ces jours où je n'avais pas d'autre ambition que de la retrouver, je ne le tenterais pas. La confiance est morte. Pourquoi faut-il que l'âme, la partie la plus pure et la plus haute de nous-mêmes, soit trompée et se donne à qui ne la mérite pas? S'il est vrai que l'amour soit le culte de l'idéal, un reflet des choses d'en haut, comment se fait-il qu'il ait souvent pour cause une créature d'un ordre inférieur? Il y a là des abîmes dans lesquels mon esprit se perd. Que de larmes arrachées par ces rencontres fatales!...

« Adieu donc! Dans une heure, ces côtes qui appartiennent au pays où elle vit ne seront plus qu'un nuage suspendu à la surface des eaux. Un peu plus tard, elles s'effaceront dans les vapeurs confuses de l'horizon; mais ce qui ne s'effacera pas, c'est son souvenir. Il y a des heures dont la pensée me fera tressaillir aussi longtemps qu'une goutte de sang animera ce cœur qni fut à elle. Elle est morte dans mon espérance, mais je la sens vivre et palpiter en moi. Cependant, quoi qu'il arrive, sois tranquille, mon ami, je me souviendrai de la parole que je t'ai donnée : tes mâles accens ont réveillé mon courage; si le cœur est brisé, l'homme est debout... »

Mme de Nailhac cependant était partie pour l'une de ses terres. L'unique sentiment qu'elle éprouvât alors était une sorte de repos: ni remords, ni regret. Cet égoïsme qui sommeille si rarement dans le cœur de toute créature humaine s'était réveillé et reprenait possession de son empire. Il débordait. Elle était libre! Elle n'avait plus à soumettre ses caprices, ses sensations, ses espérances, ces mille pensées fugitives, confuses, insaisissables, qui se jouent dans l'esprit comme des insectes ailés dans la lumière, aux investigations d'une âme jalouse. De quoi d'ailleurs Gaston se plaindrait-il? Il avait eu des heures et des jours, tandis que tant d'autres n'avaient pas eu des minutes. Il l'oublierait.

A ce dernier mot, Mme de Nailhac s'arrêtait. Voulait-elle bien être oubliée? Un orgueil impérissable, l'orgueil féminin, se révoltait et lui criait que, le voulût-elle, elle ne le serait jamais. Ces rêves d'amitié que caressent certaines femmes, et auxquels il n'en est point qui veuillent rester fidèles, lui traversaient l'esprit. — Un temps

viendra où nous nous reverrons, je lui tendrai la main, pensait-elle; il a de l'esprit, nous causerons.

La belle saison était dans son plus vif éclat, M[me] de Nailhac partit pour les bains de mer. C'est la mode de courir à ces villages dispersés aux bords de l'Océan; les mêmes agitations qu'on promène dans Paris, on les retrouve à l'ombre des falaises. Les habitudes de sa vie passée la reconquirent. Elle eut un jour de réception où l'on dansait en petit comité. Elle fut la première à parler de M. de Bois d'Arci. Elle ne s'en souvenait que pour qu'on ne lui reprochât point de l'avoir oublié. Dans cette solitude animée et traversée par tous les bruits du monde, elle pensait quelquefois à sa tante, M[me] d'Aureillan. Un sourire passait alors sur son visage. — J'imagine qu'elle serait contente de moi, se disait-elle, les racines de l'amour n'ont pu s'enfoncer dans un cœur où son esprit a promené la faucille. Si j'ai fait un rêve, il n'a duré qu'un jour. Comment se fait-il cependant que ma pauvre tante fût heureuse dans son ironie? Je ne le suis pas dans mon indifférence.

A cette même époque, parmi les personnes dont elle avait fait récemment la connaissance, on distinguait un étranger dont la mâle physionomie portait tous les caractères de la franchise et de l'audace. Une chevelure blonde rejetée en arrière et de longues moustaches fauves indiquaient son origine. Il avait les yeux de cette nuance particulière aux races violentes et martiales; le bleu d'azur s'y mêlait au gris de fer; sous l'empire de passions spontanées, ils devenaient doux et profonds comme les flots, ou plus durs et plus étincelans qu'une lame d'épée. Une cicatrice blanche coupait son front par le milieu. Le comte Sandor Brady était Hongrois. Tout jeune encore, il avait pris part à la grande insurrection de 1849. Dans ces phalanges de vaillans soldats qui combattirent à Débreczin, à Temeswar, à Ofen, il s'était fait une renommée par sa bravoure. Il avait toutes les grâces et toutes les séductions de cette nation héroïque; il en avait aussi toutes les impétuosités. Né pour la guerre, il promenait dans la paix une élégante oisiveté, à laquelle venaient en aide les débris d'une grande fortune. Le comte Sandor avait remarqué M[me] de Nailhac. Odette estimait qu'il n'y avait pas de meilleur valseur à Trouville.

La première conséquence de la vie des eaux est de créer entre personnes qui se voient tous les jours une intimité qui disparaît peut-être avec les bourrasques du mois d'octobre, mais que rien n fait naître et ne peut remplacer à Paris. Il y a des heures régulières durant lesquelles on se réunit au même lieu, on fait ensemble les mêmes promenades, on visite les mêmes paysages, on partage les mêmes plaisirs. On se rencontre dix fois en vingt-quatre heures; on s'est vu le matin au fond d'un bois, on se retrouve le soir au

bal. Le récit commencé en face de la mer, on l'achève sous le feu de cent bougies. Par un sentiment inexplicable et confus, mais sincère dans son résultat, comme on sait qu'on ne se connaîtra presque plus la saison finie, on se cache moins et on se pénètre mieux.

Une excursion avait conduit un soir Mme de Nailhac et Sandor dans une forêt au milieu de laquelle s'élève un chalet dont les galeries dominent la mer voisine. D'un océan de feuillage, le regard s'élance vers un autre océan plus vaste où le flot scintille. Des massifs de fleurs s'épaississent autour de la maison; les plaintes du flot qui bat le rivage se mêlent aux murmures des feuilles effleurées par le vent. L'espace est immense; les côtes ont des courbes harmonieuses; des voiles blanches animent les solitudes bleues de l'horizon. Au moment où la compagnie à laquelle Mme de Nailhac et le comte Brady s'étaient joints arriva sous les ombrages de cette retraite, le soir finissait. Des bruits confus et doux flottaient dans l'air tiède; la mer, assombrie sur les rivages, avait au loin des couleurs d'opale; des nuages aux teintes roses nageaient dans le ciel limpide. La nature, alanguie par les ardeurs du jour, s'apprêtait au sommeil. Déjà la forêt, où passaient les frissons du vent, devenait noire. Mme de Nailhac et Sandor, accoudés à l'un des angles du balcon, regardaient devant eux. A quoi pensait Odette? On peut croire que le Hongrois pensait à Mme de Nailhac. Parfois il tournait les yeux vers elle, et il ne trouvait pas que le paysage entrevu dans l'ombre eût des lignes plus douces et plus charmantes que celles tracées par le cou et les épaules de sa voisine. Un inconnu passa sous le balcon; une femme était auprès de lui. — Que cette retraite serait belle à deux! dit une voix qui s'éteignit comme un souffle.

Sandor tressaillit. — Oui, murmura-t-il, bien belle en effet, si l'un des deux s'appelait Sandor, et si l'autre vous ressemblait!

Mme de Nailhac, à demi surprise, mais non troublée, tourna lentement la tête de son côté, et d'un air de moquerie : — Ce langage n'a rien de nouveau pour moi, dit-elle. Entre nous, et je dois vous en avertir, il est même usé.

— Qu'importe qu'il soit usé s'il est sincère? s'écria le comte.

— Ce n'est pas tout; encore faut-il qu'il ait le don de me convaincre, et d'autres l'ont tenté qui n'y ont pas réussi.

Ils descendirent et s'enfoncèrent dans la forêt. Un sentier que de pâles lueurs éclairaient s'ouvrait devant eux. — Mon langage a paru vous surprendre, poursuivit Mme de Nailhac; vous me prenez dans une heure de franchise, profitez-en. Demain peut-être je ne l'aurai plus; aujourd'hui je vous parle sincèrement, je ne vous aime pas. Une retraite à deux, même avec vous, me semblerait un purgatoire, je n'ose pas dire un enfer, de peur de vous offenser. Demain il se peut que je me taise et que je trouve un plaisir méchant à

rester maîtresse d'un cœur qui n'est pas pétri dans le moule commun. Vous êtes de la race des grands seigneurs et des soldats...

— Je suis ce que je suis, dit fièrement Sandor.

— Eh bien! restez ce que vous êtes, reprit Mme de Nailhac en souriant; moi, j'ai été coquette, je ne le suis plus. Il paraît qu'un jour mes coquetteries ont fait plus de mal que je ne l'aurais voulu. Il y a des âmes superbes qui se donnent tout entières et ne se reprennent plus. Je ne désire pas être aimée autrement, et cependant toute passion sérieuse m'épouvante. Explique qui pourra cette contradiction!... Il me suffit de vous en avertir; le reste est votre affaire plus que la mienne. Si votre amour,... car c'est bien de cela qu'il est question, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le comte d'une voix grave.

— Si donc votre amour est de ceux qui brillent le soir comme une étoile et s'éteignent le matin, jouez-en la comédie auprès de moi, je ne risque rien, elle peut être aussi plaisante que toute autre distraction d'un jour; mais s'il a de ces symptômes qui peuvent faire croire à sa durée et à sa vérité, partez. Une pauvre petite Parisienne telle que moi n'est pas faite pour ces grands sentimens... Est-ce ma faute si un malin génie s'est plu à répandre dans mes veines un filet d'eau froide dont le temps et l'éducation ont fait un ruisseau de neige?

On était arrivé dans un endroit où les arbres moins pressés laissaient tomber un rayon de lumière. Sandor s'arrêta pour mieux voir le visage de sa compagne. Mme de Nailhac l'exposa coquettement aux clartés de la lune. — Regardez, dit-elle, je ne ris ni ne tremble.

— C'est donc bien vrai?

— C'est vrai ce soir, fiez-vous à ce soir. Demain ne m'appartient pas.

— Eh bien! dit Sandor d'un air de gaîté superbe, j'ai toujours eu pour coutume de me fier au lendemain. S'il ressemble à la veille, tant mieux! s'il ne lui ressemble pas, tant mieux encore!

Mme de Nailhac, à son tour, fit un mouvement. — Cela vous étonne? reprit le Hongrois avec une nuance d'ironie. Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas semblable à tout le monde. Je ne m'en aperçois que depuis que j'ai quitté mon pays. Mon langage, mes sentimens, mon caractère, ne sont pas à la mode de l'Occident. A présent que je vois de près vos habitudes bien ordonnées et que j'analyse vos passions tirées au cordeau et soumises à la règle, j'ai souvent envie de rire de mes enthousiasmes et de mon exaltation; mais je ne puis vaincre ma nature. Chez moi, au bord de la Save, dans les grandes plaines sauvages de la terre d'Arpad, je ne fais

pas disparate. Ici l'harmonie est rompue. Je dissimule le plus que je puis pour ne pas être accusé d'extravagance. Si je vous parais un peu fou, n'oubliez pas que je suis fils d'Attila.

— Fou! murmura Mme de Nailhac, comme si elle eût répondu à une voix intérieure, c'est bien le malheur d'une foule de gens que je connais de ne pouvoir pas le devenir!

— Alors laissez-moi l'être tout à mon aise avec vous.

— Soit, mais à une condition, c'est que vous me permettrez de rire au moment des accès.

— Et vous êtes une femme? s'écria Sander avec une nuance d'irritation.

Sa compagne fit un petit signe de tête affirmatif.

— Maintenant vous êtes prévenu, reprit-elle. Suivez votre sentier, je suivrai le mien.

Sandor ne répondit pas; ils venaient de rentrer dans la zone d'ombre. Leurs pas nonchalans faisaient crier le gravier. Du bout de sa main gantée, Mme de Nailhac brisait les feuilles des arbrisseaux voisins. Le comte, dans ses longues courses à travers l'Europe, avait rencontré bien des femmes; aucune ne lui avait tenu ce langage. Était-ce le manége d'une coquetterie habile? était-ce l'expression sincère d'un cœur qui n'avait jamais aimé? Une douleur intense, aiguë, lui rappelait alors qu'il aimait la belle indifférente suspendue à son bras plus encore qu'il ne le croyait. Elle fut la première à rompre le silence. — Voilà que vous vous taisez, dit la jeune femme; les hommes ne se plaisent pas au langage de la vérité. Si l'obscurité ne s'y opposait, vous pourriez lire sur l'une des branches de cet éventail, et tracée par la pointe légère d'une épingle, une devise bien vieille, bien surannée, mais plus sage que toutes les philosophies ensemble; j'en ai fait mon catéchisme. La voici dans son laconisme et telle qu'une vieille amie à moi qu'on appelait Mme d'Aureillan me la faisait répéter : *tout passe, tout casse, tout lasse*. Cela dit, à quoi bon?

Un mouvement subit de passion emporta Sandor. Il s'empara des mains de Mme de Nailhac, et l'entraînant dans une clairière où la lumière blanche tombait à flots : — Ah! ne blasphémez pas! cria-t-il. Vous, avec des yeux si profonds et si doux, un jour remplis de flammes, un jour attendris par la mélancolie, vous, avec ce fier profil et ces lèvres éloquentes, vous n'aimeriez pas, vous n'aimeriez jamais! C'est impossible; vos mains sont dans les miennes, et je sens les frissons de votre épiderme. Je vois votre beau visage plus pâle que la neige, votre bouche qui tremble; quelque chose y circule qui n'est pas la jeunesse et la vie seulement, qui est tout cela et qui est plus que cela! Est-ce que la nature peut tromper à ce point, vous donner tous les charmes et toutes les at-

tractions, et vous refuser l'étincelle qui vient d'en haut? Non, non! vous êtes belle, vous êtes jeune, une émotion inconnue gonfle votre poitrine. Un jour viendra où vous sentirez un souffle embrasé passer en vous comme une flamme. Ce jour-là, vous aimerez!... Et moi, j'attendrai ce jour-là... Que m'importent les souffrances? que me font les angoisses des heures où l'on doute? J'ai vu la mort voler autour de moi, et je suis sorti vivant des champs de bataille. Une nouvelle épreuve m'est offerte, je l'accepte avec ivresse. Que mon cœur saigne, j'attendrai; que mille tristesses me déchirent, j'attendrai; que le désespoir soit mon lot pendant des mois et des ans, je vous aime, j'attendrai.

— A demain alors! dit Mme de Nailhac.

VII.

A quelque temps de là, un matin, Odette rencontra Sandor qui prenait le chemin des falaises. Il était à cheval. — Vous allez rire, dit-il en retenant sa monture; mais on ne peut se corriger en un jour. Veuillez ne pas oublier que j'ai été hussard : c'est une circonstance atténuante qui me permet de ne pas trop réfléchir à ce que je fais.

— Qu'est-ce donc? répondit Mme de Nailhac, qui découvrait une nuance d'embarras dans le sourire du cavalier.

— J'ai fait un pari, reprit le comte, ou, pour mieux dire, j'ai perdu une discrétion. La marquise de Sivrey m'a condamné à faire trois fois le tour d'un vaste champ dans lequel paît un troupeau de bœufs. On m'a toujours raconté, m'a-t-elle dit, que les taureaux d'Espagne ne peuvent supporter la vue de la *muleta* couleur de pourpre que les matadors agitent sous leurs yeux; je serais curieuse de savoir si les taureaux de la Normandie ont les mêmes antipathies. Je ris encore à la joie d'enfant avec laquelle j'ai accepté. Ce sera comme une charge de cavalerie. C'est pourquoi je vais faire un tour sur la falaise, vêtu de l'attila rouge que je portais dans mon pays.

Mme de Nailhac voulut retenir son interlocuteur. — Mais c'est une folie! dit-elle. — Bah! s'écria Sandor, qui poussa son cheval. Mme de Nailhac le suivit. Au sommet de la falaise, elle trouva la marquise de Sivrey, qui attendait en calèche. Elles se saluèrent. Devant elles s'étendait un champ immense, où paissait à l'aventure un grand troupeau de bœufs. Sur l'un des côtés de ce vaste plateau, la falaise tombait à pic. A la vue du troupeau, Mme de Sivrey chercha le cavalier des yeux : elle avait peur et voulait le retenir; mais déjà le comte était dans la plaine. Son attila, soulevé par la brise, flottait en l'air; vivement éclairé par le soleil, il avait l'éclat d'une

flamme. Un taureau leva la tête et le vit. D'abord étonné, il regarda venir à lui ce cavalier vêtu de pourpre. Bientôt un mugissement éveilla l'attention du troupeau. Sandor montait un de ces chevaux de race hongroise qui ont la légèreté du vent et la grâce de l'hirondelle; frémissant d'impatience et les oreilles pointées en avant, il fut en un instant au milieu du troupeau. Un taureau gratta la terre du pied et fondit sur lui; mais, plus rapide qu'une flèche et guidé par l'habile main de Sandor, le cheval évita le choc et poursuivit sa course. Le troupeau s'ébranla derrière lui. L'attila rouge tournoyait dans la plaine comme une étincelle chassée par le vent. — Voyez! dit Mme de Nailhac, qui, prise d'effroi, saisit la main de Mme de Sivrey.

— Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait? s'écria la marquise.

Cependant Sandor avait traversé le cercle de ses ennemis formidables. Deux taureaux plus agiles s'acharnaient à le poursuivre. Cette fièvre qui naît de la lutte, cet amour du péril que le péril engendre l'animaient. Il eût voulu plus de monstres encore autour de lui. Dans son élan, il touchait parfois à cette limite où la falaise s'abîmait dans le vide. Le cheval s'arrêtait court, ployé sur ses reins, les naseaux tout ouverts, la crinière au vent, fou de terreur. Un instant on voyait sa silhouette noire se dresser dans l'azur, et de nouveau un galop furieux le précipitait dans la plaine, où des mugissemens l'attendaient. Dix colosses bondissaient sur ses traces. Debout sur les étriers, Sandor agitait son attila; souple, audacieux et prompt dans sa fuite, il touchait de sa cravache la croupe des taureaux et n'en était pas touché. Les cornes frappaient dans le vide. Une sorte d'ivresse le gagnait. Cependant sa course le ramena auprès de la haie. — Restez! s'écria en ce moment Mme de Nailhac. Restez, quand ce ne serait que pour l'amour de moi!

Sandor obéit, et bientôt on le vit disparaître dans la plaine. Mme de Nailhac reprit le chemin de Trouville; elle était brisée comme si elle avait fait une longue course. Les battemens de son cœur l'étonnaient; battait-il avec la même force à l'époque où Gaston l'attendait? Et maintenant où donc M. de Bois d'Arci était-il? Elle essaya de pénétrer en elle-même; tout y était vague, obscur, flottant. Des larmes mouillèrent ses joues. Elle les laissa couler. — J'étais plus heureuse, il me semble, quand j'étais tranquille, pensa-t-elle.

Peu de jours après, on apprit à Mme de Nailhac que quelqu'un l'attendait au salon. Elle eut un mouvement d'impatience et courut cependant; elle se trouva dans les bras de Mme de La Roque. — Comme je l'avais oubliée! se dit-elle.

— C'est donc ainsi que vous pensez à vos amis? s'écria Jeanne après le premier moment d'effusion.

Odette se mit à rire et ne chercha point à s'excuser. La vie de Paris a des tyrannies qu'on subit sans se les expliquer. Elle avait obéi à la loi commune. — Chansons que tout cela! poursuivit Mme de La Roque. Je ne vous pardonne que si vous êtes heureuse.

Mme de Nailhac haussa légèrement les épaules. — Heureuse! Il me suffit de m'amuser, et j'y réussis.

— Ah! pauvre petite, que je vous plains! Moi je ne m'amuse plus, et la joie m'étouffe.

Jeanne était de ces femmes qui tirent leur beauté de l'expression du visage. Animée, elle devenait charmante; à présent elle était comme transfigurée. — Ah! ma chère, faut-il que je sois folle, reprit Odette, et M. de Varanges, comment va-t-il? où est-il?

— Vous me voyez et vous le demandez! Il est ici... Dans huit jours, nous serons mariés... Quelle affaire qu'un mariage quand on n'a plus de grands-parens pour s'en occuper! Il y a toujours quelque petit papier dont les notaires ont besoin. A présent les bans sont publiés.

— Ainsi rien ne manque à votre bonheur?

— Rien, si ce n'est de porter son nom; mais je sais qu'il m'appartient, qu'il est à moi... Je prends patience. J'ai presque mis de la coquetterie à retarder le moment où je n'aurai plus rien à souhaiter. Il y a dans cette pensée qu'on touche à l'instant radieux où tous les rêves seront accomplis, où l'on n'aura plus qu'à tomber à genoux sous l'œil de Dieu et à le remercier, une sorte d'enchantement dont malgré soi on prolonge la durée. On est comme un voyageur qui n'est plus séparé des sommets vers lesquels il marche que par un pan de gazon. Avant d'y poser le pied et de prendre possession de son empire, il s'attarde en chemin, il regarde en arrière; il veut, par une attention plus complaisante, graver dans un coin de sa mémoire l'image du site qui va disparaître, il en salue l'ombrage aimable. Il y a comme une sorte de mélancolie dans cet abandon qu'il va faire des lieux où il s'est reposé et qui ont été les étapes de son ascension. C'est mon histoire, et si un petit nombre de jours me retiennent éloignée du moment où je serai Mme de Varanges, je n'en précipite pas le cours, et je me plais à en savourer les délices.

Mme de Nailhac était devenue sérieuse. Elle regardait par la fenêtre la mer qu'une risée de vent faisait blanchir. Ce grand bonheur dont Jeanne venait de lui faire voir la vivante image, cette plénitude de vie qui rayonnait en elle, cette attente heureuse d'un avenir que ne menaçait aucune ombre, troublaient la jeune femme. Mme d'Aureillan avait-elle eu raison? avait-elle eu tort? L'incertitude la gagnait. — Si l'impitoyable railleuse qui m'a élevée revenait au monde, pensait-elle, elle serait toujours contente de moi; mais moi, le se-

rais-je autant d'elle? — Elle passa dans un jardin que fermait une haie; par-dessus les sureaux et les chèvrefeuilles, on voyait la mer, dont les flots, poussés par la marée, couvraient la plage à chaque élan. Un flot invisible montait dans son cœur et l'envahissait aussi. Elle découvrit une marguerite dans l'herbe et la ramassa. Tout en jouant avec la fleur, ses doigts négligens en arrachaient les pétales un à un. Elle murmurait des mots qu'elle avait appris dans son enfance... Elle la rejeta vivement. — A quoi songeais-je? se dit-elle; de tels enfantillages peuvent-ils avoir prise sur moi?

Sandor parut devant elle. — J'ai vu cette fleur, j'ai vu votre geste, dit-il. Ne l'interrogez pas : quoi qu'elle vous dise, elle sera loin de la vérité, comme cet oiseau qui bat de l'aile autour de la haie est loin du nuage... J'ai vécu comme un fou depuis ce matin. J'avais toujours devant les yeux votre image éplorée, j'entendais toujours votre voix tremblante. Quel regard dans ce moment! Ah! si Mme de Sivrey n'avait pas été là, je serais tombé à vos pieds!... Odette, le jour n'est pas loin où vous aimerez!

— Ah! fit Mme de Nailhac, qui sourit, vous prenez une violette pour un bouquet!

— Je suis d'un pays où ceux qui sèment le grain de blé ne récoltent pas toujours l'épi, répondit le comte. Si vous ne m'aimez pas, Dieu me viendra en aide. Bientôt peut-être ne serai-je plus auprès de vous. Ainsi qu'un grand nombre de mes frères, j'appartiens à des hommes inconnus à qui nous avons fait le sacrifice de nos biens et de notre volonté. S'ils nous disent : Partez! nous partons. S'ils nous crient : Mourez! nous mourons. Ce matin, à mon retour de la falaise, j'ai trouvé une lettre qui me fait croire que l'heure est proche où je devrai ceindre mes reins et courir à de nouvelles batailles. Ah! lâche cœur! j'ai pensé à vous et j'ai senti un frisson passer dans mes veines. Pour la première fois j'ai regretté de vous avoir rencontrée.

— Ainsi vous partiriez donc, si l'on vous commandait de partir?

— Rien ne saurait m'en empêcher.

Sandor soupira. Mme de Nailhac le regardait toujours. — Rien, si ce n'est vous, reprit-il d'une voix mourante.

Le soleil venait de disparaître dans les flots, teints d'une couleur de sang. Mme de Nailhac quitta le jardin et rentra dans une grande pièce ouverte, dont toutes les fenêtres donnaient sur la mer. Elle avait froid, elle avait chaud. Elle aurait voulu que Sandor ne fût plus auprès d'elle, et pour rien au monde elle n'aurait permis qu'il s'éloignât. Son piano se trouva sous sa main. Bientôt un chant âpre, éclatant et d'un rhythme sauvage retentit. Sandor, qui avait suivi Mme de Nailhac, tressaillit. — Quoi! dit-il, vous connaissez la *Marche de Rakoczy?*

— Vous le voyez. Une de mes amies me l'a envoyée de Paris... On dirait les appels du clairon, le piaffement des chevaux, le choc des sabres mis en musique.

Subitement Mme de Nailhac changea de thème. Un air suave et tendre s'éleva du clavier caressé par ses doigts. Sandor la regardait, une larme mouilla ses paupières. — Je vous ai donné ma vie, dit-il, je sens que vous en pouvez disposer à votre gré. Si un jour vous en acceptez le sacrifice, et elle vous sera vouée jusqu'à mon dernier souffle, jouez cette mélodie qu'une nuit d'été a inspirée à Weber. Ce jour-là, je comprendrai que vous m'aimez.

— Ah! fit Mme de Nailhac, qui continua d'une main paresseuse à suivre les modulations commencées, et si quelque jour aussi l'idée me vient de ne plus vous voir, à quel opéra, à quelle symphonie faudra-t-il que mon souvenir s'adresse?

Le comte pâlit. — Ne plus vous voir? dit-il.

— Oui, vous appartenez à la première révolution qui passe; pourquoi mon cœur n'aurait-il pas le droit de lever aussi le drapeau de l'indépendance? C'est un badinage, une supposition, si vous voulez; mais enfin il faut tout prévoir, surtout avec moi qui ne suis jamais qu'à demi sérieuse.

— Eh bien! ce jour-là faites entendre cette marche terrible qui tout à l'heure a frappé mes oreilles... Je comprendrai que vous voulez que je parte, et je partirai...

Mme de Nailhac prit en riant sur le piano les deux morceaux de musique, et les regardant d'un air coquet: — L'air d'Agathe, c'est donc le paradis terrestre, dit-elle; la *Marche de Rakoczy*, c'est le paradis perdu!... Enfermons-les bien vite dans leur casier, l'avenir fera parler les oracles.

Sandor saisit sa main au passage et la porta à ses lèvres. De son épiderme blanc, la sensation de ce baiser glissa jusqu'au cœur d'Odette. Elle s'efforça de sourire, et du ton d'une femme du monde: — Ah! dit-elle, nous n'en sommes pas à la musique allemande.

Le comte allait répondre; elle lui fit signe de s'éloigner. Quand elle fut seule, elle tomba sur un siége: — Serait-ce lui enfin? murmura-t-elle.

Le lendemain, avant midi, elle reçut la visite de Jean. A sa vue, elle poussa un petit cri de joie. — Autre paysage, autre cri! dit-il gaîment.

— Voilà dix fois que je pense à vous, on ne vous voit plus. D'où venez-vous?

— J'arrive de Bade en droite ligne; j'y assistais à l'agonie d'un cœur qu'une femme presque aussi jolie que vous assassinait à coups d'épingle.

— Eh bien?

— Il est mort vendredi dernier.

— Bon! il ressuscitera dimanche prochain.

Jean salua. — Vous en parlez fort à votre aise, reprit-il; on voit bien qu'en tendre nièce de Mme d'Aureillan vous avez pris l'excellente habitude de ressusciter avant de mourir.

Comme ils se promenaient dans le jardin, Sandor vint à passer. A la vue de M. de Bré, il hésita; puis, ôtant son chapeau, il continua son chemin. — Vous lui avez fait peur, dit Mme de Nailhac.

— Faut-il que je le rappelle?

— C'est inutile, il reviendra; vous le connaissez?

— Le comte Sandor Brady? Un peu...

— Qu'en pensez-vous?

— Déjà un interrogatoire? Eh bien! je vous répondrai en style de procès-verbal que le comte Sandor a trente-deux ans, qu'il a été riche comme on ne l'est plus que dans le vieil Orient, et qu'il l'est encore malgré la confiscation de tous ses domaines, qu'il a été condamné à mort par les tribunaux autrichiens, qu'il est noble comme le feu roi Mathias Corvin, démocrate à la façon du général Marceau, et au besoin aristocrate comme l'était le grand-connétable Anne de Montmorency... Il a beaucoup voyagé.

— Je ne vous demande pas tout cela.

— Alors vous êtes plus indiscrète encore.

— Je le suis jusqu'au bout des ongles. On me donnerait la boîte de Pandore que je l'ouvrirais.

— Sachez donc que le comte est l'un des derniers représentans d'une race qui s'en va, un de ces hommes pour qui la bataille et l'amour sont tout. Il donnerait sa vie pour un sabre et le paradis pour un baiser. Le vieil honneur chevaleresque bout dans ses veines. Un jour qu'on parlait devant lui des croisés qui allaient mourir dans les sables de la Judée et qu'on raillait leur mémoire, il fut superbe. — Vous les plaignez, s'écria-t-il, des gens qui combattaient pour leur Dieu et pour leur dame!... Ils mouraient dans l'enivrement de leur foi, et vous les plaignez! On s'est beaucoup moqué de cette écharpe que les chevaliers portaient sur leur cœur et que les mains d'une châtelaine avaient brodée. Elle leur servait de linceul à cette heure dernière où ils se confessaient à la croix de leur épée, et ils rendaient leur âme fière en murmurant un nom sacré! Que Dieu me donne une mort pareille! Croire, aimer, n'est-ce pas la vie? — Tout l'homme est dans ce cri. Sa Palestine, à lui, c'est la Hongrie. Sa châtelaine, je ne la connais pas.

Mme de Nailhac sourit. — Je la connais, moi, dit-elle étourdiment. Figurez-vous que le comte Sandor...

— Ah! pas de confidence! s'écria Jean. Encore un mot et je me sauve! Un homme du monde peut tout deviner, mais ne doit rien

entendre... Je ne veux pas que vous ouvriez la porte aux regrets et qu'un jour vous vous avisiez de me haïr.

Mme de Nailhac se tut et se mit à casser des brindilles en regardant du côté par lequel Sandor s'était éloigné. — Avez-vous des nouvelles de M. de Bois d'Arci? dit-elle un instant après.

— Vous vous en souvenez? Vous êtes un ange!

— Ah! reprit-elle en se mordant les lèvres, parce qu'on a été émue un jour, faut-il donc courir à sa perte et y courir jusqu'au tombeau?

— Calmez-vous, et surtout ne vous perdez pas. M. de Bois d'Arci est au fond de l'Asie, dans un pays dont la civilisation est plus féroce que la plus extrême barbarie. On a de ses nouvelles au ministère des affaires étrangères, et on espère beaucoup de sa rare intelligence.

— Pensez-vous qu'il revienne bientôt?

— Rassurez-vous. M. de Bois d'Arci est devenu tout à fait diplomate. S'il revient, il n'aura plus le temps de voir ses anciennnes connaissances.

— Je ne suis pas assez jeune pour l'ignorer. Quand on est ambassadeur, on a le privilége de tout oublier.

— Avouez du moins que ce privilége n'est pas un monopole.

Mme de Nailhac ne put réprimer un mouvement de dépit. Jean, qui l'observait, pensa que la femme la plus indifférente avait, comme la plus passionnée, le désir de faire des blessures éternelles. En ce moment, Sandor se fit voir sur la plage. Il reprenait à petits pas le chemin du chalet de Mme de Nailhac. Jean chercha son chapeau. — Je reste encore quelques jours à Trouville, dit-il. Si vous avez besoin d'un compagnon de route pour retourner à Paris, je me mets à votre disposition.

A peu de temps de là, Odette partit subitement, obéissant à son insu à une de ces impulsions dont le secret mobile échappe même aux femmes qui les subissent. — S'il m'aime, se disait-elle, il saura bien me rejoindre. S'il ne m'aime pas,... adieu!

Elle n'était pas bien sûre de savoir ce qu'elle désirait. Pendant son voyage de quelques heures, elle s'interrogea elle-même, analysant en philosophe ses propres sensations et n'en découvrant aucune qui fût claire. Elle avait perdu sa tranquillité; qu'avait-elle gagné en échange? Le sentier où Jeanne marchait d'un pas si ferme lui était-il donc interdit à tout jamais? Cependant elle ne pouvait distraire sa pensée du souvenir de Sandor. Il lui arrivait même en dormant de voir sa tête enflammée et pâle.

Un mois se passa. L'automne faisait pleuvoir les feuilles mortes dans les longues avenues des bois. Retirée à la campagne, Mme de Nailhac laissait dormir son cœur, ainsi qu'on laisse une eau quel-

que temps agitée reprendre sa transparente immobilité afin de mieux voir au fond. Elle partageait quelques heures entre l'aiguille et le piano. Quand ses mains rencontraient les deux pages marquées par le Hongrois, elle en jouait les phrases musicales avec un sourire. « Laquelle retentira un jour? » se disait-elle. Sandor n'était pas encore venu, mais un sentiment invincible lui répétait sans cesse qu'elle le reverrait. A défaut de sa présence, elle avait ses lettres. Le comte voyageait en Italie. Un certain mystère enveloppait ce voyage. Un matin, Mme de Nailhac le trouva près d'elle. Du premier regard elle devina que son empire n'était pas diminué. — J'ai bien souffert loin de vous, dit-il, j'ai cru que l'heure du dernier combat allait sonner. J'ai souhaité alors que vous fussiez morte.

— Morte! répéta-t-elle.

— Ah! s'écria Sandor avec une sorte d'exaltation mystique, au moment d'offrir mon sang en holocauste, vous ne savez pas quel trouble peut jeter en moi cette pensée qu'un jour peut-être vous serez à un autre. Vous à un autre!... Morte, il me semble que vous seriez moins perdue!

Mme de Nailhac frissonna; c'était l'accent de la passion dans ce qu'elle a de plus âpre et de plus profond.

— Laissez-moi vivre encore un peu, dit-elle d'une voix émue, et racontez-moi ce qui vous a retenu de l'autre côté des Alpes.

— Ne vous l'ai-je pas dit? J'étais appelé par ceux qui ont le droit de me dire : « Venez! » Quelques jours de répit m'ont été donnés, et je suis accouru. Je vivrai dans votre ombre jusqu'à ce que l'heure sonne; pour la première fois j'ai appris à l'attendre avec crainte.

La tapisserie chôma; la musique eut toute la part que l'aiguille perdait. Jamais Mme de Nailhac ne parlait mieux que lorsqu'elle se taisait. Ses mains avaient une éloquence qui ravissait le cœur de Sandor. Jamais non plus elle n'était plus belle qu'aux momens où elle s'abandonnait à son inspiration. Son front pâle, ses joues décolorées avaient la transparence de l'albâtre; une flamme l'avait touchée. Il lui arrivait quelquefois, quand elle était seule, de jouer l'air d'Agathe.

Un soir, Sandor parut plus tendre qu'à l'ordinaire. La pâleur de son visage frappa Mme de Nailhac. Elle se leva et lui tendit la main. — Sortons, dit-elle.

Ils se dirigèrent vers l'extrémité d'un parc où de grandes futaies dressaient en l'air leur dôme de feuillage. L'ombre se faisait. Marchant à petits pas sur un lit de feuilles sèches, ils arrivèrent auprès d'une fontaine au-dessus de laquelle s'élevait la statue blanche d'une déesse. La lune versait sa lumière sur l'onde frémissante et sur le marbre éclatant. Ils s'y arrêtèrent, et Mme de Nailhac s'accouda au socle de la statue.

— C'est ici peut-être que je vous verrai pour la dernière fois! dit Sandor tout à coup.

— Ainsi vous partez!

— A toute heure je dois être prêt. L'avis m'en est venu ce matin. J'ai passé ma journée en préparatifs. J'ai voulu qu'aucune préoccupation ne troublât le moment des adieux.

— Et où allez-vous?

— J'irai où va la guerre. Beaucoup de ceux qui partent ne reviendront pas; mais que m'importe d'être au nombre de ceux qu'un peu de terre recouvrira bientôt?... Je n'avais qu'une espérance, elle est morte!

Mme de Nailhac restait debout, enveloppée d'une robe blanche qui la rendait semblable à une ombre. La pâleur des tombeaux était descendue sur son front. Sandor se mit à ses pieds. — Ah! si vous aviez voulu! dit-il.

Il releva la tête doucement, et d'une voix qui avait des sons d'une mélancolie pénétrante : — Je vous appartenais, reprit-il; pourquoi n'avez-vous pas accepté le don de ma vie?

A la vue de ce front pâli par tant d'angoisses et prédestiné à la mort, Odette se pencha, et, l'entourant de ses bras, elle inclina vers lui ses lèvres brûlantes.

— Ah! tu m'aimes! s'écria Sandor.

Bientôt après il ne vit plus à travers les arbres que l'éclair d'une robe blanche qui s'enfuyait. Il eût pu croire qu'il avait rêvé, si les battemens de son cœur ne l'avaient averti que la jeune femme était là tout à l'heure.

Mille songes agitèrent Mme de Nailhac pendant la nuit; elle revit Sandor à ses pieds, elle le vit dans la mêlée. Elle ouvrait les yeux, une fatigue accablante les refermait. Un souvenir traversa son esprit. « Ne m'a-t-il pas dit : A demain? » pensa-t-elle. Le jour vint sans mettre un terme à son agitation. Elle se couvrit d'un peignoir et passa sur un balcon. Une brume légère voilait les futaies voisines où s'abritait la fontaine. Le vent du matin poussait autour d'elle des feuilles jaunies qui faisaient entendre un doux bruit en tombant sur la terre humide. En ce moment, un rayon de soleil perça le brouillard; la campagne fut illuminée. Mme de Nailhac était pleine d'incertitude et d'anxiété, mais sans impatience. — J'ai cherché l'amour... il y a des instans où j'ai cru l'avoir trouvé, et je suis plus agitée, plus inquiète qu'au temps où je n'éprouvais rien! Est-ce donc cela qu'on appelle le bonheur? se dit-elle. Mme d'Aureillan avait-elle eu si grand tort de n'en pas vouloir? — Qui sait? reprit-elle encore.

Elle se souvint de matinées semblables qui s'étaient écoulées à Montmorency. Seulement alors les feuilles étaient vertes; à présent

elles étaient rouges. Un livre se trouva sous sa main. Elle l'ouvrit : c'était un volume des *Méditations* de Lamartine. Les marges en étaient couvertes de notes écrites au crayon. Elle se rappela que Gaston lui avait lu bien des pages de ce volume. Ces vers célèbres tombèrent sous ses yeux :

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi !

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

Le volume s'échappa des mains de Mme de Nailhac. Un sentiment de tristesse amère la saisit. — Hier c'était Gaston; aujourd'hui sera-ce Sandor? Et demain et après-demain?... se dit-elle.

Elle crut entendre dans l'éloignement le galop d'un cheval. Elle se pencha sur la balustrade du balcon. Un cavalier apparaissait au bout d'une longue avenue de hêtres dépouillés. C'était lui! Sandor montait ce même cheval qu'il avait le jour où Mme de Nailhac l'avait vu sur la falaise. Il semblait avoir des ailes; chaque élan le rapprochait du balcon où elle attendait, pâle, inquiète, fiévreuse. Elle distinguait les traits du comte; il l'avait reconnue; ils étaient rayonnans.

Bientôt il fut sous ses yeux. A l'instant où il jetait la bride à un domestique, Mme de Nailhac se redressa toute blanche, et, courant à son piano, d'une main nerveuse elle attaqua la marche de Rakoczy. Les notes pétillaient comme des balles sous ses doigts. Elle entendit un cri et continua. — Non! non! aimer sans amour, c'est impossible! murmura-t-elle.

Pendant deux minutes, Sandor, immobile comme une statue, écouta l'air hongrois, qui éclatait, violent, sauvage, impétueux; puis, secouant la tête, il marcha vers la barrière refermée, et, saluant la fenêtre derrière laquelle Mme de Nailhac venait de disparaître, il lui jeta le cri du gladiateur mourant au césar romain. Aussitôt il enleva son cheval blanc d'écume, et d'un bond il franchit la barrière. Mme de Nailhac se glissa vers la fenêtre. Cachée derrière un pli du rideau, elle ne vit plus que le fantôme d'un cavalier qui fuyait sur la route. Elle ferma les yeux et tomba anéantie sur un fauteuil.

Le vide s'était fait dans son cœur, l'activité de la vie la ressaisit, mais une activité sans chaleur et sans but. Un mois après, elle reçut une lettre qui portait le timbre de Gênes. Elle devina qu'elle était de Sandor avant de l'avoir ouverte. — Adieu, lui disait-il, je pars pour ne plus revenir. Vous êtes comme un songe dans mon passé,

et il me semble que des temps sans limites se sont écoulés depuis que je ne vous ai vue. Votre nom même est comme l'écho mourant d'un bruit qui a cessé de retentir... Vous ne saurez jamais combien je vous ai aimée... Je ne l'ai bien su moi-même qu'à l'heure où tout espoir m'a été ravi. Un jour, une heure, une minute, j'ai été heureux d'un bonheur que vous ne connaîtrez jamais... Le lendemain vous m'avez réveillé;... à présent je vais chercher un sommeil qui ne trompe pas...

Elle n'alla pas plus loin. Une larme vint à sa paupière, elle chercha une plume qu'elle saisit d'une main tremblante ; mais en levant les yeux elle aperçut dans son cadre l'image sardonique de Mme d'Aureillan qui souriait. — A quoi bon? dit-elle en jetant la plume; M. de Bois d'Arçi n'est pas mort, pourquoi Sandor mourrait-il?

Un temps vint où elle apprit que Sandor était parti pour cette aventureuse expédition de Sicile qui renversa un trône, et qui, à huit siècles d'intervalle, renouvelait les héroïques expéditions de Robert et de Roger Guiscard. Plus tard encore, Mme de Nailhac fut informée, par quelques lignes froides et laconiques insérées dans un journal, qu'un jeune Hongrois, le comte B..., avait été ramassé, expirant et percé de coups, sur le champ de bataille du Vulturne. Il était couvert d'un attila rouge. Nul n'avait poussé plus avant dans les lignes de l'armée royale. Le journal tomba des mains de Mme de Nailhac. Le cœur gonflé, elle descendit dans ce même parc où, pendant les heures silencieuses d'une nuit d'automne, elle l'avait vu à ses pieds. A présent la lumière circulait partout; l'air était tiède, le feuillage frissonnant. Mme de Nailhac s'enfonça sous le couvert des arbres. Deux ombres invisibles la suivaient dans sa promenade, toutes deux tristes et pâles, l'une à demi confuse et comme perdue dans la nuit, l'autre tachée de sang. L'une s'appelait Gaston, l'autre Sandor. — Dieu juste, me condamnerez-vous parce que je n'ai pas aimé! dit-elle.

L'eau chantait dans le bassin de la fontaine, au pied de la statue. Alors elle aperçut le long d'une haie deux inconnus, un jeune homme, une jeune femme, dont les bras étaient enlacés, et qui suivaient lentement un sentier. Leurs sourires se répondaient, leurs regards se cherchaient; quelque chose de doux et de rayonnant était répandu sur leur physionomie; leurs pas légers glissaient sur l'herbe : on aurait pu croire qu'ils étaient portés par des ailes, Mme de Nailhac les suivit quelques instans, perdue en mille pensées, puis elle les vit s'éloigner et disparaître ensemble, comme deux cygnes qui fendent l'azur du même vol. C'était l'image souriante et jeune du bonheur qui s'effaçait derrière un rideau de feuillage. — Ils s'aiment! se dit-elle; comment font-ils?

* * * * *

EXPÉDITIONS

PROJETÉES

AU POLE NORD

DE LA POSSIBILITÉ D'ATTEINDRE LE PÔLE,
NOUVEAUX PLANS DE CAMPAGNE PROPOSÉS EN ANGLETERRE
ET EN ALLEMAGNE.

Les limites du possible reculent chaque jour en navigation comme en toutes choses. Dans l'antiquité, le monde connu était limité au pourtour de la Méditerranée; au-delà commençait le fabuleux, le vague, l'inconnu. Les conquêtes d'Alexandre, celles des Romains servirent la géographie. Les invasions des barbares, les migrations des peuples firent entrevoir les profondeurs de l'Asie et de l'Afrique. Dans le moyen âge, les courses audacieuses des Normands, les croisades et les récits des marchands aventureux de Pise, de Gènes, de Venise et de Montpellier (1) maintinrent la tradition de peuples étranges et lointains. Plus tard, la découverte de l'Amérique et la circumnavigation du globe par Magellan changèrent toutes les idées reçues, et l'homme put mesurer l'étendue de son domaine. Dans le Nouveau-Monde, les Espagnols et les Portugais se frayèrent une route d'un océan à l'autre. Depuis cette époque, les voyages de découvertes se sont multipliés, et les nombreuses circumnavigations qui suivirent celle de Magellan firent connaître les lisières des continens et les îles sans nombre dont l'Océan-Pacifique est semé. Cependant l'intérieur de l'Australie et de l'Afrique restait encore en

(1) Germain, *Histoire du Commerce de Montpellier*, 1861.

blanc sur les mappemondes. Des voyageurs intrépides ont pénétré dans l'intérieur de ces continens mystérieux; presque tous ont payé de leur vie les résultats dont l'Europe savante constate avec reconnaissance le nombre et la valeur. La terre est donc bien près d'être connue tout entière; il est cependant deux points où l'on n'est pas encore parvenu : ce sont les pôles. L'homme a exploré toute cette portion de la superficie du globe qui décrit chaque jour une révolution autour de son axe idéal; mais il n'a pas encore atteint les deux points immobiles où cet axe vient aboutir, les deux pôles où le jour et la nuit se partagent l'année, où le soleil décrit pendant six mois des cercles parallèles à l'horizon pour disparaître totalement pendant une période d'égale durée, ces points enfin où tous les méridiens convergent et où les heures ne mesurent plus le temps.

Le voyageur atteignant le pôle nord verrait briller au-dessus de sa tête la constellation de la Petite-Ourse et l'étoile polaire, qui nous semble d'autant moins élevée que nous sommes plus voisins de l'équateur. Celui qui atteindrait le pôle sud ne contemplerait qu'un espace vide, sans étoiles brillantes, mais entouré des grandes constellations australes du Vaisseau, de la Croix, du Triangle, du Paon et de l'Hydre. Les pôles étant plus rapprochés du centre de la terre qu'aucun autre point de la surface du globe, c'est là aussi que la force de pesanteur a le plus d'intensité : la force centrifuge, résultat de la rotation diurne de notre planète, y est au contraire complétement nulle. Le sphéroïde terrestre étant renflé vers l'équateur, chaque point de cet équateur est plus distant du centre de la terre qu'un autre point situé en dehors de la ligne équinoxiale : aussi c'est sur cette ligne que la pesanteur agit avec le moins d'intensité, tandis que la force centrifuge y atteint son maximum. Soumis à ces deux forces, qui le sollicitent en sens opposé, un corps pesant, à l'équateur, parcourt en tombant un espace de $175^{m},997$ millimètres en six secondes, et au pôle, sous l'influence de la pesanteur seule, $176^{m},613$ millimètres dans le même laps de temps. La différence est de $0^{m},616$ millimètres : elle correspond à celle du diamètre polaire comparé au diamètre équatorial qui s'élève à 42,612 mètres. Les oscillations du pendule confirment ces données. Sous l'équateur, le pendule qui bat la seconde a une longueur de $0^{m},991$ millimètres; mais au Spitzberg, par 79° 50′, le général Sabine a vu qu'il fallait allonger l'instrument de 5 millimètres pour que la durée de ses oscillations fût encore d'une seconde. On connaît théoriquement la longueur que le pendule doit avoir au pôle; l'expérience directe est encore à faire. Sur la terre même, rien n'avertirait le voyageur qu'il a touché ce point si important dans la mécanique de notre globe : il peut être situé sur un

continent, sur une île ou en pleine mer, comme les pôles magnétiques, dont l'un est sur le continent du nord de l'Amérique, l'autre au milieu de l'Océan-Antarctique, sans que rien signale ces deux points, où viennent converger les directions prolongées de toutes les boussoles du globe. Il en est de même pour la température.

Les lignes isothermes nous montrent par leurs courbures qu'il existe dans notre hémisphère deux *pôles du froid*, c'est-à-dire deux points où la température moyenne est plus basse que partout ailleurs. L'un de ces points est situé dans l'Amérique boréale, l'autre au nord de la Sibérie asiatique; mais il serait du plus haut intérêt de constater de combien le climat du pôle nord astronomique de la terre est moins âpre que celui des deux pôles du froid. Le dernier travail de Plana, un des plus grands géomètres dont l'Italie moderne puisse s'enorgueillir, donne un nouvel intérêt à cette recherche. Plana démontre en effet géométriquement que la chaleur due à l'action du soleil décroît d'intensité du cercle polaire (latitude 66° 1/2) jusqu'au pôle astronomique, et Plana en conclut hardiment que les mers des deux pôles doivent être libres de glaces pendant une grande partie de l'année. La distribution des terres et des mers, la direction des vents et celle des courans, l'état habituellement nuageux ou serein du ciel polaire, modifient sans doute profondément cette loi mathématique. C'est donc un problème des plus intéressans dont la physique du globe attend la solution directe et définitive.

Les voyages entrepris pour atteindre le pôle nord auraient encore une autre importance : c'est de faire connaître une portion de la surface terrestre complétement inexplorée jusqu'à ce jour, une surface équivalente aux quatre cinquièmes de l'Europe environ. La côte du Groënland s'arrête-t-elle par le 76e degré de latitude, où Sabine et Clavering sont parvenus en 1823? Se prolonge-t-elle au contraire, comme le pense le géographe Petermann (1), sous la forme d'une longue presqu'île ou d'un archipel qui s'étendrait à l'occident du pôle nord jusque dans le voisinage du détroit de Behring, et dont l'île Herald, découverte en 1849 par Kellett, qui lui donna le nom de son navire, serait le dernier anneau? Derrière cette île, Kellett et ses compagnons virent se prolonger au loin une terre étendue, hérissée de sommets aigus qui perçaient les nuages. Déjà en 1762, le Russe Andrejev avait signalé dans ces parages une terre appelée Titigen et habitée par une peuplade qui se désignait elle-même sous le nom de Kraïhaï, et l'amiral Wrangel avait revu les parties élevées de cette terre du haut du cap sibérien de Jakan. Andrejev ne

(1) *Geographische Mittheilungen*, 1865, 4e cahier, où l'auteur a figuré ce prolongement du Groënland.

fut pas cru; cependant Clavering et Sabine ont trouvé des Groënlandais habitant par 74° 10′ (1), et sur la côte occidentale du Groënland l'Américain Kane communiqua, durant l'hiver de 1853 à 1854, avec des Esquimaux qui demeuraient non loin de la baie Ranselaer par 78° 40′ dans un village qu'ils nommaient Etah. Est-ce le point le plus septentrional du globe habité par l'homme? On pourrait en douter, puisque Morton, le compagnon de Kane, a trouvé des huttes enfouies dans la glace et entourées d'ossemens de phoques et de baleines au-delà du 80e degré de latitude. Nous ne connaissons donc pas encore les limites du domaine habité par la race humaine dans l'hémisphère boréal : la géographie physique, l'hydrographie, la géologie, la faune, la flore de ces contrées nous sont également inconnues. Aussi, comme le disait naguère un des plus anciens explorateurs des mers sibériennes, l'amiral russe Lütke, peu importe qu'on atteigne le pôle même; la connaissance des régions arctiques si voisines de nous, si influentes sur la climatologie européenne, est le point essentiel. Il en est un autre uniquement moral et par conséquent prépondérant: c'est l'exercice de la volonté et de l'énergie humaines luttant contre les forces aveugles de la nature pour les connaître et les dompter. Oserait-on soutenir que des hommes tels que Franklin, les deux Ross, Richardson, Parry, d'Urville, Bellot, Mac Clure, Inglefield, Mac Clintock et Kane, dont l'existence et celle de leurs équipages ont été mises cent fois en péril durant des années entières dans des mers inconnues et désertes par les tempêtes, les courans, les écueils, des glaces monstrueuses, un froid épouvantable, la nuit éternelle de l'hiver, l'ennui, le découragement, le scorbut, ne soient pas comparables aux héros si populaires de la guerre? Personne ne le croira : ces héros de la paix élèvent le niveau moral et intellectuel d'une nation; nul sentiment de regret ou de tristesse ne vient troubler les élans d'admiration et de respect qu'ils inspirent; leur gloire est pure du sang et des douleurs de leurs semblables, et le génie de l'humanité n'a point à gémir sur des triomphes dont la science et la morale recueilleront tous les fruits. Aux esprits étroits qui se croient positifs et nous demanderaient quels seraient les avantages matériels qui résulteraient d'un voyage au pôle, nous répondrons résolûment que ces avantages seraient nuls, que le commerce des deux mondes n'y gagnerait absolument rien. L'expédition ne saurait donc être mise en actions ni réaliser des bénéfices. Heureusement il est encore un certain nombre d'hommes qui ne se glorifient pas du titre d'utilitaires et pour lesquels le lucre n'est pas le but unique de la vie.

(1) On sait que le pôle boréal est situé par 90 degrés de latitude nord.

Des deux pôles, le pôle boréal est le plus rapproché de nous et paraît le plus abordable. La Société de géographie de Londres a consacré plusieurs séances à discuter la possibilité et les moyens de l'atteindre. Des géographes, des marins, ont émis leur avis et conclu pour l'affirmative. En Allemagne, le docteur Petermann, dont nous avons déjà cité les recherches sur le Groënland (1), a provoqué et poursuivi de toutes ses forces la réalisation de ce grand projet : il en a fait le sujet des conférences d'un congrès de savans et de marins réuni à Francfort en 1865. Ce projet préoccupe donc l'attention publique en Allemagne et en Angleterre : la France n'y saurait rester indifférente; mais, avant d'indiquer les plans proposés pour arriver au pôle, je crois utile de faire connaître les tentatives qui ont été déjà faites et d'initier en même temps le lecteur à la géographie des mers et des terres boréales, ces notions étant nécessaires à l'intelligence des projets mis en avant par la Société de géographie de Londres et par M. Petermann, le promoteur de la question en Allemagne.

I. — LES MERS DU SPITZBERG. — LA PÊCHE DE LA BALEINE DANS LA MER GLACIALE. — TENTATIVES DE PHIPPS ET DE PARRY POUR ATTEINDRE LE PÔLE.

Si l'on jette les yeux sur une mappemonde planisphérique, c'est-à-dire dressée suivant la projection dite de Mercator, ou mieux encore sur une carte des régions boréales dont le pôle occupe le centre, on reconnaît que ce pôle est entouré par les deux grands continens de l'Asie et de l'Amérique, séparés l'un de l'autre par le détroit de Behring. Aucune autre ouverture à travers le continent asiatique ne fait communiquer l'Océan-Glacial avec la Mer-Pacifique. L'Amérique du Nord au contraire est découpée par une foule de détroits, de canaux et de bras de mer contournant de grandes îles ou de vastes promontoires. Par ces détroits, par ces canaux, la Mer-Polaire communique avec la baie d'Hudson et celle de Baffin, qui elles-mêmes s'ouvrent dans l'Océan-Atlantique, en face des côtes du Labrador. Cette communication n'est pas la seule : entre l'Amérique et l'Europe, c'est-à-dire entre les côtes orientales du Groënland et celles de la Norvége, il existe une grande lacune par laquelle la Mer-Polaire se continue librement avec l'Atlantique. Cette lacune correspond à l'extrémité septentrionale du continent européen. L'archipel du Spitzberg, placé au milieu de ce large canal, non comme un obstacle, mais comme un point de relâche, est l'étape naturelle sur le chemin du pôle. Les côtes occidentales de l'île

(1) M. Petermann est le directeur d'un important recueil consacré aux sciences géographiques et intitulé : *Mittheilungen aus Justus Perthes geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen aus dem Gesammtgebiete der Geographie.*

principale, découpées par des *fiords* profonds et ramifiés, sont baignées par les eaux du *gulfstream*, courant d'eau chaude qui, sortant du golfe du Mexique, longe les côtes occidentales de l'Irlande et les côtes orientales de l'Islande, embrasse les Shetland et les Féroe, gagne la Norvége, atteint la Laponie et va se perdre dans la Mer-Blanche, en contournant le Cap-Nord. Ce fleuve d'eau tiède adoucit les hivers de toute l'Europe occidentale, depuis le nord de l'Espagne jusqu'au Spitzberg. Grâce à lui, les glaces flottantes versées dans l'Océan-Arctique par les glaciers du Spitzberg et du Groënland fondent avant d'avoir atteint le sud de l'Islande vers le 63e degré de latitude, tandis que les légions de glaces flottantes qui débouchent des baies d'Hudson et de Baffin par le détroit de Davis descendent dans l'Océan-Atlantique jusqu'au 40e degré, c'est-à-dire à la latitude de Boston et de Madrid.

Toutes ces circonstances réunies avaient appelé dès l'origine de la grande navigation les navires hollandais et anglais dans la Mer-Glaciale. Avec des vents favorables, on pouvait, en moins d'un mois, se rendre des ports de l'Angleterre ou de la Hollande à l'extrémité méridionale du Spitzberg. Un intérêt commercial y attira bientôt des navires de toutes les nations maritimes de l'Europe : c'est la pêche de la baleine. Dans l'origine, ce monstrueux cétacé fréquentait les parages de toute l'Europe, et du xe au xiiie siècle les pêcheurs basques, bretons, normands, flamands, norvégiens, le poursuivaient sur leurs côtes respectives. Les baleines, chassées sans relâche, devinrent plus rares et se retirèrent vers le nord. Les Basques les suivirent, et au xvie siècle ils s'aventuraient déjà sur les côtes d'Islande, du Groënland et de Terre-Neuve. Les Islandais, voyant une nouvelle industrie naître pour ainsi dire autour de leur île, se joignirent aux Basques, et vers la fin du xvie siècle cinquante ou soixante navires des deux nations se livraient dans les parages de l'Islande à la pêche de la baleine. Les Anglais entrèrent en lice vers 1594. En 1607, Hudson retrouve le Spitzberg, découvert onze ans auparavant par les Hollandais, et s'élève dans le nord jusqu'à 80° 23′. Jonas Poole, envoyé en 1610 par la compagnie formée pour la découverte de nouvelles contrées, ne dépasse pas 79° 1/2, mais il est frappé du grand nombre de baleines qui fréquentent ces côtes, et provoque l'envoi de deux navires anglais portant six harponneurs basques. La campagne fut assez malheureuse; cependant dès l'année suivante il y avait cinq navires baleiniers dans ces eaux : deux anglais, deux hollandais et un basque. Les Anglais chassèrent les Hollandais, prétendant qu'eux seuls avaient le droit de pêcher dans ces parages. En 1613, la compagnie moscovite anglaise obtint une charte royale qui confirmait ce prétendu droit, et elle équipa sept navires armés en guerre qui poursuivirent tous les bâtimens fran-

çais et hollandais qui se livraient à la pêche; mais l'année suivante seize baleiniers hollandais, sortis du port d'Amsterdam, purent, sous la protection de quatre frégates, se livrer tranquillement à leur industrie. Ces dissensions, accompagnées de violences réciproques, durèrent jusqu'à l'année 1618, où les nations engagées dans ces conflits convinrent d'un commun accord de déclarer la pêche libre au Spitzberg et de se partager les baies. Le monopole de la compagnie hollandaise pour la pêche de la baleine ayant expiré en 1642, tandis que le régime du privilége régnait toujours en Angleterre, la liberté donna une impulsion extraordinaire à ce genre d'entreprises, et de 1660 à 1670 il n'y avait pas moins de quatre à cinq cents navires hollandais et hambourgeois sur les côtes du Spitzberg, tandis qu'on n'y comptait pas un seul bâtiment anglais. Ces pêcheurs, exclusivement commerçans, nous ont laissé peu de renseignemens sur l'Océan-Glacial, sur le Spitzberg et sur la Mer-Polaire; il n'en est pas de même d'un baleinier hambourgeois appelé Frédéric Martens, qui atteignit en 1671 le 81e degré, et publia, avec la relation de son voyage, la première description connue du Spitzberg, de ses glaciers, de ses productions naturelles, suivie des détails les plus intéressans et les plus véridiques sur les mœurs de la baleine et des autres grands cétacés que l'on trouvait à cette époque sur les côtes du Spitzberg (1). Pour montrer combien la pêche de la baleine était productive à la fin du XVIIe siècle, il me suffira de dire qu'en 1697 une flotte de 190 navires, dont 121 hollandais, 54 hambourgeois et 15 brêmois, rapporta le produit de 1,886 baleines. Tous les ans, un village temporaire s'improvisait comme par enchantement dans la baie de Smeerenberg, près de l'île Amsterdam, au nord du Spitzberg : il était fréquenté annuellement par près de 18,000 matelots, et se composait surtout de boutiques de marchands, de boulangers, de bouchers, et d'établissemens pour la fonte de la graisse de baleine. Telle était la prospérité de cette colonie passagère qu'on la comparait à celle de Batavia, qui venait d'être fondée récemment.

La première moitié du XVIIIe siècle vit décliner peu à peu la pêche dans ces parages. Traqués sans relâche par de véritables flottes, ces cétacés inoffensifs, qui d'ailleurs se multiplient lentement, cherchèrent un refuge vers le pôle, au-delà de la banquise, dans des espaces de mer libres semblables à de grands lacs entourés de glace. Les Hollandais les y suivirent. Par un vent favorable, mettant toutes voiles dehors, ils coupaient la glace nouvellement formée avec la proue de leurs navires, entraient dans ces

(1) Son voyage a été publié en français dans le recueil de *Voiages au Nord*, t. II, sous ce titre : *Journal d'un Voiage au Spitzberghen*, in-18, Amsterdam 1715, avec dix-sept planches.

espaces fermés, y poursuivaient leur proie, et s'en rapportaient tranquillement à un changement de vent pour en sortir. De vagues traditions veulent que quelques-uns aient pu atteindre ainsi les plus hautes latitudes : l'un d'entre eux même, dit-on, regagna sa patrie en passant près du pôle. Franchissant le détroit de Behring et doublant le cap Horn, afin de rentrer dans l'Atlantique, il fit le tour du monde pour revenir du Spitzberg à Amsterdam. Oublions ces légendes maritimes pour revenir à l'histoire.

Au commencement du XIXe siècle, nous trouvons une série de voyages exécutés par un seul navigateur qui, pour le nombre, la variété et l'exactitude des travaux accomplis, ne peut être comparé à aucun de ses prédécesseurs : c'est William Scoresby. Fils d'un capitaine baleinier, il fit dix-sept voyages au Spitzberg. Trop jeune pour se livrer à des recherches suivies pendant les premiers, ce sont les résultats des douze derniers, compris entre les années 1807 à 1818, qui forment la matière de l'excellent ouvrage qu'il a publié sur les mers arctiques (1). Scoresby, livré à la pêche de la baleine, ne dépassait guère le 79e degré de latitude; toutefois en 1806 il remonta très haut dans le nord à la recherche de ces cétacés, et le 24 mai il se trouvait par 81° 30′ de latitude et 16° de longitude est de Paris, c'est-à-dire précisément au nord du Spitzberg. La glace s'étendait vers l'est-nord-est; entre cette direction et le sud-est, la mer était complétement libre sur une étendue de 30 milles (55 kilomètres), et il n'y avait pas de terre à la distance de 100 milles. « Si notre voyage eût été un voyage de découvertes, dit à ce propos Scoresby, nous eussions certainement ajouté quelque chose aux connaissances géographiques acquises sur les régions arctiques; mais la pêche était notre unique but, et l'équipage au milieu de ces mers désertes et inconnues se montrait péniblement impressionné et donnait des signes de découragement. » Bien que Scoresby ne se soit point proposé d'atteindre le pôle nord, personne n'a mieux observé, personne n'a mieux décrit les phénomènes des mers polaires. Pour se faire une juste idée de son exactitude et de sa sagacité, il faut avoir vu ce qu'il a vu et contrôlé ce qu'il a écrit. Comme de Saussure, avec qui l'intrépide et savant capitaine a les plus grands rapports par l'ingénuité de ses observations parfaitement libres d'idées préconçues, Scoresby sera toujours considéré comme l'initiateur de toute recherche scientifique dans la Mer-Glaciale et le guide le plus sûr du navigateur dans les parages du Spitzberg et du Groënland.

On voit que, si l'on n'avait pas tenté directement d'atteindre le

(1) *An account of the arctic regions with an history and description of the northern whalefishery*, 2 vol., 1820.

pôle, l'Océan-Glacial était au siècle dernier presque aussi fréquenté pendant l'été que l'Atlantique sur les côtes de l'Europe. Acharnés à la poursuite de la baleine, devenue moins commune, les pêcheurs s'avançaient à sa suite dans les hautes latitudes, et quelques-uns, comme Frédéric Martens et Scoresby, avaient fait connaître ces mers, que la plupart ne visitaient que pour exploiter les richesses que la faune arctique offre au commerce et à l'industrie.

Parlons maintenant des voyages dont le pôle nord était le but direct ou indirect. Les premières tentatives directes remontent à 1607. De notables commerçans de Londres envoyèrent Henry Hudson pour s'assurer si l'on ne pourrait pas se rendre directement en Chine et au Japon en passant par le pôle. Parti de Gravesend le 1er mai, sur un petit navire appelé *Hopewell*, Hudson reconnut le Spitzberg le 27 du même mois et s'avança jusqu'au nord de l'île; les glaces flottantes étaient nombreuses et compactes, et il fut forcé de s'arrêter par 80° 23′ de latitude. Le 16 août, il vit une terre qui s'étendait, suivant son estime, jusqu'au 82e degré; il espérait trouver une mer libre entre la banquise et la côte, mais tout était obstrué de glaces, et il prit le parti de revenir. En 1609 et 1611, Jonas Poole reçut de la compagnie du commerce russe (*muscovy company*) la mission de s'approcher le plus possible du pôle nord. La première fois il ne put dépasser 79° 50′, et la seconde fois il se heurta par 80 degrés contre une barrière de glace qui s'appuyait sur la côte du Spitzberg : il la prolongea dans l'ouest pendant environ 120 lieues, sans trouver une issue pour s'élever davantage dans le nord. En 1614, ces tentatives furent renouvelées par deux navigateurs célèbres, Baffin et Fotherby, commissionnés par la même compagnie; ils ne furent pas plus heureux que leurs devanciers et déclarèrent à leur retour qu'ils ne croyaient pas à la possibilité de dépasser la barrière de glace qui unit le Spitzberg au Groënland. Cette affirmation, provenant de marins aussi expérimentés et à la suite de quatre tentatives inutiles, mit fin aux entreprises de la société.

Depuis un siècle et demi, les Anglais semblaient avoir renoncé à étendre le champ de leurs découvertes dans les mers polaires, lorsqu'en février 1773 la Société royale de Londres présenta au roi George III une requête pour l'engager à envoyer une expédition dans le nord afin d'examiner jusqu'où l'on pourrait s'approcher du pôle boréal. Le 21 mai suivant, deux navires, le *Race-Horse* et le *Carcass*, étaient prêts à mettre à la voile. Jean Constantin Phipps, depuis lord Mulgrave, commandait le premier comme chef de l'expédition; le capitaine Lutwidge était le capitaine du second. Un astronome, M. Lyons, et un physicien, le docteur Irving, furent adjoints aux états-majors. D'Alembert et Joseph Banks donnèrent leurs instruc-

tions pour les observations à faire sur la physique générale et l'histoire naturelle. L'expédition sortit le 2 juin 1773 de la Tamise; on découvrit la côte méridionale du Spitzberg le 28 au soir. Le 4 juillet, les navires mouillèrent dans une petite baie au sud de celle de Hambourg. Mettant de nouveau le cap au nord en serrant la côte, ils rencontrèrent la glace le lendemain, et le 6 ils étaient à quatre milles (1) de la banquise, par 80 degrés de latitude; ils suivirent alors cette banquise, naviguant au milieu des glaces flottantes et souvent arrêtés par elles, mais cherchant une ouverture par laquelle ils pourraient pénétrer vers le pôle. Après avoir louvoyé le long de cette barrière infranchissable, les deux navires atteignirent le 5 août une île, située par 80° 35', à laquelle Phipps donna le nom de son pilote Walden (2), qu'il avait envoyé pour la reconnaître. Là le *Race-Horse* et le *Carcass* furent pris par les glaces et coururent les plus grands dangers. Déjà les embarcations étaient à la mer lorsqu'on s'aperçut que les glaces entraînaient peu à peu les navires vers l'ouest; bientôt elles se séparèrent assez pour leur permettre d'avancer lentement, et le 10 juillet 1773 ils naviguaient au milieu des glaçons flottans, mais dans une mer ouverte, et revinrent sans difficulté en Angleterre vers le milieu de septembre. Suivant son estime, Phipps avait atteint en mer, le 27 juillet, à l'ouest de l'archipel des Sept-Iles, la latitude de 80° 48'. « Le 30 juillet, dit Phipps, le capitaine Lutwidge et un maître du *Race-Horse* abordèrent sur une île sans nom (c'est celle qui depuis a reçu celui de Phipps) : ils gravirent une haute montagne. De ce point élevé, leur vue embrassait à l'est et au nord-est un espace de trente à quarante milles de glace unie et continue qui s'étendait jusqu'à l'horizon. » Cinquante ans plus tard, un jeune officier de marine, Edward Parry, qui avait déjà fait quatre voyages de découvertes dans l'Amérique boréale, conçut à la lecture de ce passage de Phipps la pensée hardie d'atteindre le pôle nord en s'avançant sur cette plaine de glace avec des traîneaux portant des embarcations qui seraient mises à l'eau chaque fois que la mer serait libre et replacées sur leurs traîneaux pour glisser sur la glace chaque fois qu'elle ne le serait pas (3). D'autres navigateurs, Scoresby, Franklin lui-même, l'encourageaient et pensaient aussi que la banquise était une surface plane comme celle d'un lac ou d'un fleuve gelé. Tous avaient été induits en erreur par cette illusion d'optique dont on est dupe

(1) Un mille marin vaut 1,852 mètres.

(2) Voyez la carte du Spitzberg dans *le Tour du Monde*, n° 287, 1865, reproduite avec additions par M. Petermann, *Geographische Mittheilungen, Ergaenzungs Heft*, n° 16, 1865.

(3) Voyez la préface de sa relation intitulée : *Narrative of an attempt to reach the north pole*, in-4°, 1829.

quand on contemple de loin et d'une certaine élévation une surface inégale et crevassée telle que celle d'un glacier : alors les irrégularités disparaissent, et la surface semble complétement unie. Parry n'a point réussi dans sa tentative, mais il s'est approché du pôle plus qu'aucun autre mortel, puisqu'il a presque atteint le 83e degré. Aussi croyons-nous devoir entrer dans quelques détails sur cette expédition, qui donnera une mesure de la vigueur et de l'énergie que l'homme peut déployer au milieu des circonstances les plus propres à abattre son courage.

Le 27 mars 1827, Parry sortait de la Tamise; l'*Hecla*, qu'il commandait, était une corvette à voiles portant les deux embarcations *Enterprize* et *Endeavour*, longues de 7 mètres et pouvant contenir chacune quatorze hommes : c'est avec ces chaloupes qu'il comptait s'avancer sur la glace. Le 19 avril 1827, la corvette jetait l'ancre dans le port de Hammerfest. Parry se procura plusieurs de ces longs patins de bois avec lesquels les Lapons courent sur la neige pendant l'hiver. Le 29 avril, l'*Hecla* sortait du vaste golfe au fond duquel Hammerfest est situé et cinglait vers le nord. Le 5 mai, elle rencontra les premiers glaçons flottans, et le 7 elle en traversait un banc étendu; mais plus loin la mer était libre et seulement couverte d'une mince couche de glace récente que la proue du navire brisait facilement. Depuis le départ de Hammerfest, le temps avait été sombre et neigeux, et le thermomètre se tenait entre — 7 et — 9 degrés centigrades; le 12 mai, il marqua zéro. Des eiders et des guillemots s'approchaient du bâtiment, qui naviguait par le travers de l'île du Prince-Charles. Le 14 mai, l'*Hecla* passait devant la baie de la Madeleine et essuyait un violent coup de vent au milieu des glaçons flottans en vue de la pointe d'Hackluyt. Le 19 mai, le navire fut pris dans des glaces *compactes* et pressé par elles au point de courir de sérieux dangers, s'il avait été construit moins solidement. Trois jours après, quelques vides apparurent dans la banquise, mais le vent était si faible que le navire dut rester immobile. Cet état de choses se prolongea jusqu'au 3 juin malgré tous les efforts faits pour dégager le bâtiment en repoussant les masses qui l'assiégeaient. A minuit cependant la glace cessa tout à coup d'enserrer le navire aussi étroitement, et il dériva rapidement vers l'est sans pouvoir néanmoins s'approcher de terre. Du haut des mâts, on apercevait deux ou trois espaces libres de glaces au nord du Cap-Lointain (*Verlegen hook*). Cette vue fit renaître l'espérance; mais Parry se désolait de voir le commencement de la belle saison déjà entamé avant qu'il eût mis le pied sur la grande banquise. Un étroit chenal s'était ouvert dans les glaces, Parry gagna la terre dans une embarcation, aborda dans la Baie Demi-Lune (*Half-Moon or Mussel bay*), et reconnut qu'il ne pourrait y abriter son navire;

mais il vit avec plaisir que la plage était couverte d'une quantité de bois flottés, pins ou sapins, dont plusieurs étaient encore munis de leurs racines. Il remarqua aussi que des ruisseaux coulaient des hauteurs voisines et que la terre était parsemée de nombreuses mares d'eau : plusieurs rennes se montrèrent, et l'un d'eux fut tué. Le temps était beau et le soleil presque chaud; cependant la glace ne s'ouvrit que le 8 juin au soir, et une fraîche brise du sud poussa le navire dans une mer libre. Il y avait vingt jours qu'il était emprisonné dans les glaces. La pointe basse du Cap-Lointain fut doublée; on reconnut l'Ile-Basse (*Low Island*). Parry cherchait à gagner l'île Walden ou une des Sept-Iles, afin d'y trouver un ancrage et d'abréger le trajet à faire sur la banquise; mais les glaces qui assiégeaient toutes ces terres l'empêchèrent d'en approcher. Cependant il avait atteint la latitude de 81° 6′ sans voir la banquise unie et continue que Phipps assurait avoir aperçue distinctement. Le 15 juin, un vent d'est ayant débarrassé la côte des masses qui l'obstruaient, le lieutenant Ross fut envoyé pour reconnaître l'île de la Petite-Table et le rocher qui l'avoisine, actuellement appelé *Ross inlet.* Ces îlots, les plus avancés vers le nord de tous ceux de l'archipel des Sept-Iles, n'offrant aucun point où un navire comme l'*Hecla* pût être abrité, Parry se décida dès lors à mettre le cap au sud pour gagner une baie située à l'entrée du détroit de Hinlopen, et que les anciens navigateurs hollandais avaient nommé *Treurenburg bay*. L'*Hecla* fut mouillée dans une anse qui depuis a porté son nom.

Dès le lendemain 21 juin, Parry, ayant laissé le commandement du navire au lieutenant Foster, partait pour atteindre le pôle avec John Ross, qui depuis s'est illustré dans les mers arctiques, le docteur Beverly et le lieutenant Crozier, une des victimes de la malheureuse expédition de sir John Franklin : ils montaient les deux embarcations *Enterprize* et *Endeavour*. La chaloupe du navire, commandée par le lieutenant Crozier, portait pour soixante-onze jours de vivres. Abordant à l'Ile-Basse, on y déposa des provisions pour le retour, puis on s'engagea au milieu des glaces flottantes : elles étaient couvertes de morses, qui plongeaient à la vue de la flottille. Celle-ci, continuant sa route, toucha bientôt à l'île Walden, qui était encore encombrée de glaces, et atteignit enfin l'îlot de la Petite-Table, la plus septentrionale de toutes les terres connues sous le méridien de l'Europe. Les provisions furent chargées sur de petits traîneaux montés sur des patins de Lapons, et le 24, à dix heures du soir, la caravane se mit en marche sur la banquise. Malheureusement, au lieu de la surface unie promise par Phipps et Franklin, Parry trouva des bancs de glace peu étendus, mais excessivement accidentés, couverts d'aspérités, hérissés de pointes

comme les glaciers les plus crevassés de la Suisse; ces bancs étaient interrompus par des flaques d'eau qu'il fallait traverser sur les deux embarcations. Le lendemain, à cinq heures, après sept heures de marche, on n'avait gagné que 4,620 mètres vers le nord. A midi, la latitude était de 81° 15'. Le soleil ne se couchant pas, on marchait aussi la nuit, et la troupe se remit en route à neuf heures et demie du soir. Les bancs de glace, toujours peu étendus, étaient séparés par des intervalles de mer libre qui forçaient de mettre à chaque instant les embarcations à l'eau et de les haler de nouveau sur la glace. Dans la matinée du 26, une pluie abondante força les explorateurs de s'arrêter et de se réfugier dans les chaloupes, où les marins étaient abrités par une tente goudronnée. Après cette pluie, la surface de la banquise se montra parsemée d'un grand nombre de flaques et de mares d'eau qui ajoutaient à la difficulté de la marche. La glace elle-même était couverte de grands cristaux ayant environ 2 décimètres de long sur 2 centimètres de large; ils étaient serrés perpendiculairement les uns contre les autres et formaient une espèce de carrelage naturel; ces cristaux sont particuliers aux régions arctiques, je les ai observés aussi au Spitzberg, à Belsound et à Magdalena-Bay, sur des surfaces horizontales où l'eau imbibe lentement la neige qui recouvre le sol. Ils ne sont pas très réguliers et rappellent plutôt les formes prismatiques, résultat du retrait par refroidissement qu'on observe sur les basaltes, ou celles que présente l'argile lorsqu'elle se fendille en se desséchant.

Le soir, un nouveau contre-temps devait encore arrêter les hardis pionniers. Le vent, qui soufflait du nord, entraînait les glaces vers le sud : il leur avait imprimé une telle impulsion, qu'il eût été dangereux de lancer les embarcations à l'eau. Parry résolut de s'arrêter. Le thermomètre était à zéro, et l'on aperçut plusieurs oiseaux, comme des mouettes, des guillemots et des goëlands (1). Une brume épaisse ne permettait pas de distinguer les objets à quelques mètres autour de soi. Le vent revenant au sud, l'équipage se remit en route; mais il se retrouva le 28 juin sur un champ de glace tellement hérissé de bosses et de saillies, qu'on n'avançait qu'avec beaucoup de peine et de lenteur, car il fallait hisser les embarcations au sommet de ces monticules de glace, puis les faire glisser sur la pente opposée. Pour la première fois on vit briller le soleil, mais les officiers constatèrent avec chagrin que la latitude était seulement de 81° 23' : en quatre jours, ils n'avaient donc gagné que 14 kilomètres dans la direction du nord.

Le 30 juin, une neige épaisse obscurcit le ciel, et on rencontra des monticules tellement escarpés qu'on dut frayer un passage aux

(1) *Larus tridactylus, L. eburneus.*

deux embarcations avec la hache : en outre les mares d'eau douce étaient si étendues qu'on préféra les traverser en canot. Le vent fraîchissant, les glaces s'écartèrent, et on put s'avancer dans les embarcations de 5 milles (9,300 mètres) vers le nord dans un canal très sinueux. On vit encore des goëlands et quelques phoques. Le 1er juillet au matin, il neigeait aussi, et les voyageurs eurent de la peine à sortir du glaçon flottant sur lequel ils avaient passé la nuit, tant les masses qui les entouraient étaient en mouvement. Après en avoir traversé quelques-unes, ils trouvèrent de nouveau une mer relativement libre, puis une surface de glace plus unie qu'auparavant, mais recouverte d'une couche de neige molle de trente centimètres d'épaisseur, qui rendait la marche fort difficile. « Nous étions toujours en avant, dit Parry, le lieutenant Ross et moi, pour éclairer la route. Arrivés à l'extrémité d'un champ de glace ou à un endroit difficile, nous montions sur une éminence élevée de 5 à 8 mètres pour dominer les environs. Aucune expression ne peut donner une idée de la tristesse du spectacle qui s'offrait à nous : rien que la glace, le ciel, et encore la vue du ciel nous était-elle souvent cachée par d'épais brouillards. Aussi un glaçon d'une forme étrange, un oiseau qui passait, prenaient l'importance d'un événement; mais lorsque nous apercevions de loin les deux petites chaloupes et nos hommes contournant un monticule avec les traîneaux qu'ils tiraient derrière eux, cette vue nous réjouissait, et dès que leur voix se faisait entendre, il nous semblait que ces solitudes muettes avaient perdu quelque chose de leur horreur. Quand les hommes nous avaient rejoints, nous retournions avec eux vers les chaloupes afin d'aider à les faire avancer; les officiers s'attelaient avec les matelots. C'est ainsi que nous procédions neuf fois sur dix, et même au début nous étions obligés de faire trois voyages pour transporter tout notre matériel, c'est-à-dire de refaire cinq fois le même chemin. Le 2 juillet, à midi, le thermomètre marquait 1°,7 à l'ombre et 8°,3 au soleil malgré une brume épaisse; mais nous étions tellement éblouis par la réflexion de la lumière que nous fûmes obligés de nous arrêter. Sous l'influence de la chaleur, la neige s'était ramollie, et nous dûmes nous atteler tous à une des embarcations pour la mettre en mouvement. La neige fondue avait donné naissance à de grandes flaques d'eau sans profondeur à travers lesquelles il fallait traîner les chaloupes avec de l'eau glacée jusqu'aux genoux. Nous n'avancions pas de 100 mètres en une heure. » Après des journées aussi fatigantes, Parry et ses compagnons se permettaient une soupe chaude et la chair rôtie de quelques oiseaux tués pendant le trajet. Toutefois l'état des glaces ne s'améliorait pas, c'étaient toujours les mêmes difficultés et un mauvais temps presque continuel. Le 13 juin, on avait atteint la lati-

tude de 82° 17′; la température de l'air était à 2°,2, et on vit une espèce de goëland découverte par Ross à Arlagnuk dans l'Amérique boréale, et que Richardson avait appelée *Larus Rossii*. Debout sur un monticule dans un court intervalle où le ciel resta clair, Parry ne voyait rien au nord que ces amas de glaces brisées et si difficiles à traverser. Il commençait à craindre de ne jamais rencontrer cette banquise continue et unie de laquelle dépendait le succès de son expédition. Cependant il ne désespérait pas encore. Le 14, après un travail de onze heures, on avait seulement gagné 3 milles (5,550 mètres). Un ours blanc fut blessé, mais il s'échappa au vif désappointement de tous, car les provisions commençaient à s'épuiser. Une pluie abondante et non interrompue, telle que Parry n'en avait jamais vu dans les régions arctiques, tomba pendant vingt et une heures consécutives. Le 17, le temps se mit au beau, et le thermomètre s'éleva à 4°,4 à l'ombre et 10°,0 au soleil; ce sont les plus hautes températures observées pendant le voyage. La glace était tellement morcelée que tous les 30 ou 40 mètres les chaloupes étaient placées en guise de pont pour passer d'un glaçon sur l'autre. La hauteur du soleil, prise à minuit, donna une latitude de 82° 32′. L'équipage commençait à se fatiguer, et la chair d'un petit phoque, dont la vue et l'odeur eussent été repoussantes en d'autres circonstances, fut trouvée délicieuse. Malgré les voiles verts et les besicles à verres violets, les yeux de plusieurs officiers et matelots étaient affectés par l'éclat de la réverbération de rayons du soleil réfléchis par la neige.

S'avançant toujours vers le nord en dépit de tous ces obstacles, Parry reconnut avec désespoir, en prenant la hauteur du soleil le 20 juillet à midi, qu'il ne se trouvait que par 82° 37′ de latitude, c'est-à-dire à 5 milles ou 9 kilomètres seulement plus au nord que le 17, tandis qu'il avait certainement marché de 12 milles (22 kilom.) au moins vers le nord. Cachant ce résultat désespérant à l'équipage, il continua néanmoins. La glace était toujours morcelée, et les fragmens si minces qu'ils n'auraient pas pu supporter le poids des chaloupes avec les provisions qu'elles contenaient; un de ces blocs se brisa même, et les canots faillirent s'enfoncer sous la glace. Parry calcula, après avoir pris la hauteur du soleil à midi, qu'il ne se trouvait qu'à 2 milles 1/4 au nord de la station de la veille, tandis qu'il aurait dû en être à 4 milles 1/2. On tua un second phoque, dont la viande fut mangée, et l'huile employée à cuire la soupe. La glace ne devenait pas plus praticable, Parry souffrait cruellement d'une inflammation des yeux, Ross avait reçu une forte contusion en aidant à haler le bateau. Le 24 juillet, la latitude était de 82° 40′, la longitude, 17 degrés est de Paris. Les officiers constatèrent avec décourage-

ment qu'on avait perdu 24 kilomètres depuis le 22, et qu'à partir du 21 juillet ils n'avaient avancé que de 1 mille vers le nord : c'était le travail de Sisyphe; ils marchaient sur un sol mouvant qui dérivait vers le sud, tandis qu'ils progressaient péniblement vers le nord, et ils ne gagnaient avec les plus grands efforts que la différence entre deux vitesses contraires et opposées. S'ils avaient avancé en ligne droite autant qu'ils l'avaient fait en décrivant des circuits ou en revenant sur leurs pas, ils eussent atteint le pôle. Le dernier jour, ils ne virent que deux oiseaux égarés. Le vent, ayant tourné au nord-ouest, poussait les glaces vers le sud. La moitié des provisions était épuisée, et la saison s'avançait. Parry ne pensait plus au pôle; son ambition se bornait à pouvoir atteindre le quatre-vingt-troisième parallèle : il dut même renoncer à cette satisfaction et annoncer sa résolution à l'équipage en accordant un jour de repos bien mérité à ses braves matelots. Les officiers, favorisés par une belle journée, firent toutes les observations qui pouvaient avoir de l'intérêt sous cette latitude, la plus septentrionale que l'homme ait jamais atteinte. Des opérations de sondage furent tentées entre les glaces, et on ne trouva pas de fond avec une ligne de 915 mètres. L'inclinaison de l'aiguille magnétique, qui à Paris est de 66° 36′, était de 82° 21′. Le thermomètre marquait 2°,2 à l'ombre et 2°,8 au soleil. Le pavillon britannique resta déployé toute la journée, et en le regardant ces hardis marins déploraient profondément de n'avoir pas pu le planter sur le pôle. A quatre heures et demie du soir, Parry donna le signal du retour après avoir laissé sur un glaçon une bouteille qui, si elle eût été retrouvée, aurait indiqué la direction des courans.

Je ne donnerai pas de détails sur les péripéties de ce retour : elles furent les mêmes que celles de l'allée. Seulement les marins avançaient plus vite, puisqu'ils marchaient vers le sud comme la glace qui les portait. Le 2 août, ils virent un ours blanc par 82° 14′, et de la neige rouge colorée par un végétal réduit à une cellule, l'*Hæmatococcus nivalis*. Le 6, un ours fort gras s'approcha des embarcations et fut tué par Ross. Les matelots se régalèrent de sa chair : le foie leur parut exquis. Cette viande fraîche ranima leurs forces, épuisées par quarante-deux jours de fatigues incessantes. Le 10, par 81° 40′ de latitude, un second ours fut tué. Les eaux étaient peuplées d'une immense quantité de mollusques (1), et l'air fourmillait de nombreux oiseaux auxquels ces mollusques servaient de nourriture; la mer devenait plus libre, et le trajet se faisait à l'aviron. On rencontra du bois flotté, preuve évidente que le *gulfstream* atteint l'extrémité septentrionale du Spitzberg. — Le

(1) *Clio borealis, Argonauta arctica.*

12 août, à onze heures du matin, les voyageurs arrivèrent à *Ross inlet*, près de l'îlot de la Table. Rien ne peut rendre la satisfaction qu'ils éprouvèrent en foulant la terre ferme; mais les ours avaient dévoré la provision de pain déposée avant le départ. Parry trouva aussi des lettres que le lieutenant Crozier avait apportées dans ce lieu le 23 juillet, et qui lui rendaient compte de ce qui s'était passé à bord de l'*Hecla* pendant son absence. Naviguant désormais dans une mer ouverte, les embarcations, malgré le mauvais temps, touchèrent à l'île Walden, à l'Ile-Basse, et entrèrent le 21 août dans la baie de Treurenbourg, où elles trouvèrent l'*Hecla* ancrée dans l'anse qui porte son nom. Ce n'est pas le froid, c'est la pluie, la neige, l'humidité, en un mot, qui fut une cause de souffrance pour ces hommes courageux; en effet, la température moyenne pendant ce voyage fut de 0°,7 au-dessus de zéro, et la plus basse température de 2°,2 au-dessous de zéro. N'oublions pas que le voyage s'accomplissait entre le 25 juin et le 10 août. Dans une saison plus froide, ils eussent peut-être réussi, si la banquise avait porté dans le nord ou était restée immobile, au lieu de dériver vers le sud.

L'ordre chronologique m'amène à parler de deux voyages au Spitzberg accomplis en 1838 et 1839, par la commission scientifique du nord. Cette commission se composait de MM. Gaimard, Lottin, A. Bravais, X. Marmier, E. Robert, Mayer et moi. La *Recherche*, corvette à voiles construite pour naviguer dans les mers glaciales et commandée par M. Favre, lieutenant de vaisseau, mort amiral en 1864, avait été désignée pour cette expédition. Les deux campagnes furent séparées par un hivernage à Bossekop, en Laponie (1), auxquels prirent part MM. Lottin, A. Bravais et deux savans suédois, MM. Lilliehöök et Siljestroem. Une publication de seize volumes (2) avec deux grands atlas, l'un pittoresque, l'autre scientifique, a été le fruit de ces voyages, et je ne crains pas d'être démenti en disant que depuis l'ouvrage de Scoresby il n'en est point qui ait jeté autant de jour sur l'astronomie, la météorologie, la physique du globe, l'hydrographie et l'histoire naturelle des régions boréales visitées par la commission. Malheureusement en 1856 une décision du ministre de la marine arrêta la publication à la page 294 du troisième volume, consacré au magnétisme terrestre, et au milieu même de l'historique des opinions qui ont été émises sur les causes des aurores boréales. L'auteur, M. Auguste Bravais, membre de l'Institut, lieutenant de vaisseau, professeur à l'École polytechnique, et dont M. Élie de Beaumont a récem-

(1) Les principaux résultats de cet hivernage sont consignés dans le livre intitulé *du Spitzberg au Sahara*, p. 127. Baillière, 1866.

(2) *Voyages en Scandinavie, en Laponie, aux Féroe et au Spitzberg de la corvette la Recherche*, 16 vol. in-8°.

ment prononcé l'éloge académique, devait formuler ses propres conclusions dans la suite de ce volume : il n'a pu le faire; quelque temps après, sa santé s'affaiblit, la mort l'emporta, et le monde savant a été privé d'une théorie complète de ce grand et mystérieux phénomène. C'est une perte irréparable, car depuis Mairan personne n'avait plus profondément étudié et analysé les aurores dans le pays même où elles se montrent avec tout leur éclat. Le Spitzberg a été visité deux fois par la commission scientifique du nord, et les officiers de la *Recherche* ont relevé le plan des deux baies de Bellsound et de Magdalena-bay; ces plans font partie des cartes hydrographiques que le dépôt de la marine met libéralement à la disposition du public et des navigateurs.

Dans sa première campagne, en 1838, la *Recherche* rencontrait déjà un banc de glaces flottantes entre le Cap-Nord et l'île de l'Ours (*Beeren-island* des Hollandais, *Cherry-island* des Anglais), par 73 degrés de latitude; mais dans le second voyage nous longeâmes toutes les côtes du Spitzberg et parvînmes le 2 août 1839 jusqu'à 79° 34′ sans voir une glace flottante. La mer était libre aussi loin que la vue pouvait porter. Jeunes et ardens, nous pressions le capitaine de pousser plus avant dans le nord, la route du pôle était peut-être ouverte devant nous; Bravais insistait pour que l'on reconnût au moins la banquise. Les conseils de la prudence l'emportèrent : le but de l'expédition n'était pas d'atteindre le pôle. C'eût été une entreprise hasardeuse avec un petit navire à voiles; actuellement l'hélice rend facile ce qui était difficile et possible ce qui ne l'était pas alors. Nous entrâmes dans la baie de la Madeleine, où nous restâmes douze jours occupés de travaux divers. Depuis, une commission suédoise, composée de MM. Nordenskiold, Malmgren, Chydenius, Blomstrand, Dunér et Torell, a exploré le nord du Spitzberg, dressé une carte exacte de l'archipel des Sept-Iles, jalonné les points qui pourraient servir à la mesure d'un arc du méridien compris entre 79° 8′ et 80° 50′ de latitude et fait connaître les productions naturelles de ces îles. Le gouvernement suédois a l'intention de faire continuer cette étude et compléter ainsi l'exploration du Spitzberg. Avec un budget qui ne dépasse pas la moitié de celui de la ville de Paris, il trouvera les ressources nécessaires pour expédier de nouveau un navire au nord du Spitzberg et achever l'œuvre si bien commencée en 1861.

II. — EXPÉDITIONS PROJETÉES PAR LES MERS DU SPITZBERG.

Après ce qu'on vient de lire, on est au courant de la géographie des régions polaires situées sous le méridien de l'Europe moyenne et des tentatives faites pour arriver au pôle de ce côté. C'est par les

mers du Spitzberg que le pôle est le plus facilement abordable; cette opinion est soutenue énergiquement par le docteur Petermann depuis quelques années. Voici ses argumens : d'abord dans cette direction on pourrait y arriver par mer, et il est inutile d'insister sur l'avantage qu'il y aurait sous tous les points de vue à atteindre le pôle nord avec un navire. Un navire est une maison flottante pourvue de tout ce qui peut contribuer au bien-être et à la sécurité de ses habitans, et tous ceux qui ont navigué savent qu'à bord d'un bâtiment bien installé tous les besoins, toutes les nécessités, tous les accidens même, sont prévus. L'expédition arriverait donc au pôle portant avec elle les instrumens nécessaires aux observations scientifiques et un personnel suffisant pour les exécuter. Le choix du genre de navire ne saurait être douteux : ce sont de petits avisos à hélice, construits en bois, mais cuirassés de plaques de fer suffisantes pour les garantir contre le choc et la pression des glaces flottantes. Il ne faut pas oublier que le brick la *Lilloise*, commandée par un jeune marin plein d'espérance, M. de Blosseville, a péri en 1833 dans les mers du Groënland, ouvert par une glace flottante. Les navires en fer ont l'inconvénient immense de se refroidir prodigieusement et d'être moins solides que les bâtimens en bois. Un hivernage au Spitzberg devrait être dans les prévisions du commandant afin de pouvoir entrer dans les glaces au printemps. Ce serait peut-être le moment le plus favorable; l'exemple de Scoresby est encourageant : c'est le 24 mai 1806 qu'il se trouvait par 81° 30' de latitude sans apercevoir de glace vers l'orient. D'un autre côté, Parry, dont nous avons raconté la tentative hardie, termine ainsi sa relation : « Avant le milieu d'août, lorsque nous quittâmes la glace dans nos embarcations, un navire aurait pu s'avancer jusqu'au 82e de latitude sans toucher un fragment de glace, et l'opinion unanime de l'état-major était qu'il ne serait pas difficile de s'avancer jusqu'au 83e degré sous le méridien du Spitzberg. » Suivant Parry, l'arrière-saison présenterait donc des chances favorables, mais alors le navire serait probablement obligé d'hiverner au Spitzberg à son retour du pôle. D'autres navigateurs des plus autorisés, le vieil amiral Lütke, qui s'est élevé jusqu'à 76° 20' dans les mers de la Nouvelle-Zemble, Hedenstroem et des officiers anglais dont nous aurons à résumer les opinions, partagent cette manière de voir.

Une autre question se présente : vaut-il mieux suivre les côtes occidentales du Spitzberg ou longer les côtes orientales? Il est certain qu'en suivant les côtes occidentales, celles qui autrefois étaient si fréquentées par les baleiniers, on est sûr de pouvoir atteindre le 80e degré; mais on a toujours trouvé vers cette latitude, au moins en été, une banquise qui s'étendait dans l'ouest et allait s'arc-

bouter sur les côtes orientales du Groënland. Le puissant courant polaire qui descend le long de ces côtes favorise le charriage des glaces dont il empêche la fusion, tandis que le courant équatorial du *gulfstream* réchauffe les côtes occidentales du Spitzberg et fond les blocs que les glaciers de l'île précipitent incessamment dans la mer. Ce courant contourne le cap nord de la Norvége, pénètre dans la Mer-Blanche, longe les côtes septentrionales de la Nouvelle-Zemble, et s'étend presque jusqu'au détroit de Behring : c'est la *Polynia* des Russes; mais les immenses quantités de glaces charriées par les fleuves sibériens à l'est du détroit de Kara refroidissent considérablement ce courant, déjà si éloigné de sa source, le golfe du Mexique. Ces fleuves se nomment l'Ob, le Jenissei et la Léna; leurs bassins hydrographiques respectifs sont supérieurs à celui du Rhin. Aussi les navigateurs russes Hedenstroem, Tatarinov, Wrangel, Anjou, sont-ils d'accord avec les voyageurs sibériens Erman, de Baer et Middendorff, pour affirmer que la mer comprise entre le cap nord de la Norvége et la Nouvelle-Zemble est libre pendant une grande partie de l'année, tandis que celle de Kara, entre la Nouvelle-Zemble et la Sibérie, est presque toujours obstruée par les glaces qui descendent le cours de l'Ob et du Jenissei. C'est donc en face des côtes orientales du Spitzberg, entre cette île et la Nouvelle-Zemble, que M. Petermann voudrait qu'on essayât de parvenir au pôle. Cependant ces côtes sont aussi quelquefois bloquées par les glaces. En 1839, elles furent dégagées, et les pêcheurs norvégiens et russes y trouvèrent les phoques et les morses en abondance; mais on m'assurait à Hammerfest la même année que ces terres avaient été inabordables pendant plusieurs étés, et que l'abondance de ces animaux provenait de ce qu'ils avaient eu le temps de se multiplier. Néanmoins il est certain qu'elles sont souvent ouvertes à la navigation, et il ne l'est pas moins qu'on n'a jamais fait de tentative sérieuse de ce côté avec de grands navires, mais seulement avec les barques de pêche des Russes et des Norvégiens, qui se livrent à leur industrie sans s'inquiéter si la mer est ouverte ou ne l'est pas dans les hautes latitudes. Deux amateurs anglais, MM. Lamont et Birbek, ont chassé les phoques et les morses sur ces mêmes côtes en 1861 et 1864; ils ont trouvé la mer libre et vu de loin la terre de Gillis, qui est située sous le 79e parallèle; mais ils n'ont pas poussé au-delà. On possède encore d'autres documens. Le capitaine et hydrographe hollandais Jansen a communiqué l'été dernier à la Société géographique de Londres des renseignemens précieux. Il rappelle d'abord qu'en 1596 le célèbre Barrentz atteignit presque le 80e degré sur la côte orientale du Spitzberg. Un autre navigateur hollandais, le capitaine William de Vlamingh, explora ces mers en

1664. La côte nord de la Nouvelle-Zemble était libre de glaces, mais couverte de bois flotté; il se trouvait par 82° 10', ne rencontrant que çà et là un glaçon égaré. Le temps fut en général brumeux et humide. Witsen (1) prétend savoir avec certitude qu'un baleinier hollandais avait atteint sous les mêmes méridiens le 85e degré : il aperçut des îles peuplées d'oiseaux, prit terre, et du haut d'une colline vit qu'il aurait pu naviguer encore trois jours dans la direction du nord. M. Jansen fait encore le calcul suivant : il est de fait que des champs de glace flottans, longs de 40 milles marins, s'avancent vers le sud avec une vitesse de deux degrés de latitude en 18 jours. Ces champs de glace sous le 79e degré de latitude parcourent donc en cinq fois 18 jours un espace de 10 degrés latitudinaux, exactement la distance du 80e degré au 90e, c'est-à-dire au pôle.

En définitive, pour savoir si l'on peut atteindre le pôle boréal par le méridien de la Nouvelle-Zemble ou par celui du Spitzberg, il faut l'essayer, et on ne l'a pas fait. Des insuccès antérieurs ne sont point une raison pour s'abstenir. Voici quelles sont à cet égard les leçons de l'expérience : Cook essaya de s'approcher du pôle sud en 1773 et 1774, précisément à la même époque où Phipps s'efforçait d'atteindre le pôle nord; il trouva les premières glaces flottantes au sud de la Nouvelle-Zélande par 62° 10'. Vers le 67e, il se heurta contre la banquise, et ne put jamais dépasser 71° 10'. « Je crois, dit-il, avec mes officiers, que la glace s'étend jusqu'au pôle, ou bien s'appuie, depuis l'origine des siècles, sur une côte inconnue. Les dangers que l'on courrait en voulant explorer ces mers terribles sont tels que personne, je pense, n'osera jamais s'aventurer plus loin, et que les terres situées au sud du 71e parallèle resteront éternellement vierges. » Qui ne se serait rendu à l'autorité d'un pareil navigateur? Aussi cette assertion a-t-elle paralysé pendant longtemps l'ardeur des marins de toutes les nations. Cependant en 1820 le capitaine russe Bellingshausen s'avance sans obstacle jusqu'au 70e degré. En 1823, l'Anglais Weddel atteint le 74e parallèle, et James Ross trouve une mer libre qui lui permet de pénétrer en 1842 jusqu'à 78° 10', après avoir traversé la barrière de glace que Cook croyait infranchissable. Les premiers navigateurs n'avaient aperçu que quelques îles, et personne ne doutait que le pôle sud ne fût entouré d'eau, lorsque Balleny, d'Urville et James Ross découvrirent successivement les terres de Sabrina, d'Adélie et de Victoria, qui semblent faire partie d'un même continent. Sans vouloir comparer les deux pôles, qui présentent entre eux des différences

(1) *On North-east Europa and Asia*, 1705.

capitales, une série de découvertes aussi importantes sont probablement réservées aux navigateurs qui s'avanceront dans les mers arctiques situées au nord du Spitzberg. Cet archipel sera toujours pour eux une base d'opérations : il offre de nombreux ports de refuge soit pour hiverner avant de partir au printemps dès que la mer est libre, soit pour s'y abriter après une expédition entreprise dans l'arrière-saison. Un hivernage au Spitzberg n'a rien qui doive effrayer après les hivernages des Anglais et des Américains dans l'Amérique boréale, où l'hiver est beaucoup plus long et le froid infiniment plus intense. Déjà dans le siècle dernier des matelots hollandais et des chasseurs de renards russes passèrent plusieurs hivers sur divers points de la côte occidentale de l'île. Le Russe Saratschin est enterré à *Green-Harbour*, dans la baie des Glaces : il mourut de vieillesse en 1826 après y avoir passé trente-deux hivers. On sait maintenant, grâce aux recherches de MM. Torell, Nordenskiœld et Blomstrand, qu'il existe de la houille sur plusieurs points, notamment dans les baies de la Cloche, des Glaces et du Roi; mais cette houille, il faut l'exploiter, l'arracher à un sol gelé, tandis qu'on trouve un autre combustible échoué en abondance sur le rivage : c'est le bois flotté composé d'essences résineuses et qui se rencontre en abondance depuis la Baie-Large (*Weide-Bay*) jusqu'à l'îlot de la Table, le plus septentrional de l'archipel des Sept-Iles. Ces îles elles-mêmes sont pour ainsi dire assiégées par le bois flotté. Les ressources alimentaires ne sont pas moindres. Sur un grand nombre de points, on trouve des troupeaux de rennes de six à vingt individus; leur chair est une des plus succulentes que je connaisse, tenant à la fois du bœuf et du chevreuil. L'équipage de l'*Hecla* abattit soixante-dix pièces dans la seule baie de Treurenbourg. Le général Sabine en tua cinquante en moins d'un mois pendant son séjour à l'entrée de la même baie. Les rennes sont encore plus abondans autour de la baie des Glaces. La chair de l'ours blanc n'est pas à dédaigner, pas plus que celle du phoque et du morse. Une espèce de crucifère, un *cochlearia* (1), fort répandue sur toutes les côtes de l'île, possède des propriétés anti-scorbutiques supérieures à celles de toutes les autres plantes de la même famille; elle peut être habituellement mangée en salade, car l'absence de chaleur en été adoucit l'âcreté que des espèces analogues présentent dans nos climats tempérés.

Telles sont les ressources que le Spitzberg offrirait à un équipage forcé d'y passer l'hiver, et cet hivernage, comparé à ceux de Ross, de Parry, de Mac Clure, de Kane et des autres navigateurs envoyés à

(1) *Cochlearia fenestra*, R. Br.

la recherche de John Franklin, serait relativement aussi supportable que l'hiver de Saint-Pétersbourg, par exemple, comparé à celui du Spitzberg. On connaît maintenant les raisons qui militent en faveur d'une expédition par les mers du Spitzberg. Je n'ai plus qu'à donner celles qui ont été émises à l'appui d'une expédition mixte par terre et par eau en partant du détroit de Smith, le point le plus septentrional qui ait été atteint sur la côte occidentale du Groënland.

III. — EXPÉDITIONS PROJETÉES PAR LE NORD DU GROENLAND.

On sait qu'en 1845 le capitaine Franklin, un des premiers explorateurs des mers et des terres arctiques au commencement de ce siècle, voulut mettre le sceau à ses découvertes en constatant enfin l'existence de ce passage du nord-ouest qui devait, suivant toutes les probabilités, relier la mer de Baffin à l'Océan-Pacifique. Il avait soixante-neuf ans; mais si son expérience était celle d'un vieux marin, son ardeur était celle d'un jeune homme. Deux navires, l'*Erebus* et le *Terror* que James Ross avaient conduits au pôle sud, furent mis à sa disposition. Le *Terror* était commandé par le capitaine Crozier, le compagnon de Parry et de James Ross, et tous les lieutenans, les sous-officiers et les matelots avaient été choisis avec le plus grand soin. L'expédition mit à la voile le 19 mai 1845. A la fin de juillet, les capitaines baleiniers Martin et Danett communiquèrent avec Franklin : les deux navires se trouvaient alors dans la baie de Melville sur les côtes du Groënland; l'état physique et moral de l'équipage était excellent. Ce sont les dernières nouvelles qui soient parvenues à l'amirauté.

La fin de 1845 et le commencement de 1846 se passèrent sans que l'on entendît parler de l'expédition. On crut que les navires avaient franchi le passage du nord-ouest et atteint le détroit de Behring; l'on s'attendait à recevoir des messages de quelque point de l'Océan-Pacifique : rien ne venait; à la fin de 1846, l'inquiétude devint extrême. Depuis ce moment jusqu'en 1857, le gouvernement anglais envoya vingt-deux expéditions, dont deux par terre. Lady Franklin sacrifia sa fortune pour équiper le navire le *Prince-Albert* en 1851, et en 1857 le *Fox*, qui retrouva les traces de Franklin. Enfin un généreux Américain, M. Grinnel, fit les frais des expéditions du lieutenant de Haven et du docteur Elisah Kane. Les couleurs des deux autres grandes puissances maritimes, celles de la France et de la Russie, ne parurent pas à côté des pavillons anglais et américain. Toutefois il faut dire que le gouvernement russe paya sa dette en faisant faire d'actives re-

cherches sur les côtes sibériennes. Quant au gouvernement anglais, il a dépensé 1,033,900 livres sterling (25,847,500 francs) pour ces expéditions, en dépit de la guerre de Crimée et de la révolte de l'Inde. Est-ce à dire que la recherche de Franklin en fut le but unique? Oui certes, dans les premières années, lorsque les équipages naufragés pouvaient encore avoir survécu en partie sur quelque côte déserte. Plus tard, le seul espoir raisonnable était de retrouver leurs traces et de constater leur perte; mais un autre motif animait l'amirauté anglaise. Il s'agissait de maintenir toujours au premier rang la réputation de la marine britannique, d'exercer ses officiers et ses équipages dans la plus rude école navale qui existe au monde, d'étendre le champ des découvertes géographiques et de couvrir de noms anglais toute l'Amérique boréale. Ces résultats ont été obtenus. Les traces de Franklin ont été retrouvées sur la terre du Roi-Guillaume, le passage du nord-ouest a été traversé par Mac Clure, et son navire, l'*Investigator*, laissé dans les glaces, démontra que ce passage tant cherché existe, mais qu'il sera à jamais impraticable au commerce. Le 75e degré de latitude, limite extrême des voyages de Ross et de Parry, a été dépassé : la géologie, la zoologie, la botanique des contrées arctiques ont été complétées par la liste des espèces animales et végétales chez lesquelles la vie organique est la plus énergique. Des traces d'habitations humaines ont été reconnues jusqu'au 81e degré. On a constaté l'existence de grands espaces de mer libres sous cette latitude, et l'idée d'atteindre le pôle nord par le Groënland a germé dans l'esprit de ceux-là mêmes qui ont parcouru ces terres désolées.

Si les amis de notre gloire maritime et des sciences géographiques ont été douloureusement affectés de ne pas voir le pavillon français tenir son rang dans ces expéditions aussi glorieuses que celles de la guerre, ils ont été consolés par deux enfans de la France qui n'ont pas menti à ses traditions. René Bellot et M. Émile de Bray prirent part à trois expéditions anglaises. Dans une première campagne, Bellot fut lieutenant à bord du *Prince-Albert*, commandé par le capitaine Kennedy. Parti d'Aberdeen le 22 mai 1851, il revit l'Europe en septembre 1852, après avoir exploré à pied avec Kennedy pendant l'hiver toutes les côtes du Nouveau-Sommerset et de la terre du Prince-de-Galles; ils restèrent soixante-dix-neuf jours absens, pendant lesquels ils parcoururent 2,037 kilomètres, couchant chaque nuit dans une maison de glace qu'ils construisaient eux-mêmes, et ne portant avec eux que le strict nécessaire. La température variait entre 20 et 30 degrés au-dessous de zéro; aussi revinrent-ils exténués, et tous plus ou moins affectés de scorbut.

Ils reconnurent que le Nouveau-Sommerset est une île séparée de la Boothia-Félix, promontoire du continent américain, par un canal qui porte le nom de Bellot. Leur navire resta emprisonné par les glaces dans Batty-Bay pendant trois cent trente jours. De retour en Angleterre, Bellot y fut accueilli comme il méritait de l'être; mais à Paris il fit de vains efforts pour émouvoir l'opinion publique en faveur d'une expédition à la recherche de Franklin; une lettre motivée écrite au ministre de la marine n'eut pas plus de succès. Pensant que Franklin était peut-être naufragé sur les côtes asiatiques, Bellot voulait les explorer en entrant par la Mer-Blanche pour revenir par le détroit de Behring. Sacrifiant à l'esprit utilitaire de l'époque, il faisait valoir que les Américains avaient rencontré au nord de ce détroit, dans la Mer-Glaciale, une telle quantité de baleines que les bénéfices se traduisaient par des millions de dollars. Il espérait, disait-il, découvrir de son côté quelques parages peu fréquentés où les pêcheurs français trouveraient les mêmes avantages. Sa proposition n'eut pas de suite. A la même époque où il perdait son temps en démarches inutiles dans son propre pays, le voyageur américain Kane, qui l'avait connu dans le nord, lui offrait la place de lieutenant dans une expédition destinée à explorer le détroit de Smith, et lady Franklin le sollicitait vivement d'accepter le commandement en chef de l'*Isabel*. Son ancien capitaine Kennedy était prêt à servir sous ses ordres. Quelle plus grande preuve d'estime et d'amitié pouvait-il lui donner? Bellot refusa toutes ces propositions. Son extrême modestie répugnait aux premiers rôles, et il demanda simplement l'autorisation de s'embarquer à bord du *Phœnix*, commandé par le capitaine Inglefield.

Un des motifs principaux de la mission du *Phœnix* était de porter des dépêches à l'amiral sir Edward Belcher, retenu par les glaces au milieu du détroit de Wellington. Le *Phœnix* était dans la baie de l'Érèbe et de la Terreur, sur l'île Beechey, où Franklin passa son premier hiver. Bellot part le 12 août 1853 avec un quartier-maître et trois matelots, emmenant avec lui un traîneau et un bateau en caoutchouc. Le 14, il se voit, avec deux matelots, isolé de ses autres compagnons et entraîné au large par une glace flottante : il les quitte un instant pour reconnaître la position, passe derrière un monticule de glace et ne reparaît plus; les deux matelots trouvèrent son bâton du côté opposé d'une crevasse de 10 mètres de large dont la glace était brisée. Le vent était violent, et il a probablement été précipité et englouti dans la mer; ses deux compagnons parvinrent à gagner la côte en sautant d'un glaçon à l'autre. L'Angleterre ne fut pas ingrate envers la mémoire de l'officier mort au service de l'humanité. Dans l'Océan-Arctique, un cap et un pro-

montoire portent son nom. Une stèle funéraire lui a été érigée par les soins de sir John Barrow dans l'île Beechey, d'où il était parti pour cette malheureuse expédition. A Greenwich, un monument commémoratif, élevé par souscription dans la cour des invalides de la marine, rappelle à ces vieux matelots l'acte de dévouement volontaire et spontané du jeune officier français. Cette souscription permit encore de doter les sœurs de Bellot et d'assurer l'avenir de sa famille. La France, représentée par l'empereur, s'associa à cette manifestation. Ainsi deux nations ont rendu hommage à la mémoire de Bellot, et son nom sera toujours cité parmi ceux des voyageurs qui ont illustré les régions arctiques de l'Amérique.

L'autre officier de la marine militaire dont nous avons parlé, M. Émile de Bray, servit comme volontaire dans l'escadre commandée par sir Edward Belcher et composée du *Resolute*, de l'*Intrepid*, du *Northstar*, de l'*Assistance* et du *Pioneer*. M. de Bray était sur le *Resolute* avec le capitaine Kellett et le lieutenant Mac Clintock. A l'île Beechey, les navires se séparèrent. Le *Northstar* resta comme stationnaire : sir Edward Belcher entra dans le détroit de Wellington avec l'*Assistance* et le *Pioneer*, tandis que le *Resolute* se dirigeait vers l'île Melville, où Parry avait hiverné en 1819; il y passa l'hiver de 1852-1853. M. de Bray accompagna Mac Clintock dans une exploration en traîneaux du nord-ouest de l'île Melville, et revint seul après un voyage de 45 jours. En arrivant, il trouva le lieutenant Pim, qui avait ramené une partie de l'équipage de l'*Investigator*, commandé par Mac Clure. C'est ce navire qui, après avoir pénétré par le détroit de Behring dans le canal de Banks, était retenu depuis trois hivers au fond de la baie de Mercy, et dut être abandonné par le vaillant capitaine qui avait juré de trouver Franklin ou le passage du nord-ouest. Le 18 août 1853, le *Resolute* quittait son port d'hivernage pour retourner en Europe. Vain espoir! le 26 septembre, il était pris de nouveau dans les glaces au milieu du détroit de Barrow. M. de Bray passa donc un second hiver sous le 74e degré de latitude et n'abandonna le *Resolute* que le 8 mai avec un convoi de malades qu'il amenait à l'île Beechey, où ils s'embarquèrent sur le *Northstar*. Le *Resolute* et l'*Intrepid* furent abandonnés, sur l'ordre de sir Edward Belcher, dans le détroit de Barrow. M. de Bray, envoyé vers l'amiral pour lui porter des dépêches importantes, parcourut une distance de 111 kilomètres en douze heures sur un traîneau attelé de dix chiens esquimaux. C'était la même côte que Bellot avait suivie; mais, plus heureux que lui, M. de Bray revint en France, après une absence de deux ans, reprendre son rang dans notre marine militaire, où il est le seul représentant de la navigation dans les mers arctiques.

Nous avons cru devoir donner une idée de la part que nos compatriotes ont prise volontairement à ces grandes expéditions; il nous reste à tracer brièvement l'esquisse de la géographie des terres arctiques de l'Amérique boréale, pour faire comprendre par quelle voie et par quels moyens les Anglais espèrent atteindre le pôle nord.

Quand on jette un coup d'œil sur une carte à projection planisphérique (1) ou polaire des régions arctiques, on voit au nord-ouest de la baie de Baffin un archipel de grandes îles et de vastes promontoires qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la Mer-Glaciale voisine de la portion occidentale des côtes asiatiques de la Sibérie. Deux grands détroits, celui de Lancaster à l'est et celui de Behring à l'ouest, conduisent : le premier dans l'Océan-Atlantique, le second dans la Mer-Pacifique, et communiquent entre eux par un grand nombre de canaux sinueux qui enlacent les îles, contournent les promontoires, et viennent aboutir à trois passages qui s'ouvrent dans la Mer-Glaciale asiatique : ce sont les détroits de Banks, de l'*Investigator*, et celui du Dauphin et de l'Union. Deux autres larges canaux mettent la baie de Baffin en communication directe avec la Mer-Polaire, savoir : le détroit de Smith, qui va directement au nord, le détroit de Jones, peu connu, qui s'étend dans la direction du nord-ouest, et enfin le canal de Wellington, sensiblement parallèle à celui de Jones. A l'extrémité des détroits de Smith et de Wellington, on a vu la mer libre, navigable, remplie de baleines, de phoques, peuplée d'oiseaux aquatiques; en un mot, tandis que les détroits de Wellington et de Smith étaient encombrés de glaces infranchissables pour des navires, la mer était ouverte dans le nord et peut-être jusqu'au pôle.

En 1850, le capitaine Penny part de la baie de l'Assistance, située à l'extrémité méridionale du canal de Wellington, et s'avance vers le nord, sur la mer gelée, avec des traîneaux attelés de chiens de Terre-Neuve. Arrivé le 16 mai à l'île Hamilton, la plus grande des îles du détroit, par 76° 2′, il découvre avec stupéfaction un canal libre au milieu des glaces : il plonge avec délices ses yeux dans les profondeurs de l'eau, qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps. Deux morses jouaient sur le rivage, des eiders et d'autres oiseaux marins volaient de tous côtés dans une saison où ils n'apparaissent ordinairement que dix degrés plus au sud. Montant sur une éminence, Penny voit à perte de vue dans le ciel le reflet de l'eau. *Oh for a boat!* — que n'ai-je un bateau! — s'écrie-t-il avec désespoir. Il n'hésite pas, ses vivres et ceux des chiens tiraient à leur fin :

(1) Voyez la carte n° 10 de l'*Atlas* de Dufour.

il retourne à son navire, toujours immobile et gelé dans la baie de l'Assistance. Il retrouve ses lieutenans Goodsir et Steward, qui, envoyés par lui le long des deux bords du canal, ont vu également une mer libre peuplée d'animaux. Avec deux charpentiers envoyés par sir John Ross, Penny fait construire un canot qui pouvait se monter sur un traîneau, et le 20 juin il était de nouveau à l'extrémité septentrionale du canal de Wellington, qui maintenant porte son nom. Mais combien l'aspect de la mer était changé! elle n'était plus libre, de violens vents d'ouest poussaient d'énormes glaces flottantes dans le canal et menaçaient de l'obstruer totalement. Toutefois Penny s'avance de 310 milles; il rencontre du bois flotté, aperçoit des animaux comme la première fois, mais il est forcé de revenir sans pouvoir, ainsi qu'il l'espérait peut-être, s'élever jusqu'au pôle. En 1853, sir Edward Belcher trouvait ces mêmes parages couverts d'une glace marine solide où il dut abandonner ses deux navires, l'*Assistance* et le *Pioneer*, après deux étés passés en tentatives infructueuses pour les dégager de l'étau de glace où ils étaient rivés. Ainsi donc la mer, au nord du détroit de Wellington, dégèle dans certaines saisons et dans certaines années, mais le plus souvent elle est emprisonnée sous sa carapace de glace. On sait encore, grâce à un parchemin trouvé le 6 mai 1859 dans une boîte de fer blanc enterrée sous un tas de pierres (*cairn*) à la pointe Victory, à l'ouest de l'île du Roi-Guillaume, qu'en 1845, l'année même de son départ d'Angleterre, Franklin avait remonté le canal de Wellington jusqu'au 77e degré de latitude, puis hiverné dans l'île Beechey, et qu'il était redescendu dans le sud jusqu'à la terre du Roi-Guillaume, où les navires furent abandonnés le 22 avril 1848. En 1845, la Mer-Polaire était donc navigable au nord du canal de Wellington.

Écoutons maintenant les récits des voyageurs qui se sont avancés au nord du détroit de Smith, le chemin le plus direct pour attaquer le pôle en partant de la baie de Baffin. Le docteur Elisah Kane, commandant le brick américain *Advance*, séjourna deux hivers dans le havre Renselaer, par 78° 40′. Personne n'avait hiverné au Groënland sous une latitude aussi septentrionale. La température moyenne du premier hiver, celui de 1853-1854, fut de — 40°, qui est le degré de congélation du mercure. Le 4 juin 1854, le *stewart* de Kane, M. Morton, partit avec un traîneau tiré par des chiens et un Groënlandais du village d'Etah, le plus septentrional du monde : ils longèrent d'abord l'immense glacier de Humboldt en marchant sur la mer gelée et en se frayant un passage au milieu des pointes et des aspérités qui la hérissaient. Au-delà du glacier, un chenal libre se montrait au milieu du détroit; ayant contourné le cap Jackson, ils virent une prodigieuse quantité d'oi-

seaux, des bernaches, des eiders et diverses espèces de mouettes; des phoques se jouaient dans les eaux. Sur la terre, quelques plantes naines des genres *Lychnis*, *Hesperis* et *Sedum* épanouissaient leurs fleurs. Le 24 juin, Morton arbora le drapeau étoilé de l'Union américaine au sommet du cap Constitution, dont la marée battait le pied, par 81° 22′ suivant son estime, et par conséquent sur la terre la plus rapprochée du pôle que l'homme ait jamais foulée. Au loin dans le nord-ouest, au-delà du 82e degré, s'élevait une haute montagne : elle reçut le nom de Parry, et un cap qui s'avançait dans les flots, celui de Bellot. Morton retrouva l'*Advance* dans la baie où il l'avait laissée. Le second hiver se passa comme le premier; l'été revint, la petite peuplade d'Esquimaux vint faire ses adieux, et le 17 juillet 1855 les Américains, abandonnant leur navire dans le havre, où Hayes ne le retrouva plus en 1861, partirent sur trois embarcations qu'ils traînaient à travers les glaces ou mettaient à flot suivant les nécessités. Après avoir surmonté des dangers sans nombre et supporté des fatigues inouies, ils arrivèrent à la première colonie danoise d'Upernavik, ayant fait 400 milles marins ou 740 kilomètres sur la mer gelée.

IV. — DISCUSSION DES DEUX PROJETS A LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

On connaît maintenant le théâtre des explorations polaires dans l'Amérique du Nord et les tentatives faites par Kane et Morton pour s'avancer le plus loin possible au-delà du canal de Smith. Ce canal est le chemin du pôle sous ce méridien, et le mémoire lu le 23 janvier 1865 à la Société géographique de Londres par le capitaine Sherard Osborn que je reproduis presque textuellement fera apprécier parfaitement les sentimens exprimés et le plan proposé par cet officier. Nulle voix n'est plus autorisée que la sienne. En 1850 avec Austin et Ommaney, en 1852 avec sir Edward Belcher, il commandait le vapeur *Pioneer*, et il a fait 1,093 milles ou 2,024 kilomètres dans une expédition en traîneaux pour explorer les terres arctiques à la recherche de Franklin. Laissons parler l'intrépide voyageur :

« Morton, dit le capitaine Osborn, avait atteint le cap Constitution. L'amiral Collinson, le capitaine George et le géographe Arrowsmith le placent plus au sud que lui; suivant eux, il se trouve par 80° 56′, et le cap Parry par 81° 56′. De ce point, qu'on atteindrait en bateau ou sur des traîneaux, il n'y a plus que 484 milles géographiques ou 896 kilomètres jusqu'au pôle. Je ne crois pas que la mer soit toujours libre, comme Morton l'a vue; mais alors on s'avancerait sur des traîneaux tirés par des chiens. L'amiral Mac Clintock n'a-t-il pas fait en 1859 1,330 milles (2,463 kilom.) d'une seule traite, et en 1853 1,220 milles ou 2,259 kilomètres en 105 jours, Kennedy et Bellot 2,037 kilomètres en 79 jours? Le lieutenant Mecham, en 1854, re-

vint après un voyage de 2,142 kilomètres parcourus en 70 jours, dont 10 passés sous la tente à cause du mauvais temps. On pourrait citer d'autres exemples, ceux-là sont suffisans. Sir Leopold Mac Clintock pense qu'un voyage de 2,800 kilomètres n'est pas au-dessus des forces d'hommes énergiques et résolus. Or, pour aller au pôle et en revenir, il n'y a que 1,692 kilomètres, distance moindre que celles parcourues par les voyageurs que nous avons cités. Kane a pénétré dans le Smith-Sound sur un petit brick à voiles; il a passé deux hivers pris dans les glaces avec dix-sept hommes, des vivres médiocres et insuffisans, de la houille pour un an seulement, et cependant il a ramené son équipage sain et sauf. A cette époque, j'étais avec le capitaine Richards sous les ordres de sir Edward Belcher dans le canal de Wellington; Kellett et Mac Clintock se trouvaient dans le détroit de Barrow, Mac Clure avait pénétré dans le passage qui unit l'Océan-Pacifique à l'Atlantique. Collinson et Rae parcouraient les terres Victoria et Boothia-Felix, et Inglefield faisait une pointe dans l'île Melville. Il y avait donc au moins quatre cents marins anglais dans les mers arctiques; leur santé fut toujours excellente, et la mortalité presque nulle, comparée à celle des campagnes dans les pays chauds et au nombre des matelots qui se noient tous les ans sur les côtes d'Angleterre. L'entreprise n'est donc point de celles qui doivent être rejetées comme téméraires par un gouvernement avare de la vie de ses marins.

« Voici maintenant le plan de campagne que je propose : deux petits bateaux à hélice, tels que l'*Intrepid* et le *Pioneer*, avec 120 hommes, officiers compris, seraient prêts au printemps de 1866. Ils partiraient pour la baie de Baffin et arriveraient au cap York en août. Un navire resterait au cap Isabelle par 78° 15' de latitude avec 25 hommes d'équipage. L'autre navire, monté par 95 hommes, suivrait la côte occidentale et s'avancerait vers le cap Parry, en ayant soin de ne pas s'éloigner du premier navire d'une distance supérieure à 300 milles. Pendant l'automne, le navire du sud se relierait au navire du nord pour des dépôts de provisions, tandis que le navire du nord ferait la même opération sur le chemin du pôle. En 1867 et 1868, des expéditions avec des canots et des traîneaux seraient organisées aux époques les plus favorables, et en 1869 les équipages reviendraient soit avec le navire, soit dans des embarcations, si celui-ci était toujours prisonnier dans les glaces. Je ne crois pas que la mer libre que Morton a vue du haut du cap Constitution le soit toujours : ces espaces navigables sont des ouvertures dans la glace marine dues à l'action des montagnes de glace détachées des glaciers terrestres qui, entraînées par les courans et poussées par le vent, rompent la croûte dont la mer est couverte; mais ces montagnes de glace elles-mêmes prouvent que la terre existe dans le nord, puisqu'elles proviennent de glaciers qui se forment dans les vallées ou plutôt qui sont les émissaires du glacier unique et général dont ces terres sont recouvertes. Kane a essuyé dans le détroit de Smith un hiver plus rude que nous à l'île Melville; c'est une présomption pour croire que la terre de Grinnel, vue par Morton du cap Constitution, et celle de Washington dont il fait partie, s'étendent au loin vers le nord : ce sont des terres inconnues dont la géographie, le climat, les productions végétales et animales le sont également. Je croirais faire injure à la société, si je

mêlais des calculs mercantiles, tels que l'huile et les fanons de baleine, les peaux de morses ou de rennes, la graisse de phoque, les dents de narval, les pelleteries, le graphite d'Upernavik, à des questions scientifiques : ce serait comme si l'on mettait au nombre des argumens en faveur d'une expédition à la Nouvelle-Guinée les plumes des oiseaux de paradis et les nids de salanganes. Non, je n'invoque en faveur de l'expédition que les intérêts de la marine et de la géographie. L'importance de ces intérêts est attestée par le doyen des voyageurs arctiques, le général Sabine; il voudrait que l'on mesurât dans le nord de l'Amérique un arc du méridien terrestre pendant que les Suédois se préparent à faire la même opération au Spitzberg, il voudrait que l'on y continuât les expériences sur le pendule et les observations magnétiques qu'il a si bien commencées : ce serait l'occupation des savans qui resteraient au cap Parry pendant la tentative faite pour atteindre le pôle.

« Espérons que les lords de l'amirauté céderont à la pression de l'opinion publique, éclairée par les cinq premières sociétés savantes de Londres, la Société royale, celle de géographie, la Société géologique, la Société ethnologique et la Société linnéenne. L'amirauté n'hésitera pas à profiter de cette occasion pour réveiller le génie de la marine britannique, engourdie par les loisirs de la paix et les erremens de la routine. Des explorations arctiques seront plus efficaces à ce point de vue que les petites guerres du Japon et de la Chine. La marine militaire de l'Angleterre n'a pas pour unique mission de tirer des coups de canon; la guerre n'est pas l'unique moyen d'acquérir de la gloire ou de former des équipages et des officiers. Les officiers de la marine anglaise ne désirent pas la guerre, mais ils veulent être employés activement et utilement, et quand je demande que 120 hommes soient distraits des 50,000 que la nation fournit annuellement, il me semble qu'on ne saurait me taxer d'être trop exigeant. »

A la suite de cette communication, le président de la Société de géographie, sir Roderick Murchison, prit la parole pour appuyer la proposition du capitaine Osborn, et l'amiral sir Edward Belcher, le commandant de l'escadre des mers arctiques en 1852, ajouta que sur les îles du canal de Smith il avait vu le 20 mai, par 78° 10′ de latitude, des traces et des cornes de rennes, ainsi que des oiseaux qui se dirigeaient vers la pleine mer. La glace était partout en mouvement, et cependant plus au sud, dans le détroit de Barrow, la débâcle n'a jamais lieu avant la fin d'août. La glace marine est prédominante dans les mers polaires, circonstance favorable pour les courses en traîneaux.

Le capitaine Inglefield, commandant du *Phœnix* en 1853 et 1854, témoigne de son côté avoir également trouvé au nord du canal de Smith une mer libre de glaces aussi loin que la vue pouvait s'étendre; il pensait donc qu'il serait possible d'arriver au pôle avec un navire ou des embarcations. Enfin le capitaine Richards, compagnon de voyage d'Osborn, déclare qu'il est prêt, comme son ami, à retourner dans les régions polaires, et comme lui il sait que quant

aux matelots on aurait le choix parmi les nombreux volontaires qui se présenteraient avec empressement au premier appel de l'autorité.

M. John Lubbock, président de la Société ethnographique, fit ressortir l'intérêt qui s'attache à l'étude des Esquimaux, dont la civilisation rudimentaire doit se rapprocher de celle des villages lacustres de la Suisse, des habitans des cavernes du Périgord ou des anciennes populations littorales du Danemark. Le capitaine Hamilton, M. Marckham et lord Dufferin, tous trois familiers avec les régions boréales, appuyèrent de toutes leurs forces la proposition du capitaine Osborn, et le Dr Donnet, qui était attaché à l'expédition du capitaine Austin en 1850 et 1851, rapporte qu'en vingt mois on ne perdit qu'un seul homme, mort de froid, sur un total de cent quatre-vingts, qui revinrent bien portans. A la fin de la séance, le capitaine Osborn prit de nouveau la parole pour rendre hommage à la mémoire de sir Francis Beaufort, hydrographe en chef de la marine, qui lui avait tendu la main au début de sa carrière et lui avait inspiré le goût des voyages de découvertes. Lorsqu'on était à la recherche de Franklin, l'amiral Beaufort lui disait : « Jeune homme, ne vous découragez pas; que des savans tels que Murchison et Sabine unis à l'héroïque lady Franklin soulèvent l'opinion publique, et l'amirauté cédera à sa pression. » C'est ce qui est arrivé; et les traces de Franklin ont été retrouvées, et la géographie des régions arctiques a été complétée par ceux-là mêmes qui suivaient les vestiges de ses pas dans ces parages inconnus.

La profonde conviction et la compétence bien connue du capitaine Osborn avaient enlevé les suffrages de l'assemblée. Un peu plus tard cependant des doutes s'élevèrent. Le docteur Petermann, dans une lettre adressée au président sir Roderick Murchison, fit valoir les argumens que nous avons reproduits plus haut en faveur d'une tentative par les côtes orientales du Spitzberg, et dans la séance du 27 mars 1863 beaucoup de membres, sans repousser le plan proposé par le capitaine Osborn, se déclarèrent en faveur de celui du géographe allemand. L'amiral sir George Back ne fut pas de ce nombre : il avait servi en 1818, sous les ordres de Franklin, dans l'expédition du *Trent* et de la *Dorothea*. Les navires suivirent la banquise qui s'étend du Spitzberg au Groënland, et telle en est la continuité que l'amiral ne croit pas à la possibilité de dépasser, entre ces méridiens, le 82e parallèle atteint par Scoresby. Eux-mêmes furent arrêtés par 80° 30′. « Quant au régime des glaces sur la côte orientale du Spitzberg, ajoute l'amiral, il est peu connu; il faut l'étudier, et en attendant on ne voit pas de raison pour qu'une expédition en traîneaux, bien équipée, ne puisse atteindre le pôle en partant du détroit de Smith. »

L'amiral Belcher exprime aussi la crainte que les capitaines Osborn et Richards ne rencontrent une mer moitié libre, moitié gelée, et ne se heurtent contre les mêmes difficultés qui ont fait échouer la tentative de Parry sur la banquise du Spitzberg. James Ross, l'amiral Wrangel et lui-même savent par expérience qu'il n'est point de mode de locomotion plus lent et plus pénible. En essayant de pénétrer par les mers du Spitzberg, un navire peut, s'il ne réussit pas, revenir en Angleterre dans le cours de la même année. Scoresby, qui se trouvait à la fin de mai par 81° 30′ dans une mer libre de glaces vers l'orient, serait probablement parvenu à atteindre le pôle. Telle est du moins la conviction personnelle de l'amiral Belcher.

L'amiral Ommaney parle dans le même sens que l'amiral Belcher; il partage son avis, précisément parce qu'il a commandé des expéditions dans l'Amérique boréale. Un grand nombre de navires à voiles ou à vapeur sont déjà arrêtés par les glaces dans la baie de Melville, sur les côtes du Groënland, par 76° de latitude, et l'on n'est jamais sûr d'atteindre le détroit de Smith, où Kane en 1853 et Hayes en 1861 n'arrivèrent qu'avec beaucoup de peine. Le premier y laissa son navire et revint dans ses embarcations. Par le Spitzberg au contraire, on parvient aisément et rapidement au 80e degré, et dans le nord-est de l'île la mer doit être libre soit au printemps, soit en automne. L'amiral Ommaney se rallie donc à l'opinion de Parry, de Scoresby, de Sabine et de Belcher, pour affirmer que les chances les plus favorables se rencontrent sur les côtes orientales du Spitzberg.

Le capitaine Inglefield se prononce également en faveur du Spitzberg pour les motifs suivans : puisqu'on cherche la route la plus courte et la plus sûre, il faut se rappeler que par la baie de Baffin il y a 4,000 milles marins de Londres au pôle, par le Spitzberg 2,500 seulement. Ceux qui ont navigué dans la mer de Baffin savent combien il est difficile de dépasser les glaces flottantes de la baie de Melville. Trois fois le capitaine Inglefield a soutenu personnellement cette lutte, et il sait par expérience combien elle est longue et pénible. Plusieurs navires ont au contraire atteint sans peine 81 et 82 degrés au nord du Spitzberg et ont vu la mer libre autour d'eux et dans la direction du nord. Le chef dont l'hydrographie déplore la perte récente, sir Francis Beaufort, considérait aussi la mer située entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg comme l'ouverture par laquelle on pourrait un jour peut-être atteindre le but désiré.

Le capitaine Davis, qui a accompagné sir James Ross au pôle sud, se déclare également pour le Spitzberg par des motifs tirés de la proximité des ressources dont l'île abonde et de la probabilité

d'une mer libre au-delà de la barrière de glaces qui a jusqu'à ce jour arrêté les navigateurs, comme elle avait arrêté Cook, Bellingshausen, d'Urville et Wilkes dans leurs tentatives pour s'approcher du pôle sud.

Écoutons maintenant les partisans de l'expédition par le détroit de Smith, et dont la réflexion a mûri les convictions au lieu de les détruire. A leur tête est resté l'amiral Mac Clintock, le plus autorisé des explorateurs modernes de l'Océan-Glacial, celui qui a séjourné cinq hivers et sept étés dans l'Amérique boréale et retrouvé finalement les traces de Franklin. Son opinion est toujours que c'est par le détroit de Smith qu'on a le plus de chances d'atteindre le pôle.

L'amiral Collinson, qui prend la parole après lui, commandait l'*Enterprize* dans l'expédition arctique. Pendant trois ans, il essaya, sans y réussir, de forcer les glaces dans le passage du nord-ouest en partant du détroit de Behring, et Mac Clure lui-même dut abandonner son bâtiment, de façon que, même à l'heure qu'il est, jamais navire n'a passé de l'Océan-Pacifique dans l'Océan-Atlantique par les détroits de Behring et de Lancaster. L'amiral ne pense pas que la descente incessante des glaces polaires du nord vers le sud puisse être une preuve que la mer est ouverte au nord pendant une saison quelconque de l'année. Le *Terror*, l'*Advance*, le *Rescue*, le *Fox*, abandonnés dans les glaces, ont dérivé avec elles et ont été retrouvés plus au sud. Cependant la mer n'était pas libre entre le pôle et les navires entraînés par la glace. La comparaison faite par M. Petermann entre les deux pôles lui paraît comme à plusieurs de ses collègues complétement inexacte. De ce qu'il y a une mer libre au-delà d'une barrière de glaces au pôle antarctique, il n'en résulte nullement qu'il en soit de même du pôle arctique. Configuration des continens, vents, courans, climat, tout est différent aux deux pôles, et comme Parry il pense également que le pôle boréal ne peut être atteint que s'il est entouré de terres sur lesquelles la banquise s'appuie solidement. Il se déclare donc en faveur du projet de M. Osborn, qui lui semble réunir de plus grandes probabilités de succès, puisque avec des traîneaux on est sûr d'arriver au but, si la terre se prolonge assez loin.

Un géologue, M. Marckham, présente à la société un relevé des navires arrêtés dans la baie de Melville, et il trouve que sur trente-huit expéditions cinq n'ont pas été entravées par les glaces à cette latitude, et les autres ne l'ont été que pendant quelques jours : huit seulement ont dû perdre un mois ou plus avant de passer outre. On ne saurait donc invoquer cet obstacle comme une objection contre la tentative par le Groënland. M. Lamont prend alors la parole : c'est un *sportsman* comme on n'en trouve qu'en Angleterre;

il a séjourné deux étés avec son yacht sur les côtes orientales du Spitzberg pour chasser le renne, le phoque, le morse et l'ours blanc. En deux mois, il a tué avec un ami 200 pièces, sans compter les oiseaux. Il a interrogé plus de vingt chasseurs de morses norvégiens dont plusieurs ont passé vingt étés sur les bords de la banquise : tous sont contraires à l'idée d'une mer libre autour du pôle, mais avec des traîneaux attelés de chiens esquimaux il serait possible qu'on y arrivât en partant dans le courant de mars ou d'avril, avant que les glaces se mettent en mouvement vers le sud : il faudrait donc hiverner au Spitzberg. Le grand avantage pour l'équipage serait l'abondance de viande fraîche qui le mettrait à l'abri du scorbut.

Le célèbre géographe américain Maury se prononce en faveur de l'expédition par le détroit de Smith comme offrant plus de certitude que l'autre. L'assimilation entre les deux pôles énoncée par M. Petermann lui paraît aussi inexacte que si dans notre hémisphère on comparait le climat des îles britanniques avec celui du Labrador ou du Canada. La mer libre que découvrit James Ross après avoir forcé la banquise du pôle antarctique n'existe probablement pas autour du pôle boréal.

Le capitaine Richards, compagnon et ami de son collègue M. Osborn, exprime pour ainsi dire l'impression générale que cette discussion a laissée dans les esprits en disant que les deux tentatives seront également profitables aux sciences géographiques : l'une et l'autre feront connaître les terres et les mers qui avoisinent le pôle. Veut-on faire une expédition par terre, alors il faut partir du détroit de Smith. Aime-t-on mieux essayer par mer, c'est le Spitzberg qu'on doit préférer. Dans le premier cas, on emploiera six ou sept traîneaux et de 60 à 70 hommes. Les six premiers traîneaux retourneront au navire à mesure que les provisions qu'ils portaient seront à moitié épuisées. Un seul traîneau avec dix hommes parviendra donc au pôle : ce sera une reconnaissance, mais on ne saurait s'attendre à obtenir ainsi des résultats scientifiques. Si l'on envoie un navire par les côtes orientales du Spitzberg, il trouvera probablement une mer maniable en juillet, août et septembre. A cette époque, les glaces, sous l'influence des vents, des marées, de la pluie et de la température, se désagrégent et se brisent : c'est un phénomène périodique aussi constant, aussi régulier que la chute des feuilles en automne. Le pôle nord est entouré d'eau ou de terres; dans le premier cas, un navire a de grandes chances d'y arriver; dans le second, l'expédition hivernera dans quelque baie, et au printemps elle atteindra le pôle avec des traîneaux.

Nous sommes-nous trompé en pensant que le lecteur français suivrait sans fatigue cette mémorable enquête à laquelle nous avons

conservé la forme qu'elle a revêtue au sein de la Société géographique de Londres? J'ai été vivement touché de cette discussion, où l'intérêt de la science était le seul en jeu. Combien l'esprit pratique des Anglais se manifeste dans ces argumens invoqués en faveur de l'une et de l'autre voie, non par des géographes théoriciens, mais par des navigateurs qui tous pouvaient apporter le contingent d'une expérience personnelle acquise dans leurs voyages de découvertes au pôle nord ou au pôle sud! Quel autre pays pourrait réunir un pareil aéropage? Aussi, quand de tels hommes sont divisés dans l'appréciation des chances probables du succès, quand nous voyons d'un côté Sabine, Belcher, Ommaney, Beaufort, Richards se déclarer pour le Spitzberg, tandis que Mac Clintock, Osborn, Maury, Collinson et Back optent pour le Groënland, on ne peut qu'imiter la réserve du président sir Roderick Murchison, appuyé par le capitaine Allen Young, qui, pour résumer le débat, exposant les argumens donnés de part et d'autre et montrant combien ils se balancent, émet le vœu que l'on tente les deux voies, et qu'une expédition se fasse par le Spitzberg et l'autre par le détroit de Smith. C'est aussi mon humble opinion. Des souvenirs de jeunesse me font incliner vers le Spitzberg : je me rappelle avoir vu le 2 août 1839 du haut des mâts de la *Recherche* la mer complétement libre au-delà du 80e degré et avoir ressenti pour ainsi dire l'attraction que le pôle exerce sur l'imagination de tous ceux qui s'en approchent. Cependant que pourrais-je dire, modeste naturaliste, lorsque les premiers marins du monde ont parlé? Il est évident que bien des tentatives seront vaines : ce ne sera pas la première fois que l'homme se fraiera un passage dans des régions qui lui semblent interdites; mais l'une de ces tentatives réussira. Les forces aveugles de la nature seront encore une fois vaincues par la volonté de l'homme, et en mettant le pied sur le pôle il pourra dire qu'il a achevé de prendre possession de son domaine, car la conquête d'un pôle amènera fatalement celle de l'autre.

L'intérêt que cette question excite n'est point limité à l'Angleterre. En Allemagne, elle a également passionné les esprits. Grâce à l'agitation provoquée par le docteur Petermann, une souscription publique s'est ouverte, et une somme considérable a été réunie. L'automne dernier, un voyage de reconnaissance au nord-est du Spitzberg fut décidé. Un navire, le *Queen of the isles,* fut loué en Angleterre, installé en quelques jours et mis sous le commandement du capitaine Werner, de la marine prussienne; mais le navire, envoyé de Londres à Hambourg, ne sortit pas de l'Elbe; sa machine, fort mauvaise à coup sûr, se détraqua sans pouvoir être réparée immédiatement. Cet échec n'a point refroidi l'ardeur des

promoteurs volontaires de l'expédition. Les Allemands savent que le Spitzberg est plus voisin des côtes de la Baltique que de celles d'Angleterre. Hambourg et Brême se rappellent que leurs baleiniers rivalisaient avec ceux des grandes nations maritimes, — la Prusse aspire à prendre rang parmi elles, et l'année prochaine nous apprendrons qu'un navire à hélice est parti de Hambourg, se dirigeant vers les côtes orientales du Spitzberg.

La Suède n'a pas eu besoin de suivre un mouvement dont elle a eu l'initiative depuis longtemps. Plusieurs de ses savans ont pris part à la première campagne de la *Recherche* au Spitzberg en 1838, et en 1861 une véritable expédition scientifique, dont nous avons déjà parlé, s'est rendue dans le nord du Spitzberg, qu'elle a décrit et étudié sous tous les points de vue : elle se propose d'y retourner afin de mesurer un arc du méridien terrestre sur l'archipel des Sept-Iles, mesure réclamée par l'astronomie et la géographie pour déterminer exactement la figure de la terre. Le gouvernement suédois trouvera dans son faible budget les ressources que nécessitera une opération que des savans français, Maupertuis et Outhier, ont eu l'honneur d'exécuter les premiers dans les hautes latitudes, sur les bords du fleuve Torneo. La France ne saurait s'abstenir et ne pas entrer dans la lice ouverte aux marines du nord de l'Europe. Il s'agit d'un noble but, d'une conquête aussi glorieuse que celles de la guerre. Le pavillon qui flottera le premier sur le pôle nord sera salué par les acclamations du monde entier. Pourquoi ce drapeau ne serait-il pas celui de la France? Marine puissante, finances prospères, officiers instruits, patiens et énergiques, que lui manque-t-il? Où serait l'excuse de cette abstention? L'élite intellectuelle de la nation apprendrait avec une fierté légitime qu'une expédition française sera mise au service de la science, et nous verrions surgir dans notre marine les émules de Bellot et de Blosseville, les successeurs de Lapeyrouse, de Baudin, de Freycinet, de Duperrey, de d'Urville, comme l'Angleterre a vu surgir pendant les dernières campagnes arctiques ceux de Hudson, de Baffin, de Cook, de Franklin, des deux Ross et de Parry. La marine a toujours été l'auxiliaire indispensable et l'alliée fidèle des sciences dont l'ensemble constitue la géographie et l'histoire naturelle de la terre et des mers. Fortifier cette alliance, n'est-ce pas travailler à la fois aux progrès de l'art nautique et à l'avancement de la physique du globe? C'est à ceux qui ont en main l'avenir de notre marine de sauvegarder sa force et son honneur en présence des puissances rivales de l'Angleterre et de la Russie, et de faire à la science une petite part dans les prodigalités que les menaces de la guerre imposent annuellement aux budgets européens.

CHARLES MARTINS.

ÉTUDES

SUR

LES TRAVAUX PUBLICS

LES CHEMINS DE FER VICINAUX.

I. — *Les Chemins de fer vicinaux dans le département du Bas-Rhin*, recueil de documens officiels; Paris-Strasbourg 1865. — II. *Rapports de MM. Lan, Moussette et Bergeron* (mission en Angleterre); Paris, Imprimerie impériale, 1862. — III. *Rapport sur le projet de loi relatif aux chemins de fer d'intérêt local*, par M. le comte Léopold Lehon, député au corps législatif. — IV. *Observations sur le projet de loi des chemins de fer départementaux*, par MM. Thirion et Bertera; Paris 1865.

On s'accorde à reconnaître que les voies de communication sont ce qu'il y a de plus important pour une contrée où le commerce et l'industrie ont acquis quelque activité. De là le grand intérêt qu'elles inspirent en notre pays et les sacrifices que les populations s'imposent volontiers pour les étendre. On reconnaît encore que de toutes les voies qui servent aux transports, routes, canaux, railways, ce sont ces derniers qui présentent les avantages les plus réels. Les chemins de fer, en effet, comportent pour les voyageurs une vitesse supérieure; pour les marchandises, ils abaissent le coût du transport au tiers du tarif des routes de terre; enfin les canaux ne leur sont préférables que pour les matières lourdes et encombrantes de certaines grandes industries. Par malheur le prix d'établissement d'une voie ferrée serait toujours prodigieusement élevé, si l'on n'en jugeait que d'après le prix de revient kilométrique des grandes lignes qui ont été construites depuis vingt-cinq ans; mais on a pensé qu'en certaines localités du moins la dépense première de

construction pourrait être réduite à un taux bien moindre, grâce à de sages tolérances dans le tracé et l'exécution des travaux. On a imaginé de plus qu'il serait moins difficile de réunir les fonds nécessaires, si considérable que la dépense fût encore, en faisant appel au concours simultané de tous les intéressés; enfin on a jugé que le réseau ferré, au lieu de ne desservir que des grandes lignes où le trafic local s'efface presque en comparaison du transit, pénétrerait grâce à de nouvelles combinaisons économiques jusque dans les contrées qui ne peuvent l'alimenter que par leurs ressources propres. De là est venue l'idée d'assimiler, au point de vue légal et administratif, les chemins de fer dont il s'agit aux chemins vicinaux et de leur appliquer le bénéfice de la loi du 21 mai 1836, qui a donné aux départemens et aux communes de puissans moyens d'exécuter des travaux de ce genre. Il est peut-être à propos de rappeler d'abord les dispositions principales de cette loi et les résultats qui en sont sortis.

I.

Au commencement de ce siècle, les chemins vicinaux n'existaient guère qu'à l'état de sol naturel, sauf peut-être quelques portions qui accédaient aux châteaux de riches propriétaires. Aucune ressource fixe ne leur était attribuée. Les travaux d'entretien étaient nuls, à moins que l'on ne veuille compter à ce titre l'obligation imposée aux paysans, en certains pays, de labourer en travers les chemins contigus à leurs champs afin de combler les ornières. Lors même que la paix fut rétablie en Europe et que le besoin de bonnes voies de communication devint plus pressant, les communes se trouvèrent hors d'état de créer leur vicinalité, ou bien, si quelqu'une d'entre elles était disposée à y consacrer des ressources extraordinaires, elle se trouvait paralysée par l'inertie ou la mauvaise volonté des communes voisines.

C'est à cet état de choses que la loi de 1836 dut remédier. Elle dota d'abord la vicinalité de ressources spéciales, soit par des centimes additionnels au principal des contributions directes, soit par des prestations en nature. Il fut posé en principe pour la première fois que l'entretien des chemins auxquels le classement a donné une existence légale est une dépense obligatoire du budget des communes. En outre des chemins qui assurent les communications intérieures de chaque commune, le législateur prévit que les voies qui intéressent plusieurs communes limitrophes pourraient être construites et entretenues par les ressources combinées de ces communes en proportion de l'utilité que chacune en doit retirer. Enfin les chemins vicinaux plus importans, qui assurent à un certain

degré la viabilité du département, devaient recevoir des allocations départementales votées par le conseil-général, et étaient placés sous l'autorité directe du préfet. Telle fut en germe la division encore en vigueur de la vicinalité en chemins ordinaires, chemins d'intérêt commun et chemins de grande communication. Ces derniers durent seuls, dans le principe, participer aux subventions du conseil-général, mais peu à peu et à mesure que ce réseau, le plus important des trois, fut plus avancé, les mêmes encouragemens furent accordés d'abord aux chemins de la seconde catégorie, ensuite à ceux de la première.

Si l'on considère qu'au moment où cette loi fut votée tout était à créer, organisation du personnel et organisation des travaux, on ne s'étonnera pas que les progrès aient été lents pendant les premières années. L'une des ressources les plus importantes de la vicinalité est la prestation en nature, impôt assez léger à porter pour les populations des campagnes, mais difficile à mettre en œuvre. Avant que le personnel des agens-voyers ait pu être convenablement recruté et suffisamment dressé aux travaux de ce genre, l'exécution des chemins était souvent abandonnée à l'arbitraire, et la main-d'œuvre des prestataires était à peu près perdue faute d'une direction intelligente. A notre époque, où l'on parle beaucoup de décentralisation, on remarquera que la loi du 21 mai 1836 a décentralisé d'une façon presque absolue le service de la voirie vicinale, puisque les ressources dont elle fait usage sont votées par les conseils-généraux et municipaux et employées par l'autorité départementale. Il s'agit pourtant, on le verra plus loin, d'une somme de dépenses d'une importance considérable. Si cette décentralisation, commandée au reste par la nature des choses, eut dans l'origine des inconvéniens au point de vue de la régularité du travail, on ne peut douter qu'elle n'ait eu la plus sensible influence sur la marche ultérieure de l'œuvre en lui assurant le concours empressé de tous les coopérateurs qui voyaient dans les travaux de ce genre une entreprise d'intérêt local et parfois même d'amour-propre communal. D'ailleurs il est à peine besoin d'observer que l'uniformité d'exécution n'eût jamais été nécessaire ni même utile dans la construction de voies de communication destinées à desservir des pays d'aspect bien différent. D'un département à l'autre, on n'avait pas les mêmes ressources, les mêmes besoins; la diversité du tracé, des pentes, des ouvrages d'art, était commandée par les conditions locales et la nature propre de chaque contrée.

Voyons maintenant quels résultats ont été obtenus par la loi de 1836. D'abord, au point de vue financier, les ressources affectées à la voirie vicinale se sont élevées graduellement de 44 millions en 1837 à 120 millions en 1864. Pendant ces vingt-huit années, le

total des dépenses effectuées pour la création des chemins vicinaux se monte à plus de 2 milliards. La prestation, qui peut être acquittée en nature ou en argent au gré du contribuable, forme un peu plus de la moitié de cette somme. On avait terminé, jusqu'au 31 décembre 1863, 111,000 kilomètres de chemins vicinaux ordinaires, 43,000 kilomètres de chemins d'intérêt commun, et 69,000 kilomètres de chemins de grande communication. A la même époque, il restait à établir ou à compléter 257,000 kilomètres de la première catégorie, 35,000 de la seconde et 12,000 de la troisième. Ces chiffres sont, il est vrai, un peu modifiés chaque année, mais dans des limites assez étroites, par de nouveaux classemens dont les conseils-généraux et municipaux reconnaissent la nécessité. On peut prévoir néanmoins que les chemins de grande communication, qui sont les plus importans et qui absorbent la plus forte part des subventions départementales, seront terminés dans un avenir assez rapproché. Si les ressources avaient été réparties d'une manière égale entre les divers départemens de l'empire, le réseau en serait complet dans trois ou quatre ans; en réalité, l'œuvre est déjà terminée dans plusieurs départemens et le sera dans beaucoup d'autres à bref délai, tandis que quelques-uns sont bien en retard. Lorsque les chemins sont achevés, il faut les entretenir; cependant une partie importante des impositions autorisées par la loi de 1836 va devenir disponible, et l'on songe à les employer à la création de chemins de fer d'embranchement, ou, si l'on veut, de chemins de fer vicinaux. Tel est en substance le projet dont il s'agit maintenant, et qui a reçu dans le département du Bas-Bhin une première et heureuse application. L'historique des phases que l'affaire a traversées dans ce département n'est pas sans intérêt, car on y verra en détail les difficultés que l'extension du système doit rencontrer partout.

Le département du Bas-Rhin se trouvait, en 1858, dans une position exceptionnelle sous le rapport des voies de communication. Les voies magistrales, routes impériales et routes départementales, étaient achevées depuis longtemps; les chemins vicinaux de grande communication, retardés un moment par les exigences que la défense du territoire impose aux régions frontières, allaient être terminés. Plusieurs canaux facilitaient le transport des matières lourdes et encombrantes. Deux lignes de fer principales traversaient la contrée en deux sens différens, — l'une de l'est à l'ouest faisant communiquer l'Allemagne avec le centre de la France, — l'autre du nord au sud et parallèle au cours du Rhin. Toutefois une notable partie du territoire n'était pas encore desservie directement par les chemins de fer, et l'éloignement des voies ferrées était surtout regretté en certains cantons industriels qui ont besoin de trans-

ports rapides et peu coûteux. A l'époque où le plus ancien chemin de fer de ce pays, celui de Strasbourg à Bâle, fut exécuté, les ingénieurs ne prévoyaient pas l'importance que les stations intermédiaires devaient acquérir et n'avaient songé qu'à réunir les points extrêmes par le tracé le plus court et le plus facile. S'éloignant du pied des Vosges, où se trouvent groupées les villes industrielles et commerçantes, ils s'étaient tenus au milieu des plaines plates et unies des bords du Rhin, qui sont purement agricoles. La voie ferrée circule au milieu de villages d'une faible importance, tandis qu'il y a au contraire dans la région déshéritée une population agglomérée, active et industrieuse, des villes de quatre ou cinq mille âmes comme Barr, Obernai et Wasselonne, qui fabriquent des tissus de laine et de coton, comme Mutzig et Molsheim, qui ont des manufactures d'armes; il y a des établissemens de bains et des sites pittoresques qui attirent les touristes pendant la belle saison, enfin des richesses naturelles en vins et en bois. D'autres parties du département, éloignées aussi des voies ferrées existantes, renferment des élémens de richesse d'une égale importance. Plusieurs projets de chemins de fer, tracés en vue de desservir ces riches contrées, avaient été déjà mis en discussion, mais les grandes compagnies n'avaient pas osé les entreprendre dans les conditions ordinaires. Quelques personnes avaient bien songé à établir sur les accotemens des routes des lignes de rails où l'on aurait fait circuler des wagons traînés par des chevaux; après mûr examen, on avait conclu que ce procédé, assez coûteux d'ailleurs, ne satisferait que d'une façon imparfaite et provisoire aux besoins reconnus. Les routes, n'ayant pas été tracées en prévision de ce nouvel emploi, présentaient trop peu de largeur en certains endroits, une déclivité trop forte en d'autres. En général, tous les systèmes secondaires de chemins de fer qui ont été conçus pour réaliser des économies considérables sur le système ordinaire, soit en ce qui concerne les frais d'établissement, soit en ce qui concerne la traction, ne conviennent, disait-on, que dans des cas particuliers très restreints. Les uns, établis sur les routes ordinaires avec traction de chevaux, ainsi qu'on en voit plusieurs exemples aux environs de Paris, ne sont utilisés que pour les voyageurs. D'autres, construits pour le service particulier des usines, avec une largeur moindre et un matériel spécial, ne transportent qu'une seule nature de produits. Ces systèmes bâtards n'eussent point paru suffisans pour desservir une contrée étendue et transporter avec célérité les personnes et les marchandises.

D'un autre côté, les lignes de chemins de fer construites suivant le type habituel du réseau français coûtent, on le sait, un prix considérable. Le prix de revient par kilomètre est en moyenne,

pour les six grandes compagnies françaises, de 432,000 francs. Il était évident qu'une entreprise de cet ordre ne pourrait être une œuvre locale; mais, en simplifiant autant que possible le tracé de la voie, ne diminuerait-on pas dans une forte proportion les dépenses de premier établissement? Ainsi les chemins de fer locaux peuvent être construits avec une seule voie, ce qui abaisse notablement le coût des terrains à acquérir, des terrassemens et des travaux d'art. On peut aussi éviter tous les grands travaux d'art, tunnels, viaducs et ponts à grande portée, limiter au strict nécessaire les bâtimens des stations, en un mot bannir le luxe sans cependant exclure la solidité. Un chemin qui doit être parcouru par un petit nombre de trains à vitesse modérée et qui ne doit être alimenté que par le trafic local n'a pas évidemment les mêmes exigences qu'une ligne internationale où la circulation doit être rapide et très active.

C'est avec ces considérations à l'appui que le conseil-général du Bas-Rhin était saisi, dans la session de 1858, d'un projet consistant à relier aux lignes ferrées déjà existantes tous les chefs-lieux de canton qui s'en trouvaient encore éloignés (1). Il s'agissait de construire une dizaine de petits embranchemens d'une longueur totale d'environ 250 kilomètres. Après un examen préliminaire et des études sérieuses sur le terrain, il fut reconnu que trois de ces chemins pouvaient seuls, dans l'état présent des choses, donner un produit rémunérateur des dépenses; c'étaient ceux de Strasbourg à Barr avec embranchement sur Wasselonne, de Haguenau à Niederbronn et de Schlestadt à Villé. Les autres étaient ajournés à un temps plus éloigné. Les trois lignes admises avaient une longueur totale de 84 kilomètres. Une voie de fer n'est en définitive qu'une route perfectionnée quant à son tracé, ses pentes et ses courbes, et cette route pourrait aussi bien recevoir un empierrement qu'un système de rails. Le département, assimilant ces trois lignes aux chemins vicinaux, s'engageait à faire les terrassemens et les travaux d'art ordinaires dans les conditions de la loi de 1836, c'est-à-dire avec le concours des communes intéressées, sauf à trouver ensuite une compagnie qui consentît à entreprendre la transformation de ces voies en chemins de fer, à poser les rails, fournir le matériel roulant et exploiter la ligne moyennant perception des droits de transport. La dépense prévue pour le simple établissement de la plate-forme de la voie était de 25,000 francs par kilomètre, soit une somme totale de 2 millions environ, dont 40 pour 100 devaient être fournis par le département et 60 pour 100 par les com-

(1) Il n'est que juste de dire que l'initiative de ce projet appartient à M. Migneret, alors préfet du département, et à M. Coumes, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur des chemins vicinaux.

munes. Les fonds furent votés avec empressement par le conseil-général et par la presque totalité des communes que l'entreprise intéressait. Jusque-là tout allait bien. Le projet n'était au fond qu'une application de la loi du 11 juin 1842, si ce n'est que, l'état se tenant à l'écart, la dépense d'établissement de la voie restait tout entière à la charge des localités.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas superflu de rappeler que les travaux d'établissement d'une voie ferrée se divisent en deux catégories bien distinctes. Acheter les terrains, niveler le sol au moyen de tranchées et de remblais ou de tunnels et de viaducs, construire les travaux d'art, ponts et aqueducs, à la rencontre des cours d'eau, en un mot établir ce que l'on appelle la plate-forme de la voie, et même garnir cette plate-forme du ballast qui supporte les rails, — ce ne sont au fond que des travaux de voirie de même ordre, aux détails du tracé près, que ceux que l'on exécute pour toute autre voie de communication. Jusque-là il est presque indifférent, au point de vue administratif, que le chemin soit destiné au roulage ordinaire ou au transport sur rails. L'exécution de ces travaux rentre de droit dans les attributions de l'autorité, état, département ou commune. On peut encore ranger sans trop d'effort dans la même catégorie l'édification des bâtimens des stations en les assimilant aux maisons de cantonniers placées sur les routes ou bien aux édifices communaux d'un usage public; mais il n'en est plus de même des travaux qui complètent la voie ferrée. Acheter et entretenir le matériel roulant, organiser les ateliers indispensables à l'exploitation, percevoir les taxes, c'est entreprendre une œuvre industrielle et faire acte de commerce avec toutes les chances bonnes et mauvaises que le commerce et l'industrie comportent. C'est un des principes les mieux établis et les moins contestés de l'économie politique que le pouvoir doit le plus possible rester à l'écart en ces matières. Aussi le conseil-général du Bas-Rhin ne s'arrêta pas un seul instant à la pensée de transformer en voie ferrée par ses propres ressources les nouveaux chemins dont il avait voté la construction, et il fallut chercher une compagnie qui voulût bien compléter l'œuvre et en entreprendre l'exploitation industrielle.

La dépense complémentaire à effectuer pour mettre le chemin en état d'exploitation était évaluée à 50,000 francs par kilomètre. La concession de cette ligne fut proposée tout d'abord à la compagnie des chemins de fer de l'Est, qui pouvait s'en charger avec plus de facilité que toute autre, puisqu'il ne s'agissait que d'embranchemens aboutissant aux lignes qu'elle exploitait déjà; mais cette compagnie, jugeant que les produits du chemin ne lui seraient pas rémunérateurs et ne voulant pas au surplus s'engager dans une affaire aléatoire qui eût été un précédent à invoquer dans d'autres

départemens, fit un refus positif, et offrit seulement de traiter à forfait pour l'exploitation, moyennant qu'on lui garantirait une recette annuelle de 8,500 francs par kilomètre. Cette somme fixe lui paraissait représenter la dépense moyenne occasionnée par l'entretien de la voie et du matériel et par la mise en marche de trois trains par jour en chaque sens. Dans ce système, la compagnie n'eût couru aucun risque, et le département eût eu toutes les chances de gain ou de perte suivant que les recettes effectives eussent été supérieures ou inférieures au chiffre fixé des dépenses.

Cette combinaison ne pouvait être acceptée, car elle eût exposé les finances départementales à des éventualités dangereuses. D'autres concessionnaires se présentèrent alors, mais en demandant que le département et les communes consentissent à de nouveaux sacrifices et contribuassent pour une part à la transformation du chemin proprement dit en voie ferrée. Il s'agissait de voter un supplément de subvention d'à peu près 20,000 francs par kilomètre, soit 1 million pour la ligne de Strasbourg à Barr et Wasselonne. Le département et les principales villes intéressées à l'entreprise accordèrent sans difficulté le nouveau contingent qu'on leur demandait.

Il semblait difficile, impossible même qu'un concessionnaire entreprît l'exploitation des embranchemens construits avec les ressources vicinales sans une entente étroite avec la grande compagnie au réseau de laquelle ces embranchemens venaient se souder. On craignait que des tarifs différentiels bien combinés ne vinssent décider les expéditeurs et destinataires de marchandises à employer, pour les matières venant de loin, le camionnage au lieu du chemin de fer local. Cette difficulté n'a pas sans doute l'importance qu'on lui supposait. Les principaux industriels et propriétaires du pays, auxquels les chemins projetés devaient le plus profiter, ne s'en réunirent pas moins en société financière pour prendre à leur charge les risques d'exploitation dont le département, de même que la compagnie de l'Est, ne voulait pas être responsable. Cette société locale, constituée au capital de 1,200,000 francs, devait poser la voie de fer à ses frais, compléter les bâtimens des stations, et remettre le chemin en cet état à la compagnie de l'Est, qui maintenait ses premières propositions, c'est-à-dire qui s'engageait à exploiter la ligne moyennant une recette garantie de 8,500 francs par kilomètre et par an. Toutefois l'affaire parut alors si peu avantageuse sous le rapport financier que l'association qui s'interposait ainsi entre le département et la compagnie de l'Est ne put se former qu'avec la promesse d'un secours de l'état. En effet, le gouvernement lui accorda une subvention de près de 20,000 francs par kilomètre, autant en vue de favoriser l'intéressante expérience que

le département du Bas-Rhin poursuivait avec persévérance qu'en raison des avantages réels que le chemin lui-même devait procurer aux forêts domaniales situées sur son parcours.

Par une réserve prudente, on n'avait pas voulu procéder à l'exécution des chemins projetés avant de s'être assuré du concours d'une compagnie qui pût compléter l'œuvre et exploiter les embranchemens qu'il s'agissait d'établir. Ce n'est donc qu'au commencement de la campagne de 1861, après trois ans d'études et de négociations, que les terrassemens furent entrepris. Il fut aisé alors de reconnaître que ces chemins de fer locaux devaient rencontrer dans l'exécution bien moins d'obstacles et de difficultés que les grandes lignes. D'abord les acquisitions de terrains se firent avec une facilité remarquable, car presque toutes furent traitées à l'amiable et sans intervention du jury d'expropriation; au contraire les grandes compagnies, étrangères aux localités, ont à lutter, on le sait, contre des prétentions souvent exorbitantes. On n'eut pas besoin non plus de réunir de grands ateliers d'ouvriers nomades qui jettent toujours plus ou moins de trouble dans un canton et y font hausser temporairement le prix habituel des salaires et des objets de consommation. Les terrassemens, peu importans d'ailleurs, furent exécutés par les prestataires, comme s'il ne s'agissait que de chemins vicinaux ordinaires, et aux époques de l'année où l'agriculture réclamait le moins de bras utiles. Les travaux furent néanmoins poussés avec activité, et les trois lignes de Strasbourg à Barr et Wasselonne, de Haguenau à Niederbronn, et de Schlestadt à Sainte-Marie-aux-Mines (1), furent livrées à la circulation dans les derniers mois de l'année 1864. Dans l'intervalle, la compagnie de l'Est, dont la concession fut remaniée en 1863, s'était décidée à absorber définitivement ces trois embranchemens, qui font aujourd'hui partie de son nouveau réseau.

En cours d'exécution, les devis primitifs avaient été quelque peu dépassés, comme il est d'usage dans toute espèce de travaux publics. Toutefois la dépense totale ne s'est élevée qu'à 117,000 fr. en moyenne par kilomètre de chemin (2). On doit remarquer sans doute que les chemins de l'Alsace sont tracés dans une plaine

(1) Cette troisième ligne, substituée au projet primitif de Schlestadt à Villé, a été exécutée par les efforts combinés des départemens du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

(2) Il est intéressant de noter comment la dépense s'est répartie entre les quatre budgets qui y ont concouru. Le département a fourni, en nombres ronds, 21,900 francs par kilomètre, soit 18,7 pour 100; les communes 22,400 francs, soit 19,1 pour 100; l'état 18,700 francs, soit 16 pour 100; — la compagnie concessionnaire, 54,000 francs, soit 46,2 pour 100. Il faut observer que le contingent des communes a été fourni, en partie du moins, au moyen de la cession de terrains communaux et des prestations en nature, ce qui a un peu allégé les charges qui leur incombaient.

presque plate qui présente des facilités exceptionnelles; mais par compensation les terrains y ont en général une valeur assez élevée. Il est donc permis de croire, d'après cette expérience, que l'on pourra construire des chemins de fer à une voie au même prix partout où l'on n'aura ni de grands cours d'eau à traverser, ni des faîtes de montagnes à franchir. Une sage tolérance dans l'inclinaison des rampes et dans le rayon des courbes permettra d'éviter tous les grands travaux d'art qui absorbent sur un seul point une somme considérable. Si l'on considérait l'expérience faite dans le département du Bas-Rhin comme trop restreinte pour être concluante, nous pourrions répondre que d'autres embranchemens, d'une très courte longueur il est vrai, entre autres celui de Saint-Gobain à Chauny, exécuté par la compagnie du Nord, sont ressortis à un prix de revient encore moindre. Des renseignemens recueillis en divers pays étrangers par les ingénieurs français ont confirmé ces évaluations.

II.

Ainsi deux points peuvent être considérés comme bien établis. D'une part, il est possible de créer, dans toutes les régions où le sol ne présente pas des obstacles exceptionnels, des chemins de fer à une voie de même gabarit que les grandes lignes au prix moyen de 120,000 francs par kilomètre, y compris la fourniture d'un matériel roulant qui équivaut au cinquième de la dépense totale. D'autre part, les ressources si importantes que la loi de 1836 a créées au profit de la voirie vicinale permettent aux communes et à certains départemens de participer dans une large mesure à des entreprises de cette sorte. Depuis vingt-huit ans que les centimes additionnels et les prestations en nature sont perçus au profit des voies de communication, les populations ont eu le temps de s'habituer à ces impositions, et les acceptent d'autant plus volontiers que le résultat se traduit par une amélioration évidente de la viabilité du pays. L'achèvement graduel des chemins de grande communication dans la plupart des départemens va d'ailleurs rendre disponible une partie de ces ressources, que l'on pourra ainsi appliquer à des chemins de fer d'une longueur limitée, s'étendant rarement au-delà de 40 kilomètres, d'un tracé facile et d'un trafic peu considérable. Les centres manufacturiers, les entrepôts agricoles et commerciaux que les lignes principales ne desservent pas, pourront s'y rattacher par des embranchemens très courts qui coûteront peu, et qui seront cependant construits dans des conditions telles que les marchandises lourdes et encombrantes passent sans transbordement

ni retards de la ligne principale à l'embranchement. Le problème économique de la construction est à peu près résolu. En est-il de même du problème de l'exploitation? Malheureusement la difficulté se représente ici tout entière.

Le chemin de fer est un instrument de travail très perfectionné, qui fonctionne admirablement lorsqu'il a des milliers de tonnes à convoyer chaque jour. N'est-il pas trop parfait, c'est-à-dire trop coûteux, lorsque la circulation est très restreinte? C'est là la question qu'il s'agit d'examiner. Peut-il être exploité d'une façon économique? C'est à l'étranger qu'il nous faut aller demander des renseignemens sur ce sujet, car en France nous n'avons pas encore de chemins de fer où l'on ait été obligé de restreindre la dépense d'exploitation au strict nécessaire. On trouve au contraire dans les îles britanniques, et surtout en Écosse, de nombreux embranchemens qui méritent de servir de type de chemins économiques et qui fonctionnent au surplus depuis si longtemps que l'exploitation y a pris une allure tout à fait normale (1).

Les grandes compagnies de chemins de fer de la Grande-Bretagne ont été contraintes, de même que les compagnies françaises, de construire beaucoup d'embranchemens secondaires dont le prix de revient kilométrique est aussi élevé que celui des lignes principales et dont les recettes sont bien moindres. Double voie, ouvrages d'art grandioses, courbes à grands rayons et pentes réduites, rien n'y manque de ce qui constitue les artères principales, si ce n'est que le trafic est toujours médiocre et trop faible pour assurer un produit rémunérateur. Aussi s'accorde-t-on à dire, en Angleterre comme en France, que les embranchemens ne paient pas les frais de leur entretien.

Il y a en outre en Écosse et en Irlande, dans des pays agricoles ou de petite industrie, bon nombre de chemins de fer à une seule voie qui ont été établis par des compagnies locales à un taux très modéré, sans aucune subvention officielle, et qui, grâce à une exploitation intelligente, appropriée à leurs besoins, assurent un revenu satisfaisant au capital qui leur a été consacré. Ce sont ceux-ci qu'il faut prendre pour modèles. Ainsi un chemin qui s'embranche sur la ligne d'Édimbourg à Perth a été construit en 1855 pour desservir la petite ville de Leven, dont la population est tout au plus de 2,000 âmes. Ce chemin, qui n'a que 9 kilomètres de long, traverse une contrée agricole où il n'y a d'autre industrie que des distilleries et des féculeries. Le pays est peu accidenté; cepen-

(1) Voyez les rapports de MM. Lan et Bergeron sur les chemins de fer économiques de l'Écosse.

dant le tracé suit les contours d'une vallée à ondulations nombreuses et rapprochées. Il y a donc beaucoup de courbes à faible rayon. Les trois stations, deux aux extrémités et une au milieu, sont en bois et se composent d'un simple rez-de-chaussée de deux ou trois pièces, sans logement pour le chef de station. Le prix d'établissement s'est élevé à 83,000 francs par kilomètre. Un peu plus tard, ce chemin a été prolongé de 11 kilomètres par la ligne d'*East of Fife*, dans les mêmes conditions économiques, mais dans un pays encore plus pauvre. Cependant cette ligne de 20 kilomètres, avec une recette brute de 12,000 francs par kilomètre et une dépense de 7,500 francs, donne près de 5 pour 100 de revenu à ses actionnaires.

Une autre ligne de la même catégorie, qui s'embranche sur celle d'Édimbourg à Berwick, a été construite par les propriétaires de la contrée pour desservir la petite ville de Peebles, qui n'a que 2,500 habitans. Elle dessert en outre deux bourgs de 1,200 à 1,500 âmes, et traverse une contrée de bois et de pâturages où la population est clair-semée. Comme industrie, il y a quelques papeteries et des fabriques de draps de peu d'importance; mais l'agriculture est assez développée. Le terrain est relativement accidenté, car on franchit un faîte qui s'élève à 225 mètres au-dessus d'une des extrémités de la ligne. On a vaincu cette difficulté au moyen de pentes de 18 à 19 millimètres par mètre, sans avoir à exécuter de tranchées ni de remblais d'un volume considérable. L'ingénieur qui a construit ce chemin, ainsi que le précédent, a posé en principe, dans les travaux de ce genre qu'il a dirigés, qu'il importe surtout d'éviter les terrassemens, et il y réussit en faisant suivre au chemin autant que possible les sinuosités du terrain. Il y a sept stations, qui sont toutes, sauf une, des bâtimens en bois. En somme, cette ligne a coûté 87,000 francs par kilomètre pour la construction, 17,000 francs pour le matériel roulant, et, avec une recette kilométrique annuelle de 10,000 francs, elle a rapporté de 4 à 5 pour 100 à ses actionnaires pendant plusieurs années. Ensuite elle a été rachetée à un taux très favorable par la grande compagnie sur laquelle elle s'embranchait.

Voilà deux exemples de chemins de fer économiques. On pourrait en citer bien d'autres qui sont arrivés au même résultat, c'est-à-dire qui, construits par les seuls efforts de l'industrie privée et des associations locales, assurent un revenu de 3 à 6 pour 100 aux capitaux de premier établissement. Ce taux d'intérêt paraît d'autant plus satisfaisant que les chemins dont il s'agit sont concédés à perpétuité et constituent de véritables propriétés. On pense avec raison que le trafic doit s'accroître d'une façon progressive, et que

l'excédant de revenu dû à cet accroissement de trafic viendra à point, dans quelques années, pour couvrir les dépenses de réfection et d'amélioration de la voie.

Les ingénieurs français — MM. Lan et Bergeron, qui ont étudié avec beaucoup de soin les chemins de fer économiques de l'Écosse, et à qui ces renseignemens sont empruntés, n'ont trouvé au fond rien de bien nouveau ni dans le système de la construction ni dans les procédés d'exploitation, si ce n'est un esprit de stricte économie qui perce jusque dans les moindres détails et une grande indépendance laissée à ces petites compagnies en ce qui concerne les règlemens de service et de tarifs. Pour la construction, le plus important est, on l'a dit plus haut, de suivre les contours du sol au moyen de pentes rapides et de courbes à faible rayon, de façon à éviter tous les ouvrages d'art dispendieux, et sauf à rectifier plus tard les parties du tracé qui imposeraient des dépenses de traction trop considérables. Ces rectifications ne viennent d'ailleurs que quand le succès de l'entreprise est assuré. Stations, voies de garage, barrières, trottoirs, tout est réduit au nécessaire. Il faut ajouter aussi qu'en Écosse la propriété est peu divisée, et que les propriétaires des terrains traversés, étant en grande partie souscripteurs du fonds social, ne pourraient émettre des prétentions exagérées sans rencontrer une vive opposition de la part de leurs co-associés. Les travaux n'étant pas assujettis à un mode uniforme, comme sur le réseau d'une grande compagnie, l'ingénieur qui est sur les lieux fait, pendant que la voie est en cours d'exécution, les changemens que comporte la localité, il emploie les matériaux les moins coûteux et réalise en somme des économies importantes. Enfin les intérêts individuels, qui ne manquent jamais de se coaliser contre une grande compagnie étrangère au pays, afin d'obtenir les uns un pont ou un passage à niveau, les autres une gare plus commode ou plus rapprochée, n'osent agir de même envers une compagnie locale dont leurs exigences, ils le savent bien, anéantiraient les efforts dès le début.

On a dit souvent que la concentration d'un vaste réseau de chemins de fer entre les mains d'une société puissante a pour effet de diminuer les frais généraux d'administration. Cette assertion n'est pas exacte pour les chemins de fer de l'Écosse, où les frais généraux sont à peu près nuls. Ainsi l'embranchement de Leven, dont il a été question plus haut, a pour administrateurs des propriétaires ou industriels du pays qui s'occupent avec activité des affaires de la compagnie sans traitement ni jetons de présence, et par ce seul motif que leur intérêt personnel y est engagé. Le président du conseil est un meunier-distillateur dont l'usine est située au milieu du chemin

et contiguë à la seule station intermédiaire. Le secrétaire est un banquier de Leven, qui tient les comptes moyennant 2,000 francs par an. Tout le personnel de l'exploitation est à l'avenant. Le service des trains se faisant en navette, c'est-à-dire que les mêmes voitures vont alternativement d'une extrémité à l'autre, il n'y a qu'une seule locomotive, un seul mécanicien, un seul chauffeur, et en cas de maladie ceux-ci sont remplacés par les ouvriers des ateliers de réparations, qui sont chargés d'entretenir le matériel en bon état. Tous les hommes employés dans ces ateliers et à l'entretien de la voie sont de simples ouvriers payés à la semaine, qui se suppléent au besoin et n'ont aucune hiérarchie, parce que le président de la compagnie les connaît tous et les surveille tous sans embarras. Aucun d'entre eux n'a la prétention de passer pour un fonctionnaire.

Même simplicité dans les gares. Sur le chemin de Peebles, où le service des marchandises est assez actif, voici ce que rapporte M. Bergeron : « Je m'étais arrêté à la station de Roslin après avoir visité les ruines célèbres du château et de la chapelle de ce nom. L'employé qui délivrait les billets m'expliqua qu'il était à la fois receveur, facteur et gardien d'un passage à niveau, qu'il n'avait personne de sa famille pour l'aider dans ses fonctions. Depuis cinq ans, sans manquer un seul jour, — je ne compte pas les dimanches, où le mouvement des chemins de fer est généralement interrompu en Écosse, — il s'était parfaitement acquitté tout seul du service multiple dont il était chargé. Sur une petite voie de garage, contiguë à la station, se trouvaient deux wagons de houille à l'adresse d'un blanchisseur du voisinage. A mon observation, qu'il lui fallait bien quelqu'un pour l'aider dans les manœuvres de ces wagons, l'employé me répondit que les expéditeurs ou destinataires des marchandises fournissent eux-mêmes les ouvriers pour charger ou décharger les wagons et prêter main-forte aux agens de la compagnie pour les manœuvres. Ainsi, le public étant appelé à faire lui-même une partie du service des gares, la compagnie du chemin de fer obtient une économie notable dans son personnel. J'appris encore qu'après le passage du dernier train, à huit heures du soir, le chef de station fermait la porte de son bureau et allait passer la nuit dans son domicile, qui ne dépendait pas du chemin de fer. Avant de partir, il laissait libre le passage à niveau; les barrières, cadenassées perpendiculairement à la voie, empêchaient les animaux d'y pénétrer pendant la nuit. L'employé revenait le lendemain matin, à sept heures, reprendre son service. N'ayant pas de télégraphe qui le retînt dans son bureau, il trouvait le temps nécessaire pour aller à son domicile prendre ses repas dans

l'intervalle des trains, dont le nombre était de quatre par jour, en chaque sens, pendant l'été, et de trois en hiver. »

Ailleurs le service se fait encore avec plus de simplicité. Ainsi on cite une gare où l'employé est un épicier du village voisin, qui vient à son poste un quart d'heure avant l'heure réglementaire du passage du train, délivre les billets aux voyageurs qui partent, reçoit ceux des voyageurs qui arrivent, et retourne à sa boutique quand le train s'est remis en marche. Il ne faut pas croire cependant que les embranchemens exploités de cette façon laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la régularité du service. Malgré les imperfections de la voie, les trains y circulent avec au moins autant de rapidité que les trains dits *omnibus* sur les grandes lignes du réseau français. Quoiqu'il n'y ait ni disques pour signaux, ni télégraphe, ni surveillance minutieuse, les chances d'accidens sont très faibles en raison de ce qu'il n'y a jamais qu'un seul train à la fois en mouvement sur la ligne.

Ces procédés expéditifs seraient-ils admis en France? Il est à peine permis d'en douter. Le public français a l'habitude, il est vrai, d'une régularité parfaite: il se plaint avec aigreur des petites erreurs, des petits retards que les services les mieux organisés ne peuvent éviter; mais il est à remarquer que les embranchemens de petite longueur et dont le trafic est peu important (il ne s'agit que de ceux-là) ont de toute nécessité une clientèle locale. Il s'établit alors entre les agens de la compagnie et les voyageurs des relations familières qui rendent ceux-ci plus tolérans. Il suffit d'avoir quelque peu fréquenté les innombrables voitures publiques qui complètent aujourd'hui nos moyens de communication pour comprendre à quel degré de mansuétude le voyageur français est enclin quand il est en présence d'hommes qu'il connaît et d'habitudes déjà prises.

Si l'on objecte que dans la moitié au moins des départemens français la construction des chemins de fer vicinaux rencontre des difficultés topographiques considérables qui accroîtront la dépense de premier établissement, il est facile de répondre que cette dépense peut alors être restreinte en de moindres limites, pourvu que l'on adopte une voie de largeur moindre. Au lieu de $1^{m},44$ de largeur entre les deux lignes de rails, on se contentera de $1^{m},20$ ou de $1^{m},10$. Par suite, on pourra faire usage d'un matériel plus léger et moins coûteux, rétrécir le rayon des courbes, proportionner en un mot le poids des rails, la superstructure du chemin, et même la force des machines locomotives au trafic réduit que le chemin doit desservir.

Ici encore l'expérience a été faite des services que peut rendre

un chemin de fer conçu d'après ce système et du résultat économique auquel il aboutit. La compagnie d'Orléans, comme propriétaire des établissemens métallurgiques d'Aubin, exploitait la minière de Mondalazac, à 7 kilomètres de la station de Salles-la-Source. Le transport des minerais par voitures ressortait à un prix très élevé, 20 centimes par kilomètre, et était une source d'embarras continuels, même dans la saison où les voies de communication sont en bon état d'entretien. D'autre part, le pays étant très accidenté, la construction d'un embranchement avec la grande voie et les rails ordinaires, de manière à utiliser les vagons et les locomotives du réseau, eût coûté un prix excessif, hors de proportion avec les services qu'on en attendait et l'importance des matières à convoyer. Le conseil d'administration de la compagnie résolut donc de construire un chemin à section réduite, avec des rails moins lourds et un matériel spécial. Pendant trois ans, de 1861 à 1864, ce chemin fut exploité avec des chevaux, puis on y mit des locomotives légères qui circulent sans difficulté dans des courbes de 40 mètres de rayon et remontent aisément une rampe de 1,2 centimètres par mètre qui se trouve à l'une des extrémités de la ligne (1).

Sur ce petit chemin de longueur si réduite que la locomotive qui le dessert n'a que trois heures de travail effectif par jour, la substitution de la traction par la vapeur à la traction par chevaux fut une économie, bien que les machines ne puissent y développer qu'une partie de leur effet utile. Quant au prix d'établissement, il n'a été que de 50,000 francs par kilomètre, y compris le matériel roulant. L'exploitation laisse un produit net de 1,500 francs par kilomètre, défalcation faite des dépenses, à peu près 3 pour 100 du capital dépensé. Dans des circonstances analogues, — il s'agit ici du département de l'Aveyron, l'un des plus accidentés de France, — avec une subvention modeste, la construction et l'exploitation d'un chemin de fer deviendraient une opération industrielle avantageuse. Il s'agit cependant d'une ligne où les recettes brutes ne dépassent pas 3,600 francs par kilomètre et par an.

On rencontrera sans doute dans l'esprit public une certaine répugnance contre les chemins à largeur réduite qui exigent un trans-

(1) On a fait une objection à l'emploi des locomotives sur des chemins de fer de petite largeur et à déclivité considérable. Il faudra conserver, a-t-on dit, aux rails la même épaisseur que sur les grandes lignes, parce que les locomotives, ayant besoin de beaucoup d'adhérence pour gravir les rampes, devront être pesantes; par suite l'économie que l'on prétend réaliser sur le prix d'établissement est illusoire. Cette objection est sans valeur. Les locomotives du chemin de fer de Mondalazac ont plus d'adhérence, à proportion de leur puissance de traction, que les grosses machines qui remorquent les trains de marchandises sur les chemins à large section : elles sont moins exposées à *patiner* et font par conséquent un meilleur service.

bordement des voyageurs et des marchandises aux points où ils se soudent sur une artère principale, répugnance qui est plutôt instinctive que justifiée par la nature des choses. On peut craindre aussi que le matériel roulant spécial qu'ils exigent ne dépérisse en peu de temps faute des moyens de réparation qu'un embranchement ne pourrait avoir à sa disposition sans des frais excessifs, et dans ce dépérissement graduel d'un matériel entretenu d'une façon insuffisante les gens timorés verront une source de péril. D'ailleurs les chemins de cette catégorie ne pourront être construits et exploités qu'autant que les règles inflexibles et minutieuses de l'ordonnance royale de 1846 seront adoucies en leur faveur. Chacune de ces tolérances se rachètera tôt ou tard, pensera-t-on, par de douloureux accidens. Ces craintes sont chimériques, ou tout au moins exagérées. Sur les chemins de fer, l'excès de vitesse est la cause la plus fréquente d'accidens, et surtout c'en est la cause la plus grave. Or les chemins départementaux n'auront jamais que des trains à vitesse modérée, au plus 30 kilomètres à l'heure pour ceux à large voie, et 15 ou 20 kilomètres pour ceux de section réduite. Quant au transbordement nécessaire pour passer de l'embranchement à la ligne principale, c'est un inconvénient insensible pour les voyageurs et pour les marchandises d'un certain prix qui sont transportées par colis isolés. C'est moins encore pour ce qui s'arrête aux extrémités de l'embranchement, sans aller plus loin. Pour les marchandises lourdes ou encombrantes, qui composent sur certains chemins la majeure partie du trafic, ce transbordement est sans doute une gêne, mais il se résout en une légère augmentation de dépense, augmentation qui est faible en comparaison de celle que la marchandise supporterait, si on voulait la faire voyager sur une route ou sur une voie de fer de largeur normale (1). On peut faire valoir encore que ces lignes à section réduite se prêteront mieux que d'autres à l'établissement de voies de service contiguës qui pénétreront à l'intérieur même des usines, y apporteront les matières premières ou en rapporteront les produits fabriqués. C'est le rêve de tous les industriels d'avoir une voie de fer qui vienne déposer ou prendre à pied d'œuvre les matières qu'ils ont à convoyer. Jusqu'à présent les usines d'une grande importance ont pu seules se relier au réseau d'un chemin de fer, en raison des dépenses que ces embranchemens nécessitent et des exigences rigoureuses que doit imposer le service d'une ligne très fréquentée; mais le nombre s'en multipliera sans doute rapidement lorsque les réseaux départementaux

(1) A la bifurcation du chemin de fer de Mondalazac, la compagnie d'Orléans paie le transbordement du minerai à forfait au prix fixe de 17 centimes par tonne.

amèneront à proximité des usines des lignes de fer dont les entrepreneurs auront un intérêt majeur à puiser dans les localités mêmes les élémens de leur trafic.

III.

Le prix de revient kilométrique d'un chemin de fer peut donc, en France même, varier dans d'énormes proportions, de 500,000 à 50,000 francs. Pour peu que l'on soit au courant des modifications qui ont été successivement introduites dans les conditions techniques d'établissement des chemins de fer français, on ne s'en étonnera pas, car ce prix dépend surtout des exigences qui sont imposées au tracé. Au début, l'administration des ponts et chaussées exigeait que les pentes n'eussent pas une inclinaison plus forte que 5 millimètres par mètre, que le rayon des courbes ne fût pas inférieur à 1,000 mètres, et qu'une double voie fût posée sur toute la longueur de la ligne à desservir. Les chemins établis d'après ce système sont très utiles sans contredit dans les directions où la circulation des trains est très active, parce que les locomotives peuvent y remorquer de lourdes charges en conservant une vitesse supérieure, et que les trains peuvent être nombreux sans qu'il y ait de graves chances d'accidens; mais là où le trafic est médiocre, il n'est plus besoin des mêmes facilités de circulation. Peu à peu il fut permis aux compagnies d'élever l'inclinaison des pentes et rampes à 7, 8, 9 millimètres par mètre, à 1 centimètre et même 1 centimètre 1/2. Le rayon des courbes fut réduit à 600 mètres, puis à 300 mètres et moins encore. La double voie ne fut plus considérée que comme une mesure d'avenir en vue de laquelle il convenait de préparer tout de suite les terrains et la dimension des ouvrages d'art (1). Simplifier ainsi les conditions d'établissement, ce n'est après tout que proportionner la perfection et le prix de revient des chemins de fer aux services qu'ils sont appelés à rendre. Il y aurait prodigalité à construire un chemin de fer très perfectionné pour desservir une ligne où les voyageurs doivent être peu nombreux et les marchandises peu abondantes. Il est clair d'ailleurs que l'on n'a pas encore suivi l'application de ce principe aussi loin qu'il est possible de le faire. On n'a construit jusqu'à présent que des lignes qui, plus ou moins, ont un caractère d'utilité générale et sont appelées à recevoir tôt ou tard

(1) En moyenne, on évalue que la plate-forme à double voie ne coûte que 25 pour 100 en plus de ce que coûte celle à voie unique. En face d'un si léger accroissement de dépense, c'est donc une mesure sage que d'imposer la première à toutes les lignes dont le trafic paraît susceptible d'un large développement.

un développement de trafic que d'autres lignes ou des embranchemens leur amèneront; mais lorsqu'on s'occupera de chemins de fer ne présentant qu'un intérêt vraiment départemental ou communal, l'ingénieur sera libre d'introduire dans ses projets toutes les tolérances compatibles avec la sécurité de l'exploitation.

Quand on voudra établir une voie ferrée soit pour desservir quelques petites villes ou villages dont le trafic total n'équivaudra pas à une recette de plus de 10,000 francs par kilomètre, soit pour faciliter les communications dans une vallée sans aboutissans, où, les parcours étant peu développés, il suffira d'obtenir une vitesse de 20 kilomètres à l'heure, sera-t-il nécessaire de faire les mêmes terrassemens, de poser les mêmes rails, de mettre en mouvement les mêmes locomotives et les mêmes wagons que sur une ligne magistrale où doivent circuler des trains de marchandises de 500 à 600 tonnes et des trains *express* de voyageurs aux vitesses perturbatrices de 70 à 80 kilomètres? Évidemment non. La puissance de l'instrument doit être en raison du travail qu'on veut lui faire accomplir. On se contentera de locomotives légères, de wagonnets dont le poids mort sera réduit autant qu'il est possible; par suite, le matériel fixe et les ouvrages d'art n'auront besoin que d'une résistance moindre. Sans rien sacrifier de ce qui est indispensable à la sécurité de la circulation, on rapprochera les essieux de telle façon que les voitures puissent tourner dans des courbes de faible rayon, et l'on allégera le matériel roulant de telle sorte que des rampes assez raides soient franchies sans renfort. On arrivera ainsi à construire des voies ferrées dont le prix de revient, matériel roulant compris, n'excédera pas 50,000 francs par kilomètre, comme à Mondalazac. Peut-être même se tiendra-t-on au-dessous de ce chiffre, par exemple, en utilisant sur une partie de la distance à parcourir les bas côtés des routes qui existent déjà. Cependant on ne doit pas perdre de vue que moins un chemin de fer est parfait, et plus les frais d'exploitation y sont considérables, en sorte qu'il sera quelquefois préférable de dépenser plus de prime abord afin d'économiser sur la dépense annuelle d'entretien et d'exploitation.

Maintenant, si l'on compare les chemins de fer économiques de l'Écosse aux chemins de fer vicinaux que plusieurs de nos départemens ont déjà établis ou projettent d'établir, on est bien forcé de reconnaître que ces derniers sont, au point de vue financier, dans des conditions infiniment préférables. D'abord, pour la construction, le territoire de l'Écosse n'est pas moins accidenté que le nôtre. Nos embranchemens peuvent être exécutés par un service public, celui des chemins vicinaux, qui est déjà largement organisé en vue d'autres besoins; ils n'ont pas à supporter les dépenses parlemen-

taires, qui s'élèvent toujours à une somme assez considérable dans la Grande-Bretagne, et les frais d'études et de projets seront sans importance. C'est au total une économie de 5,000 à 15,000 francs par kilomètre. Une loi récente vient de les dispenser de clore la voie par une barrière continue (1) et de fermer les passages à niveau au croisement des chemins de traverse peu fréquentés. La main-d'œuvre est en général à un taux moins élevé en France qu'en Angleterre. L'ensemble de ces avantages compense et au-delà ce qu'il faut payer de plus pour le fer et la fonte employés dans la construction. Cette question du prix d'établissement paraît au reste déjà résolue par l'expérience qui en a été faite en diverses parties de notre pays, quoique l'établissement des stations et de leurs annexes ait donné lieu en certains cas, sur les chemins de l'Alsace par exemple, à des dépenses assez élevées que d'autres départemens feront bien d'éviter.

La différence capitale gît dans le mode d'exécution des travaux, puisqu'en France la plate-forme de la voie sera le plus souvent livrée au concessionnaire à titre gratuit, et que celui-ci recevra même dans la plupart des cas une allocation supplémentaire à valoir sur la dépense qu'il lui reste à faire. Au lieu de 100 ou 120,000 fr. par kilomètre, c'est sur un capital de 50 ou 60,000 francs qu'il y aura à servir les intérêts, en supposant qu'on établisse un chemin de fer de largeur normale, et sur un capital moindre encore dans tous les cas où la largeur réduite sera jugée suffisante.

Les chemins de fer d'intérêt local n'ont cessé depuis un an d'attirer l'attention. Les départemens du Bas-Rhin et du Haut-Rhin ont donné l'éveil en engageant les premiers leurs finances dans cette catégorie de dépenses d'un nouveau genre. Ceux de la Sarthe et de Saône-et-Loire ont entrepris d'exécuter, eux aussi, des lignes vicinales, et se sont mis à l'œuvre. L'esprit public, séduit par les promesses et les discussions de la loi que le corps législatif a votée récemment, a reçu de nombreuses satisfactions à ce sujet pendant la dernière session des conseils-généraux, car il est peu d'assemblées départementales où la question n'ait été agitée. Les uns, les conseils des Ardennes, de l'Eure, du Calvados, ont alloué tout de suite des subventions pour exécuter certains chemins ou pour venir en aide aux compagnies particulières qui offriraient de

(1) Ce n'est pas seulement au point de vue immédiat de l'économie de la barrière qu'il convient d'apprécier cette innovation. Elle permet en outre de supprimer la plus grande partie des chemins latéraux à la voie, dont l'établissement est une lourde charge pour les compagnies et peut influer d'une façon sensible sur le prix d'acquisition des terrains, car un chemin de fer sans clôture n'est pas, comme nos chemins de fer actuels, un obstacle absolu à la circulation entre champs limitrophes.

les entreprendre. D'autres, plus timides, se sont contentés de témoigner leur sympathie en faveur de tels projets, ou ont ajourné leur décision afin de s'éclairer par des études approfondies sur les dépenses que l'exécution d'un réseau départemental entraînerait et sur le degré d'utilité qu'il présenterait. Enfin un certain nombre, les mieux dotés peut-être en chemins de fer et les plus habitués sans doute à ce que le budget de l'état pourvoie à leurs besoins, ont refusé d'engager les ressources de la vicinalité ordinaire dans des entreprises dont ils contestaient l'à-propos. En somme cependant la conclusion a été que les railways départementaux méritent des études sérieuses, bien qu'il soit difficile dans la plupart des départemens de leur assigner dès à présent une dotation suffisante.

Lorsque le premier engouement sera calmé et que les conseils-généraux auront médité d'une façon suffisante sur le grave sujet qui est abandonné à leur initiative, les chemins de fer vicinaux se multiplieront-ils avec rapidité? On peut prévoir déjà que les travaux ne pourront être bien étendus ni poussés avec beaucoup d'activité. L'état, qui promet de prendre part, dans la proportion du tiers en moyenne, à la dépense que les concessionnaires des nouvelles lignes laissent à la charge des budgets locaux, l'état ne consacrera que 6 millions par an à cet ordre de travaux. Son concours n'est pas indispensable, mais on n'y renoncera point volontiers. La part de chaque département serait donc faible, si beaucoup d'entre eux manifestaient le désir de puiser à cette source. La difficulté de créer des ressources nouvelles ou d'affecter à ces projets une partie de la dotation habituelle des chemins vicinaux arrêtera bon nombre d'autres départemens. Le plus souvent on n'a pu achever le réseau des chemins vicinaux de grande communication qu'à la condition de laisser d'abord dépérir celles de ces voies qui ont été établies les premières, et l'entretien normal de ces routes si utiles absorbera presque en entier les centimes additionnels consacrés à l'établissement, ou bien ce qui en restera disponible sera considéré comme le plus légitimement attribué à l'interminable réseau des chemins vicinaux ordinaires. Au fond, les chemins de fer vicinaux n'auront jamais à un degré comparable le double caractère d'utilité générale et locale qui a valu à la petite vicinalité le concours de tous les budgets publics. Le département qui entreprend des voies ferrées ne peut guère échapper à ce dilemme : ou bien classer tout de suite un réseau de chemins de fer si étendu qu'on ne peut entrevoir l'époque à laquelle il sera terminé, ou bien entreprendre seulement deux ou trois embranchemens très courts qui ne desservent que deux ou trois cantons et n'ont aucun intérêt pour le reste du département. Dans le premier cas, il est impossible de tout faire,

et l'on ne sait par où commencer; dans le second, il y a défaut de concours de la part de la majorité des communes. Avec une somme si considérable, — car il faut toujours compter par millions, — les opposans diront qu'on pourrait doter la contrée de tout ce qui lui manque, créer ou améliorer tous les établissemens locaux dont le besoin se fait sentir, distribuer sur la surface entière du pays une foule de petits travaux utiles qui satisferaient tout le monde. N'est-il pas injuste, ajoutera-t-on, d'enfouir la somme entière en un seul arrondissement pour le bénéfice de deux ou trois petits chefs-lieux et de s'exposer à ce que leurs voisins réclament longtemps en vain des travaux plus modestes, mais plus utiles?

Si les promoteurs des nouveaux chemins triomphent de ces oppositions, ils seront amenés sans doute à conclure que les projets ne peuvent être uniformes pour tous les départemens, et doivent varier suivant les ressources financières aussi bien que suivant les conditions topographiques de chaque région. Aux pays riches et de grande industrie, les chemins à large voie, comme en Alsace, avec leurs coûteux travaux et leur service régulier; aux cantons ruraux, les chemins de fer tout à fait économiques. En chaque cas, le problème à résoudre est de mettre en regard la dépense nécessaire de chaque système de transport et la recette probable de l'exploitation. Par malheur, les devis de travaux publics sont toujours, on le sait, une approximation lointaine de la dépense réelle. Quant à la recette, elle est encore plus sujette à révision. Lorsqu'on aura compté tous les colis qui passent sur une route de terre et supputé le tonnage des produits que chaque commune traversée exporte, sera-t-il prudent d'attribuer tout ce trafic au chemin de fer parallèle à la route et de supposer que toute matière à transporter prendra la voie ferrée au point le plus proche de son parcours? Faudra-t-il compter parmi les futurs cliens de l'entreprise tout individu qui se montre sur la route, à pied ou en voiture? Non, sans doute; mais d'autre part le bas prix du transport peut déterminer un accroissement de circulation. Supposons cependant que ces calculs de recettes et de dépenses aient été faits au plus juste, en sorte que l'on connaisse assez bien les bases financières de l'entreprise. On peut affirmer que si le chemin projeté a besoin alors d'une subvention considérable, c'est qu'il est mauvais en principe, et que le projet sera d'autant meilleur et d'autant mieux approprié aux besoins qu'il doit desservir que la subvention gratuite qu'il réclame sera plus faible. En résumé, l'établissement de ces petits chemins d'embranchement doit être le plus souvent une entreprise viable par elle-même, une affaire industrielle rémunératrice des capitaux qu'elle emploie, ou l'œuvre intelligente des propriétaires les plus

intéressés se concertant entre eux tant pour établir que pour exploiter une nouvelle voie. C'est ainsi du moins que les chemins d'embranchement ont réussi en Écosse.

Une cause peut contribuer à obscurcir la question des chemins de fer vicinaux. Plusieurs des railways que l'on projette d'établir d'après les nouvelles combinaisons financières qui ont été indiquées au commencement de ce travail ont une utilité qui s'étend au-delà de la localité qu'ils doivent desservir. Ils méritent à juste titre le concours de l'état et de un ou même de plusieurs départemens. Comme voies de transit entre les lignes existantes, ils complètent le réseau et en sont des annexes plutôt que des embranchemens. Ils ne peuvent être conçus et exécutés qu'avec le gabarit des anciennes voies. C'est dire que le réseau français, quoiqu'il mesure déjà un développement de 21,000 kilomètres, n'est pas encore tracé tout entier. Certes l'état n'abdique pas en faveur des départemens toute participation ultérieure dans la création des chemins de fer, il ne renonce pas à concéder lui-même les lignes qui lui paraîtront satisfaire à un intérêt général; mais il réservera sans doute son action pour des œuvres d'une utilité bien constatée, et quant au reste, il laissera les autorités locales aux prises avec les difficultés naturelles de l'entreprise, ou il ne les secondera que d'une main avare. Ce sera peut-être un des plus heureux résultats de la nouvelle loi que d'engager les conseils-généraux à substituer des votes effectifs aux vœux stériles et peu compromettans qu'ils émettaient chaque année en faveur de leurs lignes respectives, et d'appeler tous les intéressés, petits ou grands, à peser et mesurer au prix de quels sacrifices on doit acheter le bienfait d'un chemin de fer.

A considérer ce qu'il y a d'imprévu dans les découvertes industrielles de chaque époque, je trouve que c'est une recherche assez futile que d'imaginer à l'avance ce que telle ou telle industrie, celle des transports par exemple, sera dans cinquante ou cent ans d'ici. Est-ce la locomotion sur rails qui doit se développer, et, en s'accommodant à des conditions économiques plus étroites, s'étendre jusqu'aux exploitations rurales? On s'effraie au premier abord de tout ce qu'un pareil résultat exigerait de dépenses, tant en mouvemens de terrain pour niveler la voie qu'en matériel de rails et en travaux accessoires. Faut-il au contraire prévoir que la machine à vapeur s'affranchira de la ligne de fer inflexible qui jusqu'ici a toujours guidé sa marche, et qu'elle courra sur les routes ni plus ni moins qu'une voiture ordinaire? J'aimerais mieux cette seconde hypothèse, justifiée au surplus par de récentes expériences qui ont assez bien réussi. Déjà les curieux peuvent voir, au milieu même de Paris, de lourds rouleaux à concasser le macadam qu'une ma-

chine à vapeur automobile fait marcher avec une vitesse modérée, tantôt en avant, tantôt en arrière; mais cette machine, lente et pesante par destination, donne au spectateur assez mauvaise idée des qualités de vitesse et d'évolution qu'une locomobile peut avoir. Ailleurs on a fait mieux. On a lancé sur les routes des voitures à voyageurs mues par une machine à vapeur qui peut acquérir une vitesse assez notable, tourner presque sur elle-même, gravir sans obstacle les rampes habituelles de nos voies de communication. L'essai jusqu'à ce jour s'en est fait sur une échelle bien restreinte. Aussi qui peut dire ce qu'il y a d'avenir dans l'application pratique de cette idée? En présence d'une innovation de ce genre et des conséquences qu'elle aurait en cas de réussite, serait-il sage qu'un département ou une association s'imposât prématurément la lourde charge d'une voie ferrée pour desservir un parcours que le trafic local seul alimentera, et qui n'a ni les besoins ni les exigences d'une ligne importante de communications?

Ce qui paraît à peu près certain, c'est que la machine à vapeur, locomotive ou locomobile, pénétrera dans les campagnes tôt ou tard; elle s'arrêtera à la porte des châteaux, desservira les fermes isolées, conduira les paysans au marché. Quand on la connaîtra bien, on s'effraiera moins de ses sifflemens que du hennissement des chevaux, et l'on trouvera que les robinets de vapeur sont plus faciles à manœuvrer que les rênes d'une carriole. Les bestiaux eux-mêmes s'habitueront à ces engins bruyans et ne se sauveront plus à leur approche. Les générations qui viendront après nous s'égaieront de nos terreurs puériles en présence de la machine à vapeur et de notre maladresse à la laisser quelquefois éclater. L'accoutumance, a dit le fabuliste, nous rend tout familier. Sans s'abandonner trop longtemps à de vagues suppositions que l'avenir ne manquerait pas de déjouer en quelque point, on peut affirmer que la science ne commande pas à la vapeur de ne paraître que sur les grandes voies de communication terrestres ou maritimes. Il n'y a pas de limite au-delà de laquelle la vapeur doive cesser d'agir; au contraire il est encourageant de remarquer que les forces mécaniques et artificielles s'adaptent à des usages de plus en plus modestes, et que le champ de leurs applications pratiques s'agrandit chaque jour.

H. Blerzy.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

IX.

LA VIE POLITIQUE A WASHINGTON. — LE CAPITOLE ET LA MAISON-BLANCHE.

Washington, 11 janvier 1865.

Hier soir, à New-York (1), en arrivant au *ferry* de Cortland-street, j'appris qu'on avait changé l'heure des départs, et qu'il fallait attendre le train de minuit. J'allai passer ma soirée chez des amis, et à l'heure dite je me mis en route vers la sixième avenue, où je comptais prendre les *cars;* mais je n'en vis pas un seul, et, bientôt égaré par les détours des rues dans cette partie très irrégulière de la ville, je résolus de gagner West-street, au bord de la rivière de l'Ouest, où roulent des *cars* qui desservent tout le port. Peu à peu l'obscurité s'épaissit, les lanternes devinrent rares, les maisons se transformèrent en baraques projetant des ombres suspectes, les trottoirs enfin disparurent, et les passans aussi. Je marchais dans des terrains boueux, couverts de démolitions, de chantiers, d'amas de planches; çà et là une forme noire rôdait silencieusement dans les coins sombres, ou bien quelque masure de mauvaise apparence

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

laissait échapper par les fissures de ses volets fermés un rayon de lumière rouge et un bruit de voix avinées. Enfin voici le quai et sa longue rangée de trottoirs défoncés, ombragés de grands auvens de bois. Rue après rue et *pier* après *pier*, j'atteignis le marché à la viande, où le chemin s'engage dans des catacombes sanglantes, entre deux rangées épaisses et compactes de cadavres écorchés. Cette excursion nocturne dans les bouges mal peuplés du quartier de l'Ouest était sans doute pittoresque et digne du pinceau de Victor Hugo ou de Dickens. Le marché surtout, avec sa galerie souterraine entre deux murailles de chair sanglante, le demi-jour indécis qu'y jetaient quelques lampes fumeuses, le bruit étouffé du pied du passant solitaire, avaient quelque chose de fantastique et d'horrible comme le charnier du cyclope Polyphème; mais pour un étranger sans guide, pressé par l'heure, qui ne peut plus revenir sur ses pas, n'ayant pour toute arme que son parapluie, porteur d'ailleurs d'un sac plein d'or, cette promenade avait une autre et non moins vive source d'intérêt, et c'est avec plaisir que j'apercevais de temps en temps, au coin des rues, la haute stature, les grandes mains gantées de buffle, les grandes bottes noires et l'uniforme carré du *policeman*.

Dans ces capitales qui s'appellent Paris, Londres et New-York, on découvre chaque jour des aspects nouveaux du hideux et du terrible. Sous le masque brillant de la ville officielle, voilà ce qui s'agite au fond de l'égout. New-York a son quartier des *Five-Points*, qui est l'analogue de notre ancienne Cité : comme dans certains quartiers de Londres, on ne s'y aventure que suivi de deux *policemen*. Boston aussi a son quartier dantesque, à l'entrée duquel on peut dire : *Lasciate ogni speranza*, si l'on n'est pas prêt à se défendre et guidé par le bon ange de la police. Il en est de même dans tous ces lieux où le commerce, en apportant les richesses du monde, en dépose aussi l'écume et l'ordure. La charité aventureuse des dames de New-York n'a pas craint de pénétrer dans ces horreurs et de bâtir une école au milieu des bouges fangeux et pourris dont elles entreprenaient de régénérer les habitans. L'école des *Five-Points* prospère à souhait, et il ne lui faudra pas beaucoup d'années pour relever le niveau moral de cette population de hasard jetée là par la débauche et instruite par la misère à tous les vices, tant l'école, ou, comme il est de mode aujourd'hui de le dire en style figuré, tant la lumière est le moyen d'assainir et de féconder l'âme humaine!....

On parle ici de la démission prochaine de M. Fessenden. Il annonce, dit-on, l'intention de reprendre son siége au sénat en quittant ce ministère des finances si ingrat et si pénible, rocher de Sisyphe à soulever sans cesse pour le voir retomber chaque fois sous

le poids d'un nouvel emprunt. — Qui sera maintenant assez hardi pour poser le pied sur la corde fragile d'où sont tombés tant d'acrobates politiques? Je ne sache qu'un seul homme qui se montre prêt à tenter l'aventure : c'est le député Stevens, si du moins il en faut croire la témérité inouie de ses propositions. L'échec de son bill du taux forcé a infligé une blessure cruelle à son amour-propre. L'autre jour encore, et sans autre intérêt que de récriminer, il a relevé la question malgré la chambre, et dans un discours vif, nerveux, spirituel, arrogant, il a renvoyé à ses adversaires l'accusation d'absurdité et d'ineptie dont on lui avait été prodigue. Il a invoqué des précédens historiques, l'exemple de l'Angleterre, pour prouver que ces mesures-là n'étaient pas insensées, et qu'on pouvait régler la température par le degré du thermomètre; mais on lui a fort bien répondu que si en Angleterre, en 1815, le taux forcé des billets de la Banque, malgré la suspension des paiemens, n'avait pas amené de catastrophe, c'était grâce aux circonstances spéciales dont l'Angleterre n'était redevable qu'à sa bonne fortune. Au moment même où la mesure était prise, Waterloo mettait fin à la guerre : que la paix se fasse, et le bill de M. Stevens n'aura plus ni utilité, ni danger. L'Angleterre en outre avait mis une limite à l'émission du papier-monnaie; mais imposer une valeur à des billets dont on se réserve la faculté d'émettre une masse indéfinie, c'est vouloir remplir un tonneau percé.

Rassurez-vous : M. Stevens ne sera point ministre, et les créanciers des États-Unis peuvent encore dormir tranquilles. Lui-même trouve peut-être le rôle indépendant et irresponsable du législateur préférable à la charge toujours pesante, mais en Amérique écrasante, du ministère. Un homme peut se relever d'une chute ministérielle, comme l'a fait M. Chase, mais il en reste toujours affaissé pendant quelque temps. Plus la position est haute, et moins la démocratie pardonne à ceux qui s'en sont laissé précipiter. La plupart des présidens déchus vont vivre et mourir dans l'obscurité. Qui connaît maintenant le nom des Fillmore, des Pierce, des Buchanan? On ne les mentionne que pour leur donner le coup de pied de l'âne. Aujourd'hui l'homme embourbé, que l'oubli dévore, est celui qu'on appelait hier le héros d'Antietam. La démocratie est un sable mouvant qui engloutit les renommées échouées sur la côte; on peut dire avec Victor Hugo : « Sinistre effacement d'un homme! »

Puisque nous sommes au congrès, voyons où en est la grande discussion sur l'esclavage et l'amendement de la constitution. Dans la chambre, la majorité des deux tiers est toujours récalcitrante à l'amendement. De son côté, le sénat vient, sur la proposition du sénateur Wilson, du Massachusetts, de voter l'émancipation des femmes et enfans des soldats de couleur, de façon que sous des

noms divers la même question est sur le tapis dans les deux assemblées. Au sénat, l'opposition à la mesure est de 10 contre 27; un amendement du sénateur Davis contre la rétroactivité de la loi n'a obtenu que 7 voix. Le sénateur Johnson, du Maryland, a prononcé contre la loi un discours dont la modération extrême montre les progrès de l'abolitionisme : il faut bien que le parti de l'esclavage s'évanouisse à mesure que la chose expire. Le changement est si grand que les anciens démocrates sudistes, autrefois si intraitables, défendent aujourd'hui la cause de la modération et du bon sens contre la violence inapaisée des radicaux. Tandis que ceux-ci, et à leur tête le sénateur Wade, de l'Ohio, conservent dans leur triomphe toute l'animosité d'une minorité opprimée et mettent souvent leurs rancunes à la place de l'intérêt public, les esclavagistes, devenus humbles et doux parce qu'ils sont faibles, n'offrent plus qu'une molle résistance à ce qui est devenu inévitable. Ils cherchent à temporiser, à ralentir plutôt qu'à empêcher l'abolition, et je dois dire qu'ils ont souvent l'avantage de la prudence et de la saine raison. « Plutôt trente ans de guerre, s'écrie le sénateur Wade, que la paix sans l'abolition absolue! » Les radicaux se rappellent qu'ils étaient, il y a peu d'années, courbés sous la réprobation publique, et je les excuse volontiers de prendre aujourd'hui leur revanche des mépris dont on les abreuvait. Un tel langage pourtant ferait croire que le but de leur parti, ce but déclaré dans les manifestes, dans les résolutions de la convention de Baltimore, n'est pas tant l'union que l'abolition. Les démocrates leur ont souvent fait ce reproche, et toujours les républicains l'ont repoussé comme une calomnie. Qu'ils y prennent garde : le courant les porte au pouvoir, l'opinion publique est à eux, et la sagesse même de leurs adversaires prouve leur victoire incontestée; mais, s'ils ne se modèrent pas eux-mêmes, l'opinion pourra bien s'arrêter à mi-côte, et les démocrates reprendre l'avantage avec une politique renouvelée.

Dans la chambre, la discussion est encore plus significative. Plusieurs démocrates, MM. Yeaman, du Kentucky, Oddell, de New-York, pensent qu'il faut en finir avec cette question maudite de l'esclavage et la balayer impitoyablement de leur chemin. Quand Jefferson Davis lui-même l'abandonne et menace de devenir le plus radical des abolitionistes, comment veut-on que les démocrates du nord s'obstinent à défendre une cause délaissée? Une fois l'obstacle abattu, les partis se retrouveront à armes égales, et ce n'est probablement pas le moindre motif de ce changement de front imprévu. Lorsqu'on veut gagner la course, il ne faut pas prendre son cheval mort sur ses épaules, mais abandonner sa carcasse inutile et voler, si l'on peut, celui de l'ennemi. Enfin l'abolition a bien ses mérites,

l'esclavage est après tout une grande injustice. La partie est perdue : changeons de jeu et prenons notre revanche !

Ceux même qui combattent l'amendement n'attachent pas grand intérêt à leur résistance et se résignent aisément à le voir passer. M. Voorhees, le fameux *copperhead* de l'Indiana, tout en repoussant la motion comme inconstitutionnelle, ajoute qu'elle est inutile et que la question de l'esclavage est morte. Le vrai débat se poursuit sur les champs de bataille : si le sud est conquis, quoi que le congrès décide, l'esclavage est matériellement aboli; si le sud triomphe, à quoi bon l'amendement? Seulement, fidèle à la cause du sud, tandis que ses collègues patriotes concluent pour la loi, en bon *copperhead* il conclut contre elle, précisément pour les mêmes motifs.....

Ce *Willard's hotel* est toujours le même, le pire et le plus cher des États-Unis. Il a profité de l'encombrement de l'hiver pour élever ses prix au-dessus du *Tremont* de Boston et du *Fifth-avenue* de New-York. Le service y est détestable; le menu somptueux couvre un dîner sale et avare; les parts y sont rognées par des mains économes, et l'on voit trop bien qu'elles sont composées des restes laissés dans les assiettes. Le public a cependant meilleure tournure que l'été dernier; membres du congrès, gouverneurs d'états et officiers généraux en forment la couche principale. Ce n'est pas moins un assez vilain spectacle que la foule bruyante et bigarrée qui se presse dans les corridors et les *salons* du rez-de-chaussée : c'est une ruche toujours pleine d'abeilles bourdonnantes qui vont et viennent sans repos.

12 janvier.

Washington a bien changé avec la saison, non pas que l'aspect de la ville soit matériellement altéré : toujours, à l'extérieur, ces vastes plaines dévastées par les campemens militaires, dénudées à ras de terre, sans un arbre, sans une herbe, sans rien que des tentes et des baraques; à l'intérieur, cette pauvreté boueuse et ce misérable essai de grandeur manquée; mais au lieu de ce sommeil et de cette mort qui y régnaient sous le ciel d'été, j'y trouve la vie la plus active et la plus étourdissante. Avec le bruit des voitures, le grondement des *cars* sur leurs voies ferrées et le murmure des passans qui encombrent les trottoirs, on se croirait presque dans une ville commerçante et populeuse. Ce mouvement n'est pourtant qu'à la surface, cet encombrement n'est que momentané, et si l'on retirait de la capitale tout ce qui ne lui appartient pas, il ne resterait plus guère qu'un désert. Jamais le gouvernement n'a employé tant d'hommes, jamais son influence souveraine n'a attiré tant d'intérêts autour de lui; enfin la guerre augmente la population d'un

nombreux corps de troupes. Si le gouvernement fédéral continue à s'étendre et à grossir, sa capitale grossira avec lui; s'il retombe dans l'ancienne insignifiance, elle dépérira. Ville de carton comme Berlin, qui ne se tient que par la présence du gouvernement, son avenir est attaché à celui de l'unité américaine : plus le lien national se resserre et plus nous voyons acquérir d'importance au lieu où la tradition d'un siècle réunit tous les fils du gouvernement politique. On peut prévoir cependant le jour où l'extension des États-Unis vers l'ouest et la rencontre des deux armées civilisatrices qui assiégent des deux côtés les Montagnes-Rocheuses déplaceront par nécessité d'équilibre le centre mal placé de l'Union américaine : Saint-Louis ou toute autre ville peut-être encore inconnue deviendrait la capitale, et la grandeur de Washington dépendrait alors d'une scission de la république. C'est d'ailleurs un événement inévitable, quoique dans un avenir lointain. La séparation du nord et du sud, qu'on a représentée comme nécessaire, n'a certainement rien de naturel; je conçois même comme inséparables les états du sud, ceux du nord jusqu'au Maine, et ceux de l'ouest en-deçà des Montagnes-Rocheuses : c'est la grande unité géographique du bassin du Mississipi, dont les états atlantiques ne sont que la bordure et le revers. Une fois l'esclavage détruit, aucun antagonisme de races, d'intérêts, d'institutions, ne me paraît pouvoir compromettre cette unité. Il n'en est pas de même des immenses pays qui se forment, sur l'autre versant, au-delà des montagnes. On va les relier par un chemin de fer à cette partie du continent, ils communiquent déjà par un télégraphe; mais, ou je me trompe fort, ou bien cette douzaine d'états qui se construisent là-bas formeront un jour un faisceau séparé. Lorsque les deux sociétés grandissantes se rencontreront au sommet des Montagnes-Rocheuses, écrasant entre elles les dernières tribus des Indiens dispersés, ce jour-là commenceront des luttes acharnées pour la possession des terres, comme on en a déjà vu dans le Michigan et dans le Kansas. Les colons envoyés par la Nouvelle-Angleterre feront le coup de fusil avec les pionniers de la Californie et de l'Orégon. Les mormons, ce peuple étrange qui grandit entre les deux versans, sur un bassin intérieur des montagnes, respectés aujourd'hui par le gouvernement fédéral, qui admet leurs délégués au congrès, mais qui n'ont pour avenir que l'extermination ou la conquête, si l'Union se complète et se fonde, prendront sans doute parti pour les hommes de l'ouest... Mais vous riez peut-être de mes témérités prophétiques, et je passe aux nouvelles du jour.

La principale et la plus saisissante est la destitution du général Butler, tombée comme un coup de foudre du nuage mystérieux qui enveloppe la tête auguste du gouvernement. Butler a reçu l'ordre

de se retirer à Lowell, dans son pays, de remettre au général Ord, choisi par Grant pour remplir les fonctions de commandant temporaire de l'armée du James, tous les papiers, documens et fonds publics trouvés entre ses mains : on prédit qu'avant huit jours il sera enfermé au fort Warren. Cette disgrâce subite est l'explosion d'une patience longtemps éprouvée par des abus de pouvoir, des fraudes, des exactions et des cruautés de toute sorte. Le général Grant, tout-puissant sur son armée, y avait opposé jusqu'ici l'obstacle de sa volonté suprême; il voulait conserver Butler. Depuis la retraite peu glorieuse de l'expédition de Wilmington (dont il paraît que Butler a pris le commandement sans en avoir reçu l'ordre) et le *fiasco* de Dutch-Gap, immense canal inutile qu'il a construit entre deux coudes de la rivière James à la manière des Xerxès et des Marius, Grant semble lui avoir retiré sa protection; en voilà la prompte conséquence. Je ne puis m'apitoyer sur sa chute bruyante. Puisse-t-elle servir de leçon à tous les soldats ambitieux et indisciplinés qui seraient tentés de suivre son exemple! Puissent les abolitionistes de la Nouvelle-Angleterre, qui le célèbrent parce qu'il est de leur pays, se dégoûter enfin de leur triste héros! J'ai entendu dire à ses amis, pour excuser son avidité : « Ce n'est pas lui, c'est son frère. Son seul tort est d'être trop faible pour les siens. » Touchante faiblesse en vérité! Sa vie politique elle-même prouve qu'il n'est qu'un aventurier sans scrupule et sans conviction. D'ardent démocrate il est devenu un fougueux abolitioniste du jour où il a flairé dans l'air un vent nouveau. Sa brutalité égale, dit-on, son indélicatesse. A la Nouvelle-Orléans, pour vaincre l'opposition des femmes dont les frères et les fils combattaient dans l'armée du sud, et qui, dans leur fureur d'être soumises, faisaient pleuvoir sur leurs vainqueurs tout autre chose que des guirlandes et des bouquets de fleurs, — il les menaça de les envoyer à la prison des filles perdues, au Saint-Lazare du pays, — et il exécuta sa menace : plusieurs disent que ce fut bien fait. Dernièrement encore, en Virginie, il faisait chasser hors des lignes une femme, un vieillard et trois enfans, qui, sommés de prêter le serment de fidélité au gouvernement des États-Unis, avaient répondu qu'ils promettaient d'être sujets dociles, mais que la formule même du serment répugnait à leur conscience quand leurs familles étaient de l'autre côté. Il les faisait chasser avec une lettre ignominieuse et insultante, où il comparait leur scrupule à celui des femmes hindoues qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris. Une autre fois il cite Shakspeare à l'appui d'un acte de cruauté qu'il ordonne... Mais le voilà maintenant terrassé, et à quoi bon frapper un homme à terre? Si fait, car il peut s'en relever en victime, avec la couronne d'un faux mar-

tyre, car il peut devenir un jour,.. devinez quoi? président des États-Unis.

Au sud, la dissolution continue. La querelle du gouvernement et des états va s'irritant tous les jours. Il s'agit de savoir si les milices seront retirées aux états et mises à la disposition de Lee, ou si, conformément aux lois, le gouverneur de chaque état restera commandant des milices. Le gouverneur et la législature du Mississipi ont positivement refusé leurs milices au président confédéré. Le gouverneur de l'Alabama déclare qu'il entend exempter du service les hommes d'église, les droguistes, les fonctionnaires et les journalistes. Vous savez déjà ce qui se passe en Georgie. Maintenant la Caroline du sud et son gouverneur Vance embrassent le même parti; la législature repousse la suspension de l'*habeas corpus* et se pose la question de savoir *whether it be treasonable to secede* (1), tandis que la Caroline du nord, s'abstenant encore d'une action séparée, vote pourtant des résolutions, *to initiate negociations for an honorable peace* (2), où le président est sommé de prendre l'initiative de la démarche. Cependant Richmond même est en discorde et en émoi. Le congrès rebelle discute, sous une forme détournée, le grand projet de dictature dont je vous ai parlé : il s'agit de savoir si le général Lee aura seul le pouvoir de nommer sans contrôle tous les officiers de l'armée, ou si son choix restera subordonné à la ratification du gouvernement et du congrès. — Vous le voyez, dictature d'un côté, dissolution de l'autre, partout l'esprit de résistance et de liberté est aux prises avec le despotisme de Richmond. La rébellion périra par les causes mêmes qui menaçaient de mort la nationalité américaine; les coupables seront punis par là même où ils ont péché.

On parle beaucoup de la mission secrète d'un intime ami du président Lincoln, M. Blair, qui va, suivant le dire officiel, réclamer à Richmond certains papiers de famille perdus l'été dernier dans le pillage de sa maison de campagne lors du *raid* confédéré dans le Maryland. Tout le monde pense que ce prétexte déguise une intention pacifique. Le gouvernement est vivement blâmé par quelques hommes du parti républicain, qui, prévoyant bien l'inutilité de ces démarches, craignent que le sud n'y voie un signe de lassitude ou de faiblesse; il est vivement approuvé au contraire par une autre fraction du parti à la tête de laquelle se signale le directeur de *la Tribune*, Horace Greeley. Je leur souhaite, quant à moi, plein succès; je pense qu'en faisant des tentatives réitérées, quoique infructueuses, en ne se laissant pas rebuter par les ré-

(1) « Si c'est une trahison que de sécéder une seconde fois. »
(2) « A l'effet d'obtenir des négociations pour une paix honorable. »

ponses insultantes des confédérés, ils ne font que remplir un devoir et agir avec cette indulgence qui convient au plus fort en même temps qu'elle lui gagne des partisans. La mission de M. Blair n'a pourtant rien d'officiel, puisqu'on la désavoue, et pour qui considère l'obstination aveugle du gouvernement de Richmond il est évident que ce nouveau météore pacifique s'évanouira comme les autres. . . . .

Il fait un temps radieux et doux qui me réconcilie avec le climat de Washington. De ma fenêtre ouverte au levant, et perché au sixième étage, je vois se dresser sur l'horizon la majestueuse coupole du Capitole, élevée sur ce piédestal naturel qui ajoute encore à sa grandeur et noyée dans la brume comme quelque montagne lointaine. Ce matin, l'aspect solitaire et dominateur de cette coupole était superbe dans la pourpre violette de l'aurore. J'y vais tout à l'heure entendre discuter au sénat la rupture du traité de réciprocité canadien et à la chambre l'amendement constitutionnel.

13 janvier.

J'ai perdu mon temps au congrès. D'abord j'entendais mal les orateurs dans les tribunes publiques, ensuite le congrès n'est pas tous les jours le royaume de l'éloquence. On dit que l'éloquence américaine a dégénéré et que jadis elle comptait de vrais génies; son plus grand mérite aujourd'hui est une intarissable et fatigante facilité. Elle a deux manières et pour ainsi dire deux genres divers : l'un, celui du sénat, ressemble à une conversation entremêlée de querelles aigres-douces; les bancs vides, les tribunes clair-semées, le président à moitié endormi sur son siége, tout y invite au calme et à la paisible expédition des affaires. La chambre au contraire est une mer tumultueuse, entourée de tribunes immenses et pleines de monde. Le nombre des membres est petit en comparaison du parlement anglais ou même de nos propres assemblées; mais chacun d'entre eux est bruyant comme quatre. Le murmure des voix, le bruit des pas, les groupes rassemblés dans les coins, les mains claquées à chaque instant l'une contre l'autre pour appeler les *waiters* (je n'ose dire les huissiers, car ils n'ont ni chaînes ni baguettes), tout y respire l'indiscipline, l'insubordination et l'irrévérence. Peu d'orateurs obtiennent plus de cinq minutes d'attention silencieuse; les discussions se poursuivent tumultueusement à un bout de la salle, tandis que l'autre ne les écoute plus : d'où la nécessité de parler, comme Démosthène, au bruit des vagues, de parler toujours, sans égard à l'auditoire, de parler fort pour se faire entendre des sténographes. Aussi l'éloquence de la chambre est-elle tapageuse, intarissable, gesticulée, la copie en un mot de celle des *meetings*. Chez nous, l'orateur cherche à conduire son auditoire, et

l'auditoire lui-même est sous sa main comme un cheval docile ou rétif, qui se cabre, qui le désarçonne, mais qui ne cesse de sentir la bride et d'être en communication intime avec lui; de là ces ménagemens, ces délicatesses, ces mots de circonstance qui donnent à nos discussions l'apparence et l'intérêt d'une scène dramatique. Au congrès des États-Unis, l'auditoire est comme un troupeau de chevaux échappés; l'orateur les fouaille brutalement et à tour de bras, s'efforçant d'enlever la peau et d'en obtenir une ruade ou un temps de galop. Les marques d'approbation ou d'improbation y sont également rares; on y parle et l'on s'y rassied au milieu du murmure continuel de la cohue inattentive. Que voulez-vous que devienne la parole mise à pareille épreuve? L'orateur hurlera ou bien il se taira. Ceux-là seuls vaincront le désordre qui sauront tirer à boulets rouges sur cette foule compacte : bonne école peut-être pour les gens timides et délicats qui craignent le feu et l'assaut des multitudes! Ce n'est point le défaut des Américains, et je souhaiterais pour leur éloquence que leurs nerfs fussent un peu moins aguerris.

Dans le sénat, l'émancipation des femmes et des enfans de soldats de couleur a été votée à une grande majorité, après quoi M. Sumner est venu apporter son bill pour la rupture du traité de commerce canadien, amendé par le comité des affaires étrangères. Vous vous rappelez qu'il y a quelques semaines le sénat, dans un accès d'humeur, avait failli voter la rupture immédiate du traité. Aujourd'hui, refroidi par le temps et par les satisfactions qu'a données le gouverneur-général du Canada, il hésite même à voter la rupture pacifique et légale que M. Sumner propose. — Ce n'est plus seulement la forme, c'est l'essence même de la mesure qu'on attaque. On dit qu'elle nuirait plus aux États-Unis qu'à leurs voisins, que la balle rebondirait contre le tireur. Rompre maintenant le traité après réparation de l'insulte, ce n'est plus user de justes représailles, c'est faire un acte de mauvais voisinage, c'est le faire gratuitement, puisqu'on n'a plus rien à venger, aveuglément, puisqu'on doit y perdre plus que le voisin. Le commerce international a décuplé depuis l'ouverture du traité : le rapport des exportations aux importations est à l'immense avantage des États-Unis; l'élévation des tarifs fera perdre ce profit. Le revenu que le trésor tirera des exportations frappées de droits sera donc acquis au prix de grands sacrifices. Si l'on a besoin de quelques millions, mieux vaut les prendre directement dans la bourse des contribuables : les tarifs sont la façon la plus ruineuse de faire de l'argent. Tout se réduit donc à une rancune, à une colère qu'on veut contenter à tout prix : petit et méprisable motif, aussi impolitique qu'indigne d'un grand peuple, qui, justement jaloux de son honneur, ne doit jamais faire une offense inutile ni un tort systématique à ses voisins. La rupture

du traité de commerce pouvait être excusée comme une représaille, presque comme une mesure de guerre, à l'époque où le Canada semblait provoquer les États-Unis. Elle n'a plus de raison d'être aujourd'hui, et ne peut être considérée que comme un acte de politique rancuneuse qui fera peu d'honneur au pays (1).

A la chambre des représentans, c'est toujours l'esclavage qu'on discute. L'amendement semble enrayé, et depuis plusieurs jours n'a pas avancé d'une ligne malgré les énergiques efforts de ses partisans. Il est probable, à la tournure que la discussion semble prendre, que la querelle se prolongera jusqu'à ce qu'on en soit fatigué, et qu'un vote quelconque l'envoie dormir jusqu'à la session prochaine. Il s'en faut de cinq voix à peine que la mesure n'obtienne les deux tiers exigés; mais sur ces limites extrêmes le terrain est difficile à conquérir, et l'on n'avance que pas à pas. Cependant la lutte s'envenime entre les deux débris du parti démocrate. Les uns, MM. Yeaman, Oddell, Smithers et autres, acceptent l'abolition comme un fait, et l'amendement comme une nécessité; quelques-uns y voient même un acte de justice et de réparation. Les autres, les coryphées ordinaires du parti, Wood, Voorhees et Pendleton, suivis du gros bataillon, repoussent avec indignation ou avec un demi-sourire de scepticisme découragé ce qu'ils appellent la violation des droits constitutionnels des états. Je ne comprends pas, je l'avoue, leur raisonnement, car si la constitution a pourvu elle-même à la forme de ses modifications futures, on ne peut pas dire qu'il soit inconstitutionnel de l'amender suivant les règles qu'elle a prescrites. Ils peuvent regarder comme funeste le droit même d'amendement, parce qu'il menace l'esclavage, et qu'ils voudraient perpétuer à jamais dans la constitution le silence équivoque qu'elle garde sur l'esclavage. Ils ne peuvent cependant l'en faire disparaître ni en interdire l'usage à leurs adversaires, à moins de l'avoir fait abroger eux-mêmes, suivant les formes légales, par une majorité qu'ils ne peuvent pas réunir. Il est trop commode de se faire aujourd'hui un rempart de la constitution contre la volonté natio-

(1) La rupture fut votée peu de temps après par une forte majorité des deux chambres. M. Sumner et les auteurs de la mesure n'y voyaient qu'un expédient financier pour grossir le revenu; ils se défendaient de tout dessein hostile et de toute arrière-pensée d'annexion. Au printemps de 1865, la convention internationale de Détroit, en émettant des vœux pour la reprise des anciennes relations commerciales, a témoigné une fois de plus de la solidarité d'intérêts qui règne entre les deux peuples. Tout donne à croire que les hauts tarifs ne seront maintenus qu'autant que durera la nécessité financière qui les a fait adopter, et que les États-Unis n'en veulent pas faire une arme de guerre contre la nationalité canadienne. Malgré les menaces et les rassemblemens armés des Irlandais fenians sur la frontière, le Canada peut dormir tranquille : son autonomie n'est pas encore sérieusement menacée. Elle le serait le jour où les États-Unis voudraient faire de leur puissance commerciale un moyen de conquête et bloquer systématiquement leurs voisins derrière la frontière des lacs.

nale, et de rejeter la constitution même le jour où elle est d'accord avec le vœu du pays.

Le sud, dit-on encore, n'est pas là pour défendre ses intérêts; on ne l'admet point comme partie au contrat, et l'on décide de lui sans l'entendre. — Si les représentans du sud ne sont pas aujourd'hui dans le congrès pour empêcher l'amendement, à qui la faute? Et qui donc les en a chassés? — On reproduit enfin la grande, l'éternelle banalité, l'excellence de l'esclavage. Fernando Wood, dans un discours terminé, comme toujours, par des yeux levés au ciel et une pieuse prière pour la paix, déclare que la servitude est un bien pour la race noire, que la Providence la lui a envoyée pour la tirer de sa barbarie primitive, et que le nègre atteint dans l'esclavage son plus haut degré de progrès. Quelques-uns, moins éhontés, se contentent, sans chanter les louanges de l'institution, d'invoquer pour elle le respect des propriétés. D'autres affichent un grand zèle pour le maintien de l'union nationale, et dénoncent l'amendement comme une mesure de sécession. Plusieurs ne semblent s'y opposer que pour mémoire et par fidélité à d'anciennes opinions; il en est même qui s'excusent en alléguant des scrupules de conscience. Fernando Wood cependant n'a pas de ces craintes pusillanimes; il s'avoue franchement sécessioniste, et nie que le salut de l'Union soit possible sur toute autre base que celle de l'esclavage régénéré. — Son institution chérie, nord et sud, s'écroule néanmoins partout. Un député du Missouri, ancien état à esclaves, propriétaire d'esclaves lui-même, vient en termes hardis et convaincus prêcher une émancipation radicale et prompte. Le lendemain, on apprend que l'assemblée constituante ou *convention constitutionnelle* extraordinaire du Missouri vient de balayer sommairement les dernières traces de la servitude avant même de commencer les travaux de la constitution nouvelle et de nommer les commissions qui doivent en élaborer les détails. Ainsi le sol manque sous les pieds des esclavagistes, et si le sud ou plutôt le gouvernement de Richmond, imposant sa loi aux états du sud, se décide enfin à l'émancipation armée qu'il médite, il ne leur restera plus aucun prétexte, aucune arme entre les mains. Ils auront à choisir entre la ruine totale de leur influence et le rôle nouveau qui leur est dicté par les événemens.

Les républicains ne figurent pas beaucoup dans la querelle : ils laissent leurs adversaires s'entre-détruire, bien sûrs de rester à la fin maîtres du champ de bataille. En général, les adversaires de l'amendement ont un ton de résignation découragée ou cette violence convenue et irritante qui met des injures à la place des raisons. Ils font l'effet de jouer un rôle et de savoir que la partie est désespérée. Les abolitionistes au contraire, recrutés aujourd'hui dans tous les partis, ont l'accent de la sincérité et de la passion. Ce

n'est point ici la minorité qui a le beau rôle; ses cris de colère et ses plaintes d'oppression ne sont écoutés de personne. Le lendemain du vote, vous verriez leur indignation s'éteindre et leur politique virer de bord pour se mettre en face du vent.

L'abolition a bien aussi ses petits ridicules. Ainsi la dépêche qui annonce à *la Tribune* le vote unanime de la convention du Missouri est conçue en ces termes : « A trois heures, aujourd'hui mercredi, le 11 janvier de l'an de grâce 1865, tout esclave dans le Missouri est devenu libre instantanément et sans condition par vote de la convention de l'état. Amen! » Plus loin, un article sur cet important événement se termine par un verset de la Bible: « Le Seigneur règne, que la terre se réjouisse! » — Non, le Seigneur ne règne pas encore en Amérique, et malgré l'abolition le millénium est encore loin dans l'avenir idéal. Cette abolition même, qui se dit la réparation du grand crime de l'esclavage, a bien son revers et son mauvais côté. Que deviennent les pauvres diables jetés d'un jour à l'autre sur le pavé sans un morceau de pain? Les rôles de l'armée, les tombeaux sans nom creusés sur les champs de bataille, les potences élevées par le sud aux prisonniers noirs, les ateliers de travail forcé du général Banks, les hôpitaux et les *work-houses* peuvent vous le dire. L'abolition n'est pas plus un remède aux maux de l'esclavage que l'amputation d'une jambe gangrenée. Sous toutes les formes, elle aboutit maintenant à l'extermination de la race : il y a de ces réformes héroïques qui sont justes et nécessaires, bien qu'elles doivent coûter du sang aux innocens comme aux coupables. Sans doute il eût mieux valu que le sud en comprît lui-même l'impérieuse nécessité : c'est par une éducation graduelle et par une lente émancipation qu'il eût fallu faire passer la race noire de la servitude à la liberté. Faut-il donc à présent, sous prétexte d'humanité, perpétuer l'esclavage, éterniser l'injustice à cause des dangers de la réforme? — Si l'émancipation coûte des millions de vies humaines, que le crime en retombe sur les auteurs aveugles et sur les défenseurs obstinés de l'esclavage ; mais qu'ils ne viennent pas, après cette guerre impie, nous parler au nom de la philanthropie et de l'humanité!

On a de nouveaux détails sur le renvoi du général Butler. C'est après une conférence entre le lieutenant-général Grant et le ministre de la guerre Stanton que la destitution a été signée. Butler, en quittant son armée, lui a adressé un ordre du jour napoléonien, où il se vante d'avoir épargné le sang de ses soldats, après quoi ce grand citoyen est parti pour le lieu de son exil. Les radicaux, comme je le prévoyais, veulent en faire une victime des machinations politiques, et le malheur est en vérité que les motifs personnels semblent entrer pour beaucoup dans la décision du général

Grant. Butler, par sa popularité, commençait, dit-on, à lui porter ombrage. On opposait Butler le radical à Grant le démocrate, on parlait de lui sérieusement comme du secrétaire de la guerre du futur ministère *anti-Seward* et *anti-Stanton*. Cela déplaisait au lieutenant-général et au ministre, qui se seraient, assure *la Tribune*, coalisés pour le frapper d'avance et ruiner son avenir; mais, quels que soient les motifs intéressés des vengeurs, justice n'en est pas moins faite, et le public attend de curieuses révélations.

14 janvier.

Je suis retourné au congrès, cette fois en me faisant introduire par M. Sumner sur le *floor* de la chambre des représentans, où M. Elliot, du Massachusetts, m'a procuré un siége auprès des orateurs, et où M. Winter Davis, le président du comité des affaires étrangères, m'a cédé sa place pendant que M. Stevens parlait. Ce seul détail vous montre l'obligeance extrême de ces messieurs.

La séance a été intéressante et animée, les orateurs en général écoutés. Le premier qui ait parlé est M. Rollins, du Missouri, ancien *war democrat*, ancien grand propriétaire d'esclaves, et qui à une certaine rudesse inévitable chez les hommes de l'ouest joint quelque chose de franc et de courtois qui le tire du commun. Longtemps opposé à l'amendement abolitioniste, il se levait aujourd'hui pour le soutenir. Frappé lui-même par la mesure émancipatrice de la convention de son état, il en faisait pourtant l'apologie et la glorification. Il aurait, dit-il, consenti au maintien, même à l'extension de l'esclavage pour sauver l'Union : il consentait maintenant à l'abolition, puisque l'abolition était devenue nécessaire au succès de la guerre et à la paix publique. Il était curieux d'entendre ce maître d'esclaves dépouillé d'hier par les doctrines nouvelles défier les démocrates d'appuyer l'esclavage sur aucun argument religieux, moral, politique, ou même sur un intérêt de l'ordre économique, — puis réclamer avec énergie un affranchissement général, sans condition, sans compensation pécuniaire, au nom de la justice et du bien public. Pourquoi le Missouri, fondé longtemps avant l'Illinois, son voisin, est-il resté un état pauvre et à moitié désert, tandis que l'Illinois s'est peuplé, en quelques années, de deux millions d'hommes? Parce que l'esclavage, dominant au Missouri, y tuait l'activité commerciale, industrielle, agricole même des habitans, parce que l'esclavage est un germe de mort, qu'il repousse l'émigration européenne, et que le travail libre ne peut exister à côté du travail esclave; mais, Dieu merci, l'irrésistible courant de la civilisation moderne balaie devant lui ce reste de la barbarie, et déjà le Missouri se régénère, comme feront bientôt, de leur propre aveu, les états les plus en-

durcis de la confédération rebelle. Cette conquête naturelle et pacifique du sud à la liberté est inévitable, et le serait encore, quand même le sud aurait conquis son indépendance et s'isolerait dans sa nationalité prétendue. Pourquoi donc alors cette opposition vaine à la force des choses? Pourquoi ne pas devancer les événemens et proclamer le code auquel tous les états viendront un jour se ranger d'eux-mêmes? Voilà le Maryland, le Missouri, qui ont d'avance accepté l'amendement. La législature du Kentucky, de la même voix qui nomme au sénat le démocrate James Guthrie, se prononce pour une émancipation immédiate dans l'intérêt de l'ordre public. — On parle d'oppression militaire et d'opinions imposées. C'est la voix libre et sincère du peuple qui a parlé dans les élections; c'est la volonté populaire qui, dans la convention du Missouri, a décidé par soixante voix contre quatre qu'on trancherait d'un seul coup l'existence déjà condamnée de l'esclavage. Quant au droit constitutionnel, il faut être de mauvaise foi pour le nier. Certainement il y a des limites au droit d'amendement dont on réclame l'usage : d'abord la majorité des deux tiers dans le congrès, sanctionnée par les trois quarts des législatures des états, — et qui songe à violer ces formes protectrices? — ensuite le préambule de la constitution, qui en énonce les motifs et les principes. Il y est dit que la constitution est fondée pour assurer au peuple américain les bienfaits de l'union, de la justice, de la paix et de la liberté. Qui oserait dire à présent que l'esclavage est juste, qu'il n'est pas un ennemi public, une semence de guerre, une audacieuse négation de la liberté humaine? — On objecte que l'amendement est contraire à l'esprit de la constitution. Qui donc en est l'interprète, sinon la conscience de chacun? En quoi d'ailleurs les auteurs de la constitution ont-ils consacré l'esclavage? Ils l'ont toléré comme un mal inévitable, dont la guérison eût été dangereuse; mais ils ont eu soin d'interdire solennellement l'extension de ce grand crime et de mettre un terme à la traite des nègres en attendant l'occasion future de l'émancipation radicale, qui seule est compatible avec les principes de liberté et de justice avoués par la déclaration de l'indépendance et par le préambule de la constitution.

Je vous ai dit souvent qu'au fond le parti démocrate était le parti de l'esclavage et de la désunion. J'y reconnaissais bien la présence d'un grand nombre d'hommes honnêtes et déçus, à commencer par son chef. Je n'y voyais pas cette foule d'hommes gagnés d'avance à la cause abolitioniste, dévoués profondément à leur pays, et qui ne différaient des républicains que sur la manière et l'occasion. Je méconnaissais trop le grand sentiment national qui, malgré les trahisons individuelles et les allures suspectes du parti, animait

encore le gros des démocrates. Le respect de l'Union et la volonté de la maintenir sont les grands mobiles qui poussent l'opinion publique, et qui finiront par la rendre unanime quand les événemens auront mûri. Quel meilleur exemple de patriotisme que celui de ces hommes qui, mettant de côté les griefs et les rancunes du passé, ne demandent en retour de leurs sacrifices que la réciprocité du pardon et de l'oubli! Ils ont le droit de réclamer leur part d'honneur dans la révolution, qu'ils servent de leurs efforts autant et plus peut-être que ceux qui, l'ayant toujours voulue, triomphent de son succès. Comme chez nous en 89, ce sont les privilégiés eux-mêmes qui détruisent l'ancien régime, — et les plus acharnés défenseurs de l'esclavage viennent des états qui l'ont dès longtemps aboli. L'Amérique, après son 93 militaire, marche à grands pas vers un 89 pacifique. Mieux vaut assurément conquérir les droits de l'homme par la guerre civile que de les perdre comme nous dans une anarchie sanguinaire. Le canon vaut encore mieux que la guillotine: il abaisse moins le caractère des peuples. La France est sortie du premier empire avec un grand besoin de liberté; elle était sortie du règne de la convention avec un servile et impérieux besoin de despotisme. Chez nous d'ailleurs, les idées ont marché avant les choses et ont éclaté comme une mine, ne laissant plus que des débris. Ici elles ont suivi les événemens, et surviennent à temps pour cimenter l'édifice des choses nouvelles. L'avenir nous dira ce qui vaut le mieux.

Je ne vous parle pas d'un orateur braillard, un de ces hommes qui ne croient pas être éloquens tant qu'ils n'ont pas le visage bleu et les yeux injectés, — qui vint ensuite débiter contre l'esclavage un certain nombre de déclamations banales. — Le dernier incident de la séance a été une courte allocution de M. Stevens, l'auteur fameux du bill de l'or, qui cette fois se levait pour répondre à une allusion personnelle de M. Pendleton. Du premier mot j'ai pu reconnaître un orateur. M. Stevens est un vieillard énergique et vigoureux, mais dont la figure expressive, hautaine, aux yeux enfoncés, est sillonnée de rides profondes. Une perruque assez maladroite, qui répand des boucles brunes sur son front chauve, ne peut cependant lui donner l'air grotesque de ceux qui cherchent à se rajeunir. Et lorsque, rappelant son passé, sa constance dans ses opinions, il parle de sa « vieillesse affaiblie, » sa voix chevrotante et plaintive justifie cet appel au respect de tous. Sa phrase est pleine, aisée, nerveuse, toujours sûre d'une fin. Droit et immobile quand il parle, sobre de gestes, tout l'accent de son éloquence est dans le ton et dans le regard. Il est un des derniers de cette vieille génération d'orateurs qui comptait les Clay, les Webster et les Calhoun, et dont la manière digne et fière ressemble si peu aux gesticulations

et aux vociférations d'aujourd'hui. Tout passionné qu'il est dans ses volontés, tout rude et impitoyable qu'il se montre à ses adversaires, M. Stevens a été élevé, comme M. Bright, dans la religion de l'*amour fraternel*. Il fait songer en effet aux vieux quakers pensylvaniens du temps passé, devenus militans dans les luttes politiques, mais gardant toujours leur gravité austère et leur ton presque religieux. — Il y a une puissance indéfinissable qui s'attache à certains hommes, et qui se fait sentir partout. Cette chambre des représentans si désordonnée, qui ne prête qu'une oreille inattentive aux bruyans du parti, fait tout à coup silence quand M. Stevens se lève, rendant un hommage involontaire à l'éloquence et à la dignité dont elle a perdu le secret.

On parle beaucoup d'un autre orateur de la bonne école, celui-là parmi les jeunes : c'est M. Winter Davis, l'abolitioniste, — homme aimable, simple, d'air modeste, intelligent, mais dont la puissance, comme il arrive souvent, ne se révèle qu'à la tribune. Je ne l'ai pas entendu parler.

En somme, la chambre des représentans n'est point, comme j'ai pu quelquefois vous le faire croire, composée uniquement d'aventuriers et de *politicians* de cabaret. Sans doute cette espèce y occupe une place trop grande, et pour un Davis ou un Stevens il y a beaucoup de C..., de l'Ohio, et de W..., de l'Illinois. Les vilaines figures et les têtes rustiques y abondent; mais quand une fois on s'est accoutumé au type et au costume américain, si étrangement mêlé de formalisme austère et de négligence débraillée, on s'aperçoit que la majeure partie de la chambre est composée de *gentlemen*. Çà et là parmi les têtes blanches se signale la face rude et vulgaire d'un jeune *politician* de l'ouest, fermier ou garçon de charrue, élevé pour la politique par son père enrichi. Son costume d'apprenti endimanché, ses longs cheveux, son attitude mêlée de hardiesse et de gaucherie, éveillent en moi un vague souvenir. J'ai entendu ce petit monsieur à Saint-Louis crier du haut de sa voix de fausset le plus insignifiant et le plus froid des mauvais discours dans un *meeting* où il était annoncé comme l'honorable M. ***, représentant du Kansas. Il y a donc ici, comme en Angleterre, une classe de *politicians*, — et ces précoces favoris de la démocratie, portant sur les bancs du congrès leur air d'écolier léger et impertinent, me rappellent ces petits messieurs de la chambre des communes qui n'ont pas un poil de barbe au menton et viennent le soir y étaler leurs bottes vernies et leurs cravates blanches. La démocratie a donc aussi ses passe-droits et ses fortunes ridiculement prématurées.

15 janvier.

Je viens de visiter les magasins et les bureaux de direction de la commission sanitaire, cette belle institution qui s'est formée et qui marche seule, faisant les trois quarts de la besogne, que le gouvernement néglige. Son administration forme une hiérarchie régulière à la tête de laquelle siége un comité central dont les pouvoirs sont absolus. Elle se distribue en départemens, en armées et en services comme un ministère : elle emploie une légion de médecins, d'infirmiers, d'intendans, d'inspecteurs, qui la plupart s'adonnent gratuitement à ces fonctions pénibles, sans autre récompense que l'austère plaisir de faire le bien et de servir utilement leur pays. J'ai vu le tableau synoptique de cette organisation ingénieuse et compliquée, due tout entière à cette initiative individuelle dont les Américains ont le droit d'être fiers. Toutes les branches s'y entre-croisent et tous les pouvoirs s'y équilibrent avec l'unité savante et rationnelle d'une constitution de l'abbé Sieyès. Le directeur du département de l'est, comprenant trois armées, est un jeune homme de Boston, riche de plusieurs millions, qui a interrompu de brillantes études pour dévouer deux ans de sa vie à cette œuvre laborieuse et obscure. « La commission, me disait-il, s'est donné pour devoir de prendre soin du soldat et de pourvoir à tous ses besoins. Elle va le ramasser sanglant sur le champ de bataille ou fiévreux sur la terre humide, le soigne dans ses hôpitaux, l'accueille voyageur ou convalescent dans ces établissemens appelés *soldier's homes*, où il trouve toujours un repas et un gîte préparés; elle l'assiste dans les démarches souvent difficiles qu'il doit faire auprès du gouvernement pour obtenir un congé, pour faire valoir ses titres à la retraite, pour se faire payer sa solde; elle le défend enfin contre ces soupçons de désertion qui, dans le désordre extrême de l'administration militaire, poursuivent le soldat licencié. » Grâce à cette association libre, fondée on ne sait comment, soutenue par des contributions volontaires, le soldat américain ne s'aperçoit pas qu'il a affaire à un gouvernement irrégulier et malhabile. En même temps les livres de la commission fournissent une statistique exacte et minutieuse de tous les faits que le gouvernement ignore. Chaque soldat est inscrit sur un triple registre, et c'est souvent par l'entremise de la commission qu'on découvre ceux que l'état civil avait oubliés, et dont toute trace semblait avoir disparu. J'ai vu sur les tableaux d'ensemble un fait curieux et qui mérite d'être signalé : les trois quarts des pertes des armées n'ont pas eu lieu sur les champs de bataille, mais par maladie. En été et en hiver, la proportion des pertes est effrayante, au point que dans l'armée de Mac

Clellan en 1862 le seul mois de juillet enleva 262 hommes sur 1,000, c'est-à-dire un grand quart de l'effectif; mais cette guerre d'Amérique, si meurtrière qu'elle soit, n'a pas approché, dans ses plus mauvais momens, de la guerre de Crimée, où, durant l'hiver passé devant Sébastopol, le mois de janvier a enlevé dans certains régimens plus de 1,100 hommes sur 2,000. Je suis venu apprendre cela en Amérique.

La commission sanitaire a enregistré depuis trois ans un *million* de soldats qui ont passé dans ses hôpitaux. Elle les a fournis de vivres, de remèdes, de vêtemens, de souliers. Dans la seule ville de Washington, le *soldier's home*, où les vétérans licenciés ou en congé s'arrêtent pendant la longue formalité du règlement de leurs papiers, coûte 12,000 dollars par semaine. Et ce qui est plus merveilleux encore que ces dons immenses, c'est l'ordre, la régularité, la discipline parfaite de cette administration improvisée; c'est enfin le dévouement des hommes qui donnent plusieurs années de leur vie à cette grande œuvre de charité patriotique. C'est là qu'on apprend à admirer l'Amérique et que les philanthropes de l'autre monde peuvent venir prendre des leçons. . . . .

J'ai revu plusieurs fois M. Seward dans sa petite maison de Lafayette-square, à deux pas de la Maison-Blanche et du ministère d'état, modeste demeure pour un tel personnage. Je l'ai trouvé tantôt seul, tantôt avec sa famille, quelquefois entouré de solliciteurs. Il faut l'entendre le soir, quand, fatigué des tracas de la journée, il s'étend dans son fauteuil en balançant son pied, et raconte de sa voix gutturale et étouffée les anecdotes de sa vie politique. Sa vive physionomie s'anime d'un sourire; avec l'apparence d'un laisser-aller extrême, il sait toujours garder la mesure de la convenance et de la courtoisie. Il parle de ses adversaires amicalement, sans rancune, avec un heureux mélange d'adresse diplomatique et de bonhomie sincère. Enfin il voit juste et clair, au-dessus des événemens actuels, au-dessus des idées et des passions de coterie : il a surtout le bon goût bien rare de ne point faire étalage de ses convictions. C'est ce qui lui vaut apparemment son injuste renommée de scepticisme et d'hypocrisie. Son indifférence présumée n'est au fond qu'un mélange de modération, d'impartialité et de bienveillance. Croyez-moi, ce n'est pas le tigre à pattes de velours, le Machiavel en action qu'on nous représente : il n'a ni cette puissance ni cette férocité, et ses méfaits se bornent peut-être au meurtre accidentel de quelque souris, croquée en tapinois sous le fauteuil présidentiel.

16 janvier.

Le rapport de Butler a paru. M. Seward, discret par position, semble ignorer les motifs de sa destitution et l'attribuer uniquement au mécontentement que le général Grant a éprouvé de l'échec de Wilmington. « Je ne blâme personne, dit-il avec sa finesse accoutumée; il se peut très bien que le général Butler, quoique patriote éprouvé, ne soit pas meilleur soldat que je ne l'aurais été moi-même, si j'avais eu, comme tant d'autres, la fantaisie de m'improviser général il y a quatre ans. » Il me semble clair qu'il y a sous ce prétexte un monceau de linge sale qu'on aime mieux laver en famille. Le rapport de Butler, à ne considérer que les faits qu'il allègue et que les autres généraux confirment, est concluant en sa faveur. Le général Grant n'en réitère pas moins au général Ord, son successeur, l'ordre de prendre Wilmington. Une nouvelle expédition secrète, dont on a prié les journaux de ne rien dire de peur d'alarmer l'ennemi, est partie pour bombarder Fort-Fisher ou l'emporter d'assaut. Grant est un homme têtu, qui se brise d'abord contre l'impossible, mais finit par passer toujours à force de donner des coups de bélier dans la muraille. L'amiral Farragut dit qu'il arrivera de deux choses l'une : ou bien les rebelles seront surpris et tomberont avant l'arrivée de leurs renforts, — ou bien, si la prise de Wilmington n'est pas un coup de main, elle ne peut s'obtenir que par de longs et sanglans combats. Tout donne à croire que l'ennemi était sur ses gardes et qu'il a fallu verser du sang. Point de nouvelles d'ailleurs, bien qu'on les attende au ministère d'une heure à l'autre.

Je retrouve ici l'amiral Farragut, qui est établi dans l'hôtel depuis quelques jours. J'ai eu peu de peine à faire la connaissance de cet homme excellent et cordial, et je veux vous dessiner sa silhouette : sa figure est si franche, si peu ornée, si parfaitement sympathique, qu'on la saisit du premier coup d'œil. C'est un vrai marin, de cette espèce droite et bonne, héroïque sans le savoir et aimable sans y songer, par la bienveillance primitive de sa nature inculte. Mousse à huit ans, il a fait son chemin tout seul et recueille aujourd'hui la récompense de sa rude vie. Intrépide et simple, il raconte les beaux passages de sa carrière sans vanité, sans ostentation, dans un intérêt purement professionnel, n'y cherchant que des exemples et des leçons. Il est si accoutumé au courage qu'il ne songe pas à se faire valoir, et qu'il lui semble évidemment que tout le monde en ferait autant. On s'imagine presque, à l'entendre, qu'on n'aurait pas peur à côté de lui. — Je sens bien qu'à la longue ses récits de manœuvres, d'expériences d'artillerie, ses juge-

mens sur les opérations navales auxquelles je n'entends rien, me lasseraient comme une langue étrangère; mais il n'est pas besoin d'être expert pour voir son intelligence calme et prompte percer sous la simple nudité de ses entretiens.

L'amiral Farragut est né dans le Tennessee : c'est un de ces héroïques défenseurs que l'Union doit aux énergiques populations du sud, et qui ont quitté leurs familles, leurs foyers, sacrifié leur vie tout entière pour suivre leur drapeau. Envers lui du moins, la patrie n'a pas été ingrate; on a ressuscité en son honneur le titre abandonné de vice-amiral. Dernièrement les notables de New-York se réunissaient pour lui offrir 50,000 dollars en témoignage d'admiration et de gratitude. Chez nous, ce cadeau serait regardé comme une aumône. Ici on l'accepte comme une récompense nationale et une marque d'honneur. Quelle différence au fond entre ce don individuel et notre usage reçu de mendier les pensions et les dotations de l'état! Lequel est le plus digne? Chaque pays a ses mœurs : autrefois on n'avait pas honte d'être le valet et le parasite du roi. En Amérique, le peuple est roi : on se fait donc le courtisan et le commensal du peuple.

En fait de réfugiés du sud, Mme Foote, la femme du sénateur Foote, du Tennessee, est ici prisonnière de guerre à Willard's-hotel. L'un et l'autre avaient tenté de fuir; mais une patrouille confédérée les reprit aux avant-postes. Mme Foote, après un combat, tomba entre les mains des fédéraux avec les bagages de l'ennemi; le malheureux M. Foote est à présent dans les prisons de Richmond. M. Seward, longtemps son adversaire dans le sénat des États-Unis, a lui-même installé Mme Foote dans cette maison et défraie pour le moment sa dépense. Tout le monde lui fait bon visage et essaie de la consoler. Si M. Foote parvient à s'échapper du sud, il sera sans doute jugé pour la forme, puis gracié par le président.

Les journaux de Richmond s'indignent des propositions de M. Blair, de celles du moins qu'il est supposé apporter du nord, car aux dernières nouvelles il n'avait pas encore paru à Richmond. C'est un outrage à leur avis que d'offrir au sud un retour à l'Union. A leur gré! mais alors ils n'auront pas à se plaindre le jour où l'homme du nord régnera sur leur terre en conquérant. Le nombre des Foote grossit d'ailleurs chaque jour. Des patriotes qu'on est forcé de mettre en prison pour s'assurer de leurs bons et loyaux services ne sont pas d'un grand secours dans une pareille extrémité. On dit que les élections municipales qui ont lieu en ce moment dans divers cantons de la Georgie donnent les plus beaux résultats unionistes; mais Savannah me paraît plus humiliée et plus servile que profondément soumise. A côté des adulateurs, des sol-

liciteurs et des spéculateurs, il y a des têtes hautaines qui ne veulent pas se courber, mais que le citoyen Sherman, commissaire de la république, ne fera pas, à la manière française, saluer sous la guillotine. Ceux qui avaient horreur des *Yankees* ont pu passer aux lignes rebelles. Les enfans de Savannah peuvent donc chanter des couplets outrageans pour Lincoln. En demeurant dans la ville, les habitans n'en ont pas moins fait acte de soumission et trahi à leur façon le gouvernement confédéré.

Les drapeaux des monumens publics sont aujourd'hui abaissés en signe de deuil pour la mort de M. Everett. Il est tombé malade au sortir d'un *meeting* où il avait parlé pour les habitans pauvres de Savannah. Il est mort en orateur, comme le soldat sous les armes; ses dernières paroles ont été des conseils de patriotisme, de concorde et de charité. C'était un noble esprit et un homme de bien. Rien n'est plus légitime que les honneurs rendus par le président à sa mémoire.

17 janvier.

Le fort Fisher est tombé après un combat de sept heures, opiniâtre et sanglant. Le canon de victoire annonce à la fois l'expédition et le succès. Rien pourtant d'inusité dans les rues ni dans le vestibule de l'hôtel : pas de conversations animées, pas d'affiches, mais seulement le *news-boy* vendant un supplément du journal du matin et criant à gorge déployée la nouvelle. Les Américains ont si bien pris l'habitude de la guerre que ses vicissitudes ne les émeuvent plus. Avec leur confiance imperturbable et presque impertinente, ils verraient sans s'alarmer le canon battre leurs murailles; en revanche, ils accueillent les plus grandes nouvelles sans beaucoup de démonstrations de joie, comme des gens accoutumés à les recevoir.

Il y a dans l'hôtel un homme à qui ce bruit de victoire a dû écorcher les oreilles, c'est le général Butler. Le sénat a voté l'autre jour une enquête sur la première expédition de Wilmington, et Butler a comparu ce matin même devant le comité de la guerre. Il était justement occupé à démontrer, pièces en main, que la forteresse était imprenable, quand le *clerk* du ministère de la guerre est entré apportant la dépêche, qu'on a lue avec acclamation. Accablé par ce terrible argument, Butler a payé d'audace, et sans se déconcerter s'est écrié à haute voix : « Dieu soit loué ! Puissé-je toujours me tromper de même ! » La défense devient difficile aujourd'hui que l'événement a prononcé. Il continue pourtant à faire bonne figure, et même à prendre l'offensive contre ses ennemis. Il y a parmi les *boarders* ou hôtes permanens de la mai-

son une certaine Mme X..., dont le fils est à l'armée, et qui a pris depuis la guerre l'habitude de vivre l'hiver à Washington. Femme active et intrigante, elle s'est mise jusqu'aux yeux dans la politique, et le même esprit remuant qui fait qu'elle s'empare le soir du salon de l'hôtel pour y tenir ses assises, mettre en rapport les hôtes de hasard qui s'y trouvent rassemblés, usurper le rôle de maîtresse de cette maison publique, se dissipe encore en lettres écrites à droite, à gauche, aux ministres, aux généraux, au président, pour recommander, conseiller, accuser tel ou tel. Cette mouche du coche a pourtant parfois la dent mauvaise, et dans le nombre il arrive que quelques-uns de ses coups ont porté. Elle a pour ami un certain chapelain protestant que le général Butler accuse d'avoir déserté son poste et prolongé indûment de deux mois un bref congé qu'on lui avait accordé. Le chapelain, de son côté, se plaint amèrement du général, qui, dit-il, l'aurait laissé plusieurs jours sans vivres, enfermé dans une poudrière, sous le feu de l'ennemi, quand il n'avait allongé son absence que de deux jours à peine à cause de la mort d'un oncle; sur quoi Mme X... écrivit tout droit au général Grant pour obtenir vengeance. — Et, si peu d'influence qu'ait dû avoir cette goutte d'eau sur la coupe déjà pleine de ses griefs, la destitution de Butler, survenant par hasard à ce moment même, a pu paraître à un esprit vaniteux et prévenu le très grand effet de cette très petite cause. Quant à Butler, il n'est pas fâché non plus, pour déguiser les motifs vrais ou supposés de sa disgrâce, d'en rejeter la faute sur Mme X... et sur son piteux protégé. Hier donc, comme Mme X... remplissait dans le salon de l'hôtel ses fonctions volontaires de maîtresse des cérémonies, Butler, se promenant dans la galerie, prit soin de dire tout haut, en passant auprès d'elle : *So, I am relieved of my command on the charge of a runaway parson* (1). Le mot fut entendu, relevé, et il s'ensuivit une scène des plus curieuses et des plus comiques. Butler, qui a la langue rude, qui se glorifie d'être un *avocat*, est resté maître du champ de bataille et a pris sur Mme X... sa revanche de Wilmington. En général, je dois le dire, le public de l'hôtel lui paraît favorable. Une députation des habitans unionistes du Kentucky est venue le trouver pour exprimer le vœu que le président lui donnât le commandement de leur état. Lui-même est si gai, si rond, si cordial, que je ne doute pas qu'il n'augmente de beaucoup d'amis personnels le nombre de ses partisans politiques. C'était un spectacle amusant que de le voir ce soir, dans le vestibule, avec sa forte carrure, sa redingote militai-

(1) « Ainsi me voilà destitué sur l'accusation d'un chapelain déserteur! »

rement boutonnée, son chapeau tapageur planté en biais sur la nuque, sa moustache épaisse et provoquante, et un perpétuel sourire sur sa grosse lèvre ironique, distribuer les énergiques poignées de main et les brusques amitiés à la ronde, tandis que la foule stationnaire faisait autour de lui un cercle de têtes curieuses. Il y a dans sa démarche une certaine rudesse étudiée, dans ses yeux louches et son regard sardonique une certaine expression dédaigneuse, dans toute sa personne enfin un mélange de hauteur et de vulgarité, de bouffissure et de finesse, qui dénoncent l'aventurier habile et populaire, le faux soldat, le comédien politique doublé d'un flibustier aventureux, aussi arrogant d'esprit que souple de caractère, aussi hardi sur la place publique que prudent sur le champ de bataille. L'ensemble a quelque chose qui tout à la fois séduit et repousse, comme si c'était en vérité la « *beast* Butler » dont parlent avec horreur les populations qu'il a gouvernées, et qu'il allât tirer de sa poche une patte velue et armée de griffes. On se dit, en le voyant, que ce serait un homme dangereux, s'il avait autant de courage et d'énergie morale que d'orgueil et d'audace.

18 janvier.

J'ai retrouvé le général Butler à la réception de M. Seward avec une nombreuse société diplomatique, visiblement peu charmée de sa compagnie. Il m'a paru tout différent de l'homme que je venais de voir pérorant, fêté, presque acclamé par la foule. Il semblait moins fier et moins dégagé sur cet étroit théâtre qu'au milieu des scènes tumultueuses et populaires. Il faisait au contraire assez triste figure, errait gauchement de groupe en groupe, et gardait un silence plein d'embarras, comme un homme dépaysé, qui n'est pas dans son élément naturel. Son grand uniforme de gala semblait le gêner aux entournures : avec son épée pendante, ses éperons d'or, et le fourreau de son pistolet attaché au ceinturon, il avait à peu près l'air martial d'un notaire de campagne en habit de garde national.

Le monde diplomatique est à la vérité un monde ganté, cravaté de blanc, dédaigneux, superstitieux même en fait de convenances, et moins disposé que tout autre à être indulgent pour les aventuriers et les démagogues. Si bien qu'ils y soient accoutumés, les diplomates de profession ont toujours une antipathie invincible pour les hommes et les choses de la démocratie. J'en ai rencontré bien peu de ce côté de l'Océan qui crussent à la durée de la liberté américaine, ou même en général à l'avenir de la liberté. Habitués à regarder la politique étrangère comme la grande, l'unique chose qui intéresse un peuple, agens d'un pouvoir exécutif avec lequel

seul ils ont à compter, enfin amis naturels de la politique secrète, qui est leur élément favori, ils ne peuvent considérer le gouvernement que comme une affaire à débattre en conseil privé, sans bruit, sans fracas inutiles, entre gens polis et bien élevés, sous la présidence d'un ministre suprême. La diplomatie n'est pas chose facile dans un gouvernement démocratique, sans cesse à la merci de l'opinion publique, obligé de rendre compte de ses démarches, de cajoler la majorité, de la payer de belles paroles, de la suivre pour la retenir dans ses violences imprudentes, et de lutter chaque jour contre les bâtons mis dans les roues par les assemblées. Le rôle d'un ministre sage, placé comme M. Seward entre le marteau et l'enclume, est un rôle difficile et sacrifié. Il n'est donc pas étonnant que les diplomates comprennent mal le grand avantage qui résulte de tous ces contre-temps fâcheux. A chacun son métier : le ramoneur ne connaît que le prix de la suie, le maçon que celui du plâtre, et le prix du pain est le thermomètre politique des paysans de nos campagnes. Les hommes sont ainsi faits qu'ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Marionnettes suspendues à des fils différens, ils s'imaginent marcher sur la scène du monde dans l'indépendance et la force de leur pensée, quand toutes leurs opinions dépendent de la main qui les soutient et les agite.

19 janvier.

Je mène une vie à la vapeur. Les six étages que j'escalade à toute heure du jour, le corridor long de 100 mètres qui conduit à mon gîte, le terrible brouhaha de cette grande baraque, où les nerfs sont entretenus dans un continuel état d'agitation et de malaise, enfin et surtout le dîner, dont le vacarme indescriptible pousse l'agacement du mangeur à tel point qu'il prend aussi le galop convulsif de tout ce qui l'entoure, et s'en retourne à demi affamé, avec un mal de tête et une courbature, après avoir tordu et dévoré imparfaitement quelques bouchées, tout me fait songer par contraste à la douceur du *home*, à son atmosphère intime et tranquille qui retrempe et rassérène l'esprit fatigué. J'admire les Américains, qui peuvent vivre ainsi pendant des mois entiers sans en être obsédés, sans songer à ce foyer de famille qui souvent reste désert, tandis que les oiseaux du pigeonnier disputent leur pâture, parmi les cris et le tumulte, aux volées de corbeaux et de vautours qui s'abattent dans les lieux publics. J'ai fait ici la connaissance de diverses personnes de New-York et de Boston qu'une maison calme et commode attend à leur retour, et qui s'attardent par plaisir dans ce sabbat de l'hôtel Willard. Il en est qui passent régulièrement à Washington la moitié de l'année, et qui ne songent même pas à chercher un peu

de paix dans une *boarding-house* plus silencieuse. Ce tourbillon leur plaît et les entraîne.

Washington a cela d'intéressant qu'en cette saison la politique y rassemble une foule d'hommes dispersés le reste de l'année aux quatre coins de l'horizon. Ce monde bariolé et disparate a un peu l'air d'une cohue, et ressemble beaucoup à celui que j'ai déjà vu aux eaux de Saratoga. On y rencontre cependant plus d'individus remarquables, et à chaque instant un nom connu frappant mon oreille, appelle mon attention. Sans doute je ne tire pas grand'chose de ce coup d'œil jeté à la hâte sur chacun des personnages qui défilent dans cette lanterne magique; mais l'esprit s'amuse de voir des hommes nouveaux et de mettre sur des figures des noms déjà familiers. C'est ainsi que j'ai vu hier soir les sénateurs Sprague, Trumbull, Sherman, le général Burnside, le général Banks, le juge Holt du Kentucky, et tant d'autres, sans compter un portrait saisissant du général Sherman, dont le front haut et carré, la bouche ferme, le visage musculeux, plein d'une énergie fière et un peu sauvage, contrastent singulièrement avec le sourire louche et la fausse franchise de Butler. J'ai enfin jugé par mes propres yeux, non plus la société de New-York ou de Boston ou toute autre coterie locale, mais la société américaine en général, celle dont les élémens encore confus forment ce qu'on peut appeler l'aristocratie politique du pays. Un jour doit venir où le monde de Washington prendra le pas sur celui des autres grandes villes de l'Union, comme en Angleterre le monde de Londres éclipse celui de la province. Je ne parle pas de Paris, la ville universelle, qui contient vingt sociétés diverses, et qui absorbe à elle seule tout le pays. Jamais l'Amérique n'aura, comme la France, une vraie capitale, une sorte de tête couronnée et souveraine, imposant jusque dans les moindres détails la loi de ses fantaisies au corps inerte qu'elle traîne après elle. Londres est un meilleur terme de comparaison pour la future capitale des États-Unis, car on ne voit à Londres qu'une seule société, réunie pour un seul objet : la politique. En dehors de ce cercle restreint, Londres n'est qu'une ville de province, le mélange colossal d'un gros Manchester et d'un gros Liverpool. Si les réunions du *beau monde* de Washington peuvent être comparées à quelque chose, c'est aux *routs* anglais, dont elles ont la monotonie, l'encombrement dans des maisons trop étroites, et qui ne sont que des pied-à-terre pour la saison, tout enfin, sauf l'élégance irréprochable et la raideur flegmatique. En Angleterre, l'hérédité, la permanence des influences politiques, la constitution séculaire d'une classe aristocratique et gouvernante, ont donné à cette réunion temporaire qui s'appelle la société de Londres de la

cohésion et de l'unité. En Amérique au contraire, même après une série de siècles, même en supposant d'avance établie l'uniformité future des mœurs et des coutumes, je ne puis me figurer qu'un monde nomade, plein de contrastes choquans, où règne la plus grande anarchie de costumes et de manières, image fidèle de la société démocratique où il s'est formé. Le monde politique y sera toujours un ramassis de toutes les classes et de toutes les conditions, réuni hier pour se disperser demain, trop mouvant pour que des habitudes puissent jamais s'y fixer ni des traditions s'y transmettre, — un monde de pacotille, rassemblé des quatre coins de l'horizon par le hasard de l'élection populaire. Il n'y faudra jamais chercher aucun trait général ni aucun air d'ensemble, si ce n'est celui d'une salle d'auberge où se rencontrent toute sorte d'hommes, les uns avec leurs bottes boueuses et leurs habits de voyage poudreux, les autres en tenue mondaine et sévère, — ceux-ci graves et réservés comme dans un salon de ministre, ceux-là débraillés et sans façons comme des gens qui descendent en pantoufles et en robe de chambre prendre leur déjeuner intime dans la salle à manger publique, — sans parler de la foule prétentieuse et vulgaire qui affecte l'élégance sans y parvenir, le bon ton sans le connaître, semblable à ces figurans de théâtre qui représentent les réunions du *grand monde* sur les scènes des boulevards. Aux yeux d'un Européen, si distingués d'ailleurs que soient les individus isolés qu'on y rencontre, la société de Washington ne peut être en gros qu'une mascarade bigarrée et disgracieuse, une galerie de types originaux où l'on se promène un peu comme dans une ménagerie de bêtes curieuses.

J'ai la superstition de l'habit : je l'avoue et je n'en rougis point, car, à tout prendre, l'habit fait partie des manières, et M. Emerson a bien raison de dire qu'il faut, pour savoir s'en passer, une rare distinction naturelle. J'en fais donc une règle impérieuse, que des hommes supérieurs peuvent seuls transgresser impunément. De grandes manières peuvent donner du bon ton à une veste de paysan; mais quand je vois une figure déjà commune affublée de gros souliers cirés, d'un gros pantalon de couleur et d'un paletot-sac fait d'une couverture d'écurie, — quand je vois ces dames de l'ouest vêtues des couleurs les plus voyantes et les plus écarlates, cachant mal un reste de la friperie souillée qu'elles ont traînée le matin dans les rues, — leurs robes décolletées en carré, leurs poitrines gauchement rembourrées de coton, leurs corsages montans sans manches, avec des bouffettes aux épaules et les bras nus, leurs *waterfalls*, ou cascades de fausses boucles, surmontées d'un panier de coquelicots ou de pivoines, — quand je vois les élégans

eux-mêmes avec leurs gilets boutonnés jusqu'au menton, leurs cravates bleues ou brunes, leurs gants de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, — au milieu de cette anarchie des couleurs et des formes je regrette l'uniforme insignifiant des modes européennes, et je leur souhaiterais à tous un peu plus de vernis sur leur rude écorce. Je vous entends dire que me voilà devenu perruquier et couturière, et qu'il ne faut pas juger d'une société par l'extérieur. Je conviens volontiers que la gaucherie des modes américaines n'est pas une condamnation de la démocratie; mais soyez sûr que dans ces menus détails il se traduit quelque chose de la nature intime et de l'esprit des sociétés. Le *Herald* remarquait hier, dans une notice sur M. Everett, que son sens d'artiste, son goût pour le beau, s'apercevaient jusque dans ses vêtemens. Je ne l'ai pourtant jamais vu que mis très simplement, à l'européenne, comme vous et moi. Si les délicats nous imitent naturellement dans ces petites choses, n'est-ce pas qu'elles sont le signe d'une supériorité intellectuelle et d'un sens esthétique plus fin et plus juste? Je mets en fait qu'il n'y a pas un gamin de Paris qui n'en remontrât, en fait d'art, aux neuf dixièmes de ces Américains, si admirables à leur manière et si dignes d'envie.

Il y a d'ailleurs deux types distincts parmi les habitans de Washington : les hommes de l'est, qui ressemblent beaucoup aux hommes d'Europe, et dont les plus distingués sont à leur insu des copies de l'Angleterre, et les hommes de l'ouest, presque tous géans d'au moins six pieds, à grands traits, à robustes figures, à chevelures épaisses comme des crinières. Ceux-là sont plus rustiques, moins rabotés, mais ils ont pour eux l'originalité et un certain air de puissance massive qui ne me déplaît pas. Les échantillons qu'on en voit chez M. Chase et chez M. Sherman sont naturellement des plus choisis. Je n'y ai vu ni le crâne aplati et le museau carnassier de W..., ni l'habit bleu à boutons d'or du futur sénateur Y... Au contraire ces vigoureuses organisations de l'ouest ont presque toutes quelque chose d'attrayant et d'aimable. Il ne faut leur demander ni raffinemens de langage ni vaines exagérations de politesse; mais pour la franchise, la rondeur, la bonhomie mêlée de finesse, ils n'ont pas leurs pareils. Je ne parle pas de M. Chase, qui n'appartient pas plus à l'ouest qu'à la Nouvelle-Angleterre, où il est né. Je prends pour type accompli de l'homme de l'ouest un certain M. Ashley, de l'Ohio, membre de la chambre et des plus influens, ennemi infatigable de l'esclavage, figure large et joviale en même temps que vive et héroïque, cordial, obligeant, aisé sans rudesse, gracieux avec les dames, plaisant dans ses discours, et évidemment un des hommes les plus contens de vivre

qu'il y ait au monde. Ces puissantes natures m'étonnent toujours, moi petit fruit rabougri d'une civilisation potagère. Quand je me trouve à la porte du sénat à la fin de la séance, et que je vois passer près de moi tous ces grands corps énergiques, j'éprouve le même sentiment de respect que si un peloton de *horse-guards* défilait à mes côtés. Le malheur est que beaucoup de ces colosses ne sont des Mirabeaux que par l'apparence, et que souvent il y a plus de puissance réelle dans la tête sèche et nerveuse d'un Guizot ou dans la main ronde et potelée d'un Thiers que dans ces grandes machines imposantes de chair et d'os.....

Je n'ai pas encore vu le président Lincoln, car je n'ai fait que jeter un coup d'œil dans l'antichambre de la Maison-Blanche sur un géant à longues jambes qui sortait emmaillotté dans un immense cache-nez. Il est de mode, chez les voyageurs européens, d'aller voir le président comme une bête curieuse, pour faire ensuite des gorges-chaudes à ses dépens. Je sais un journaliste anglais qui, après avoir sollicité l'honneur de lui être présenté, écrivait le lendemain un récit injurieux et burlesque de son entrevue avec *Abe* Lincoln. Quant à moi, je suis entré plusieurs fois à la Maison-Blanche, et je n'y ai rien vu, jusqu'à présent, qui justifiât ces bruyantes gaîtés. Encore si la calomnie se bornait à des épigrammes de mauvais goût! si même elle ne s'attaquait qu'à l'homme public, et s'arrêtait décemment au seuil de la vie intime! Mais non; la famille même du président n'est pas épargnée. On insinue que Mme Lincoln met à profit toutes les petites libertés que sa position lui donne, qu'elle vend les fleurs des serres présidentielles, qu'elle fait payer par l'état les dîners modestes qu'elle est parfois obligée de donner, qu'elle a conservé l'esprit des ménagères économes qui marchandent un chou pour un liard. En même temps on lui reproche de ne pas payer ses fournisseurs assez vite; on imprime dans les journaux leurs lettres et ses réponses. N'osait-on pas dernièrement raconter que Mme Mac Clellan avait employé à acheter un châle une somme qui lui était confiée par une société charitable pour le soulagement des soldats blessés? Malgré toutes les déprédations dont on les accuse, je vous assure que ces potentats américains ne sont pas bien riches. M. Lincoln a refusé de recevoir en or au lieu de papier-monnaie le maigre traitement de 25,000 dollars que la loi lui alloue. Je demandais à son fils aîné s'il ne comptait pas bientôt faire le voyage d'Europe. « J'attends, me dit-il, la fin de la guerre. Au cours actuel de l'or, ce voyage coûterait trop cher. » Que de modestie dans cette réponse et quelle noble simplicité! — Je sais bien qu'autrefois le dictateur Cincinnatus maniait la charrue et dînait avec un oignon sur du pain noir;

mais ce désintéressement n'est pas très moderne, et je ne sache pas un autre pays du monde où le chef de l'état soit trop pauvre pour faire voyager son fils.

On reproche pourtant aux habitans de la Maison-Blanche un luxe de mauvais aloi et un faste de parvenus. On parle surtout des toilettes extravagantes de Mme Lincoln. J'ai lu les descriptions ridicules qu'elle laisse publier par les journaux courtisans qui croient sans doute avoir le secret de lui plaire. « Le président portait un simple habit noir avec des gants blancs; Mme Lincoln, une délicieuse robe de soie blanche, une coiffure charmante de rubans d'or et un *lovely* collier de perles. » — Laissez dire, et venez vous-même aux réceptions de la présidente. Vous arrivez à pied; vous entrez dans le grand vestibule désert de la Maison-Blanche. Point de gardes cuirassés d'or, point d'armée de laquais chamarrés, pas même un factionnaire sur le seuil. Un seul domestique en habit noir vous demande votre carte et vous ouvre la porte des appartemens : c'est un salon simple et sévère, tendu en damas rouge. La maîtresse du logis se lève et s'avance; on dirait, tant son accueil est franc et simple, qu'elle va déjà vous donner la main. C'est la raideur empesée de votre salut cérémonieux qui la rappelle aux froides conventions de l'étiquette officielle. L'ancienne fermière ne porte pas plus mal sa somptueuse robe de velours que toute autre vieille dame un peu replette et un peu bourgeoise. Sa manière est digne, bienveillante, réservée, presque timide; sa conversation, je le veux bien, n'est pas très brillante, et il semble qu'elle éprouve devant les étrangers européens, qu'elle croit des juges sévères, un embarras bien naturel après toutes les plaisanteries indécentes qu'on a fait pleuvoir sur elle. Tant pis pour les moqueurs, car rien n'est risible dans cet intérieur honnête, et j'ai pauvre opinion de ceux qui raillent cette simplicité modeste comme une rustique grossièreté (1).

Quant au président lui-même, je réserve encore mon jugement; mais comment croire à la réputation d'ineptie qu'on lui a faite en Europe? L'homme qui d'un *log-house* perdu dans les forêts de l'Indiana s'est élevé tout seul à la présidence des États-Unis ne peut pas être le premier venu. Il lui a fallu mieux que l'intelligence, don moins rare qu'on ne l'imagine et qui ne sert à rien sans le caractère;

(1) Qu'on me pardonne l'indiscrétion de ces détails intimes. Je n'ai pas voulu modifier mes impressions premières, afin qu'on ne m'accusât point de faire des habitans de la Maison-Blanche un portrait de fantaisie ou de convention. La familiarité, le sans-gêne de ce récit prouvent mieux que ne pourrait le faire un tableau d'apparat la profonde sincérité de mon respect. D'ailleurs le nom d'Abraham Lincoln n'a plus besoin aujourd'hui d'être défendu contre le ridicule. Les traits d'une raillerie envieuse et impuissante n'atteignent pas un front couronné de l'auréole du martyre.

il lui a fallu cette puissance morale, cette vertu de persévérance et de volonté qui est d'ailleurs la première des vertus américaines. Son histoire est instructive pour nous autres raffinés, mandarins de l'intelligence, qui regardons l'esprit comme le monopole des lettrés, comme une fleur délicate éclose à force de soins dans l'air artificiel et étouffé d'une serre chaude : elle montre comment dans la démocratie américaine les grandes intelligences mûrissent naturellement au soleil de la liberté. Six mois d'instruction élémentaire dans une misérable école de campagne, voilà toute la culture étrangère qu'a reçue celui qui devait un jour marcher de pair avec tous les souverains du monde. Tour à tour laboureur, bûcheron, manouvrier vivant du travail de ses bras, puis charpentier, batelier sur le Missisipi, meunier, soldat, négociant, élu enfin à la législature de l'Illinois par la ville de New-Salem, où il avait gagné l'estime et l'affection de tous, — son esprit, développé par des études solitaires et par cette éducation pratique que le *self-government* donne à tous les citoyens, avait acquis cette trempe vigoureuse, cette élévation simple et naïve, cette saveur originale, qui de bonne heure le firent distinguer dans la foule vulgaire des orateurs politiques. Ce fut alors qu'il étudia la loi et qu'il embrassa la profession d'avocat. Il devint bientôt dans l'Illinois l'homme nécessaire du parti whig. Dès l'année 1837, il présentait à la législature de l'état une protestation contre l'esclavage; plus tard, nommé au congrès, membre influent de la convention de 1848, candidat au sénat des États-Unis, adversaire redoutable du fameux orateur Douglas durant cette campagne électorale dont le bruit remplit l'Amérique et où l'on vit les deux candidats voyager ensemble de ville en ville, faire assaut d'éloquence sur la même estrade devant le peuple assemblé, — nommé enfin président des États-Unis, — ses talens d'orateur et d'homme d'état n'ont pas cessé de grandir avec sa fortune. Un jour, parlant de l'esclavage, il disait avec une ironie fine et grave : « J'ai entendu dans ma vie bien des argumens destinés à prouver que les nègres sont faits pour la servitude; mais s'ils consentent à se battre pour que leurs maîtres les retiennent dans l'esclavage, ce sera le meilleur des argumens. Celui qui se battra pour cela méritera certainement de rester esclave. Quant à moi, je crois que tout homme a le droit d'être libre; cependant je permettrais volontiers aux noirs qui aimeraient à être esclaves de le rester, j'irais même jusqu'à permettre aux blancs qui vantent et envient la condition des esclaves de le devenir. »

Je ne crois pas que l'éloquence moderne ait jamais rien produit de plus élevé que le discours prononcé par lui sur la tombe des soldats morts à Gettysburg : il atteint la simplicité grandiose, le souffle

austère et patriotique de l'antiquité; mais on y sent en même temps l'émotion d'une âme humaine et chrétienne en face des horreurs de la guerre civile (1). On me raconte que ce *bouffon illettré*, ou, comme dit en se moquant le *New-York Herald*, « notre très classique président, » sait par cœur tout Shakspeare, et que, lorsqu'il va l'entendre au théâtre, nul n'est plus prompt à signaler les coupures faites au texte original ou à relever les inexactitudes commises à la scène par les acteurs. Je commence à croire que son seul défaut est d'avoir été bûcheron, fendeur de bois et homme de peine. Pour ma part, je ne l'en honore que plus.

20 janvier.

Cette fois j'ai vu le président; je lui ai été présenté dans son cabinet par M. Sumner à l'heure où il est, comme saint Louis sous son chêne, accueillant les réclamations de ses sujets. La Maison-Blanche, qui pour les étrangers conserve une sorte de prestige et où la discrétion que commandent nos usages m'interdit de pénétrer sans un guide ou sans l'appel même du grand personnage qui l'habite, ouvre librement ses portes à tout le peuple américain: comme les églises, c'est la maison de tout le monde. A toute heure du jour, on trouvera des curieux ou des flâneurs dans la grande salle de réception où le président tient ses levers populaires; quelques-uns, dit-on, sans doute des gens de province, coupent en souvenir de leur pèlerinage un morceau des rideaux de soie. Vous croyez peut-être qu'on a posté en ce lieu un agent de police ou un factionnaire? Nullement, l'office de garde est rempli par une affiche qui réclame le respect des visiteurs pour le mobilier de l'état. — Nous montons un escalier, nous ouvrons une porte, et voici la ma-

(1) Je ne puis mieux faire que de citer tout entière cette brève allocution dans sa mâle et concise beauté : « Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont enfanté sur ce continent une nation nouvelle, conçue dans la liberté et mise sous l'invocation du principe de l'égalité humaine. A présent nous sommes engagés dans une grande guerre civile pour éprouver si cette nation, si toute autre nation ainsi conçue, ainsi consacrée, peut durer longtemps. Nous sommes réunis sur un grand champ de bataille de cette guerre. Nous sommes réunis pour en dédier une part au dernier repos de ceux qui ont donné leur vie pour que la nation pût vivre. Cela est juste, cela est bien; mais dans un sens plus élevé nous ne pouvons dédier, nous ne pouvons consacrer, nous ne pouvons sanctifier cette terre. Les braves gens, vivans ou morts, qui ont combattu ici l'ont consacrée bien au-delà de notre pouvoir, bien au-dessus de notre louange ou de notre blâme. Le monde tiendra peu de compte et se souviendra peu de temps de ce que nous disons ici; mais il ne pourra jamais oublier ce qu'ils ont fait ici. C'est plutôt à nous, les vivans, de nous consacrer à la grande tâche qu'ils nous ont laissée, — afin que ces morts honorés nous inspirent un dévouement nouveau pour la cause à laquelle ils ont donné la dernière, la pleine mesure du dévouement, — afin que nous résolvions ici hautement que les morts ne seront pas morts en vain, et que le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ne périra pas sur la terre. »

jesté présidentielle. Au bout de la salle, le dos à la fenêtre, à côté d'un immense bureau chargé de papiers et formant comme la cloison d'un confessionnal, le *père Abraham*, assis sur une chaise basse, écrivait sur ses genoux, avec ses longues jambes repliées; devant lui, une solliciteuse dans tous ses atours se tenait debout respectueusement et se penchait pour murmurer à son oreille des choses dont il prenait note sur son calepin. Tour à tour familière et humble, elle déployait ses plus beaux sourires et lançait ses plus pénétrantes œillades; mais le juge, grave et affairé, la pressait d'aller au fait, la questionnait avec une raideur brève, et griffonnait diligemment ses notes, lui disant par son maintien qu'elle perdait son temps et qu'il n'était ni assez sot ni assez bonhomme pour prendre garde à ses séductions. Plus loin, cinq ou six personnes, soldats, femmes du peuple, étaient silencieusement assis le long de la muraille en attendant leur tour. La robe de velours fut bientôt dépêchée, et le président se leva pour nous recevoir; alors son immense taille se révéla. Je levai la tête, et je vis un visage osseux, des cheveux abondans et mal peignés, un nez camard, une bouche large et serrée, des traits sillonnés et anguleux, un regard étrange, pénétrant, sardonique, mais un front triste, préoccupé, comme ployé sous le faix d'un grand souci. Sa tournure est gauche, singulière, à la fois raide et dégingandée; il ne sait pas porter sa grande taille. Nous ouvrîmes les lèvres après le *shake-hands* d'usage, moi pour lui faire un compliment, — M. Sumner pour lui expliquer qui j'étais, lui-même enfin pour répondre à ma politesse et faire semblant de connaître déjà mon nom. Sa voix n'est pas harmonieuse, son langage n'est pas fleuri : il a un peu les façons de parler de l'homme du peuple et de l'homme de l'ouest, et l'argot semble à chaque instant au bout de sa langue.

Du reste il est simple, sérieux, sensé : il a fait sur M. Everett et sur l'étrange espoir qu'avait le parti démocratique, il y a quatre ans, d'imposer sa politique aux républicains victorieux, quelques remarques prosaïquement exprimées peut-être, mais finement et spirituellement pensées. Pas un éclat de rire vulgaire, pas une plaisanterie de mauvais ton, pas un de ces *jokes* pour lesquels il est célèbre; puis un nouveau *shake-hands*, et nous le laissions à ses affaires. J'emportais de lui, après cette entrevue de dix minutes, l'idée d'un homme peu brillant sans doute, peu aristocratique, peu princier, mais digne, honnête, capable et laborieux. Je pense que les Européens qui ont parlé de lui se sont amusés de parti-pris à exagérer ses ridicules, — ou bien ils sont allés à la Maison-Blanche avec l'idée qu'ils y verraient un beau personnage *décoré*, en cravate blanche, aux façons à la fois courtoises et supérieures, une

sorte de représentation républicaine de la royauté : grande et sotte erreur que de demander à Abraham Lincoln, l'ancien batelier du Mississipi, des manières de roi ou de prince! Pour bien juger les hommes, il faut d'abord comprendre les choses et se rappeler que dans une démocratie on n'a que faire des pompes et des prétentions du beau monde. Quand on est si sensible aux objets extérieurs, et qu'on a besoin des dehors de la monarchie, gardes, chambellans et majesté lointaine enveloppée de broderies d'or, il vaut autant garder le nom avec la chose. Dans une république, on est plus positif et plus terre-à-terre; le président est nommé pour jouer son rôle politique et non pour danser des quadrilles royaux, ni cavalcader avec un plumet dans les revues. On ne lui demande pas d'être un lettré ni un académicien, d'écrire des traités de philosophie ni de publier dix volumes d'œuvres complètes. On ne lui demande même pas d'être ce qu'on appelle en Amérique *a fine gentleman*. Il ne faut pas des mains trop blanches ni trop parfumées pour manier la rudesse américaine. Pourvu qu'il fasse bien et honnêtement son métier, on ne s'inquiète pas de savoir s'il écrit dans un style « classique, » ni s'il est vêtu à la mode du jour. Le despotisme élève de petits fétiches pour l'adoration du monde; les républiques élèvent à l'estime générale et au pouvoir, qui en est le signe, des charpentiers comme Abraham Lincoln.....

Il n'est bruit que de l'enquête réclamée par le sénateur Powell, du Kentucky, contre le général Payne. M. Wilson et quelques autres soutiennent par esprit de parti ce violent patriote, que du reste le sénateur Powell attaque avec une véhémence et une crudité d'expressions incroyables. M. Conness, de la Californie, lui ayant répondu quelques paroles blessantes, il a riposté avec fureur par un débordement d'injures personnelles dont chez nous la péroraison n'aurait pu être qu'un échange de soufflets; mais l'équanimité des Américains égale leur intempérance, et je ne serais pas étonné, après cette scène brutale, de voir les deux champions se serrer la main.

Dans la chambre, une enquête déjà ouverte contre le général Payne et le député Anderson, du Kentucky, tous les deux accusés de corruption et d'abus de pouvoir, a éveillé l'attention publique sur les nombreuses iniquités que les autorités militaires se permettent au nom du président depuis la suspension de l'*habeas corpus* (1).

(1) On sait que la suspension du *writ* d'*habeas corpus*, autorisée par la constitution des États-Unis « en cas de rébellion ou d'invasion, quand la sûreté publique l'exige, » et proclamée par le président Lincoln le 15 septembre 1863, vient d'être révoquée par le président Johnson pour tout le territoire de l'Union, sauf le district de Colombie, les états de Virginie, de la Caroline du sud, de la Caroline du nord, du Kentucky, du

Un démocrate, M. Ganson, de New-York, a mis le feu aux poudres, et l'abus est si criant, les emprisonnemens arbitraires sont si souvent suivis de détentions indéfinies, le nombre des victimes enfermées au fort Lafayette et au vieux Capitole est, dit-on, si effrayant, que tout le parti républicain, sauf une phalange obstinée de cinq voix, qui reste groupée autour de l'impitoyable Thadæus Stevens, a souscrit à la réparation proposée. M. Winter Davis, du Maryland, et M. Dawes, du Massachusetts, ont eux-mêmes dénoncé, comme un déni de justice, l'ordre du jour que demandait le vieux mulet pensylvanien. La discussion sera curieuse lorsque les mystères des cachots seront mis au jour, et que le peuple américain apprendra par le congrès que sous l'édifice extérieur de sa liberté il a insensiblement livré à des fonctionnaires, à des subalternes, à des gens armés de la force, mais à peine revêtus du caractère officiel, le droit de plonger en prison des citoyens innocens ou coupables, qui n'ont pas été légalement jugés. Le désordre de l'arbitraire est en tout cas si grand, qu'il est souvent difficile de remonter à l'auteur premier de l'injustice. On va donc passer le balai dans les coulisses du gouvernement, car les représentans du peuple américain n'ont pas peur de la vérité. Ils ne croient pas que, pour réparer un abus, il suffise de fermer l'oreille au bruit de l'opinion qui le leur dénonce, comme ces autruches qui croient se rendre invisibles en se bouchant les yeux.

21 janvier.

Il y avait ce matin réception ou plutôt défilé officiel à la Maison-Blanche. Il n'était besoin, pour y pénétrer, ni d'une invitation spéciale, ni d'un costume de cour. On ne prenait même pas la peine d'ôter son paletot dégouttant de givre. Tout homme respectable, c'est-à-dire de mise à peu près décente, était admis sur sa bonne mine. Je ne sais même pas si les hommes de service postés dans l'antichambre auraient eu le droit de repousser, à cause de ses bottes ou de ses habits, un citoyen patriote qui aurait voulu voir son président. Les visiteurs défilaient un à un. Debout près de la porte, serré dans une redingote noire, entre deux aides de camp en uniforme qu'il dominait de sa taille gigantesque, se tenait le président et commandant en chef des forces militaires des États-Unis, distribuant sans cesse des poignées de main à la ronde avec un mouvement raide et régulier comme une horloge. Plus loin et un peu en

Tennessee, de la Georgie, de la Floride, de l'Alabama, du Mississipi, de la Louisiane, du Texas et de l'Arkansas, les territoires de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, c'est-à-dire tous les états et territoires engagés dans la rébellion où l'ordre légal n'a pu être encore entièrement rétabli.

arrière, Mme Lincoln, flanquée de deux graves personnages en habit noir, saluait assidûment la file de visiteurs qui passait devant elle, le tout au bruit d'une musique militaire qui assourdissait les oreilles de ses roulemens tumultueux. Et ce n'était là, remarquez-le bien, qu'une des réceptions ordinaires et presque intimes qui ont lieu tous les mois. Les jours de *grand lever* du président, le peuple entier de la ville assiége les antichambres; les chemins de fer apportent des flots de visiteurs étrangers. L'enthousiasme est tel qu'au bout de quelques heures, quand le corps diplomatique en habit brodé, les membres du congrès et leurs femmes, quand tout le beau monde et toutes les toilettes ont passé, on ouvre à deux battans les portes, la présidente se retire, les dames prennent la fuite, et le malheureux élu de la nation reste seul à soutenir l'assaut de la mêlée. Bien lui prend d'avoir été laboureur et bûcheron, et d'avoir des mains robustes qui ne craignent pas ce terrible exercice (1).

J'ajoute quelques figures nouvelles à ma galerie. L'une est celle de M. ***, curieuse surtout comme échantillon de cette race de grands planteurs qu'on appelle les « gentilshommes virginiens. » C'est une sorte de demi-paysan, demi-procureur, le type parfait du gentillâtre campagnard finaud, intéressé, dans la peau d'un homme d'état encore plus intrigant qu'influent. L'autre est celle

(1) En novembre dernier, un comité de notables de New-York offrit au général Grant une immense réception ou *lever* pour lui présenter le peuple de New-York. J'emprunte au *New-York Times* la scène suivante, qui donne bien l'idée de la politesse démocratique et de ses fêtes officielles : « En face d'une corbeille de fleurs se tenait le général Grant, avec tout le comité autour de lui, comme des abeilles autour d'un morceau de sucre; à côté et à sa droite se tenaient Mme Grant et d'autres dames...; en face, la multitude, criant, se démenant, s'étouffant, ennuyée, grognant, rendue de chaleur et de fatigue, — la cohue bousculée, rudoyée, tirée et poussée de droite et de gauche par les infortunés membres du comité. A chaque couple qui s'approchait, un petit homme demandait son nom : presque toujours il l'entendait de travers et annonçait au général toute sorte de noms bizarres aussi amusans pour les personnes présentées qu'inintelligibles pour le général... Tout homme et toute femme voulaient absolument serrer la main du général, de telle façon qu'avant la fin de la cérémonie elle était tout enflée et déformée. Des gens pieux et respectueux faisaient en passant de petites prières pour lui, et d'autres jugeaient l'occasion bonne de lui adresser de jolis petits discours : « Je suis bien heureux de vous voir, général. Dieu vous bénisse et vous conserve! — Général, c'est mon fils aîné, William Mason. — Willie, dis au général la petite prière que tu fais pour lui tous les soirs (Willie va obéir, mais les membres du comité l'entraînent brusquement). — Je savais bien que vous seriez vainqueur, général... Puis-je vous embrasser, général? (Le général s'excuse). — Vous vous souvenez bien de moi, général? L'an dernier, à West-Point! — Beaucoup de monde, n'est-ce pas, général? C'est bien juste, général, c'est bien juste! — Bonjour, mon vieux camarade! Causons un peu de Chattanooga. — J'avais un frère dans le 29e; est-ce que vous le connaissiez? » Ces propos et bien d'autres encore furent tenus au général, qui laissa gravement et patiemment *pomper* sa main de haut et de bas (*pump his hand up and down*) à la merci de l'impitoyable populace. »

d'un homme de guerre déchu, le général Burnside. Vous n'avez peut-être pas oublié qu'il y a deux ans (fin 1862), dans cette effroyable mêlée où généraux et armées fondaient comme la neige, parmi ces chefs malheureux qui se succédaient et se culbutaient sans relâche à la tête de l'armée du Potomac, Burnside parut un moment se maintenir au sommet de la roue. C'était après la sanglante bataille d'Antietam. Mac Clellan, qui venait de repousser à grand'peine Jackson et Lee du Maryland, restait immobile depuis sa victoire. Burnside prit le commandement, passa le Rappahannock, puis vint se briser sur Fredericksburg contre les retranchemens de Lee et de Longstreet. Il garde encore dans sa retraite, avec un dernier rayon de sa gloire éclipsée, la seule réputation qu'on ne puisse lui ravir, celle d'être un des plus beaux hommes d'Amérique. C'est un bel homme bien en chair, élégant en effet, quoique de massive encolure, avec de larges épaules, des joues pleines, de beaux yeux noirs caressans, bien cravaté, bien boutonné, mis avec recherche, et semblable de tout point à un beau colonel de *horse-guards* anglais. Ses allures sont étudiées, gracieuses, presque féminines : à dîner, où je le rencontre, il a une manière coquette de manier la cuillère et le couteau, qui fait valoir sa main potelée. Ce n'est pas là un général d'armée démocratique. Il figurerait mieux, ce me semble, sur le champ de manœuvre et de parade que dans la rude et sauvage mêlée de la guerre américaine. — Je pourrais aussi vous montrer la moustache hérissée, la mine suffisante, l'air coupant et cassant du général Banks, ancien avocat, ancien *speaker* de la chambre des représentans et homme de guerre improvisé; mais je veux d'abord vous parler du congrès et d'une curieuse discussion qui montre assez bien le caractère américain sous son double aspect de brutalité impitoyable et de généreuse équanimité.

Vous savez sans doute avec quelle cruauté systématique ont été traités les prisonniers fédéraux chez les rebelles : famine, nudité, froidure, intempéries et mauvais traitemens de tous genres, fusillades au moindre prétexte, outrages enfin pires que les souffrances, on ne leur a rien épargné. On les a laissés croupir comme des pourceaux, sans vêtemens et sans abri, dans d'immondes cloaques où on les cantonnait à coups de fusil comme un troupeau de bêtes. Je crois que nul peuple moderne n'a montré jamais pareille barbarie. Ces atrocités ont donné lieu dans le nord à un sentiment bien naturel de colère et de vengeance. On a commencé l'an dernier à réduire aussi les rations des prisonniers rebelles, à leur refuser des couvertures, ou à ne leur en fournir qu'en échange de coton livré par le gouvernement confédéré, enfin à faire peser sur eux une inexorable discipline et à marquer parfois des victimes pour ces sacrifices hu-

mains qui s'appellent les représailles. Aujourd'hui le sénat lui-même s'apprête à voter des lois de vengeance et à prescrire le mode des supplices à infliger à ces coupables des crimes d'autrui. M. Lane, de l'Indiana, présente une pétition des citoyens de Fort-Wayne demandant que les prisonniers rebelles soient confiés à la garde de prisonniers fédéraux libérés, afin qu'ils soient traités de même. « On craint, dit-il, que les représailles ne rendent la guerre plus sanglante. Peu importe le sang versé! Je voudrais rougir toutes les rivières du sang des traîtres. » — M. Wade vient ensuite exprimer son regret de la sympathie témoignée par le peuple du nord aux rebelles de Savannah. Le président a cru devoir étendre sa main protectrice sur un rebelle fugitif, M. Foote, et menacer le gouvernement confédéré de représailles, si l'on touchait un cheveu de sa tête. « Je ne voudrais pas, dit M. Wade, frapper un chien en représaille du supplice d'un traître. » Enfin, malgré la généreuse résistance de M. Sumner, le comité de la guerre a résolu que la mesure serait adoptée, et le président requis de rendre dent pour dent, œil pour œil aux rebelles. Je ne m'étonne pas d'une exaspération si légitime. Il n'y en a pas moins dans ces cruautés héroïques quelque chose d'horrible que les Américains ne sentent pas assez. Ils sont moins intempérans dans leurs actes que dans leurs discours, et dans leurs intentions que dans leurs actes. Au lendemain de ces résolutions implacables, ils se serrent la main comme des duellistes courtois, ou s'embrassent même comme de vieux amis réconciliés. A l'armée du James, les soldats des deux camps se rencontrent pacifiquement entre les lignes, causent, échangent leurs provisions, jouent aux cartes. Francis P. Blair, le père *of Lincolndom*, comme disent les journaux rebelles, s'étant montré l'autre jour dans les rues de Richmond, fut reconnu et fêté par une foule d'anciens amis, lui devenu leur ennemi acharné et insulté chaque matin par leurs journaux. C'est sans doute un mérite que d'être, comme on dit, sans rancune; mais je trouve que l'indulgence, poussée à ce point extrême, ressemble trop à l'indifférence et à l'insensibilité.

Un autre vote important du congrès, quoique déguisé sous l'enveloppe inoffensive d'un simple amendement au budget, est celui qui reconnaît la république du Mexique comme le seul gouvernement en rapport avec celui des États-Unis, et refuse au nouvel empire jusqu'à la satisfaction incomplète d'une neutralité avouée entre belligérans. Cette mesure s'est introduite sans bruit et avec l'allure modeste d'un changement de texte innocent. L'allocation de la légation des États-Unis au Mexique venait paisiblement, à son tour de rôle, parmi plusieurs autres semblables, solliciter l'approbation du sénat. Le texte portait simplement : « légation du Mexique. » Un

sénateur se leva et demanda que le mot république du Mexique fût substitué à celui de gouvernement mexicain, ce qui fut voté sans discussion, sans éclat, par une entente tacite et unanime qui est un indice significatif du sentiment public. Cette résolution, disent les journaux américains, est l'arrêt de mort de l'empereur Maximilien, *seals the doom of the so called empire of Mexico*; elle condamne toute intervention des puissances monarchiques de l'Europe sur ce continent républicain. Déjà les écrivains populaires conseillent à Jefferson Davis de se faire pardonner son crime en allant défendre au Mexique les principes menacés de la démocratie, et ces plaisanteries à demi sérieuses n'attendent que le jour favorable pour devenir la volonté nationale. La politique d'envahissement et d'annexion n'est pas le privilége des gouvernemens despotiques. Les républiques se vantent même d'avoir sur les monarchies cet avantage que, la masse entière du peuple étant souveraine, elles se trouvent de fait irresponsables et libres de rompre sans scandale une foi qui oblige trop de consciences pour en lier solidement aucune. Dans les empires absolus, il y a toujours une minorité mal soumise qui accuse la mauvaise foi du maître; dans une démocratie, le bien et le mal sont affaire de majorité, et c'est bien là qu'on peut dire avec vérité que l'idée du juste dérive du consentement général des hommes. Je conçois donc à la rigueur que certains états d'Europe voient d'un œil soupçonneux ce rétablissement énergique de la nationalité américaine à l'heure même où elle menace de devenir guerrière et conquérante. L'intérêt est malheureusement le seul mobile constant de la conduite des peuples, et il en sera de même jusqu'au jour problématique où l'humanité entière ne formera plus qu'une vaste confédération à la façon des États-Unis. Jusque-là, et tant que le monde marchera clopin-clopant parmi les révolutions civiles et nationales, chacun sera dans son rôle en jalousant son prochain, — l'Europe en se défiant de la puissance américaine, les États-Unis en annexant les territoires voisins au nom de la liberté et en repoussant l'Europe sur le vieux monde pour rester pleins possesseurs du nouveau. Je réserve toute ma colère pour ceux-là seuls qui cachent leurs desseins hostiles sous un air de neutralité et de bienveillance hypocrites, et qui frappent par derrière l'ennemi qu'ils n'osent pas attaquer en face...

22 janvier.

M. Sumner a fait un éloquent discours contre les représailles. Il s'obstine, avec une modération généreuse, à repousser la vengeance pour s'attacher à la stricte justice. Il dit qu'un crime commis n'en excuse pas un autre, et qu'il ne faut répondre à l'ennemi

qu'en restant fidèle aux principes de l'humanité et de la charité chrétienne; mais le congrès ne se rend qu'à moitié, et je commence à croire que, si j'étais Américain, je serais moi-même de l'avis du congrès. Je viens de lire le rapport de l'enquête détaillée faite aux frais de la commission sanitaire sur la condition véritable des prisonniers. Ce n'est pas un recueil d'accusations vagues, c'est un tableau de faits authentiques, attestés sous la foi du serment par mille témoins oculaires. Les hommes qui les ont recueillis sont des médecins, des magistrats, des *clergymen*, d'une intégrité et d'une véracité connues. Les dépositions des témoins ont été soigneusement comparées, contrôlées l'une par l'autre. Ce ne sont que des faits; mais quelle lumière épouvantable ils jettent sur la rébellion et sur ses défenseurs! Vous allez en juger vous-mêmes.

Quand les rebelles font un prisonnier, ils commencent par le dépouiller de son argent, de son manteau, de sa couverture, de ses vêtemens les plus indispensables; ils le laissent à peu près nu, ou bien ne lui donnent en échange que des haillons immondes. On le conduit alors à la prison. A Richmond, dans celle de Libby, il y a environ quatre mille hommes. Ces *chiens de Yankees* y sont trop heureux, puisqu'on leur fait la grâce de leur donner un abri. L'un d'eux, Joseph Grider, raconte qu'ils étaient deux cent quatorze prisonniers dans une seule chambre, sans vitres aux fenêtres, si pressés qu'ils pouvaient à peine se mouvoir, et qu'ils sautaient sur place la nuit pour se réchauffer. Durant tout l'hiver dernier, douze cents officiers de tout grade vécurent enfermés dans six salles basses et humides; chacun avait environ pour se mouvoir un espace de dix pieds de long sur deux de large. Il fallait se tenir à distance des fenêtres : ceux qui s'en approchaient par mégarde, qui seulement montraient leur bras ou leur tête, étaient fusillés sans pitié par les sentinelles qui veillaient au dehors, l'arme au bras et l'œil au guet, comme des chasseurs à l'affût. Cela devint un jeu fort amusant, fort goûté des soldats rebelles. On se défiait comme au tir aux pigeons; on faisait le pari d'abattre un *damned Yankee* dans sa journée, et les vainqueurs tiraient gloire de leur adresse. Il ne se passait pas de jour qu'on n'emportât des morts ou des blessés. Quelquefois, dans l'ardeur du jeu, les gardes quittaient leur poste au pied de la muraille pour mieux voir et tirer plus juste. On se plaignit au major Turner, commandant de la prison, qui fit cette réponse plaisante : « Il faut bien que nos garçons s'exercent. » Dick Turner, son digne acolyte, ajoutait avec des blasphèmes : « Damnés *Yankees*, on vous traite mieux que vous ne le méritez! »

Mais ce n'était là qu'une peccadille : les prisonniers n'y songeaient guère, car ils étaient affamés. La ration quotidienne au

quartier des officiers, à Libby, se composait d'un morceau de pain de maïs gros comme le poing, plein de paille et de vers, une demi-livre environ, avec deux onces de bœuf. Le pain était si dur qu'on l'appelait l'*iron clad* (le vaisseau cuirassé), et qu'on ne pouvait le manger qu'en le râpant. Au commencement, grâce à la convention d'échange signée entre les deux armées, ils recevaient quelquefois des vêtemens, des vivres, du tabac, qu'ils mâchaient pour tromper la faim, secours envoyés du nord par leurs femmes, par leurs mères ou par la commission sanitaire, — cette grande institution qui leur sert de famille à tous. Soudain, au mois de janvier 1864, on cessa les distributions; leurs gardes s'approprièrent les vivres. Un jour le lieutenant Mac Ginnis reconnut ses habits sur le dos d'un employé de la prison. Alors la famine fut affreuse. Ceux des officiers supérieurs à qui on avait laissé leurs couvertures en considération de leur rang les donnaient à leurs gardes pour une poignée de riz; ceux-ci s'en saisissaient et riaient du bon tour. Les prisonniers cherchaient des os pour les ronger (1). Une fois, en levant une des poutres du plancher, ils pénétrèrent dans un caveau, où ils trouvèrent abondance de provisions, farine, navets et pommes de terre; ils s'en gorgèrent, mais on les prit en faute. Pour les punir, on les mettait dans des cachots au niveau de la rivière, si entassés qu'il fallait se tenir debout. Quant aux morts, on les jetait dans un caveau ouvert aux animaux errans dans les rues, et où les cochons, les chiens et les rats venaient les dévorer.

Enfin, pour comble d'horreur, on assure que la prison était minée. Au moins ses gardiens ne faisaient-ils pas mystère de leur projet délibéré de l'envoyer « en enfer » avec tous ses habitans, si Richmond était prise. Quand le général Kilpatrick fit son audacieuse incursion en Virginie, le major Turner dit à ses victimes que, « si Kilpatrick venait les délivrer, ils n'y gagneraient rien, car il les ferait sauter d'avance. » Voilà pourtant les abominations qui se

(1) Tous ces détails m'ont été confirmés de vive voix par un soldat français de l'armée fédérale, fait prisonnier au mois de janvier 1865, à l'époque même où j'écrivais ces lignes et qui parvint à s'échapper miraculeusement. « Quand je fus pris, me disait-il, les confédérés me dépouillèrent de tout ce que j'avais sur moi, me laissant à peine ce qu'il fallait pour me dire vêtu. Je fus conduit dans une salle basse, encombrée, fétide, où le sol était couvert de boue et d'ordures. Je n'oublierai jamais ce que je vis en y entrant : des fantômes blêmes, décharnés, à demi nus, hérissés, aux yeux hagards, étaient accroupis ou vautrés dans l'ordure; plusieurs se disputaient, comme des chiens, de vieux os pour les ronger. Ces scènes-là n'étaient plus humaines. La ration se composait d'une demi-écuelle de soupe au riz, où il n'y avait guère que de l'eau, de deux bouchées de pain de maïs moisi et dur comme de la pierre, d'une bouchée de viande enfin grosse comme le pouce. Je n'y restai que quinze jours. Je suis sûr que, si j'y étais resté un mois, j'y serais mort de faim. »

commettent à deux pas de la demeure du président Davis, presque sous les yeux du général Lee!

A Belle-Isle, dans la prison des simples soldats, c'est bien pis encore. Belle-Isle est un îlot bas, sablonneux et stérile de la rivière James, situé tout près de Richmond. On y a bâti une enceinte de terre et creusé des fossés autour d'un petit champ de trois ou quatre arpens où sont entassés de 10 à 12,000 hommes. Ils ont chacun pour se mouvoir environ huit pieds de long sur trois de large, à peine assez de place pour un tombeau. Ici les malheureux n'ont pas même un toit sur leur tête. On ne leur a construit ni cabanes de planches, ni huttes de branchages. On leur a donné un petit nombre de vieilles toiles usées, déchirées, pourries, qui restent aux plus forts et aux plus heureux. Dans ce pays couvert des plus belles forêts du monde, on ne trouve pas un morceau de bois à leur céder pour qu'ils s'en fassent un abri. La plupart vivent nu-tête, exposés tour à tour au soleil brûlant de l'été, aux bises glacées de l'hiver, sans manteaux, ni souliers, ni couvertures, vêtus seulement de loques pourries qui voilent à peine leur nudité. Figurez-vous l'horreur d'une telle existence dans cette saison cruelle, sur cet îlot dénudé, sous le givre et la neige, la rivière aux eaux grises qui tourbillonne en charriant des glaçons mêlés de cadavres, l'eau gelant toutes les nuits de deux pouces, les rafales du vent du nord, ces malheureux frissonnans, blêmes et bleuis, s'entassant les uns sur les autres dans les fossés pour ranimer la chaleur de la vie, se couchant la nuit en rangs serrés « comme les pourceaux en hiver, » et chaque matin, aux deux bouts de la rangée, plusieurs corps raides et glacés qui ne se relevaient plus! Quelques-uns creusaient des trous dans le sable, d'autres couraient toute la nuit pour ne pas geler. Quelle désolation! Ce n'est pourtant qu'une partie de leurs misères, car eux aussi ils meurent de faim. Leur nourriture est dérisoire : douze onces de pain de maïs à peine cuit, plein de sable, de paille et de moisissure, quelquefois une espèce de soupe saumâtre pleine de chenilles et d'araignées, plus rarement un peu de viande gâtée, une bouchée à peine. Comme dit l'un d'eux à son lit de mort, « il n'y a pas de nom pour nos souffrances. » — « Je me réveillai une nuit, dit Hiram Neal, et je me trouvai rongeant ma manche. » Ils étaient heureux de ramasser le pain de rebut que parfois leur jetaient les gardes. Un chien qui s'aventura dans le camp fut déchiré et dévoré en un clin d'œil. Le froid, la faim, la vermine, engendraient mille maladies affreuses; les fièvres, la dyssenterie, le scorbut, la phthisie, faisaient chaque jour des vides remplis chaque jour par les nouveau-venus. Il y avait dans la prison un hôpital, une tente sur la terre nue : les malades gisaient sur de la paille avec

une bûche pour oreiller. « Si vous voyiez un cheval mourant, dit l'un de ces malheureux aux commissaires chargés de l'enquête, ne lui mettriez-vous pas un peu de paille sous la tête? Lui laisseriez-vous, dans son agonie, battre la tête sur un morceau de bois? »

Parfois, quand les prisons de Libby, de Belle-Isle, de Danville, étaient trop pleines, on entassait leurs habitans, malades, blessés, mourans, dans le sang et dans l'ordure, pêle-mêle sur des fourgons à bœufs, et on les expédiait par le chemin de fer en Georgie, à la prison d'Andersonville, illustrée par les exploits glorieux du général Winder et du capitaine Wirz. C'est un grand parallélogramme de vingt-cinq acres, dans un bas-fond marécageux où passe un ruisseau qui le submerge à moitié. Pendant un an, vingt-huit, trente et jusqu'à trente-cinq mille hommes ont croupi dans ce cloaque sous la menace de cinq batteries de canons chargés à mitraille; là, pas le moindre abri; peu de prisonniers étaient vêtus, beaucoup absolument nus; on leur donnait huit onces seulement du même pain moisi, deux onces de porc gâté, parfois une cuillerée de riz; n'ayant pas d'ustensiles et ne pouvant les cuire, ils mangeaient souvent leurs rations toutes crues. L'eau du ruisseau était fétide, et le marais devint vite un égout immonde. Il fallait pourtant boire cette eau; aussi mourait-on par milliers : on ramassait chaque jour plus de cent cadavres. Comme ceux qui sortaient pour les enterrer avaient au moins la permission de rapporter un peu de bois, on se disputait les cadavres comme une proie. D'ailleurs quiconque faisait un pas hors de l'enceinte, se penchât-il seulement pour cueillir une herbe ou ramasser un brin de bois mort, était instantanément fusillé. On a vu des hommes pris de désespoir sortir exprès de la ligne pour se faire tuer par les gardes; d'autres tombaient dans l'insensibilité et l'idiotie. Je ne finirais pas si je vous disais tous ces détails hideux et terribles. Les bourreaux sont en même temps des brigands infâmes qui pillent et rançonnent leurs victimes. Voilà pourtant les mœurs généreuses des preux « chevaliers » de l'esclavage!

On vous a dit que le nord lui-même était responsable des souffrances de ses soldats prisonniers, qu'en refusant si longtemps l'échange il les avait livrés volontairement aux tortures des prisons du sud. Rappelez-vous à quelle occasion a été rompue la convention d'échange, par quelle insultante prétention le sud avait refusé de traiter en prisonniers de guerre les soldats et les officiers des régimens noirs. A ses yeux, les soldats de couleur de l'armée des États-Unis n'étaient que des esclaves fugitifs : il prétendait avoir le droit, soit de les passer par les armes comme rebelles, soit de les vendre ou de les employer comme esclaves. Quant aux officiers, il voyait en eux

des criminels et les livrait à la justice des états pour être fusillés ou pendus. Le nord pouvait-il supporter cela? N'était-ce pas le devoir de son gouvernement de protester de toutes ses forces contre un ennemi déloyal qui traitait en criminels ou en esclaves des soldats et des citoyens des États-Unis? Qui oserait dire que le président Lincoln pût agir autrement sans forfaire à sa dignité et à l'honneur national?

Le sud enfin allègue sa détresse. Il prétend que son armée n'est pas mieux nourrie que ses prisonniers. Est-ce une excuse pour tant d'atrocités inutiles? — On vous a trop parlé de guerre *fratricide* et d'abominations réciproques. C'est pour la férocité du sud qu'il faut réserver votre indignation. Je l'avoue, on peut vous citer des faits tour à tour révoltans et lamentables de représailles qui ressemblent à des tortures et à des assassinats. Il est vrai que dans le Missouri on a fusillé récemment dix hommes innocens des crimes dont une prétendue justice faisait retomber sur eux la vengeance, il est vrai que dans cette lutte de guérillas, lutte de bêtes fauves plutôt que d'hommes, les soldats des deux partis ont déployé librement leurs instincts sauvages, il est vrai enfin que le congrès a failli voter des mesures de rétaliation systématique; mais ces rigueurs ne sont qu'une réponse tardive, involontaire, à de longues et intolérables provocations. Au début de la guerre, les cruautés du sud n'avaient pas altéré le sentiment d'humanité fraternelle que les hommes du nord nourrissaient encore pour les vaincus et les blessés. Sur le champ de bataille de Gettysburg, on ramassa indifféremment fédéraux et rebelles, on les soigna ensemble; on établit des hôpitaux pour les prisonniers avec la même charité, la même profusion, la même sollicitude que pour les soldats patriotes. Il y a encore auprès de Baltimore un hôpital de prisonniers où les dames sudistes de la ville vont faire de charitables pèlerinages. Aux camps même où bientôt il fallut les rassembler sous la garde de régimens armés, ils avaient des maisons, des lits, des livres, des jeux, des écoles, une nourriture en tout point semblable à celle de l'armée. Aujourd'hui encore que fait-il donc en représailles des horreurs commises par l'ennemi, ce gouvernement qu'à son tour on accuse d'affamer les prisonniers? Le congrès lui enjoint de leur donner le nécessaire et de ne les priver que du superflu. On ne prétend pas apparemment qu'il les traite avec tendresse.

Au sud, la moitié des prisonniers meurt en un an; ceux qui survivent n'y gagnent pour la plupart que d'attendre une mort plus lente. Au nord, dans les grandes prisons de Fort-Delaware, de Johnson's-Island et de Point-Lookout, les rebelles semblent réparer leurs forces pour les campagnes prochaines. J'ai vu hier, ici

même, l'hôpital Lincoln, un vaste et admirable établissement où amis et ennemis sont mêlés dans les mêmes salles et soignés indifféremment. C'est à l'armée, quand se font les échanges, que le contraste est saisissant entre ces hommes vigoureux, bien nourris, équipés de neuf aux frais des États-Unis, — et ces cadavres ambulans, rampant sur les genoux, rongés de vermine, couverts de plaies, les pieds gelés, les mains perclues, devenus aveugles, sourds, muets ou idiots, criant tous famine, qu'on renvoie des prisons du sud. Il faut lire la visite des commissaires dans l'hôpital d'Annapolis! « Rien, disent-ils, ne peut rendre l'effrayant et hideux spectacle de ces squelettes humains, avec la peau tendue sur le crâne, sur les côtes, sur tous les membres, qui pourtant se retournent et se meuvent encore faiblement, comme des êtres vivans... » J'ai moi-même sous les yeux les portraits photographiés de ces ombres humaines. — Vous ai-je dit par quelle horrible dérision, si quelques-uns de ces malheureux, se cramponnant à la vie, trahissaient leur drapeau et s'engageaient dans l'armée rebelle pour avoir du pain, leurs bourreaux les appelaient *Yankees galvanisés!* Cependant ce gouvernement, qui allègue sa misère pour excuser des barbaries dignes de Tamerlan ou de Soulouque, fête les déserteurs, leur paie des primes et leur fournit un retour gratuit en Europe ou au Canada, partout où il leur plaît d'aller. Voyez maintenant les représailles du congrès, — quelle inexorable nécessité les commande, quelle opposition elles ont rencontrée, absolue chez M. Sumner et quelques autres, plus timide, mais pourtant sérieuse chez ses collègues moins généreux! Voyez la restriction qu'on y a mise en ajoutant à la proposition de M. Lane ces mots qui en adoucissent toute l'âpreté : « pourvu qu'elles soient conformes aux usages de la guerre chez les peuples civilisés, » — et la carte blanche laissée sur le choix des moyens à ce président honnête homme dont l'humanité vous est bien connue. N'est-ce pas là une menace plutôt qu'une vengeance? —Souvenez-vous enfin qu'il y a cent mille familles qui ont eu un père, un frère, un fils tué à petit feu ou estropié pour la vie après la bataille par un ennemi sans honneur et sans pitié. Et si au lendemain de la guerre les auteurs premiers de ces crimes échappent à des châtimens trop justes, admirez la clémence du peuple des États-Unis.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

L'HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE

ET

L'ÉCLECTISME

Les sciences, comme les mœurs, sont soumises aux vicissitudes de la mode et du caprice. Telle science obtient tout à coup la faveur publique : on s'en occupe avec enthousiasme et ferveur, le public s'y met de moitié avec les savans, et sa sympathie est une sorte de collaboration; mais bientôt il se refroidit et il se lasse : de nouveaux objets l'attirent, de nouveaux talens sollicitent son attention, et il va porter ailleurs le bruyant tribut de son admiration superficielle. La science courtisée naguère se voit oubliée et dédaignée pour des rivales plus jeunes et plus brillantes; elle est renvoyée aux écoles et abandonnée aux savans. Tel a été le sort de l'histoire de la philosophie, si populaire il y a trente ans, un peu oubliée aujourd'hui, et qui a vu l'archéologie, l'histoire des langues ou la critique religieuse prendre sa place dans l'opinion. Après tout, comme les sciences valent par elles-mêmes et non par le bruit qu'elles font, cette sorte de discrédit ne serait qu'un très petit mal, ce serait peut-être même un bien (au point de vue de la vraie science), si beaucoup de bons esprits ne se joignaient à la foule en cette circonstance, et si des objections dignes d'un examen sérieux n'étaient mêlées à des entraînemens peu éclairés. Une réponse à ces objections sera donc utile en faisant connaître le vrai rôle de la science historique appliquée à la philosophie, ses droits légitimes

son incontestable autorité. L'histoire de la philosophie peut être considérée à un double point de vue, au point de vue de l'histoire et au point de vue de la philosophie : nous étudierons successivement ce double objet.

I.

L'objection la plus répandue contre l'histoire de la philosophie est celle-ci : les philosophes, dit-on, feraient beaucoup mieux de nous apprendre ce qu'il faut penser que de nous apprendre ce que les autres ont pensé. Que nous importent les opinions? Ce qu'il nous faut, c'est la vérité. Cette objection repose sur une confusion qu'il importe d'éclaircir, sur la confusion de la philosophie et de son histoire.

Prise dans son idée exacte et précise, l'histoire de la philosophie n'est pas la philosophie, et même à la rigueur ne fait point partie de la philosophie, pas plus que l'histoire de la physique ne fait partie de la physique, si ce n'est à titre d'annexe ou d'appendice. Est-ce une chose bien hardie que d'avancer que l'histoire de la philosophie est une partie de l'histoire, et non de la philosophie même? Elle est un chapitre des sciences historiques, comme l'histoire littéraire, l'histoire des beaux-arts, l'histoire des religions. L'historien des religions n'est pas tenu de nous donner une religion nouvelle, ni celui des beaux-arts de faire un chef-d'œuvre en peinture, ni celui de la guerre d'être un grand capitaine : ainsi l'historien de la philosophie n'est pas nécessairement un grand philosophe, ce n'est pas son objet. Sans doute il ne lui suffit pas de raconter, il faut encore qu'il interprète et qu'il juge, et le critique doit s'unir en lui à l'érudit; mais c'est là le propre de tout historien en tout genre. L'historien politique juge les hommes et les événemens, l'historien des lettres ou des arts juge les œuvres, l'historien de la philosophie juge les systèmes. Or celui qui juge n'est pas tenu de remplacer ce qu'il juge, il use de son droit en approuvant ou en désapprouvant; mais son but n'est pas d'ajouter à la somme des vérités nouvelles et de résoudre les problèmes inexplorés.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toutes les sciences, quelque effort que l'on fasse pour les séparer en théorie, s'unissent toujours plus ou moins dans la pratique. Le chimiste ne peut pas se passer de physique, le physiologiste ne peut pas se passer de chimie, et cependant la chimie n'est pas la physique, ni la physiologie la chimie. De même l'historien de nos jours doit être nécessairement plus ou moins économiste, le juriste doit être plus ou moins historien, et cependant l'histoire n'est pas l'économie politique, et le

droit n'est pas l'histoire. Il n'y a point de règle pour mesurer ou limiter les emprunts qu'une science peut faire à une autre : cela dépend du tact et du génie des écrivains; mais il est facile de comprendre qu'un certain excès changerait le caractère d'une science. Par exemple, s'il plaisait à un écrivain qui nous raconte l'histoire de Rome et qui analyse son gouvernement de s'arrêter tout à coup et d'introduire dans son ouvrage un traité approfondi sur les gouvernemens mixtes, il cesserait d'être historien pour devenir publiciste. Il en est de même de l'historien de la philosophie. Son principal objet est d'exposer et de faire connaître les différens systèmes philosophiques, de les interpréter avec toute l'exactitude désirable, d'en rechercher les origines, les conséquences, d'en découvrir les lois; en un mot, il se propose non pas de découvrir la vérité en soi, mais de chercher ce que les hommes, et les plus grands hommes, ont pensé de la vérité. On ne peut lui interdire de juger; mais si d'un jugement rapide et concis il passe à la discussion, et si de la discussion elle-même il tire une conclusion sur le fond des choses, il cesse d'être historien et devient philosophe.

Sans doute la philosophie est nécessaire à l'historien de la philosophie, car, pour comprendre les systèmes, il faut avoir approfondi la science elle-même, et l'érudition ne suffit pas; mais une intervention indiscrète et exagérée de la philosophie dans l'histoire elle-même a un double inconvénient : le premier, c'est de fausser les systèmes; le second, c'est de rendre l'histoire inutile. Le philosophe qui étudie les idées des autres est trop enclin à les voir à travers les siennes : il se retrouve lui-même partout, il impose aux écrivains du passé les cadres artificiels de son propre système, comme a fait Hegel dans son *Histoire de la philosophie*, ouvrage éminent, mais d'un philosophe plus que d'un historien; ou bien il les juge avec une sévérité excessive, leur demandant ce qui est de son temps et non du leur, exigeant des réponses à des questions qu'il n'ont point connues, ce qui a été quelquefois le tort de l'école française. Le second défaut de cette méthode, avons-nous dit, est de rendre l'histoire inutile. En effet, si par exemple lorsque je rencontre dans Platon la distinction de l'âme et du corps, je développe ses argumens au point d'en tirer tout ce qu'ils peuvent contenir, et si je traite à fond cette question, je n'ai plus aucune curiosité de savoir ce qu'en ont pensé Descartes et les modernes. Si je prends occasion de la polémique entre Zénon et Épicure pour traiter à fond la question du souverain bien, les débats du XVIII[e] siècle sur la même question me deviendront parfaitement indifférens. En un mot, un ou deux philosophes me suffiront pour épuiser toute la philosophie, car tout est dans tout.

Il est très important, je crois, de maintenir à l'histoire de la philosophie son caractère historique. Ce qui l'a rendue impopulaire en grande partie, c'est qu'on a cru qu'elle voulait se substituer à la philosophie elle-même, qu'elle était un moyen de contrarier et d'éteindre la liberté et le progrès de l'esprit humain. Il faut protester contre ce point de vue et nous dégager de ce soupçon. La philosophie ne doit pas être absorbée par l'histoire. Elle ne doit point se borner à des conclusions rapides et générales sur les principaux systèmes. Elle est une science de recherches nouvelles (autant qu'il est possible) et non pas un dogme fondé sur la tradition. En distinguant comme il convient la philosophie et l'histoire, on rend à chacune d'elles son indépendance et sa fécondité. L'histoire, plus libre, moins préoccupée d'arriver à une conclusion dogmatique, sera moins tentée d'altérer le caractère des doctrines, et la philosophie, moins subordonnée à l'histoire, sera plus portée à des recherches nouvelles et approfondies.

On en veut à l'histoire de la philosophie de ce que la philosophie dogmatique est depuis longtemps assez stérile. On confond peut-être ici la cause avec l'effet. L'épuisement des grandes conceptions peut avoir jeté les esprits dans l'histoire; mais ce n'est pas la passion de l'histoire qui appauvrit la puissance de l'invention. Quoi qu'il en soit, je maintiens qu'il y a place pour les deux, et pour la philosophie et pour l'histoire de la philosophie. L'esprit humain ne doit pas sans doute renoncer à faire des progrès dans la philosophie spéculative; il ne doit pas renoncer non plus à connaître l'histoire de son passé. Après tout, c'est un grand mal sans doute si dans un temps donné il n'y a pas de grand philosophe; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait point d'historien de la philosophie, de même que, s'il n'y a pas de grand peintre, ce n'est pas une raison pour ne pas faire l'histoire de la peinture. Il faut donc ne renoncer à rien de ce qui est utile, et faire de son mieux pour son propre compte sans jeter des pierres dans le jardin d'autrui.

Que me font, dites-vous, les opinions des philosophes? Ce que je veux, c'est de savoir ce que je dois moi-même penser. N'est-ce pas comme si l'on disait : Que m'importe la manière dont Rome a été gouvernée? Je veux savoir comment nous devons nous gouverner aujourd'hui; ou bien encore : Que m'importent les lois des Romains ou celles du moyen âge? Ce que je veux connaître, ce sont les lois qui nous régissent aujourd'hui. Et enfin que m'importe l'histoire? que m'importe le passé? Je ne m'intéresse qu'au présent ou à l'avenir. On le voit, le fond de toutes ces objections consiste à écarter le passé comme indigne d'être l'objet de la science, ou du moins comme un objet inutile ou spéculatif, bon pour les érudits,

non pour les hommes. Pour couper cette objection dans sa racine, il est nécessaire de creuser un peu loin.

Distinguons d'abord en toute science la théorie et la pratique. On peut étudier une science pour s'en servir, pour en tirer parti; on peut l'étudier pour elle-même. Aux yeux du plus grand nombre, la science ne vaut que par son utilité; mais il n'en est pas ainsi du vrai savant : son seul objet est de connaître pour connaître; la science a une valeur intrinsèque, indépendante de ses résultats. Connaître les lois du système du monde est par soi-même une chose noble, excellente, et c'est là le véritable but de la curiosité scientifique. Ce n'est point à dire que la science ne puisse pas être utile aussi bien que belle; mais elle est belle avant d'être utile, ou même sans être utile. Il n'y a donc point à s'occuper ici de ceux qui ne mesurent la valeur des sciences que par l'utilité : c'est là sans doute un élément dont il faut tenir compte, mais il n'est pas le premier à considérer. Lors même que l'histoire de la philosophie ne servirait à rien en général, et même ne servirait pas à la philosophie proprement dite (ce qui est manifestement faux), on ne pourrait pas en conclure néanmoins qu'elle ne fût point par elle-même l'objet légitime de la curiosité, de l'examen.

L'objet de la science étant non pas l'utilité, mais la vérité, il me semble que la vérité doit embrasser tous les faits, de quelque nature qu'ils soient, tout aussi bien les faits passés que les faits actuels, car, je le demande, de quel droit exclurait-on le passé de la recherche scientifique, et sur quoi s'appuierait-on pour établir que le présent seul peut être l'objet de la science? Ce qui nous trompe ici, c'est que les sciences les plus autorisées, les sciences physiques et chimiques (je laisse les mathématiques, qui ont pour objet l'absolu), ne s'occupent que du présent de l'univers; elles dirigent leurs recherches sur les propriétés que manifeste actuellement la matière, et on est porté à croire, sans y avoir beaucoup réfléchi, que ces propriétés ont toujours existé et sont inhérentes à la substance où nous les découvrons, quoique cela ne soit pas évident, puisqu'il pourrait se faire qu'elles ne fussent que des états acquis à une époque inconnue. Cependant rien non plus ne paraît autoriser une telle hypothèse, et on n'y songerait même pas, si d'autres faits empruntés à d'autres sciences ne donnaient à penser que la nature n'a pas toujours été dans un même état, et qu'elle a eu aussi ses vicissitudes et ses évolutions.

Jusqu'à l'époque où la géologie positive a été fondée, l'idée d'un passé de la nature, d'une évolution dans son développement, était reléguée parmi les hypothèses philosophiques. Il n'y avait aucune transition entre les sciences naturelles et les sciences historiques :

d'un côté la permanence et l'immobilité, de l'autre le changement et la diversité. La géologie devint bientôt le lien de ces deux classes de sciences. Il fut démontré que la terre n'avait pas toujours été dans l'état actuel, et soit que l'on admette avec les uns la théorie des cataclysmes, avec les autres la théorie des actions lentes, on est forcé de reconnaître que la nature a eu son histoire. Non-seulement la géologie, mais la zoologie et la botanique entrèrent dans cette voie; il fut établi que les habitans de la terre, comme la terre elle-même, avaient changé. On essaya de trouver un ordre entre ces empires successifs contemporains des diverses couches géologiques, et l'expression d'histoire naturelle, qui n'avait signifié d'abord que science de la nature, se retrouva justifiée dans son acception nouvelle. Enfin, tandis que la géologie et la zoologie entraient dans cette voie historique, l'astronomie elle-même les suivait de loin, et au moins par hypothèse elle nous faisait assister à l'éclosion des mondes et au développement du système planétaire. Ainsi le passé est entré comme objet dans les sciences de la nature, et elles sont devenues historiques sans cesser d'être des sciences.

Mais s'il a fallu beaucoup de temps et une attention très particulière pour s'apercevoir que la nature a changé, il est au contraire une classe d'êtres où le changement est si visible et où le passé joue un rôle si considérable, que l'on a dû être de très bonne heure frappé d'un fait si éclatant. Je veux parler de l'espèce humaine. Dans cette espèce, l'extrême complexité des individus et les rencontres innombrables où ils se trouvent avec les circonstances extérieures donnent lieu à des phénomènes bien plus variés que dans les autres classes, même chez les animaux les plus élevés. De très bonne heure l'homme a dû être attentif à ces phénomènes si frappans et qui l'intéressaient de si près; il a dû en garder le souvenir : de là les contes, les traditions, les fables qui sont les origines de l'histoire; de là l'histoire elle-même, qui a pour objet l'étude du passé de l'humanité.

Maintenant, en laissant même de côté le haut intérêt qui s'attache à l'homme, d'abord parce que nous sommes des hommes, et ensuite à cause de l'excellence et de la dignité de la nature humaine, en laissant de côté les questions morales et religieuses qui font de l'homme l'objet le plus élevé de la spéculation humaine, je le demande, quelle raison y aurait-il pour que les phénomènes par lesquels se manifeste l'humanité fussent moins dignes d'étude que ceux de la nature? Et si le passé de notre globe est pour le géologue un légitime objet de recherches, pourquoi le passé de notre espèce ne le serait-il pas également? Sans doute les changemens sont beaucoup plus rapides, plus éclatans, plus nombreux, et il est bien plus difficile de les rame-

ner à des lois. L'individu, étant presque à lui seul un petit monde, surtout quand il est grand, prend une place et joue un rôle qu'aucun individu n'occupe dans la nature extérieure. En un mot, l'accidentel, qu'Aristote rejetait de la science, est bien près d'en devenir au contraire ici le principal objet; mais pour quelle raison? C'est que l'accident prend ici la valeur d'un fait général. En effet, tout événement n'est pas historique, tout homme n'est pas historique. L'histoire ne choisit que les événemens et les lieux qui ont un certain caractère de généralité. Un roi n'est pas seulement un individu, c'est un homme général qui résume toute une société. Une bataille n'est pas seulement un accident, c'est la destinée de tout un peuple. C'est par là que l'histoire elle-même peut se plier à cette loi d'Aristote : « la science ne s'occupe que du général. »

Il est arrivé pour l'histoire ce qui est arrivé pour la science : elle s'est démembrée, elle s'est divisée en chapitres particuliers, qui sont devenus des sciences distinctes. Tout le monde sait quelle révolution s'est opérée en histoire pendant les deux derniers siècles. A la sèche histoire du moyen âge, à la chronique conteuse et naïve de Joinville et de Froissart ont succédé d'abord les grandes imitations de l'antiquité, à savoir les récits oratoires et politiques; puis on est arrivé à penser que les événemens intérieurs de la vie d'un peuple ont un intérêt non moins grand que les événemens plus palpables de la politique et de la guerre. Ainsi se sont développées, d'abord sous forme de chapitres, par exemple dans les écrits de Voltaire, puis comme œuvres distinctes et séparées, l'histoire des institutions, l'histoire des mœurs, des controverses religieuses, des lettres, des arts, des sciences, enfin des systèmes de philosophie. Ce qui n'était d'abord qu'un chapitre ou à peine un chapitre est devenu par son importance une science tout entière, et cette science elle-même a des chapitres qui sont presque des sciences, car l'infini est partout.

L'histoire de la philosophie, considérée ainsi comme une partie de l'histoire en général, est donc une science incontestable et d'un intérêt universel. S'il est intéressant de savoir ce qu'a fait Alexandre, qui oserait dire qu'il est insignifiant de savoir ce qu'Aristote a pensé? Sans doute les événemens extérieurs ont un éclat qui frappe tous les yeux; mais, pour ceux qui aiment la pensée, quel plus grand événement qu'une grande idée, une vue originale sur la nature des choses? Et si les causes de la grandeur et de la chute d'un peuple méritent l'étude attentive des plus grands esprits, que dira-t-on du règne d'une philosophie, de son origine, de ses progrès, de sa chute? Remarquez d'ailleurs que les peuples périssent, et que les philosophies ne périssent pas.

On dit que les choses sont plus intéressantes que les livres; mais qui ne voit que les livres sont eux-mêmes des choses, et la plus noble des choses, le vêtement visible de l'incorporel et de l'impalpable, c'est-à-dire de la pensée? On dit encore que la nature est le livre de Dieu; mais la pensée humaine n'est-elle pas aussi le livre de Dieu, et en quelque sorte son verbe mortel? On est bien aise de savoir quelles sont les fonctions de l'estomac ou du foie; mais les opérations de la pensée, étudiées dans les plus grands de ses représentans, ont une bien autre valeur. Ainsi, à aucun point de vue, les livres ne sont inférieurs aux choses; je parle des grands livres, qui ne sont pas de purs accidens, mais qui sous une forme particulière expriment quelques-unes des lois générales de la pensée.

L'histoire de la philosophie est une sorte de contre-épreuve de la psychologie : celle-ci étudie subjectivement les lois de l'esprit, que celle-là nous présente en quelque sorte objectivement. C'est l'esprit humain qui de part et d'autre est l'objet de notre étude. Les conceptions des philosophes peuvent être plus ou moins arbitraires quant à leur objet : elles ne le sont pas quant à leur origine et à leurs causes, lesquelles sont dans les lois de l'esprit. Jusqu'à quel point les systèmes sont-ils vrais ou faux? C'est à la philosophie de le décider; mais, cette question mise à part, les systèmes subsistent à titre de faits où se manifestent bien plus que dans l'histoire extérieure, et même que dans l'histoire des lettres et des arts, les lois du développement intellectuel de l'humanité.

Sans doute les systèmes philosophiques ont en grande partie leurs causes dans l'état général de la civilisation et des mœurs. Quelquefois ils naissent d'une protestation de la conscience contre les mœurs et les institutions d'un temps, et par là ils ont encore leurs raisons d'être dans le temps lui-même : par exemple, la révolution de Socrate ou celle de Rousseau; mais il ne faut pas exagérer le point de vue des origines extérieures des systèmes philosophiques. Ils ont surtout une filiation interne et toute subjective. Il y a des lois d'action et de réaction, des lois d'oscillation et de progrès, qui sont dignes du plus haut intérêt, et ainsi l'histoire de la philosophie jette une grande lumière sur les lois mêmes de l'esprit humain.

D'un autre côté, par ses relations avec les autres phénomènes de la civilisation, les lois, les cultes, les beaux-arts, l'histoire de la philosophie se rattache étroitement aux autres branches de l'histoire. Par ses doctrines morales et politiques, la philosophie est ou l'expression ou quelquefois l'anticipation et le pressentiment des grandes époques historiques; elle résume ou prépare les révolu-

tions. Par les doctrines métaphysiques, elle nous sert à comprendre l'histoire des religions. Aujourd'hui la critique religieuse a pris un intérêt supérieur et jouit d'une très grande faveur; mais l'histoire religieuse a été préparée et facilitée par l'histoire de la philosophie. Sans doute les développemens de la philologie et de la critique ont grandement contribué à éclaircir les textes et à jeter du jour sur l'origine des grands événemens religieux; mais après tout ce qu'il y a de plus important et de plus intéressant dans les religions, c'est l'histoire des dogmes : or une telle histoire est-elle possible sans une étude très approfondie de la philosophie? Sans ce secours indispensable, on prendra les religions par le dehors, on n'en comprendra ni le sens, ni les développemens. Il y a là, je le reconnais, des services réciproques : les religions agissent sur la métaphysique, surtout à l'origine; mais plus tard la métaphysique agit sur la religion. Qui pourrait nier par exemple l'action de la métaphysique allemande sur la crise que traverse aujourd'hui le protestantisme? Et dans le passé qui peut nier l'action du platonisme sur le christianisme? Ainsi les deux histoires sont intimement liées, et il n'y a pas de raison pour que l'intérêt qui se porte vers l'une se détache de l'autre.

J'ajouterai cette considération : c'est que l'histoire de la philosophie est une science sur le terrain de laquelle toutes les opinions peuvent se rencontrer. Quelque opinion qu'on professe sur la philosophie en elle-même, qu'on la croie, avec les positivistes, condamnée à périr ou à s'absorber dans les sciences exactes et positives, ou qu'avec les spéculatifs on la considère comme la première des sciences, résumant et dominant toutes les autres; que l'on soit spiritualiste, matérialiste ou panthéiste, toujours est-il que la philosophie doit être étudiée comme un des aspects, une des formes de l'esprit humain. En outre, si l'on a soin de distinguer d'une part l'exposition et l'interprétation des doctrines, de l'autre la discussion et la critique, toutes les écoles pourraient à la rigueur avoir une même histoire de la philosophie. Cela, je l'accorde, est très difficile, mais non impossible. Ce que l'on ne peut contester, c'est que par les nombreux travaux critiques qui ont été faits en ce siècle, soit en Allemagne, soit en France, l'histoire de la philosophie est de plus en plus en voie de devenir une science positive. L'établissement, l'interprétation, la coordination des textes, la détermination précise des vrais caractères de chaque école, une intelligence de plus en plus exacte des théories les plus éloignées en apparence de nos idées actuelles, le sens du passé, le discernement des vrais rapports entre les systèmes ainsi que de leurs oppositions, tels sont les gains que l'histoire de la philosophie a faits de

nos jours, et qui lui assurent une place durable parmi les sciences historiques.

Un illustre érudit du XVIIIe siècle, le chef de l'école de Leyde, Tibère Hemsterhuys, se plaignait que de son temps « l'histoire de la philosophie, cette matière si riche des recherches savantes, n'eût pas encore attiré les études de la critique, qu'elle fût livrée à des compilateurs sans génie et sans lettres, qui ne connaissaient les philosophes anciens que par de vicieuses traductions, et qui tiraient d'une lecture superficielle un résumé aride et sans intelligence (1). » Il y a un siècle à peine que ces paroles ont été prononcées. Combien tout est changé aujourd'hui! L'Allemagne sans doute a le premier rang dans cette révolution. Les Tennemann, les Schleiermacher, les Brandis, les Ritter, les Zeller, les Trendelenbourg, ont mis l'histoire de la philosophie, surtout de la philosophie ancienne, au niveau des parties les plus avancées des sciences historiques et philologiques; mais la France a eu aussi sa gloire dans ce grand mouvement : elle a fait des efforts pour rivaliser avec l'Allemagne, ou pour lui disputer le premier rang. Si elle ne l'égale pas pour ces grandes et vastes compositions qui embrassent l'histoire tout entière, en revanche nous avons sur presque toutes les grandes écoles philosophiques des travaux étendus et approfondis où la force de la pensée s'unit souvent à la solidité de l'érudition et à la sagacité de la critique.

M. Cousin a été, à n'en pas douter, l'initiateur et le guide de ce mouvement de recherches, et c'est la partie la moins contestable de sa gloire philosophique. Par sa traduction et surtout par ses argumens de Platon, M. Cousin, émule de Schleiermacher, voulut faire pour notre pays ce que celui-ci avait fait pour le sien, nous retremper à la grande source de la philosophie antique et nous rendre l'intelligence du passé en nous mettant en commerce intime avec le plus illustre de ses représentans. Par ses travaux sur Proclus et sur Olympiodore, il a révélé l'école presque inconnue du néoplatonisme d'Alexandrie; par ses travaux sur Abeilard, il nous a ouvert le moyen âge; par ses travaux d'éditeur, qu'il poursuit encore, il nous a particulièrement appris à recourir aux textes et aux sources, et il a discrédité à jamais les travaux de seconde main. Dans son *Histoire générale de la Philosophie*, il a donné les grandes lignes, les grands cadres, les grandes directions. Je néglige tout ce qu'il a écrit sur la philosophie moderne, ses livres sur Locke, sur Kant, sur l'école écossaise, qui sont des travaux de controverse philosophique plutôt que de critique historique,

(1) *Éloge de Tib. Hemsterhuys*, par Ruhnken.

mais qui n'en ont pas moins contribué à répandre parmi nous la connaissance des écoles modernes. Pour achever de rappeler tout ce que M. Cousin a fait pour l'histoire de la philosophie, disons que depuis trente ans, à l'Académie des sciences morales, il suscite les recherches de la science et les fait porter successivement sur tous les points encore inexplorés par les concours d'où sont sortis tant d'ouvrages éminens. Le dernier témoignage de cette infatigable sollicitude a été la fondation récente d'un prix qui porte son nom, et qui sera consacré exclusivement à l'histoire de la philosophie ancienne.

Si l'on se demande maintenant quels sont les travaux qui se sont produits sous cette vigoureuse impulsion, nous serions embarrassé par le nombre même. Qu'il nous suffise de rappeler l'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, de M. Ravaisson, l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, de M. Vacherot, les *Études de philosophie grecque*, de M. Ch. Lévêque, l'*Histoire des idées morales dans l'antiquité*, de M. J. Denis, l'*Abeilard* et le *Saint Anselme*, de M. de Rémusat, la *Philosophie scolastique*, de M. Hauréau, le *Roger Bacon*, de M. Charles, l'*Histoire de la Philosophie cartésienne*, de M. F. Bouillier, l'*Introduction* aux œuvres de Spinoza, d'Émile Saisset, le *Leibniz*, de M. Nourrisson, l'*Histoire de la Philosophie allemande*, de M. Willm, et tant d'autres œuvres importantes que je ne puis citer, sans parler des traductions, des commentaires, des monographies surtout, dont la gloire revient à la Faculté des lettres de Paris, à laquelle on a reproché quelquefois de rester attardée dans les voies d'une érudition surannée, tandis qu'il n'est pas une des branches nouvelles de la critique qu'elle n'ait encouragée et récompensée dans les travaux du doctorat. Sans doute tout n'est pas fait encore : le monde oriental, malgré les beaux travaux de MM. Burnouf, Barthélemy Saint-Hilaire, Munck, Renan, etc., est un champ à peine défriché où la philosophie est obligée d'attendre les travaux préliminaires de la philologie. Il en est à peu près de même du moyen âge : nous commençons à l'épeler; mais ce que nous savons n'est rien à côté de ce qu'il nous reste à savoir. En outre la philosophie de la renaissance attend encore son historien. D'intéressantes monographies, par exemple le *Jordano Bruno* de M. Bartholmess, le *Ramus* de M. Waddington, n'ont fait qu'exciter notre curiosité sans la satisfaire. Indépendamment de ces parties encore incomplètes, ce qui manque surtout à la France, c'est une histoire générale de la philosophie comme il y en a plusieurs en Allemagne. C'est là, nous le reconnaissons, le travail de toute une vie; mais maintenant que les sources sont connues, que les grandes écoles ont été approfondies, une multitude de points particuliers

éclaircis, le moment serait venu peut-être d'entreprendre une vaste synthèse qui embrasserait l'histoire générale des systèmes non-seulement en eux-mêmes, mais dans leurs rapports avec l'histoire religieuse, politique et scientifique en général. Cette œuvre n'est pas impossible, puisqu'elle a été réalisée chez nos voisins. Espérons qu'elle tentera quelque penseur qui ne croira pas s'abaisser et descendre en se faisant l'historien de l'esprit humain!

II.

Après avoir considéré l'histoire de la philosophie dans ses rapports avec l'histoire, il faut maintenant l'observer dans ses rapports avec la philosophie : c'est le second point de cette étude.

Quand on compare la philosophie aux autres sciences, on est frappé tout d'abord d'une différence éclatante. Dans toutes les sciences en général, le progrès a lieu d'une manière continue et en quelque sorte insensible, par additions ou réformes successives. Dans la philosophie au contraire, les grands changemens sont presque toujours des révolutions. Lorsqu'un penseur nouveau se présente, il cherche d'abord à détruire entièrement l'œuvre de ses prédécesseurs, et la raison en est assez facile à comprendre. Dans une science qui a pour objet l'absolu, il n'y a pas de milieu, à ce qu'il semble, entre la vérité et l'erreur : dans cette science, on ne prétend pas seulement découvrir des vérités, mais on croit atteindre et posséder la vérité. Les sciences qui étudient les choses diverses et particulières peuvent accepter tout ce qui est acquis sans renoncer à y ajouter; mais la science qui prétend atteindre au fond des choses ne peut pas admettre qu'il y ait deux manières de concevoir le fond des choses. De là une intolérance naturelle qui fait que chaque nouvelle école, se croyant en possession de la vérité absolue, chasse et extermine autant qu'il est en elle les écoles antérieures, excommunie même les écoles rivales : chacune recommence éternellement la philosophie, comme si rien n'existait avant elle, comme si rien ne devait la suivre. Dans une telle science, il n'y a point de tradition ni d'héritage, il y a des établissemens successifs de conquérans chassés et remplacés les uns par les autres, comme dans les anciens empires de l'Asie, sans qu'aucun d'eux réussisse à fonder un empire définitif. Ainsi Descartes semble vouloir oublier qu'aucun philosophe l'ait précédé; il ne tient aucun compte de Platon ni d'Aristote, ni du moyen âge. Locke, Condillac et toute la philosophie sensualiste du XVIIIe siècle ne se montrent pas moins exclusifs à l'égard du cartésianisme que celui-ci ne l'avait été à l'égard de la

philosophie ancienne. La timide et modeste école écossaise elle-même manifeste un égal dédain à l'endroit du passé, et croit qu'avant elle on a complétement ignoré l'existence de l'esprit humain.

Cette méthode barbare, qui a jusqu'ici régné dans l'établissement des systèmes philosophiques, outre qu'elle est très injuste, a un très grand inconvénient : c'est que chaque nouveau philosophe, en détrônant son prédécesseur, étouffe en même temps les vérités partielles que celui-ci peut avoir découvertes. Il y a en effet dans tout système des vues qui ne sont pas liées avec l'ensemble du système, et qui par elles-mêmes sont vraies, solides, intéressantes, dignes d'être conservées par la science; même parmi les vues systématiques, on peut trouver des faits, des données qui resteraient encore vrais, le système disparaissant. Ces vérités partielles sont le gain le plus solide et le meilleur héritage des écoles et des systèmes. Le doute méthodique de Descartes est une bonne chose pour tout le monde; l'analyse des erreurs des sens et de l'imagination est aussi vraie pour Helvétius qu'elle l'est pour Malebranche. Les sentimens moraux ont été analysés par les Écossais d'une manière que toute école peut admettre. Ainsi de la méthode inductive dans Bacon, de la théorie du langage dans Locke et Condillac, de la théorie de l'habitude dans Maine de Biran; mais, je le répète, par suite de cet esprit d'intolérance que la philosophie (surtout dans les temps modernes) a toujours pratiqué à l'égard d'elle-même, bien des choses excellentes sont toujours menacées par les révolutions des systèmes, de même que les bonnes lois, indépendantes des systèmes politiques, sont cependant entraînées souvent par les révolutions des états.

Eh bien! l'histoire de la philosophie est le remède à ce grand mal, c'est à elle de réparer nos pertes, de recueillir dans le passé tout ce qui est perdu et bon néanmoins à reprendre, à conserver. Elle établit une tradition en philosophie : à travers tant de systèmes changeans, elle retrouve et essaie de dégager ce que Leibniz appelait la philosophie perpétuelle, *perennis philosophia.* Elle démontre que dans toutes les écoles, même les moins bonnes, il y a quelque chose à emprunter, car il est difficile d'admettre que des écoles sérieuses puissent avoir eu des sectateurs et duré un certain temps, si elles n'eussent été autre chose qu'un tissu d'erreurs.

Au reste, ce travail de restauration, qui consiste à retrouver et à préserver la tradition philosophique, à sauver cet héritage successivement accru par les âges, mais trop souvent renversé et détruit par les révolutions et les réactions, les révoltes et les coups d'état, les anarchies et les dictatures (car les écoles passent par les mêmes crises que les états), ce travail conservateur et réparateur ne doit

pas être confondu avec ce que l'on a de nos jours appelé l'éclectisme. Je ne parle en ce moment que de ce travail conciliateur qui recueille dans les systèmes les vérités indépendantes du système lui-même, et qui sont bonnes pour toutes les écoles : ces vérités courent plus risque de se perdre en philosophie que dans les autres sciences. L'histoire de la philosophie les retrouve et les transmet à la philosophie elle-même, qui les classe et les emploie.

L'éclectisme est tout autre chose, mais il est encore un effet bienfaisant de l'histoire de la philosophie. Il consiste, ou plutôt il consisterait, s'il était appliqué et applicable, à recueillir tous les points de vue systématiques qui ont été proposés, à leur faire leur part et à les concilier dans un point de vue synthétique plus élevé et plus général. Le moment est venu peut-être d'apprécier librement cette conception, qui déjà appartient à l'histoire, et que l'on a trop abaissée, après en avoir trop espéré. En définitive, l'éclectisme est une idée grande et sage, très appropriée à l'esprit de notre temps et à la nature des choses; mais cette idée elle-même a ses limites, et il importe, tout en en appréciant la valeur, d'en mesurer la portée. L'éclectisme repose sur un principe très vrai et très équitable, c'est qu'il n'y a pas d'erreur absolue, que toute erreur n'est que l'exagération d'un point de vue partiel qui a sa vérité, mais qui n'est pas toute la vérité. Sans doute cette théorie est elle-même un peu excessive, car il y a des erreurs où la part de la vérité est si minime, et la part du faux si considérable, que le plus équitable des éclectismes serait embarrassé d'y prendre quelque chose. Néanmoins, en se bornant aux grandes idées, on peut affirmer que toutes celles qui se sont reproduites à toutes les époques ont leur part de vérité, et qu'il est sage et opportun de les recueillir, et, autant que possible, de les réconcilier.

Tout esprit quelque peu réfléchi aura été frappé de ce fait, qu'un certain nombre d'hypothèses ou conceptions systématiques se sont produites de très bonne heure relativement à l'origine et à la fin des choses, à la nature et à la destinée de l'homme, que ces conceptions, toujours à peu près les mêmes, quoique chacune avec de notables développemens, se sont reproduites aux époques les plus diverses, et qu'elles paraissent toutes à peu près aussi durables et aussi nécessaires les unes que les autres. C'est là le fait le plus général et le plus éclatant qui résulte de l'histoire de la philosophie, et plusieurs fois on a essayé de classer, de caractériser ces types primitifs et élémentaires auxquels se ramènent toutes les formes systématiques de la pensée humaine. Il y a là certainement un sujet d'étude qui mérite de provoquer la réflexion.

Selon les uns, les systèmes sont des opinions arbitraires et de

fantaisie, nées dans l'imagination des philosophes, comme les épopées et les drames dans l'imagination des poètes : ils n'ont aucune valeur objective. L'histoire des systèmes n'est qu'une partie de la littérature. C'est là évidemment une théorie très superficielle et qui efface tous les caractères principaux des faits qu'il s'agit d'expliquer. Il y a une très grande différence entre les systèmes des métaphysiciens et les œuvres des poètes. Je ne parle pas seulement de la différence de forme, qui est déjà quelque chose de considérable. Il y en a une bien plus importante, et qui est dans la conscience même des uns et des autres. Le poète veut créer, le métaphysicien veut expliquer. Le poète n'a pas besoin que son œuvre ait un objet en dehors de lui : c'est un monde qu'il ajoute au monde, c'est une création dans la création. Le métaphysicien au contraire prétend représenter la nature des choses. Si son œuvre n'a pas d'objet, elle périt par cela même. Or d'où vient cette croyance du métaphysicien, et comment une si grande illusion serait-elle possible, s'il n'y avait en dehors de nous aucune donnée qui justifiât cette supposition fondamentale de toute construction systématique? D'ailleurs soutenir que toutes ces explications prétendues ne sont que des créations arbitraires, est-ce autre chose que le point de vue sceptique, c'est-à-dire précisément un des systèmes qu'il s'agit d'expliquer? Admettre cette explication, ne serait-ce pas absorber tous les autres systèmes au profit d'un seul?

On peut donner de l'existence des systèmes en philosophie une explication plus scientifique et plus profonde en disant qu'ils ne sont que des hypothèses provisoires destinées à lier les phénomènes connus, à en rendre compte dans la mesure de notre expérience et de notre science, à susciter même la recherche de faits nouveaux et inconnus qui viennent soit vérifier, soit renverser l'hypothèse reçue. A mesure que les sciences font plus de progrès, il faut avoir recours à des hypothèses de plus en plus vastes qui sont renversées par d'autres, et ainsi de suite à l'infini. Selon cette vue, les systèmes ne sont que des machines destinées à rassembler les richesses acquises et à en susciter de nouvelles. Ils n'ont point de valeur en eux-mêmes, et représentent seulement les divers degrés de notre science de la nature. Cependant ce ne sont pas de pures conceptions arbitraires, comme dans le cas précédent : ce sont des points de vue relativement vrais, mais dont la vérité s'évanouit dans une synthèse plus large, qui n'a elle-même qu'une part de vérité relative. Cette seconde explication des systèmes, beaucoup plus satisfaisante que la première, n'en vient pas moins échouer devant deux faits. D'abord les hypothèses les plus vastes sont précisément celles qui se sont présentées les premières. En second lieu, le progrès phi-

losophique ne va pas jusqu'à détruire toutes les hypothèses précédentes au profit de l'hypothèse nouvelle; mais l'on voit presque toujours tous les grands systèmes se reproduire ensemble ou du moins se succéder dans une série d'oscillations à peu près les mêmes. Ce n'est pas seulement l'évolution d'une idée qui se développe, c'est le conflit de plusieurs idées coexistantes qui se balancent et se tiennent perpétuellement en échec.

Un autre genre d'explication très répandu (et c'est de tous le plus contraire à l'éclectisme) consiste à supposer que parmi les systèmes il y en a un qui est vrai, et que tous les autres sont faux. Par exemple, s'il y a quatre systèmes fondamentaux, comme on l'a dit, — le mysticisme, le scepticisme, le sensualisme, l'idéalisme, — on exclura les trois premiers comme faux, le quatrième seul étant le vrai; mais l'idéalisme lui-même étant une expression vague qui réunit les systèmes les plus contraires, à savoir l'idéalisme de Plotin et celui de Hegel, celui de Platon et celui de Descartes, on fera encore un choix entre toutes ces formes de l'idéalisme, et on finira par se limiter au pur spiritualisme, entendu dans le sens le plus précis, mais aussi le plus étroit. Or il résulte de cette manière d'entendre les choses un très grand inconvénient, c'est qu'un très petit nombre de philosophes seulement est resté dans le vrai et que le plus grand nombre s'est trompé : conclusion beaucoup trop favorable au scepticisme, car si tant de philosophes se sont trompés, de quel droit supposerais-je qu'un si petit nombre a été hors d'erreur, et que j'ai précisément la chance de me trouver parmi ceux-là? Et si ces philosophes privilégiés me paraissent échapper à mes critiques, ne serait-ce point parce que je ne veux pas leur en faire et que je les dispense du sévère examen que j'inflige aux autres? Par exemple, je dirai l'admirable principe du *cogito, ergo sum*, les sublimes preuves de l'existence de Dieu données par Descartes, etc.; mais si j'appliquais à ces principes le même genre de critique impitoyable que je dirige contre la sensation transformée ou l'impersonnalité de Dieu, qui me prouve que même ces grands principes resteraient debout?

Il y a d'ailleurs dans ce système quelque chose qui n'est pas expliqué : il reste toujours à savoir pourquoi certains hommes sont dans l'erreur. On a dit souvent que la cause des erreurs philosophiques est dans nos passions, et que si les vérités géométriques étaient aussi contraires à nos passions que le sont les vérités morales et religieuses, il y aurait autant d'hommes qui nieraient la géométrie qu'il y en a pour nier Dieu et la vie future. On oublie que, si ces grandes vérités sont contraires à quelques-unes de nos passions, elles en favorisent quelques autres : elles sont conformes

à nos désirs et à nos espérances, de telle sorte que l'argument peut être rétorqué par les athées et l'a été plus d'une fois. La distinction des bonnes et des mauvaises passions n'est pas ici applicable, car les bonnes passions ne sont pas plus aptes que les mauvaises à juger du vrai et du faux.

Cette explication est démentie en outre par la plus forte de toutes les raisons, par l'expérience, car on ne voit pas qu'il y ait une liaison nécessaire entre les doctrines et les mœurs, et l'on a vu trop souvent en philosophie de graves erreurs soutenues par des hommes d'une conduite irréprochable. Épicure, Spinoza, Condillac, Helvétius, Kant, étaient les plus honnêtes gens du monde. Cependant l'un était athée, l'autre panthéiste, l'autre sensualiste et le dernier sceptique. Aujourd'hui encore nous voyons l'exemple des plus austères vertus donné par quelques-uns des hommes dont les doctrines sont le plus justement contredites. A la vérité, parmi les passions, il en est une surtout que l'on a rendue responsable de toutes les erreurs et qui n'est pas inconciliable avec la noblesse du caractère : c'est l'orgueil. L'orgueil, dit-on, est la cause de toutes les mauvaises doctrines : c'est pour se distinguer des autres hommes que l'on se fait incrédule et libre penseur; on est bien aise d'avoir montré ainsi qu'on a secoué le joug. Il y a bien là, si l'on veut, quelque chose de vrai, et cela peut s'appliquer à quelque jeune téméraire sorti des bancs de l'école; mais j'avoue que j'ai bien de la peine à expliquer par des motifs aussi vulgaires les profondes pensées d'un Spinoza ou d'un Kant. A dire vrai, je ne vois pas qu'il y ait sous ce rapport grande différence entre les bonnes et les mauvaises philosophies. Je ne vois pas moins d'orgueil dans Descartes que dans Condillac, dans Malebranche que dans Spinoza. Les meilleurs philosophes sont très piqués quand on touche à leurs idées, et le prédicateur qui vient de faire un sermon éloquent contre l'orgueil des philosophes serait de très mauvaise humeur, si on lui disait que son sermon est mauvais. Il n'y a donc pas là un criterium suffisant pour distinguer le vrai du faux.

On dira encore que tels auteurs que nous désapprouvons sont des esprits faux; mais il y a encore là bien des difficultés. Nous sommes tentés trop souvent d'appeler esprit faux quiconque ne pense pas comme nous : or c'est là un cercle vicieux. Sans doute, si un tel a tort, c'est un esprit faux; mais la question est de savoir s'il a tort, et vous ne pouvez pas en préjuger la solution par une qualification qui la suppose. Je ne méconnais pas d'ailleurs la distinction établie entre les esprits justes et les esprits faux (quoique cette distinction soit assez difficile à expliquer psychologiquement); mais elle me paraît indépendante de la qualité des systèmes. Les meilleures

doctrines peuvent être défendues par des esprits mal faits, et de bons esprits en peuvent soutenir d'erronées : c'est au moins ce qui semble résulter de l'expérience.

C'est en raison de toutes ces difficultés et impossibilités que l'éclectisme a été conduit à donner une théorie nouvelle de l'existence des systèmes, ou du moins une théorie renouvelée de Leibniz, et à laquelle on n'avait pas accordé assez d'attention; tous les systèmes sont vrais par certains côtés, tous représentent un aspect de la vérité. De même que l'on peut faire beaucoup de portraits différens d'une même personne et tous ressemblans (aucun d'eux n'étant un portrait absolu, ce qui est contradictoire), de même les divers systèmes sont les expressions diverses, les interprétations opposées d'un même objet. Ce que Leibniz disait de ses monades, que chacune d'elles est un miroir de l'univers, est vrai des systèmes. Chacun d'eux est comme un microcosme où tout vient se réfléchir sous un angle particulier qui altère et restreint les proportions de l'ensemble.

Quoi de plus vraisemblable que cette manière de voir? Supposer, encore une fois, que parmi tous ces systèmes un seul est vrai et que tous les autres sont faux, c'est, nous venons de le voir, une hypothèse remplie de difficultés. Supposer, d'un autre côté, que tous sont faux et ne sont que des conceptions absolument chimériques est également un fait bien difficile à comprendre, car prétendre que l'homme cherche le secret des choses, mais qu'il ne peut le trouver en aucune façon, c'est presque, si je ne me trompe, une contradiction. S'il cherche le secret des choses, c'est qu'il croit qu'il y en a un; c'est donc qu'il ne se contente pas du pur phénomène, et qu'il saute par-delà. L'animal ne cherche pas le secret des choses. La question même implique déjà une solution anticipée, qui est la loi primitive et fondamentale de la raison.

On dira peut-être que les systèmes ne correspondent pas aux choses telles qu'elles sont en soi, mais qu'ils ne sont que les divers points de vue que la raison humaine découvre ou plutôt met elle-même dans les choses. Les systèmes ne représenteraient donc plus l'univers : ils représenteraient l'esprit lui-même, ils ne seraient plus que le miroir de la raison. Lors même qu'il en serait ainsi, l'éclectisme serait encore justifié; il le serait même davantage, car aucun système dans cette hypothèse n'aurait plus le droit de se substituer aux autres, et la philosophie, n'étant plus l'expression de la vérité objective, serait engagée plus que jamais à épuiser tous les systèmes, c'est-à-dire toutes les idées fondamentales de l'esprit humain, pour reproduire dans un tableau complet l'image fidèle de la raison tout entière. Dans une théorie où l'on prétendrait qu'il n'y a pas de

choses en soi, les systèmes eux-mêmes deviennent les choses en soi, la raison étant alors ce qu'il y a de plus réel, et même la seule chose réelle. Dans ce système, l'histoire de la philosophie prend une importance beaucoup plus grande encore que dans toute autre, et l'éclectisme n'y est pas seulement une convenance, il y est une nécessité.

Une des objections les plus répandues autrefois contre l'éclectisme, c'est qu'il conduit à l'indifférence et au sceptiscisme. Lorsque l'on croit qu'il y a de la vérité partout, on est bien près de croire qu'il n'y en a nulle part. Si tout le monde a raison, tout le monde a tort, puisque tous se contredisent : ou plutôt on n'a ni tort ni raison, et le vrai et le faux vont se perdre dans l'abîme de l'absolue indifférence. Cette objection, tant répétée il y a trente ans, a été bien démentie par l'expérience, car ce que l'on reproche précisément aujourd'hui, avec la même violence, à l'ancienne école éclectique, devenue l'école spiritualiste, c'est au contraire un certain excès de dogmatisme et une sorte d'intolérance. Au reste, que l'indifférence, la neutralité et le scepticisme puissent être souvent la fâcheuse conséquence d'une trop large manière de concevoir les choses, c'est ce qu'il serait difficile de nier. C'est là un des dangers les plus manifestes des époques très éclairées, qui connaissent trop le fort et le faible de toutes les thèses, le pour et le contre de toutes les questions. Elles savent trop pour conserver des passions et des croyances, et l'énergie des convictions se concilie difficilement avec l'étendue des lumières.

Tout cela peut être vrai; mais il ne faut pas confondre l'un des abus possibles d'une méthode avec cette méthode elle-même. La méthode est incontestable. Après tout, le premier devoir est d'être juste. Même dans le désir si louable de me conserver des croyances fortes, je ne dois pas imputer une erreur à mes semblables, si ce n'est point une erreur, ni même me fermer les yeux sur la part de vérité que cette erreur peut contenir. Je dois à mon esprit la vérité, et j'ai le droit et le devoir de la recueillir partout. Si Lucrèce exprime avec force l'influence du physique sur le moral, je ne dois point me fermer les yeux pour ne pas voir la vérité qu'il me présente, parce qu'un matérialiste et un athée peuvent en abuser. Je ne dois pas le peindre comme un sophiste coupable, lorsque son seul tort est d'être frappé d'un point de vue vrai, mais de négliger les autres, tort dans lequel je tombe tous les jours moi-même. C'est se mentir à soi-même et mentir aux autres que de croire que tout est faux dans un système faux. Que ce soit maintenant une grande difficulté de réunir toutes ces parcelles de vérité, d'en faire un faisceau, de les lier, et de se donner ainsi un *credo* absolu avec tous ses

avantages et tous ses inconvéniens, je le reconnais; mais en revanche n'est-ce donc rien que cet amour de la vérité qui ne nous permet pas de la méconnaître partout où elle se manifeste à quelque degré? N'est-ce pas quelque chose que cet amour de la liberté qui permet à chacun d'exposer son propre point de vue, parce que dans tout point de vue il y a quelque chose de bon? N'est-ce rien enfin que cet amour de l'humanité, cette fraternité en esprit qui nous inspire cette croyance que nul homme ne se trompe d'une manière absolue? Au lieu de deux classes d'hommes, les réprouvés et les élus, les uns dignes du salut éternel, les autres condamnés au feu dans ce monde et à l'enfer dans l'autre, nous ne voyons dans tous les philosophes de bonne foi, quels que soient leurs principes, que des frères en esprit. Tel est le véritable éclectisme, qui n'est autre chose que le plus large libéralisme.

Il n'y a donc qu'une seule manière d'expliquer la diversité des systèmes sans tomber dans la déclamation et dans l'intolérance : c'est de supposer que chacun de ces systèmes représente un des aspects, une des formes de la vérité. Cet aspect des choses, saisi par un esprit supérieur, est devenu pour lui l'univers tout entier. Il a tout ramené à un principe unique, il en a fait tout découler par une déduction arbitraire. On sait à quel prix les esprits systématiques obtiennent ces belles unités, dont la logique est irréprochable : c'est tantôt par des mutilations de la réalité, tantôt par des hypothèses nouvelles venant étayer et compliquer l'hypothèse fondamentale. Souvent aussi la réalité est plus forte que le système et s'y fait sa place. De là des incohérences, des contradictions que l'on dissimule comme on peut, et par de nouvelles machines.

Que doit donc faire l'historien de la philosophie? Il doit recueillir tous ces points de vue, vrais par un certain côté, et les transmettre à la philosophie, qui se charge de les concilier. On doit reconnaître que, malgré les critiques dont l'éclectisme a été l'objet, cette partie de sa méthode a définitivement triomphé. Rien de plus ordinaire aujourd'hui, rien de plus généralement admis (excepté dans les plus bas degrés de la controverse) que ce procédé qui consiste tout d'abord à faire la part du vrai chez ses adversaires, et en général chez tous les penseurs. La part faite au passé est également plus grande qu'elle ne l'était autrefois. Il n'est personne de nos jours qui se résignerait à juger Platon et Aristote comme on les jugeait au XVIIIe siècle. On trouve même de l'or, suivant l'expression de Leibniz, dans le fumier de la scolastique.

Ainsi la méthode éclectique est entrée aujourd'hui dans la philosophie et n'en sortira plus. C'est là un des gains les plus solides et les moins contestables dus à l'étude de l'histoire de la philoso-

sophie; mais si la méthode éclectique est hors de toute contestation sérieuse, en est-il de même de l'éclectisme considéré comme système de philosophie? C'est la dernière question que nous voudrions examiner.

Rien de plus simple, pour peu qu'on ait l'esprit droit, le caractère bien fait et une solide éducation philosophique, que de reconnaître la vérité partout où elle se présente, que de rendre justice successivement à Descartes et à Locke, à Spinoza et à Kant. Cependant, lorsque l'on a ainsi dégagé de chaque philosophie la part de vérité que l'on a cru y découvrir, on a devant soi un travail bien autrement difficile : c'est de concilier, de joindre ensemble toutes ces parcelles de vérité, d'en faire un tout systématique et régulier. C'est là surtout que la faiblesse de la raison humaine se fait sentir : on voudrait pouvoir en quelque sorte faire tenir tous les principes dans un même sac; mais quand on presse d'un côté, ils ressortent de l'autre, comme lorsqu'on veut faire entrer trop de choses dans une boîte trop étroite. Si tel point de vue est vrai, comment tel autre peut-il l'être également? Par quel moyen les mettre d'accord? Quand on lit Kant, on en retire cette impression, que la raison est trop ambitieuse dans ses théories métaphysiques; mais si cela est vrai, comment la métaphysique elle-même est-elle possible? Jusqu'où l'est-elle, et dans quelle mesure? Quelle est la vraie limite de ce que nous pouvons et de ce que nous ne pouvons pas savoir? Admet-on que la raison atteint l'absolu, si peu que ce soit, c'est Kant qui a tort. Admet-on au contraire qu'elle ne l'atteint pas, c'est Kant qui a raison, et tous les autres ont tort. Que devient l'éclectisme? Je prends un autre exemple. Incontestablement il y a du vrai dans le panthéisme. Personne ne peut nier que Dieu ne soit en toutes choses d'une certaine manière. Des choses qui seraient absolument hors de Dieu seraient sans Dieu. Ainsi Dieu est partout, Dieu est en tout, *est Deus in nobis*. Voilà le vrai du panthéisme. D'un autre côté pourtant, il y a des créatures, il y a des individus, il y a des forces indépendantes. Si l'on n'admet pas cela, Dieu est tout; si Dieu est tout, tout est Dieu; si tout est Dieu, il n'y a pas de Dieu. Maintenant comment ces deux vérités peuvent-elles se concilier? comment, si Dieu est en tout et partout, peut-il y avoir quelque chose qui ne soit pas lui? Et, s'il y a quelque chose qui n'est pas lui, comment est-il en tout et partout? comment concilier enfin l'infinité du Créateur avec l'indépendance des créatures? On essaie de remplir l'abîme par la création continuée, les causes occasionnelles, la promotion physique; on invente les émanations alexandrines, le *process* hégélien, etc. Toutes ces hypothèses renferment cependant la même difficulté

fondamentale; on ne fait que tourner sur soi-même et revenir au point d'où l'on est parti. En poursuivant une recherche semblable sur tous les problèmes de la philosophie, on voit combien la conciliation des systèmes est une œuvre difficile; en réalité, cette conciliation ne consiste presque toujours qu'à juxtaposer des principes, à peu près comme en politique on fait des ministères de transaction en réunissant les hommes les plus voisins des partis contraires. Autre chose cependant est la théorie, autre chose est la pratique. La pratique vit de transactions; mais il ne peut y avoir de transaction dans le domaine de la vérité. En politique, on fait comme on peut; en philosophie, on ne devrait concilier qu'en expliquant, c'est-à-dire en liant les vérités l'une à l'autre par des degrés intermédiaires.

Quelques esprits ont clairement aperçu ces difficultés, et ils ont dit que l'éclectisme est un degré nécessaire de la philosophie, mais que ce n'est pas encore la vraie philosophie elle-même. La vraie philosophie consisterait, non pas à ajouter bout à bout les principes des divers systèmes, mais à les lier ensemble à l'aide d'un principe nouveau; à l'éclectisme, en un mot, on propose de substituer la synthèse. De cette manière, on pourrait concilier le respect du passé avec les besoins de l'avenir, tenir compte de ce qui a précédé sans s'y asservir, ne pas sacrifier la philosophie à son histoire, et tout en absorbant les systèmes passés créer cependant des systèmes nouveaux.

Rien de plus juste, je dirai même rien de plus évident qu'une telle opinion, et ceux qui la proposent se tromperaient fort, s'ils croyaient qu'on veut la leur contester. Sans aucun doute, il serait très avantageux de découvrir quelque principe nouveau qui nous permît de lier et d'enchaîner tous les principes antérieurs, il serait très désirable que quelqu'un nous fît cette surprise; mais là même est la difficulté. Rien de plus facile que de dire : « Il nous faut un principe nouveau, ayons des idées nouvelles, découvrons quelque chose; » pourtant, si cela est facile à dire, cela est très difficile à faire, et la plupart du temps on se contente de le dire.

Sans doute nous ne devons pas oublier que notre siècle a vu un grand système dont l'ambition a été précisément de réconcilier et d'absorber tous les systèmes passés dans une synthèse supérieure : c'est l'idéalisme hégélien. Toutefois, sans aborder ni même effleurer ici l'examen de ce système, contentons-nous de faire remarquer qu'il n'est encore lui-même, comme tous ceux qui l'ont précédé, qu'un point de vue pris dans la nature des choses, et ce point de vue, si large qu'on veuille le supposer, n'est encore aussi qu'un côté de la réalité, qu'un éclectisme supérieur doit corriger et compenser

par d'autres points de vue que l'hégélianisme a trop sacrifiés. Par exemple, il n'est personne aujourd'hui qui ne reconnaisse que Hegel a trop sacrifié l'expérience, qu'il a trop exagéré la puissance de la méthode *a priori*. On essaie maintenant de le réconcilier avec l'empirisme; mais cela même, c'est le détruire. On peut donc affirmer qu'à l'heure qu'il est le système hégélien ne subsiste déjà plus à titre de système, et qu'il n'en reste que des débris épars et un certain esprit. Je dis bien plus : l'hypothèse que le système de Hegel serait absolument vrai est en contradiction avec les principes même de son système. S'il est vrai en effet que l'univers ne soit que le développement, l'évolution de l'idée, si l'idée, en sortant d'elle-même, devient la nature, et en revenant à elle-même devient l'esprit, si la plus haute forme de l'esprit est la philosophie, et si la plus haute forme de la philosophie est la doctrine hégélienne, on ne voit pas du tout pourquoi l'idée s'arrêterait là, et pourquoi on lui interdirait tout développement ultérieur. Par la même raison qu'elle s'est développée dans le passé, elle doit se développer encore dans l'avenir. La philosophie de Hegel n'est qu'un moment de l'idée, tout aussi bien que la philosophie de Platon. Par conséquent, son système n'est qu'une forme transitoire qui doit périr comme toutes les autres. La conscience que l'idée prend d'elle-même par la philosophie peut s'éclaircir de plus en plus et lui révéler beaucoup de choses que Hegel n'a pas aperçues. Qui sait même si l'idée ne découvrira pas un jour qu'elle n'avait pas besoin de Hegel, ni même d'aucun esprit humain, pour prendre conscience d'elle-même, et que cette conscience lui est coéternelle, coessentielle, consubstantielle? Ainsi le système de Hegel, pas plus qu'aucun autre système, ne peut enchaîner à jamais dans une forme déterminée le mouvement et l'essor de la pensée.

Je n'hésite point à le dire, tout système est une erreur, et l'éclectisme lui-même, en tant que système, est une erreur. Pour tout concilier, il faut tout savoir : pour enchaîner toutes les vérités, il faudrait être au centre de la vérité même. Le philosophe, qui mesure ses forces à son ambition et à son désir, voudrait tout embrasser, tout observer, tout dévorer d'un seul coup; mais, comme dit le spirituel Emerson, « la bouchée est trop grosse. » Il faut se résigner à en laisser. Nous ne pouvons connaître que des parcelles de vérité, nous ne pouvons former que des synthèses partielles; lors même que nous nous élevons jusqu'au premier principe, nous ne saisissons pas le lien qui l'unit à tout le reste. Sans doute ces synthèses partielles peuvent être de plus en plus larges, les intermédiaires entre l'absolu et le relatif peuvent être plus ou moins bien connus; mais l'éclectisme absolu, comme la science absolue (et

ce serait la même chose), n'est qu'en Dieu et n'est pas en nous. Ce ne serait pas là du scepticisme, car je crois que ces vérités partielles sont des vérités. Je crois qu'il y a un principe suprême et premier auquel se rattachent et la raison et l'univers; mais quant à la mesure, à la limite, à la détermination précise des rapports entre le tout et les parties, entre l'un et le plusieurs, ce sont là autant de conceptions relatives et provisoires comme disent les positivistes, qui eux-mêmes ont raison dans une certaine mesure. Cette manière d'envisager la philosophie peut paraître assez peu satisfaisante, et j'avoue qu'elle me laisse moi-même fort peu satisfait; qu'y faire cependant? Je ne puis échapper à cette vérité évidente, que « tout système est étroit et erroné, » ni à cette autre non moins évidente, « que la raison ne peut comprendre le tout des choses sans être elle-même ce tout. » Et cependant que deviendrait la philosophie, s'il n'y avait plus de système? Le système est le ferment de la philosophie : c'est lui qui pousse, qui excite à la découverte, et il est lui-même un résultat nécessaire des découvertes déjà faites.

Pour résoudre cette antinomie, voici tout ce que j'imagine, ou plutôt ce que je répète après l'ingénieux Jouffroy (1). On peut faire de la philosophie de deux manières, soit avec du génie, soit avec du bon sens. Le génie découvre et crée, il fait faire un pas en avant; mais en même temps, par une illusion que je croirais volontiers providentielle, le génie se persuade toujours qu'il a trouvé le dernier mot de tout. Le point de vue qui l'a frappé lui paraît la vérité absolue : il coordonne tout autour de ce point de vue unique; par là, il creuse plus avant, il développe et enrichit la science par des faits nouveaux et des analyses nouvelles. Le bon sens se contente de comprendre et de recueillir, sans en faire un système, les vérités découvertes par les hommes de génie : il fait la part à chaque système, à chaque point de vue, il les concilie comme il peut; souvent même il renonce à les concilier, parce qu'il reconnaît que cela lui est impossible; il ne sacrifie point pour cela une vérité à une autre, car il sait que ce qui ne se concilie pas pour nous peut se concilier dans la nature des choses. Il est donc ouvert à toutes les vérités, de quelque part qu'elles viennent, comme un peuple éclairé qui juge sagement dans ses comices les systèmes politiques qu'on lui propose, et qu'il n'eût pas trouvés tout seul. Le bon sens aspire à comprendre le plus de choses possible et à se tromper le moins possible. Le bon sens, ainsi entendu, ne se confondra pas

(1) Voyez, dans les *Premiers Mélanges philosophiques*, les pages sur la philosophie et le sens commun. Cependant le point de vue de Jouffroy n'est pas tout à fait celui que je développe ici.

avec les opinions vulgaires; il pénétrera même aussi avant que possible dans les profondeurs de la pensée, pourvu qu'il soit guidé par les hommes de génie, supérieur à eux en ce qu'il les comprend tous, tandis qu'ils ne se comprennent pas entre eux. Son signe principal est de ne point inventer : il recueille, choisit et transmet. L'invention et la découverte, mais au prix de l'erreur, voilà le don du génie : c'est un rayon sacré, c'est une grâce divine. Heureux ceux qui ont reçu cette grâce, quelle que soit la rançon qui la paie ! Malheureux ceux qui ne l'ont pas reçue, mais qui croient l'avoir, et qui se tourmentent pour faire croire aux autres qu'ils l'ont! Heureux encore ceux qui, ne l'ayant pas reçue, ne cherchent ni à se tromper eux-mêmes, ni à tromper les autres en se faisant passer pour inspirés! Ceux-là sont les socratiques, les platoniciens; ils ont pratiqué le précepte : connais-toi toi-même. Ils ne croient pas savoir ce qu'ils ignorent; ils n'affectent pas non plus, par un autre genre d'orgueil, d'ignorer ce qu'ils savent; ils s'instruisent à toutes les écoles, demandent des lumières à leurs adversaires autant qu'à leurs amis. Les philosophes de génie sont les maîtres du monde qui font payer leurs bienfaits et leur gloire par le despotisme. Les philosophes de bon sens sont les magistrats d'un état libre qui font le bien sans éclat, mais sans tempêtes, et qui, respectant tous les intérêts et tous les droits, sont par là même obligés de s'abstenir des grandes aventures.

Des deux philosophies que nous venons de décrire, je n'ai pas besoin de dire quelle est la nôtre; nous n'aspirons qu'à la philosophie du bon sens. Elle n'est pas encore si facile qu'on le pourrait croire, elle a elle-même ses épreuves et ses douleurs. Que l'on n'en veuille pas du reste à la philosophie du bon sens, car elle n'interdit à personne d'avoir du génie. Quelques grands hommes ont su joindre l'une à l'autre, et à la gloire d'inventer et de créer ils ont ajouté celle de comprendre, de recueillir, de concilier. Sous ce rapport, les anciens sont supérieurs aux modernes; ils ne sont point, comme ceux-ci, esclaves du systématique. Ils ont une théorie; mais ils ont plus d'idées que leur théorie n'en peut embrasser, et ils ne les rejettent pas pour cela. Tous les poissons de la mer ne peuvent pas tenir dans un seul filet, et de quelque manière qu'ils nous arrivent, ils n'en sont pas moins savoureux.

PAUL JANET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1866.

Tandis que les têtes chenues de la politique s'apprêtent à peu près partout dans notre monde européen à reprendre le collier de travail, tandis que les orateurs officiels aux quatre points cardinaux se disposent à rentrer dans l'ornière des affaires, tandis qu'on pense en France aux charges de l'entreprise du Mexique, en Angleterre à la réforme parlementaire, en Italie à la confection d'un budget économique, en Autriche à la nécessité de concilier l'unité de gouvernement avec la variété des langues et des races, tandis que dans notre hémisphère le génie de l'absolutisme devient visiblement vieux, stérile et morose, — et que par contre une séve généreuse et libérale gonfle sensiblement la veine de la jeune génération survenante l'Espagne s'est chargée du lever du rideau et nous distrait depuis une dizaine de jours par une saynète de sa façon. L'Espagne nous donne le spectacle d'une petite insurrection militaire, d'un petit *pronunciamiento* et d'un grand émoi gouvernemental. L'échauffourée du général Prim et les grandes marches des héroïques généraux qu'on a mis à ses trousses ont déridé les fronts les plus soucieux et ont répandu dans le parterre un courant de belle humeur.

Au risque de passer pour frivoles, nous ferons un aveu : les accès d'indiscipline militaire et les *pronunciamientos* font partie à nos yeux du romantisme de la politique espagnole. L'Espagne nous ennuie quand elle s'abandonne aux solennités monotones de la fausse éloquence parlementaire, quand elle s'engourdit sous les discours pompeux et empanachés de ses prétendus hommes d'état, si nombreux, affublés de tant de titres sonores, constellés de décorations si magnifiques, qui parlent tous si bien et agissent si mal ou si peu. Elle devient amusante au contraire, comme en un jour de *corrida,* quand l'impatience la prend, et lorsque ses ambitieux ou ses patriotes, agiles comme des *banderilleros,* fiers comme des *matadores,* s'élancent à la chasse du pouvoir. C'est sans doute un travers de jeunesse, mais l'Espagne que nous aimons est l'Espagne romantique, l'Es-

pagne accidentée, colorée, ardente, fantasque, celle que nous ont peinte les romanciers et les poètes, et nous aurons toujours pour mie l'Andalouse d'Alfred de Musset. Le général Prim sera certainement un grand coupable, s'il n'a pas la chance d'être aussi heureux que le fut le général O'Donnell en 1854. Il aura toujours eu le mérite de balayer par un court orage la lourde et étouffante atmosphère où l'Espagne suffoquait depuis six mois. Nous n'avons aucun goût personnel pour le général Prim; nous lui gardons une dent pour ses rêves de Vichy, qui ont été révélés à l'histoire, et pour la part qu'il a prise à la conception de l'affaire du Mexique : nous ne pouvons même oublier le ridicule dont il s'est couvert en menaçant, en plein sénat d'Espagne, de sa bonne lame de Tolède, un simple robin tel qu'était feu le pauvre M. Billault. Il nous est indifférent que le marquis de Castillejos devienne premier ministre de toutes les Espagnes ou revienne fumer des *puros* à Tortoni, comme de précédens exils lui en ont déjà fourni l'occasion. Quoi qu'il arrive pourtant, le bouillant général aura eu le plaisir de faire parler de lui, et aura rendu à son pays une sorte de service en brisant une situation devenue intolérable par son épuisante incertitude.

On ne peut dire grand'chose de l'insurrection elle-même, aujourd'hui probablement déjouée, le ministère espagnol ayant mis la main sur tous les journaux et n'ayant laissé arriver à la publicité que les informations de sa façon. Le petit nombre des incidens connus présente un caractère original. Bien que le ministère se vante d'avoir été au courant de la conspiration, laquelle s'étendait, il ne craint pas de le dire, à toute l'Espagne, Prim a pu quitter Madrid avec ses amis comme s'il partait pour une partie de chasse. Les Catalans dont il s'est composé une petite garde étaient cachés d'avance à Madrid et en sont sortis sans difficulté. Prim a enlevé sans obstacle la garnison d'Aranjuez : c'est son premier et dernier succès. Après avoir rallié la cavalerie d'Aranjuez, il vint, dit-on, jusqu'à quatre lieues de Madrid, à Alcala, où étaient établis d'autres régimens de cavalerie qu'il comptait entraîner; mais le maréchal O'Donnell l'avait prévenu : se défiant de l'esprit de ces troupes, il les avait rappelées dans la capitale. On croit que, si Prim eût attiré à lui la cavalerie d'Alcala, il eût disposé de dix-huit cents sabres et eût tenté sur-le-champ un coup de main sur Madrid. Avec une telle force et se trouvant au nord de la capitale, il eût pu du moins se diriger vers l'Aragon et la Catalogne, y recruter de nombreux adhérens, y soulever les grandes villes, et, par une diversion aussi redoutable, provoquer et aider la population de Madrid à se prononcer. Au point de vue militaire, il semble que la cause décisive de l'échec de Prim soit l'avortement de son projet sur Alcala. Ce premier insuccès a rompu toutes ses mesures et fait manquer les insurrections partielles et les adhésions militaires sur lesquelles il comptait. Il s'est alors réfugié au sud de Madrid, dans la sierra de Tolède; mais, quelle que fût la lenteur des généraux qui cherchaient à l'envelopper, il ne pouvait y tenir longtemps, et il est entré dans l'Estramadure en suivant le Tage, comme s'il se dirigeait vers le Portugal. Ce qui permet

de parler de cette entreprise avec une certaine légèreté, c'est que, tout en étant une équipée militaire, on peut croire, d'après ce qui s'est passé jusqu'à présent, qu'elle demeurera bénigne et n'entraînera pas de violence sanguinaire. Le grand mérite du maréchal O'Donnell est d'avoir empêché l'explosion d'une révolte générale par des déplacemens de troupes prompts et opportuns. Des corps étaient-ils suspects, il les a fait venir à temps à Madrid comme les régimens stationnés à Alcala. D'autres corps paraissant plus hostiles et plus dangereux, comme le régiment des Arapiles, il les a fait sortir de Madrid et les a envoyés par les chemins de fer on ne sait où. Il a consigné dans les casernes la garnison de Madrid, et tout ce que cette garnison a gagné jusqu'à présent à l'insurrection, c'est quelques jours de maussades arrêts. Les étrangers qui se trouvent en ce moment dans la métropole espagnole s'apitoient d'un œil, en riant de l'autre, sur ces pauvres soldats qui viennent coller aux vitres de leurs casernes leurs figures ennuyées, tandis qu'aux portes, dans les rues, les officiers supérieurs, les grosses épaulettes, geôliers de leurs hommes, battent la semelle et ont l'air de monter la garde comme des factionnaires. Quant aux exploits des généraux qui se sont mis à la poursuite de Prim, ils sont d'un haut comique. Ces capitaines ont une façon de faire la guerre civile en pantoufles qui restera célèbre. Le général Zabala se laisse arrêter aux environs d'Aranjuez par la destruction d'un pont, et perd des journées en contre-marches lorsqu'il n'aurait à faire traverser paisiblement à quelques centaines d'hommes que le Tage, qui à cet endroit est moins gros que la Marne. Le marquis del Duero, qui s'est trop tôt lassé pour l'amusement du public et qui a eu besoin d'un remplaçant, s'est immortalisé par ces reconnaissances où il a une fois fait saisir un homme qui n'a point dit son nom, et où une autre fois il a entrevu à un demi-quart de lieue, sans doute avec une lunette de courses, une figure de général entouré d'une petite escorte qu'un malin brouillard, ce déguisement des dieux dans les combats d'Homère, lui a soudainement dérobée. Plaisante vicissitude des choses humaines, il y a douze ou quatorze ans, avant la sédition militaire réussie d'O'Donnell, les frères Concha, alors en disgrâce, passaient à Paris pour les fauteurs ardens de l'idée de l'unité ibérienne, et c'est un des Concha qui a voulu marcher contre Prim, accusé lui aussi aujourd'hui de conspirer pour l'unité de l'Ibérie! Mais nous sommes sûrs qu'en cela le général Prim est calomnié. Le général factieux ne peut point méditer le renversement d'Isabelle II. Il n'est point seulement, de par elle, comte de Reus, marquis de Castillejos, grand d'Espagne de première classe, des liens plus délicats encore peut-être que les honneurs officiels l'attachent à sa souveraine : la reine a consenti à tenir un de ses enfans sur les fonds baptismaux! Une circonstance curieuse, et qui n'aide point les étrangers à déchiffrer la vraie situation de l'Espagne, c'est que plusieurs jours après la levée de boucliers de Prim, on rencontrait aussi dans une promenade de Madrid Mme la marquise de Castillejos et ses jeunes enfans. La femme du

chef de la révolte était certainement bien rassurée, et le montrait publiquement, sur les périls que pouvait faire courir à son téméraire époux la terrible poursuite des généraux Zabala et Concha.

Tout en refusant d'accorder à cet incident une importance solennelle, nous ne nierons point, après tout, que le coup de tête de Prim ne puisse fournir matière à quelques réflexions sérieuses. La tentative des rebelles, même en la supposant tout à fait déjouée, aura eu pour effet de simplifier la situation politique intérieure. En ce cas, un élément qui menaçait de devenir très actif, l'élément progressiste, sera pour un certain temps écarté de la lutte. Les diverses opinions conservatrices, modérées ou libérales, qui se sont trouvées en face d'une révolution et en ont été quittes pour la peur devraient profiter de la leçon. Ces partis devraient repousser loin d'eux ce système de défiances mutuelles, de dénigrement réciproque, cette guerre de rumeurs sourdes dont la reine avait été depuis quelques mois la victime universellement désignée. C'est un fait curieux que tous les partis, à travers leurs jalousies et leurs haines, en étaient arrivés à rejeter sur la reine la responsabilité des embarras de l'Espagne. Tous les partis s'imputaient la pensée de conduire la reine à une abdication forcée; même au début du mouvement de Prim, ces accusations persistaient. On attribuait d'un côté à l'union libérale la pensée de donner la régence à O'Donnell; on prétendait d'une autre part que les absolutistes agissaient aussi sur la reine pour la déterminer à quitter le trône et à laisser la régence à son mari. Ces dénonciations intestines, accréditées jusqu'à un certain point par l'attitude chagrine et le langage découragé de tous les hommes politiques d'Espagne, ont failli ouvrir l'accès de la place au troisième larron. La position de la reine Isabelle nous paraît devoir sortir de cette crise dégagée et fortifiée. En dépit des motifs de mauvaise humeur qu'ils croient avoir, les partis gouvernementaux doivent comprendre le danger auquel ils seraient tous exposés par un ébranlement et un déplacement du pouvoir royal; ils doivent sentir combien ils ont tous besoin de l'arbitrage de la reine. Il y aurait deux façons de compromettre et de perdre l'avantage que le gouvernement espagnol peut tirer de la tentative avortée de Prim : ce serait, ou bien que le maréchal O'Donnell crût devoir profiter de son ascendant militaire pour agrandir son pouvoir politique aux dépens de la couronne, ou bien que les fauteurs des doctrines absolutistes songeassent à employer la force que peut avoir gagnée le pouvoir royal à exciter un mouvement réactionnnaire qui menacerait tout d'abord le maréchal O'Donnell lui-même et ses amis. Que de pareilles inclinations puissent exister, il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour le mettre en doute. Un conservateur excessif, M. Nocedal, n'a-t-il pas laissé voir la portée des ressentimens réactionnaires en déclarant à la chambre qu'il maudissait les insurrections militaires aussi bien dans le passé que dans le présent? Cette allusion au passé allait directement à l'adresse d'O'Donnell, et un ministre, M. Posada Herrera, a fait voir, tout en la dé-

tournant avec modération, que l'attaque avait été ressentie. Les hommes sages et bien intentionnés doivent souhaiter qu'on réprime ces deux tendances, du côté du ministère et du côté de la cour. Si le ministère et le pouvoir royal ont gagné chacun quelque accroissement de puissance par les derniers événemens, leurs intérêts propres et l'intérêt espagnol leur commandent d'augmenter encore les forces acquises en les unissant au lieu de les user dans des tiraillemens intérieurs et dans une lutte funeste.

L'incident espagnol, à l'envisager de plus haut, pourrait donner lieu à des considérations utiles sur une situation qui est commune aux états continentaux de l'Europe. Après tout, ce que nous voyons en Espagne n'est que l'excès d'un mal dont d'autres peuples souffrent à des degrés différens. Pour des causes qu'il n'est point nécessaire de rappeler ici, l'équilibre est depuis longtemps rompu en Espagne entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. C'est la force militaire qui a surtout contribué à l'établissement politique de l'Espagne contemporaine : de là l'ascendant de l'armée et de ses chefs et la subordination de la politique du pays aux intérêts et aux ambitions militaires. Un ministère, un parti semblent en Espagne dénués de toute force quand ils n'ont point un général à leur tête, et les crises d'où dépend le sort des institutions sont provoquées ou dénouées par l'intervention des chefs de l'armée. Il ne peut pas y avoir de bon gouvernement, de gouvernement conforme aux libertés et aux intérêts nécessaires des sociétés modernes, partout où il en est ainsi, partout où la prépotence militaire dépouille de sa primauté légitime l'autorité civile. La notion du droit s'oblitère, et toutes les grandes questions sont abandonnées à la force. Quelles que soient leurs admirables qualités, les armées, quand elles sont intervenues dans les révolutions intérieures des peuples, ont toujours montré trois grands défauts : elles subissent volontiers la fascination d'un homme; une fois fascinées, elles se croient assez dégagées de responsabilité par la loi de l'obéissance passive, pour aller, si on les y pousse, à l'encontre de l'autorité morale du droit; enfin elles sont très exigeantes sur ce qu'elles considèrent comme leurs intérêts essentiels et distincts. C'est ainsi que souvent, après avoir fait violence à l'institution de leur pays, elles exercent aussi une influence funeste sur sa direction politique. Par le raisonnement et par l'exemple, l'Espagne nous montre les abus et les vices du système militaire. On part de cette idée que, l'armée ayant tiré l'Espagne de la guerre civile, il faut à l'Espagne une grande armée permanente; une telle armée se constitue par des cadres considérables, par un nombreux corps d'officiers, et au sommet par les commandemens influens, les hauts grades, les titres pompeux et les riches émolumens. Or une armée est, comme toutes les choses humaines, gouvernée par cette loi de la marche en avant qui chez les individus produit l'ambition. Une armée éprouve sans cesse le besoin de se renouveler et de progresser dans son personnel. Les grandes fortunes militaires acquises sont le point de mire de toutes les ambitions. Chacun veut avoir la chance

de s'avancer à son tour, et tous les compétiteurs sont pressés. Une armée ne peut donc être satisfaite qu'à la condition d'être employée à l'action qui lui est propre et de voir à sa portée les chances qui excitent sa légitime ambition. Nous plaignons les gouvernemens qui, se croyant redevables de leur conservation à un grand établissement militaire, sont obligés de chercher des satisfactions à l'armée; nous plaignons surtout les peuples qui ont à faire les frais des satisfactions militaires. Voyez l'Espagne; le pouvoir y était aux mains du général borné, mais honnête, qui avait eu le mérite de terminer la guerre civile, le général Espartero. Après plusieurs séditions militaires malheureuses, une grande insurrection, conduite par Narvaez, Prim, Serrano, parvient à renverser Espartero. Voilà tout à coup pour les chefs de l'insurrection militaire une moisson de grades et d'honneurs, le maréchalat par-ci, les duchés par-là, les grandesses et les riches commandemens. En 1854, c'est une autre récolte, des troupes sont embauchées et soulevées, et c'est une autre fournée de maréchaux, de ducs, de grands d'Espagne et de gouverneurs de Cuba. Le maréchal O'Donnell, le général espagnol qui s'entend peut-être le mieux à maintenir la cohésion de l'armée, comprit qu'il fallait tenir l'organisation militaire en action et en haleine, et que, pour l'empêcher de se renouveler et de se rajeunir par un mouvement au dedans, il fallait lui donner de l'occupation au dehors. De là les expéditions lointaines et les querelles extérieures recherchées par ce maréchal. Il fallait satisfaire l'armée, il fallait l'occuper; la pauvre Espagne sait ce qu'il lui en a coûté. On est allé au Maroc, on est allé en Cochinchine, on est allé au Mexique, on est allé à Saint-Domingue, on a cherché noise au Pérou et l'on bloque le Chili. Au bout de tout cela, l'Espagne succombe sous le poids des embarras financiers; le malaise économique du pays produit et aigrit le mécontentement politique. Un vétéran des aventures militaires espagnoles, placé à la tête du parti progressiste, apprend à ce parti à désespérer des moyens légaux d'opposition, à renoncer à l'action civile pour recourir à l'embauchage d'officiers ambitieux et de soldats passifs. On a là en raccourci tous les maux qu'engendre la prépondérance de l'esprit militaire sur le gouvernement politique d'une nation. La leçon est cruelle, et l'on conviendra que plus d'un peuple et plus d'un gouvernement en Europe, quoiqu'ils n'en soient point encore venus à de pareilles extrémités, ont à faire leur profit de cette triste expérience.

L'émotion des affaires d'Espagne nous aura ainsi conduits à l'ouverture de notre session et au réveil de la vie politique en France. Il y aurait de notre part quelque imprudence à émettre des prédictions sur les propositions que le gouvernement présentera aux chambres et sur la direction qui sera donnée aux discussions publiques. Celle des affaires françaises que nous avons à cœur de voir élucider par un échange d'explications complètes et précises entre le gouvernement et l'opposition est l'affaire du Mexique. Cette affaire se présente à nous comme l'intérêt public le plus grand et le plus pressant. Il est temps qu'elle sorte du vague et de l'incer-

tain. Nous recommandons à l'opposition de la traiter avec modération. Nous demandons au gouvernement de s'en expliquer avec une franche confiance. Il importe de ne rien laisser d'obscur dans le passé, de ne plus rien abandonner au hasard dans l'avenir. Il ne siérait pas, ce nous semble, au gouvernement de se renfermer dans un système de réserve affectée et d'assurances générales indécises. Il est des points précis qui devraient être éclairés par des communications officielles suffisantes. Il faudrait savoir, par exemple, avec une exactitude officielle, ce que l'expédition a coûté à la France depuis l'origine, ce que coûte annuellement notre intervention sur le pied actuel; il faudrait savoir le nombre d'hommes que notre armée a perdus au Mexique; il faudrait savoir quelle est la position financière actuelle de l'empire du Mexique, quelles sont ses ressources ordinaires et quelles sont ses dépenses indispensables. Puisque nous parlons de la situation financière du Mexique, il est un point qu'il serait honorable de ne pas omettre. Le motif principal, et celui-là très légitime, de la guerre que nous avons déclarée à la république mexicaine a été la revendication des indemnités pécuniaires que cette république devait à plusieurs de nos nationaux. Qu'a-t-on fait pour la liquidation de ces légitimes créances? Quelles sont celles qui à l'heure qu'il est se trouvent réglées? Quelles sont celles qui resteraient encore en souffrance? Enfin il y aurait une véritable sagesse à publier la correspondance diplomatique avec les États-Unis. Nous l'avons déjà dit, nous ne devons chercher que dans les raisons d'état françaises la direction des déterminations que nous aurons à prendre vis-à-vis du Mexique. Nous avons en outre la conviction que le gouvernement et le peuple des États-Unis ne nous susciteront dans les affaires du Mexique aucune difficulté arbitraire. Les États-Unis ne croient pas plus que tous les esprits sensés en France que nous puissions faire au Mexique un établissement français permanent; ils auront donc certainement pour la France tous les égards qu'ils lui doivent, et ce n'est pas eux qui chercheront à prolonger notre séjour en Amérique en mettant notre honneur en jeu. C'est pour cela même qu'il faut faire avec les États-Unis de la diplomatie au grand jour. Au surplus, les pièces diplomatiques relatives à la question mexicaine vont être communiquées au congrès américain à sa rentrée, qui doit avoir eu lieu le 5 janvier. Il n'y aurait aucune utilité à être avare de documens ici, lorsqu'on va les livrer à la publicité là-bas. Au point de vue de l'intérêt et de l'abondance des communications officielles, le gouvernement des États-Unis offre des exemples qui seraient bons à suivre partout. Il ne nous a pas été donné depuis longtemps de faire une lecture plus intéressante que celle des nombreux rapports qui ont accompagné ou suivi le message du président des États-Unis. Tous les départemens ministériels exposent leurs affaires dans ces documens avec une abondance de détails et une clarté qui ne laissent rien de caché à l'opinion publique. C'est ce qui s'appelle véritablement gouverner dans une maison de verre. Il faut citer parmi ces remarquables papiers d'état le récit énergique et saisissant

que le général Grant a tracé des quinze derniers mois de la guerre, une magnifique page d'histoire militaire que les hommes du métier chez nous étudieront sans doute avec intérêt; le rapport de M. Welles, le ministre de la marine, sur les opérations navales et les armemens maritimes des États-Unis, récit et exposé également remplis des plus utiles enseignemens techniques; le mémoire de M. Mac Culloch sur la situation financière, si curieux par l'idée qu'il donne des prodigieuses ressources de la république et si recommandable par ses conclusions en faveur d'une prompte restriction de la circulation du papier-monnaie; un autre rapport, également instructif au plus haut degré, du quartier-maître général de l'armée, où est présentée la statistique écrasante de toutes les ressources en matériel d'armes, en chevaux, en équipemens, en vivres, en chemins de fer, en lignes télégraphiques, que le gouvernement américain a pu mettre pendant la guerre à la disposition de son armée. Il est impossible d'ailleurs de prolonger cette énumération, dans laquelle il faudrait comprendre les exposés des généraux Thomas, Howard, Schurtz, sur les contingens nègres employés dans les armées fédérales et sur la situation des affranchis dans les états du sud.

Il y a une rencontre qui mérite d'être signalée entre la prochaine réouverture des discussions parlementaires et une publication toute récente qui comble une lacune dans la littérature politique de notre pays. Nous faisons allusion aux discours d'un noble et éloquent ministre de la restauration, M. de Serre, discours réunis pour la première fois par son fils. Ce livre, nous en sommes sûrs, fera les délices de tous ceux qui en France portent intérêt au laborieux enfantement de la liberté politique. Il n'y a pas eu dans les affaires publiques de notre pays de nature plus élevée et plus honnêtement sympathique que M. de Serre. Nous n'avions fait encore qu'entrevoir dans les conversations de ses contemporains cette belle figure, probe, émue et souffrante. Il a laissé non-seulement chez ceux qui l'ont connu de près, mais chez ceux qui ne l'ont vu qu'à la tribune, dans sa robe de garde des sceaux, une impression imposante à la fois et attachante. Nous nous en fions même plus volontiers sur la vérité de cette impression aux souvenirs de ceux qui le regardaient des rangs du public qu'à la tradition de ceux qui étaient ses amis politiques; comme il n'y a guère d'amitiés politiques sans froissemens, les amis sont rarement des témoins assez désintéressés. Il suffit de lire les discours aujourd'hui publiés pour être convaincu de la vérité des témoignages que la tradition nous avait transmis sur la noblesse d'âme et le généreux talent de M. de Serre. Les situations sont bien changées depuis sa mort; il est inutile de dire que les points de vue que son temps justifiait ne peuvent plus en grande partie être les nôtres : la part faite à la différence des époques et à la marche des choses, nous n'hésitons point à dire que M. de Serre restera l'un des plus beaux ornemens de la grande famille libérale française. A lire aujourd'hui ces pages encore toutes palpitantes du sentiment intense de la liberté régulière

et de la dignité qui sied au gouvernement loyal de la France, il semble que la restauration ait eu son idéal dans la pensée de M. de Serre, et ait trouvé sa manifestation la plus pure dans la parole de ce rare ministre. Si la restauration eût consenti à se fixer à cette pensée, si elle eût voulu se reconnaître elle-même dans cette forme, elle eût pu devenir le gouvernement durable d'une France libre et glorieuse; mais, hélas! l'émotion poignante que l'on éprouve à chaque page de ce recueil, c'est le sentiment de l'impuissance de ses efforts. D'autres furent plus forts que lui : un fanatique sombre comme Labourdonnais, un homme de parti matois et opiniâtre comme Villèle, un rêveur acariâtre et fastueux comme Chateaubriand. Parmi les intelligences de ce temps, Royer-Collard était celle avec laquelle M. de Serre avait le plus d'affinité : M. Royer-Collard était un esprit, M. de Serre était une âme, et cette belle amitié politique eut les accidens qu'on connaît. Une autre impression pénible que laisse la lecture de ces discours, c'est celle de l'infériorité où le niveau moral de notre temps semble descendu, si on le compare au milieu d'idées politiques où alors l'éloquence prenait son essor. Quelle différence d'attitude, de ton, de langage! comme ces accens tombent de haut sur nous! A les entendre, on se croirait frappé d'une humiliante déchéance. Certes personne à notre époque n'aurait le droit de se croire plus conservateur que ne l'a été M. de Serre. Écoutez les dernières paroles qui sont tombées publiquement de ses lèvres : il s'agissait d'une liberté que nous ne possédons plus, le jugement des procès de presse par le jury. Voici ce qu'en disait M. de Serre en 1822 dans une péroraison qui mit fin à tous ses discours : « Une loi menaçante pour la presse ordinaire le serait pour tous les Français, pour chacun de nous, messieurs, qui peut avoir à se plaindre de l'injustice, à signaler un danger que la monarchie peut courir... La monarchie constitutionnelle, comme tout gouvernement libre, présente et doit présenter un état de lutte permanent. La liberté consiste dans la perpétuité de la lutte. Il ne faut jamais que la victoire de l'un soit trop complète, soit absolue; une telle victoire serait l'oppression. Les lois elles-mêmes ont donné aux combattans les armes légitimes du combat : ils ne peuvent, sans devenir criminels, en employer d'autres; mais les lois ont aussi pourvu à leur défaite, elles leur ont assuré un refuge, un asile. Ce refuge, cet impénétrable boulevard, c'est le jugement par jury. Honneur, immortel honneur au parti généreux qui l'aura respecté dans sa victoire! Il aura fondé la liberté de son pays; que la reconnaissance nationale, qu'une longue durée de pouvoir soit alors son partage! » Est-ce du passé que nous viennent ces paroles, et sommes-nous condamnés désormais à n'en plus comprendre le sens? Non, nous ne voulons pas le croire : elles sont le cri de la raison et de l'équité française; le souffle qui les a lancées est assez puissant pour aller réveiller, par-dessus l'inerte présent, les échos de l'avenir. Quand la France pourra rédiger le digeste de ses libertés, quelques-unes des harangues de M. de Serre y demeureront attachées comme un immortel commentaire.

Revenons aux affaires présentes : il y avait quelque temps qu'on ne parlait plus de M. de Bismark; l'ouverture des chambres prussiennes arrive à propos pour faire rentrer dans la circulation ce nom retentissant. Au surplus, la Prusse paraît ne point digérer aisément le Slesvig. Il y a décidément dans le Slesvig des Danois, de vrais Danois, sur lesquels la Prusse ne paraît point exercer une suffisante puissance d'assimilation. L'œuvre de la convention de Gastein n'avance guère : le provisoire n'est pas seulement dans la lettre du traité, il est dans la nature même des choses. Si la diplomatie a du loisir cet hiver, elle pourra donc causer de temps en temps des duchés.

L'Autriche marche lentement, elle aussi, dans ces grandes transactions de nationalités et de constitution qu'elle a entreprises; mais ici la lenteur résulte nécessairement de la complexité des intérêts qu'on veut concilier et de l'observation des procédures dans lesquelles les diverses autonomies voient la garantie de leurs droits. Les sentimens de la Hongrie continuent à être favorables. Le cabinet de Vienne a montré un tact habile et un juste sentiment de l'à-propos en concluant dans les circonstances actuelles son traité de commerce avec l'Angleterre, lequel, nous n'en doutons point, ne tardera pas à être suivi d'un arrangement analogue avec la France. Cette intelligente politique commerciale est surtout favorable aux intérêts de la Hongrie, pays essentiellement agricole, qui voit ainsi ouvrir à ses produits des débouchés importans sur les deux plus grands marchés de l'Europe. Ce n'est donc pas seulement par le mouvement politique, c'est dans la sphère des intérêts économiques que la Hongrie va commencer une vie nouvelle.

En Italie, les longues vacances du parlement auront été, croyons-nous, utilement employées par le nouveau ministre des finances. M. Scialoja et ses collègues renoncent au projet d'impôt sur la mouture, qui rencontre une improbation universelle dans le pays et le parlement; il se propose de recourir à d'autres taxes, mais c'est surtout à la réduction des dépenses qu'il demandera l'équilibre financier. Le cabinet paraît être d'accord sur un système de retranchemens radicaux à opérer dans les budgets de la guerre et de la marine. Ces budgets réunis seraient, dit-on, ramenés au chiffre de 200 millions. Il en résulterait que l'effectif de l'armée italienne ne dépasserait guère celui de l'armée piémontaise avant l'annexion. Si le cabinet de Florence a réellement adopté cette résolution, on ne saurait trop vivement l'en féliciter. Rien de plus politique et par conséquent de plus patriotique en réalité qu'une telle réduction des dépenses militaires. Le peuple italien le comprendra facilement. Une grande armée, et toute armée est trop grande quand elle absorbe une part trop considérable des ressources du pays, une grande armée ne peut être supportée que si l'on peut en faire l'emploi immédiat pour un dessein politique déterminé. L'Italie n'a aujourd'hui besoin d'une grande armée ni au point de vue offensif ni au point de vue défensif. Il est clair en effet que l'Italie ne peut songer à conquérir en ce moment par les armes la Vénétie sur l'Autriche; il est

également évident que l'Autriche ne pourrait essayer de troubler le *statu quo* italien sans encourir l'hostilité de la France et s'exposer aux plus funestes dangers. Le bon sens, la raison politique, l'état de l'Europe interdisant l'offensive à chacune de ces puissances, pourquoi se ruineraient-elles de gaîté de cœur à entretenir des excédans de troupes qui ne leur sont d'aucune utilité pratique et actuelle? Les peuples, pas plus que les individus, ne peuvent tout faire à la fois; leurs tâches successives leur sont indiquées par la difficulté, le péril ou l'intérêt du moment. La difficulté aujourd'hui pour l'Italie, c'est la finance; le péril, c'est la banqueroute; l'intérêt, c'est le prompt rétablissement du crédit national. En ce moment, l'ennemi pour l'Italie, ce n'est pas l'Autrichien, le barbare, le *Tedesco*, c'est le déficit. C'est le déficit qu'il faut combattre; or il n'y a qu'un moyen de le vaincre, c'est de renoncer à des dépenses inopportunes et inutiles.

Le travail de la reconstruction se poursuit rapidement aux États-Unis au milieu de la controverse des partis. D'abord l'abolition de l'esclavage, ce résultat moral de la guerre, est constitutionnellement accompli, un nombre suffisant d'états ayant adopté l'amendement qui affranchit les noirs. Voilà le grand fait qui domine l'ère nouvelle où sont entrés les États-Unis. Une autre œuvre grave et délicate, c'est le rétablissement des relations constitutionnelles entre l'Union et les anciens états rebelles. Un dissentiment profond s'est manifesté à cet égard entre le parti radical, qui ne voudrait rendre aux états rebelles leurs droits constitutionnels qu'après de certaines épreuves et en prenant contre eux certaines garanties, et le président Johnson, qui au contraire semble vouloir attacher l'honneur de son nom à la réintégration la plus prompte possible des états séparés au sein de l'Union. C'est ainsi que dans le congrès le parti radical s'oppose à l'admission des sénateurs et des représentans des états du sud, et que le président, de son côté, se hâte de retirer les gouverneurs provisoires et de rendre l'autonomie aux états qui ont voté l'amendement constitutionnel relatif à l'esclavage. Nous ne pensons point cependant que cette dissidence soit poussée jusqu'à un conflit entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Une transaction semble indiquée par la nature des choses. Le président agit généreusement envers le sud et utilement pour le nord quand il presse le rétablissement de l'autonomie des états. Ces états ne peuvent pas se relever sans le concours des capitaux et des immigrans du nord; or jamais les Américains du nord ne porteront le concours de leurs capitaux et de leurs bras à des états qui ne jouiraient point de la plénitude des libertés américaines, qui seraient gouvernés militairement et administrés comme des territoires. Il est donc sage de rétablir le plus tôt possible les autonomies, comme le fait dans l'exercice de son droit le pouvoir exécutif; mais sur la question de la représentation il est juste aussi que le congrès stipule des garanties. La représentation des états esclavagistes était fondée sur une base inique; le nombre des représentans était proportionné à la population en y comprenant les trois quarts des esclaves. C'est ainsi que

les états du sud obtenaient dans la chambre une quantité de voix et une influence bien supérieures à celles qui auraient été la représentation numérique exacte des électeurs blancs et libres. Faire cesser cette anomalie nous paraît être le droit du congrès; ce serait aussi une façon d'intéresser les anciens états esclavagistes à concéder le suffrage électoral aux nègres. Ceux qui accorderaient le suffrage aux noirs continueraient à posséder autant de représentans au congrès qu'avant la guerre; ceux au contraire qui s'obstineraient à refuser le droit électoral aux nègres mutileraient leur propre représentation, et verraient décroître leur influence dans les assemblées centrales de la république.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE GÉNÉRAL PRIM.

Les *pronunciamientos* sont donc décidément l'institution fondamentale de l'Espagne, puisque rien ne peut se faire sans le signal de guerre parti d'un corps de garde. Quand ce n'est pas un sergent imposant une constitution comme en 1835 à la Granja, c'est Espartero enlevant une régence en 1840; quand ce n'est pas Espartero, c'est Narvaez démolissant la grandeur factice du duc de la Victoire; quand ce n'est pas Narvaez, c'est O'Donnell en 1854, et quand ce n'est pas O'Donnell, c'est Prim. Tout aboutit là; mais ce dont ne se doutent guère ceux qui triomphent en rejetant tout sur la révolution, c'est que ces interventions de l'armée dans la politique ont une origine tout absolutiste. Le premier *pronunciamiento* militaire a été celui qui en 1814 aidait Ferdinand VII à se débarrasser de la constitution de Cadix pour rétablir un inepte absolutisme. Tout le reste n'a fait que suivre Après cela, on en conviendra bien, il y a encore *pronunciamiento* et *pronunciamiento*. Le dernier, celui qui tient l'Espagne en suspens aujourd'hui, est certainement un des plus caractéristiques par les circonstances dans lesquelles il se produit et par le personnage qui donne son nom à cette aventure nouvelle. Il y a longtemps que Prim brûle d'avoir lui aussi son rôle dans la politique; il y a longtemps qu'il erre, comme une ombre inquiète, à la recherche d'un habit de consul, de dictateur, ou même de ministre. Il n'a fait que cela toute sa vie, jusqu'au jour où il a cru mettre la main sur l'occasion. Va-t-il réussir? va-t-il échouer? Il était hier lieutenant-général, comte et marquis, grand d'Espagne, sénateur; il sera demain chef de gouvernement ou banni; pour le moment, il se promène dans les monts de Tolède, ou sur le chemin de Portugal, mettant dans tous les cas le pays au seuil de la guerre civile.

Ceux qui se représentent la situation de l'Espagne comme toute simple et le chef de l'insurrection actuelle comme un jeune et bouillant progressiste se levant dans une impatience de liberté, ceux-là se trompent un peu;

progressiste, Prim l'a été sans doute, tout comme il a été modéré ou partisan de l'union libérale. Jeune, il l'a été aussi, il ne l'est plus. Le général don Juan Prim est né vers 1811, à Reus, d'une famille assez obscure. C'est un Catalan petit de taille, d'une physionomie douce et assez peu expressive, liant, facile, séduisant quand il le veut, bouillant autant qu'il faut et pas plus qu'il ne faut, assez habile pour avoir poussé sa fortune à travers tous les camps, ne doutant de rien et se croyant tout naturellement appelé à recueillir l'héritage de tous ceux qui ont été avant lui des chefs de partis. Prim a commencé sa carrière tout jeune comme volontaire pendant la guerre civile de 1833 à 1840, non dans l'armée, mais dans les corps francs de Catalogne; c'est là qu'il devint, en se battant d'ailleurs bravement pour la reine, quelque chose comme lieutenant-colonel, et comme les grades des corps francs n'étaient point reconnus dans l'armée régulière, il risquait de n'être plus rien à la paix; mais il s'était assez bien battu pour se faire connaître dans son pays, et il eut la bonne fortune d'être nommé député. Il était alors progressiste, il avait pris part au soulèvement de 1840. Prim vit bientôt qu'il n'avait rien à espérer du duc de la Victoire, et il se tourna vers les modérés qui, dans l'émigration, travaillaient à la chute du régent. Il avait été de ceux qui avaient soulevé la Catalogne pour Espartero; il fut de ceux qui la soulevèrent contre lui en 1843, et du coup il entrait dans l'armée régulière, il devenait brigadier; il arrivait ainsi à Madrid, avec les galons de général, à la tête de ses volontaires catalans assez dépenaillés. C'était déjà un petit personnage, presque populaire, choyé par les vainqueurs du jour, commençant à sentir son ambition grandir avec sa fortune.

Ce n'est pas tout. Une fois la victoire de 1843 assurée et même attestée par une réaction violente, l'insurrection se redressait sur divers points de l'Espagne, notamment en Catalogne, au nom des progressistes et d'Espartero. Il fallait trouver quelqu'un pour réduire cette insurrection persistante. M. Gonzalez Bravo, qui était à cette époque président du conseil, qui était jeune et hardi, jeta les yeux sur Prim, qui était Catalan et qui fut peut-être le premier à s'offrir. Pour le coup, Prim gagna à cette campagne le grade de maréchal-de-camp, le titre de comte de Reus, sans compter les grands cordons. Quant aux progressistes catalans, ils y gagnèrent d'être bombardés, fusillés et pacifiés. Ici commence une période assez obscure au lendemain de ces succès. Prim disparaît à demi dans l'ombre, mécontent, inquiet : tant il y a que bientôt après, en 1844, on le surprend ou du moins on croit le surprendre dans des conspirations allant jusqu'à des tentatives de meurtre dirigées contre le général Narvaez! Ce qui est certain, c'est que, traduit devant un conseil de guerre, il ne fut sauvé que par le général Narvaez lui-même, qui se rendit sans peine aux touchantes supplications de sa mère, et qui garde encore, je l'ai entendu raconter, une lettre où le comte de Reus se mettait à sa discrétion. On revient vite de ces échauffourées en Espagne quand on n'est pas instantanément fusillé.

Au fond, Narvaez avait si peu de mauvais vouloir pour Prim qu'à son second ministère, en 1847, il l'envoya comme capitaine-général à Puerto-Rico, et au retour du comte de Reus, après quelques années, ce fut encore Narvaez qui aplanit pour lui toutes les difficultés soulevées par son administration passablement aventureuse. Malheureusement tous les cabinets de ce temps-là ont eu un problème à résoudre, celui de traiter le comte de Reus en enfant gâté, s'ils ne voulaient l'avoir pour ennemi. Cette fois la guerre d'Orient venait d'éclater; on imagina pour lui une mission militaire en Turquie, dont le budget du ministère de la guerre a su le prix. Ce fut un contre-temps dans la vie de l'hôte imprévu d'Omer-Pacha : la révolution de 1854 éclata, et il n'était pas là; il était à remplir une mission au nom du ministère San-Luis! Il ne revint que pour être député aux cortès constituantes. Prim essaya dès ce moment, il est vrai, de renouer avec les progressistes, ses anciens amis; mais il ne trouva que froideur et défiance auprès du duc de la Victoire, et comme le comte de Reus voyait clair, comme il était homme à distinguer où était l'ascendant, il ne commit pas la faute de se laisser envelopper dans la défaite des progressistes en 1856: il se tourna vers O'Donnell et l'union libérale. C'est à O'Donnell qu'il a dû depuis de devenir lieutenant-général, puis marquis de Castillejos et grand d'Espagne de première classe à la suite de la guerre du Maroc en 1861, et enfin commandant de l'expédition du Mexique, qui était restée jusqu'ici le couronnement de sa carrière accidentée.

L'expédition du Mexique, c'est la grande affaire de Prim. Qu'allait-il faire au-delà des mers? Il avait demandé avec ardeur ce commandement, comme il avait sollicité un commandement dans la guerre du Maroc; il avait invoqué auprès du général O'Donnell l'habitude qu'il avait de la guerre de partisans, la nationalité mexicaine de sa femme la marquise de Castillejos. O'Donnell avait cédé, peut-être pour occuper un moment cette activité remuante; mais encore une fois quelle était la pensée du marquis de Castillejos, qui avait été assez habile pour venir préparer sa candidature en France et pour faire dans de hautes conversations, au sujet du Mexique, ce que l'empereur a un jour appelé dans une lettre le *rêve de Vichy?* C'est ce qui est toujours resté un mystère. Le général Prim, je le disais, est un de ces hommes qui ne doutent de rien, et qui, une fois en route, vont jusqu'au bout des ambitions les plus bizarres. Puisqu'on cherchait un roi pour le Mexique, pourquoi ne serait-il pas ce roi ou tout au moins un dictateur?

Une fois au Mexique, le général Prim laissait dire tout cela et se le disait lui-même. Il avait emmené sa famille, et quand la marquise de Castillejos sortait en voiture, les tambours battaient aux champs, les troupes avaient l'ordre de sonner la marche royale. Il traînait après lui un attirail d'imprimerie. Il faisait publier dans son camp un journal l'*Eco d'Europa,* qui lui disait en face et sans qu'il sourcillât : « Il y a des individualités qui sont le symbole d'une grande entreprise; la personne et le nom du général Prim sont le symbole de cette expédition... C'est que nous avons un noble capi-

taine que la Grèce et Rome auraient élevé au rang de leurs dieux, un héros qui, au moyen âge, aurait été le fondateur d'une dynastie de rois... Pour faire son portrait, Homère l'eût comparé à Mars... » Convenez que nous avions choisi là un singulier chef pour lui confier même éventuellement le droit de donner des ordres, ne fût-ce qu'à une escouade de nos soldats, et convenez aussi que quelques-uns de nos journaux choisissent aujourd'hui un singulier porte-drapeau pour leur libéralisme! Ce qu'il y a de curieux et ce qui est un peu plus prosaïque, c'est que quatre mois auparavant le ministre de France à Mexico avait écrit au général Serrano, alors gouverneur de Cuba, une lettre que le gouvernement espagnol a publiée, où il est dit en propres termes : « On continue à affirmer ici que le général Prim commandera en chef l'expédition espagnole, et on affirme aussi que le nouveau ministre des finances, M. Gonzalès Echeverria, oncle de la comtesse de Reus, n'aura besoin que d'une demi-heure de conversation pour régler la question espagnole... » Et fait comme dit, tout se passa ainsi : le rembarquement de Prim se fit après cette demi-heure de conversation avec M. Echeverria, cet oncle d'Amérique, qui fut assez éloquent pour convaincre le *dieu Mars,* son neveu!

Le plus embarrassé fut le ministère espagnol, qui n'osa ni approuver ni désavouer son général. Le plus habile fut Prim, qui réussit à persuader à la reine qu'en s'évadant du Mexique il avait fait acte de patriotisme, acte d'indépendance vis-à-vis de la France. A vrai dire cependant, il ne s'y trompa point; il vit qu'il n'y avait pas moyen de recommencer, qu'il avait épuisé les complaisances de la reine et des chefs modérés qui l'avaient fait ce qu'il était; il leur devait d'être lieutenant-général, marquis, grand d'Espagne, sénateur, chamarré de cordons : il ne lui restait plus à espérer que ce qui se donne ou ce qui se prend dans une révolution. C'est alors qu'il se tourne décidément vers les progressistes engagés dès ce moment dans la voie de l'abstention systématique où il n'y avait de choix qu'entre le suicide et un éclat. Il faut tout dire, Prim s'était prononcé jusqu'à ces derniers temps contre l'abstention. Il a subi la loi du parti pour être le chef. Seulement il y avait ici encore une difficulté. Le parti progressiste a un chef toujours respecté et reconnu, quoique inactif et embarrassant : c'est Espartero. D'un autre côté, Prim n'était pas sans exciter bien des méfiances parmi les progressistes. Il fallait donner des gages, contraindre les méfians, enlever au besoin par l'audace la position de chef du parti. De là tout ce qui est arrivé, le soulèvement avorté de Valence l'été dernier et le *pronunciamiento* d'Aranjuez. Cette fois il n'y avait plus à retarder. Les fournisseurs de fonds étaient las de sacrifices. Le gouvernement avait déjà l'œil ouvert; il venait de donner un ordre de départ au régiment de cavalerie cantonné à Aranjuez. L'épée a été tirée hors du fourreau.

La force de Prim, je ne le nie pas, est dans l'incohérence profonde de l'Espagne. Sa faiblesse est dans les circonstances où se produit l'insurrection, dans son parti et en lui-même. Je ne défends pas le général O'Don-

nell : il expie en ce moment ce qu'il a fait un jour, il voit se tourner contre lui une arme qu'il a employée. C'est pourtant une erreur de voir entre 1854 et 1866 des analogies qui ne sont qu'apparentes. En 1854, les cortès avaient été violemment dissoutes; les généraux les plus renommés étaient exilés, internés et poursuivis; les principaux hommes politiques étaient emprisonnés; la presse était réduite au silence : on marchait à un coup d'état. Aujourd'hui les chambres viennent de s'ouvrir après une extension de la loi électorale, après la reconnaissance du royaume d'Italie. La presse jusqu'à ces derniers jours a parlé avec une liberté que n'imiteraient pas impunément les partisans français de Prim. Le droit de réunion a été assez respecté pour que le parti progressiste ait pu organiser le mouvement actuel. Voilà la différence. L'autre ennemi, le plus grand, de Prim est en lui-même. Ils sont naïfs ou ils connaissent bien peu l'homme et le pays, ceux qui font du comte de Reus un libérateur. Il marche aujourd'hui comme il a marché toute sa vie, en cadet de Catalogne qui cherche fortune. Son grand art a toujours été de faire illusion par de la verve, une certaine séduction personnelle, une audace habile et une bravoure savamment utilisée. Il a passé vingt ans à poursuivre la popularité, il ne l'a pas trouvée autant qu'on le dit; mais il a réussi à faire parler de lui un peu partout. Au fond, c'est toujours l'ancien officier de corps francs, capable d'enlever ses soldats un jour de bataille et se disant que puisque tant d'autres sont arrivés à être premiers ministres ou régens, il doit être, lui aussi, régent ou dictateur. C'est le produit extrême des mœurs politiques et militaires de l'Espagne. La dernière faiblesse de Prim est dans le parti qui le suit aujourd'hui. Que veut le parti progressiste? Les uns rêvent l'union avec le Portugal; les autres veulent l'abdication de la reine et une régence; le plus grand nombre se contenterait d'un changement qui rendrait le pouvoir aux idées progressistes sans froisser trop ouvertement le pays. De là le vague des premières proclamations de Prim. Et puis Prim s'est trompé; il aurait dû attendre le moment où il y aurait eu un personnage civil à la tête du gouvernement. En levant aujourd'hui le drapeau, il se trouve en face d'un homme qui ne lui cède pas en vigueur et en résolution, qui a plus d'autorité et qui est plus froid, qui combat non-seulement pour la reine, mais pour lui, non-seulement pour lui, mais pour tous ses compagnons, dont aucun n'est disposé à subir la loi du comte de Reus : ce qui fait que l'Espagne aujourd'hui se trouve conduite à cette extrémité où la défaite de l'insurrection laissera tous les problèmes debout, et où le succès de Prim ne peut être que le commencement d'une guerre civile nouvelle.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.